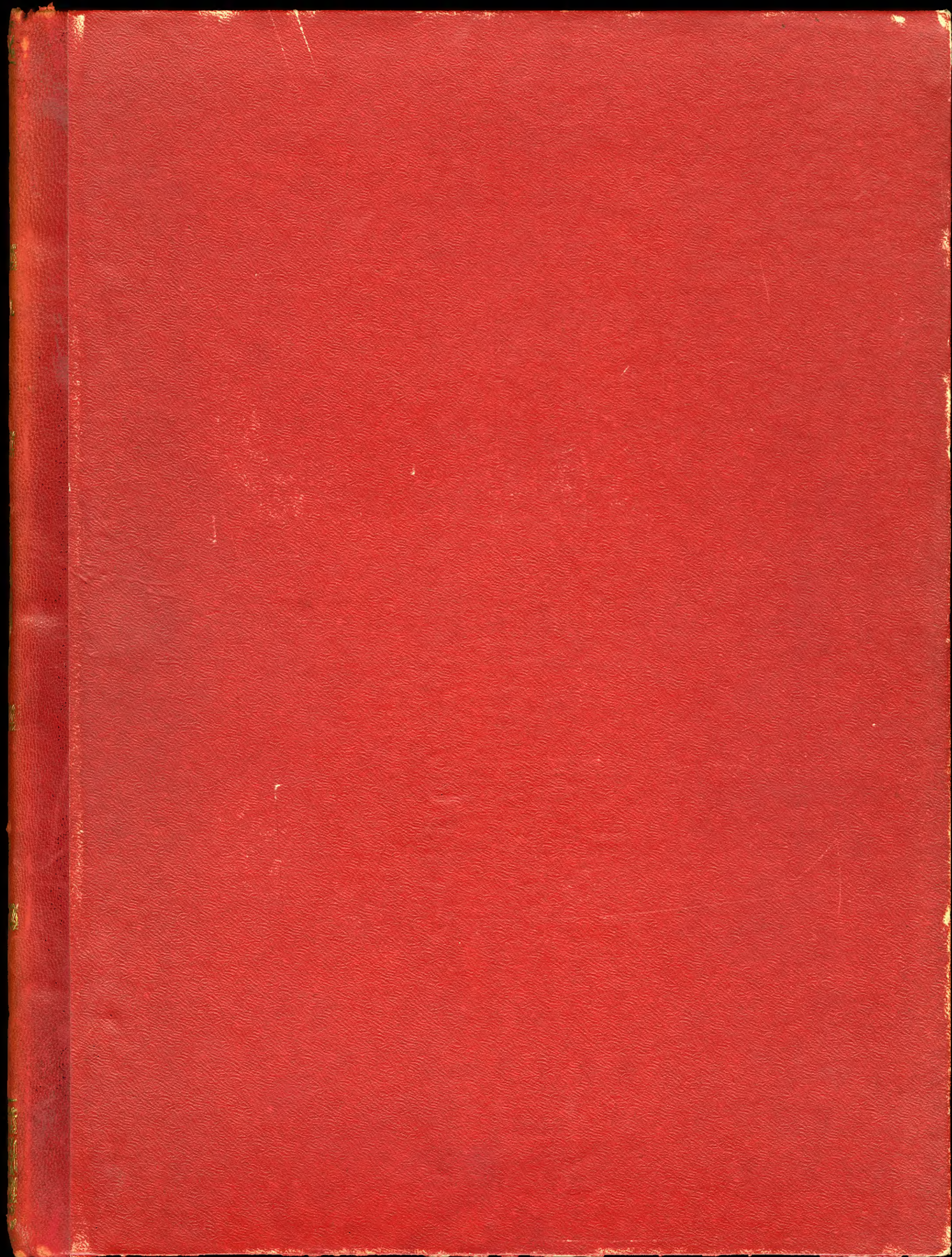


Vols 1—10 (all published)
$20,000-






LA CARICATURE,

JOURNAL

Fondé et dirigé par Ch. Philipon.

Première année. --- Tome Premier.











PARIS.

Chez Aubert, au grand Magasin de Caricatures et Nouveautés Lithographiques, Galerie Véro-Dodat.

1831. bas






TABLE DES MATIÈRES

Du premier volume de la Caricature.

Texte.

SUITE DE LA TABLE.

Planches.

Numéro 1.

4 novembre 1830.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, *franco*, à M. A. Audibert, Rédacteur en chef de la *Caricature*, boulevard Poissonnière, n. 25.

Les réclamations et envois d'argent doivent être adressés, *franco*, au grand Magasin de Caricatures d'Aubert, galerie Véro-Dodat.



CASTIGAT RIDENDO MORES.

LA CARICATURE

MORALE, RELIGIEUSE, LITTÉRAIRE ET SCÉNIQUE.

Caricatures.

L'ARCHEVÊQUE.

Au temps où l'Église était puissante et riche, les princes ecclésiastiques n'avaient ni la simplicité des apôtres, ni l'hypocrisie froide et gourmée des prélats modernes.... Alors les conciles regardaient comme un besoin aussi impérieux que celui du vivre et du boire, de requérir bon nombre de courtisanes, fraîches et joyeuses, pimpantes et bien *gorgiasées*, disent les anciens auteurs. Ces belles créatures étaient rencontrées par les chemins, allant au concile pour le service des Pères. Elles mettaient toutes les hôtelleries sens dessus dessous, fourrageant le meilleur pour leurs haquenées, leurs singes, leurs négrillons, pour leurs nains et leurs amours. Respectées comme des reines, car elles représentaient toute la puissance d'un cardinal, d'un seigneur, d'un prince ou d'un pape, elle se rigolaient dans la chrétienté comme moines dans un couvent de nonnes, et ne se gardaient que d'une seule chose, à savoir : ne point vieillir... Du reste, elles faisaient sauter les rochets, se jouaient des mîtres et livraient les camails rouges à leurs singes, le tout *ad mojorem Dei gloriam.*

Voilà comme on sait s'amuser dans les jours de conviction et de croyance!... Quel plaisir aurait-on aujourd'hui à faire un bon conte sur l'archevêque de Paris? L'anecdote devient d'abord politique; puis, elle tourne au budget; et, du palais épiscopal, vous tomberez dans les choses sérieuses des 64 francs 75 centimes, 95 francs 25 c. dans la dette flottante, et autres gentillesses. Aussi faut-il dire adieu à la poésie.

Remontez donc le cours des âges, et voyez la belle *Impéria*, cette célèbre courtisane romaine, dont Verville a raconté les musquetades parfumées, voyez-là, sur le soir, dans la petite ville de Trente, languissamment couchée...

Autour d'elle sont meubles de velours, courtines crépinées d'or, flambeaux sculptés, tapis de Turquie, bougies parfumées, singe et perruche se querellant, miroirs de Venise encadrés en filigrane, enfin toutes les curiosités, tous les chefs-d'œuvre de cette époque où les arts prirent leur essor.

En un coin du réduit magnifique, s'élevait un lit voluptueux, riche de dentelles, sur lequel madame *Impéria,* étalant ses charmes, écoutait les galanteries du jeune archevêque, monsignor Salviati.

La belle Impéria venait de perdre un petit serin des Canaries, et, dans sa douleur, à peine savait-elle si l'archevêque lui pressait la main ou le pied.... Elle aimait Salviati, non pas à cause de son teint de femme et de ses yeux noirs, non à cause de ses beaux cheveux flottans, non pour son immense fortune, non pour sa jeunesse, car d'abbés frais, jeunes, riches et beaux, elle en faisait litière et pouvait en jeter par sa fenêtre aux dames de la chrétienté qui en manquaient. Elle se souciait de prélats comme un gastronome de pains de munition....

Elle aimait Salviati, parce qu'il avait fait très-proprement *daguer* un capitaine français dont la langue indiscrète accréditait une opinion dangereuse à son honneur de courtisane. Ce pauvre diable avait mal compris la délicieuse aventure des musquetades; et, se trompant d'organe, il disait que la *belle Impéria tuait les mouches au vol en parlant.* Salviati, empressé de plaire à cette ravissante fille, ordonna bien vite à l'un de ses *bravi* de tuer le capitaine Bompart, ce qui fut fait.

La capricieuse et redoutable Impéria haïssait bien encore en ce moment un autre homme! c'était le cardinal Mathuseca-Della-Genga, qui, depuis l'ouverture du concile, la poursuivait de ses offres et voulait l'acheter comme on achète un lévrier, sans se soumettre aux galans préliminaires, à cette préface platonique, exigés plus impérieusement par la courtisane que si elle eût été duchesse.... mais Salviati n'osait pas faire assassiner un cardinal sans cérémonie.

— J'ai perdu ce que j'aimais le plus!... s'écriait-elle en pleurant.... Une chère petite bête qui ne m'a jamais donné de chagrin.... C'est la seule!.... Car mon singe.... il est bien gentil, mais il mord.... c'est comme vous autres.... Le perroquet.... il crie.... tandis que le petit serin....

— Madame, vous êtes bien cruelle pour moi!... s'écria Salviati....

Un page de madame Impéria, car elle avait des pages, entra tout-à-coup d'un air effaré.

— Qu'est-ce?... dit-elle.

— Voici monseigneur le cardinal Mathuseca! dit-il. Il est sur les degrés, et regarde attacher la bride de sa mule...

— Je meurs si je vois encore cet homme!.... s'écria la belle Impéria, il m'épouvante, c'est mon mauvais génie.... Ah! comme j'aimerais celui qui m'en débarrasserait. Aussi, je laisserai venir le duc de Parme avec sa bonne épée... Nous verrons si ce bœuf de cardinal ne sera pas mis au ban des morts!.... Comment faire?.... Ne pas le recevoir... il me fera emprisonner... Le recevoir... J'aime mieux mourir...

Impéria violente, éperdue, s'était mise sur son séant, laissant voir son sein en désordre et palpitant de haine.

— Me récompenserez-vous!... dit l'archevêque, si je vous en débarrasse pour ce soir!...

— Vous resterez?.... répondit-elle avec un laisser-aller digne de ces temps héroïques de la galanterie.

— Hé bien, dit l'archevêque, sauvez-vous dans votre oratoire, couchez-vous-y, restez-y tranquille; mais donnez-moi vos coiffes et emportez un de ces flambeaux.

Impéria se prit à rire; et, en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter, elle coiffa l'archevêque, le mit au lit, le roula en folâtrant dans son lit, et disparut, emportant la défroque du prêtre.

— Hé, hé! s'écria le cardinal d'une voix de tonnerre, en envahissant la chambre de la malade, nous sommes au lit, la belle!.... Foi de pécheur, cela est bien. Vous m'éviterez de briser vos corsets piqués d'or!...

Et riant de sa plaisanterie grossière, il vint se mettre auprès du lit, enseveli dans l'ombre par la moire d'un rideau.

— La galanterie est inutile *in articulo mortis*, répondit la fausse Impéria d'une voix éteinte.

— Il y a quelque diablerie là-dessous, car tu parles latin, dit le cardinal.

— Ah! que je vous aurais aimé, reprit la courtisane, si vous aviez pour moi ces formes aimables que vous savez si bien prendre auprès de la marquise de Pescaire.... Voyez-vous, mon cher cardinal, nous ne pouvons pas, nous autres, aimer à être brusquées comme les femmes du monde... Ces sortes de plaisanteries les amusent, mais moi, si vous ne me respectez pas, que serai-je?...

— Tu raisonnes comme un docteur.

— Voulez-vous bien ne pas me tutoyer, ou je vous fais donner le boucon...

— Je vous adore ce soir...

— Hé bien, si vous êtes bien aimable, demain...

— Oh! demain! Voilà deux mois que demain... Donnez-moi votre main à baiser.

— Vous êtes bien ambitieux!.... Mais promettez-moi de vous en aller, et je me laisserai baiser la main.

— Je le jure par l'Évangile.

— Vous n'y croyez pas.

— Par la damnation éternelle.

— Non plus.

— Par quoi veux-tu que je jure?... par le pape.

— Ne jurez pas, et allez-vous en! dit Salviati en tendant hors du lit une main blanche et potelée que le cardinal embrassa avec transport. Mais il se fit mal aux lèvres en ne prenant pas garde à l'anneau de l'archevêque; et, en baisant une seconde fois cette main d'homme, il s'inclina de manière à laisser tomber la lueur des bougies sur l'anneau qu'il reconnut, car la grossièreté de l'anneau lui avait donné quelques soupçons.

— A demain, dit-il d'une voix affectueuse.

— Il m'a deviné, pensa l'archevêque, il faudra que je le prévienne.

— Si tu vis encore demain soir, je serai huguenot!.... se disait le cardinal.

Le lendemain, après la séance du concile, ils s'invitèrent à dîner chez le patriarche d'Aquilée; et, comme c'étaient deux fins compères, ils s'empoisonnèrent tous deux, en faisant servir, chacun à son dessin, les précautions qu'ils prirent séparément pour se garantir l'un de l'autre.

Impéria s'amusa fort de cette aventure, et raconta l'histoire à je ne sais quel abbé Tourangeau qui ne la comprit guères.

ALFRED COUDREUX.

Fantaisies.

SOUVENIRS.

VINGT ANS.

Nous étions seuls, devant une fenêtre ouverte, d'où nous regardions un beau ciel, un de ces ciels purs légèrement dorés par le soleil couchant. Les nocturnes dégradations de la lumière rendent si impressionnable que l'on sent tout avec violence. Il semble que la nature, en nous offrant la vague image d'un tranquille bonheur, nous dise d'en jouir ou de le regretter; et alors, il est difficile de rester calme; car la joie enivre ou la douleur accable. La poitrine oppressée a besoin de laisser échapper un soupir : soupir de mélancolie ou de tristesse, soupir de joie même, car il n'est pas toujours un gémissement de l'âme qui se déchire, c'est souvent aussi trop de bonheur qui cherche à s'exhaler. Le bonheur n'a pas de langage; plus près de la mélancolie que de la joie, n'est-ce pas à la première qu'il emprunte ses soupirs?

Elle était debout. J'étais assis près d'elle. Nous parlions... Je ne sais de quoi. Sa main était dans la mienne; cependant, elle ne me l'avait pas donnée, et je ne me souviens pas non plus de la lui avoir prise. Elle me la laissait sans que cela parût lui déplaire!.... Eh non, sans doute, cela ne lui déplaisait pas, car elle appuyait sa main dans la mienne, elle reposait son coude sur mon épaule, sur ma poitrine. J'éprouvais une de ces émotions si fortes que l'on se sent prêt à s'évanouir. Ma vue était troublée. Un vertige doux et vague s'était emparé de moi, et il ne me restait de mes idées que ce qui pouvait me rappeler qu'elle partageait le délire de mes sensations. La pression de sa main si éloquente, si persuasive, me disait tout sans qu'elle eût besoin de prononcer une seule parole! J'étais heureux! oh! bien heureux!...

Depuis un moment que nous ne disions plus rien, nous regardions tous deux devant nous, et sans doute ainsi que le mien, son regard se portait machinalement sur les choses qui nous entouraient. Je fus tiré de ma rêverie par un mouvement que fit sa main en cherchant à se dégager de la mienne. Alors je m'aperçus de la présence d'une personne qui était survenue. Elle l'avait remarquée avant moi, c'était naturel. Je ne lui témoignai aucun regret de me séparer d'elle : j'avais obtenu beaucoup, mais je craignais de l'en faire apercevoir.

Le lendemain, au même lieu, nous étions plus seuls encore. Nous étions assis l'un près de l'autre. Elle écrivait; je voulus écrire aussi, et je me penchai vers son papier. Elle ne quitta point sa place; cependant ses cheveux touchaient ma joue, mes cheveux touchaient son front, mon cœur battait sur son bras, elle ne s'éloigna pas. Je tenais la plume sans écrire, elle ne me le fit pas remarquer. Elle observa le même silence que moi, la même immobilité. O magie! quelles émotions éprouvai-je alors! Elles étaient si confuses, que je ne puis me les rappeler; elles étaient si mobiles, si délirantes, que leur souvenir est vague aujourd'hui, et n'a laissé en moi que la trace du long et doux baiser, de ce premier baiser que je lui ai donné, que j'ai reçu d'elle.



Henry Monnier

UNE VICTIME DE L'ANCIEN SYSTÊME ,



Air: Un jour un bon Roi Chrétien

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]



Faut croire que vous aviez un fameux coup dans la tête pour nous mener sans pain dans des chemins comme ça

(Campagne de Pologne)



Henry Monnier

Lith. de Delaporte Succr. de Langlumé

UN INAMOVIBLE.

Au Magasin de Caricatures d'Aubert Passage Vero-Dodat

Mais l'année d'après, nous étions bien plus heureux! Je ne l'étais que près d'elle, et je croyais que nous le serions toujours. Elle me voyait avec tant de plaisir, me quittait avec tant de peine! Et c'était vrai, bien vrai. — Point de semblans, point de fausseté. — Elle avait tout mon amour, et me donnait tout le sien. Depuis un an la vie de l'un était celle de l'autre. Un an!... oui... C'est un an de bonheur qu'elle m'a laissé dévorer en me le faisant payer de tout mon avenir.

J'étais bien jeune alors!... J'ignorais qu'on cessât d'aimer : elle me l'apprit. — Je dus partir. Elle pleura beaucoup, et fut sincèrement affligée. Mais mon absence se prolongea : j'avais perdu ma mère.

Avide de consolations, j'en vins chercher près d'elle, je ne la retrouvai plus, ou du moins si changée, qu'elle était perdue pour moi. Deux mois! et notre amour oublié, et son cœur à un autre!... Oh! je l'ai aimée long-temps malgré ses torts!

Combien j'en voulais à mon cœur faible de se porter toujours vers elle; de s'occuper de son bonheur quand elle m'avait retiré le droit tant accordé, si bien acquis, d'embellir sa vie par notre seule affection! Jamais je ne lui ai fait un reproche, jamais je n'ai conçu le moindre ressentiment. J'en étais sûr et je le suis encore, elle m'aimait. Elle a pu m'oublier, m'ais elle ne m'a pas trompé.

CINQUANTE ANS.

Il y a longues années de cela!... Je suis bien vieux; mais mon âme, morte à tout sentiment de jeunesse, peut vivre encore à ce souvenir. Il me suit dans la mort. Mes yeux se fermeront bientôt, mes illusions sont détruites, et les rêves de mes beaux jours ne peuvent s'effacer. Elle est toujours près de moi, avec son joli regard, ses douces paroles, ses attachantes caresses. Quand elle prenait mes mains dans les siennes, qu'elle me baisait doucement au front, elle remplissait alors mon cœur d'une telle joie, que rien du tumulte de la vie, rien des passions même, n'a pu l'effacer du cœur dont elle était si maîtresse. Elle l'a quitté, il est resté vide. D'autres femmes ont agité ma vie; aucune n'a pris sa place, aucune ne lui a enlevé mon constant souvenir. Je vivais pour elle, j'ai vécu sans elle, mais, je le sens encore, c'est près d'elle que j'aurais voulu mourir. Ma tête blanchie, mon cœur glacé se rajeunissent à son nom, quand je le prononce ou quand je repasse dans ma mémoire les souvenirs qui me sont venus d'elle. Elle est heureuse, elle l'est sans moi, elle l'est depuis notre séparation; et dans ce cœur où je connus, où j'inspirai tant d'amour, il ne reste pas un regret, peut-être même..... pas un souvenir.

Le comte Alex. de B....



Croquis.

LES VOISINS.

A Paris, les deux rangées de maisons parallèles qui forment une rue sont rarement séparées par une voie assez large pour empêcher les habitans des maisons de droite d'épier les mystères cachés par les rideaux des appartemens situés sur la ligne gauche. Il est presque impossible de ne pas, un jour ou l'autre, connaître la couleur des meubles du voisin, son cheval, son chat ou sa femme.

Il y a des imprudens qui négligent de faire tomber un voile diaphane sur des scènes d'intérieur, ou de pauvres ménages qui n'ont pas de rideaux à leurs fenêtres; puis des jeunes filles obligées d'avoir du jour, se montrent dans l'éclat de leur beauté. Souvent nous ne pensons à baisser cette chaste toile qu'un peu trop tard, et la grisette surprise se voit, comme la chaste Suzanne en proie aux yeux d'un vieil employé à 1200 fr. qui devient criminel gratis, et le surnuméraire apparaît à une janséniste dans le simple appareil d'un homme qui se barbifie... O civilisation! ô Paris, admirable kaléidoscope qui, toujours agité, nous montres ces quatre brimborions : l'homme, la femme, l'enfant et le vieillard sous tant de formes, que tes tableaux sont innombrables! Oh! merveilleux Paris!

Une femme, légèrement prude, et dont le mari, ancien agent de change, habitait plus volontiers la Bourse, les Bouffons, le bois et l'Opéra que le domicile conjugal, occupait un appartement au premier étage d'une maison, rue Taitbout.

Comme toutes les femmes vertueuses, madame de Noirville restait dans l'enceinte froide et décente de son ménage, plantée à heure fixe dans une grande bergère, au coin de sa cheminée en hiver, près de la fenêtre en été. Là, elle faisait de la tapisserie, se montait des colerettes, lisait des romans, grondait ses enfans, dessinait, calculait... enfin elle jouissait de tout le bonheur qu'une femme honnête trouve dans l'accomplissement de ses devoirs.

Souvent, et très-involontairement sans doute, ses regards se glissaient à travers les légères solutions de continuité qui séparaient ses rideaux de mousseline, afin peut-être d'acquérir la connaissance du temps; car elle avait certainement de trop bonnes façons pour épier ses voisins. Mais, depuis quelques jours, un malin génie la poussait à contempler les fenêtres de la maison voisine, nouvellement habitée par un jeune ménage, sans doute encore plongé dans l'océan des joies primordiales de la lune de miel.

Les doux rayons d'un bonheur éclatant illuminaient la figure de la jeune femme et celle de son mari, quand, ouvrant la fenêtre pour rafraîchir leurs têtes enflammées, ils venaient légèrement pressés l'un contre l'autre, s'accouder sur le balcon, et y respirer l'air du soir, ou examiner si l'azur du ciel leur permettait de sortir. — Souvent, à la nuit tombante, la voisine curieuse voyait les ombres de ces deux enfans charmans, se combattre, lutter, se dessiner sur les rideaux, semblables aux jeux fantasmagoriques de Séraphin. C'étaient les rires les plus ingénus, des joies d'enfans..., puis des langueurs caressantes... Parfois, la jeune femme était assise, mélancolique et rêveuse, attendant son jeune époux absent. Elle se mettait souvent à la croisée, occupée du moindre bruit, tressaillant au moindre pas d'un cheval arrivant du boulevard.

— Comme ils sont unis!... comme ils s'aiment!... disait Mme de Noirville.

Puis elle se mettait à marquer les bas de son *petit dernier*, le cœur gros de ses passions rentrées, pesant sa vertu, soupirant et contemplant le portrait de M. de Noirville, gros homme joufflu comme un fournisseur, large comme un banquier.

Enfin, un jour, la femme chaste et prude de l'ancien agent de change étant arrivée au dernier degré d'estime et de curiosité pour sa voisine, dit à son mari :

— Je voudrais bien connaître cette petite dame brune qui demeure en face de chez nous!.. Elle est charmante, elle me paraît spirituelle. Ce serait pour moi une société bien agréable, car elle est gaie.

— Rien n'est plus facile!... répondit le financier. Je vois son mari tous les jours à la Bourse. Nous avons fait plus d'une affaire ensemble! C'est un charmant garçon!... sans souci, aimable... Je puis les inviter à dîner, si cela vous plaît... Ils seront enchantés...

Au jour fixé, vers six heures, Mme de Noirville avait préparé un

dîner somptueux et prié les personnes les plus honorables de sa *société* pour bien accueillir sa petite voisine. Elle l'avait préconisée comme une femme charmante, remplie de vertu, et son mari comme le plus adorable de tous les jeunes gens, maigre, svelte, blond, élancé, distingué.... Aussi, n'entendit-elle pas annoncer, sans un mouvement de joie, M. et Mme de Bonrepos...

Elle vit entrer un homme d'une quarantaine d'années, carré, trapu, marqué de petite vérole, épais, un ancien fabricant de sucre de betteraves. Sa ravissante femme, la jolie voisine, avait un petit air boudeur.

— Mais, mon ami... dit Mme de Noirville à son mari.

— Hé bien...

— C'est là le mari de madame ?...

— Oui...

— Je le croyais jeune et blond....

— Madame, dit-elle à la jeune femme d'un air sévère, vous me faites beaucoup d'honneur...., etc.

Henri B....

Charges.

LE LIBÉRAL.

(Un Salon.)

M. SAINT-MARTIN.

Eh bien! mon cher Verdier, il s'est opéré bien des changemens depuis que nous nous sommes vus!

VERDIER.

Auxquels nous étions loin de nous attendre la dernière fois que je vous vis!.... Mais je n'en reviens pas!.... Tout chez vous est de l'élégance la plus recherchée... Il faut traverser une haie de laquais pour arriver jusqu'à vous... C'est vraiment ici la demeure d'un prince.

SAINT-MARTIN.

Dites tout bonnement d'un grand citoyen..., mon cher.

VERDIER.

D'un grand citoyen... puisque vous le voulez... Vous entendez fort bien l'existence. Je vous en fais mon bien sincère compliment.

SAINT-MARTIN.

Asseyez-vous, cher ami. J'ai toujours, malgré mes nombreuses occupations, quelques instans à consacrer à mes anciennes connaissances.

VERDIER.

Vous êtes bien bon...

(Ils vont s'asseoir devant la cheminée.)

SAINT-MARTIN.

Vous avez une petite famille, à ce que j'ai entendu dire......, Verdier ?

VERDIER.

Oui, j'ai deux fils... L'aîné fait partie de l'École polytechnique, et je viens solliciter auprès de mon ancien compagnon d'armes, le ministre de la guerre, une bourse pour le second.

SAINT-MARTIN.

Vous l'aurez, Verdier, vous l'aurez... Gérard est un bon homme.

VERDIER.

Et monsieur votre fils, le destinez-vous à la banque?

SAINT-MARTIN.

Monsieur mon fils, mon cher Verdier, non... Il est encore bien jeune, il entre dans sa quinzième année... Ce n'est pas parce que je suis son père, mais c'est un sujet précieux. Il a fait de brillantes études, il a des vues excellentes: je le destine à la députation : c'est aussi son intention... Mais vous, mon cher ami, vous, ancien militaire, vous devez être enchanté de tout ce qui s'est passé.... Quelle admirable révolution vient de s'opérer!... quelle leçon ponr les gens du noble faubourg! Vous ne pouvez vous faire une idée de l'insolence de cette caste! Quelque temps encore, ils nous foulaient aux pieds : on les aurait laissé faire....

VERDIER.

Vraiment ? on a bien fait d'y mettre ordre.

SAINT-MARTIN.

C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

(Un jeune homme entre dans le salon. Verdier se lève.)

SAINT-MARTIN.

Ne vous dérangez pas, mon cher, c'est le maître de dessin.

Eugène Morisseau.



Le Gérant, Ch. PHILIPON.

CONDITIONS D'ABONNEMENT :

La Caricature donne, par an, cent quatre lithographies exécutées par les Artistes les plus renommés. Chaque numéro, composé d'une feuille de texte et de deux Lithographies, paraît très-exactement le jeudi.

L'Administration ne met pas dans le commerce les Lithographies du Journal. Les Marchands ne pourront les obtenir qu'en s'abonnant.

Nota.

Les personnes qui recevraient des exemplaires froissés peuvent, au moyen de l'action d'une presse à papier, faire disparaître les plis. Il faut avoir soin d'exposer préalablement la feuille à l'humidité.

POUR TROIS MOIS, *franc de port*. . . . . . 13 fr.
POUR SIX MOIS, *idem*. 26
POUR UN AN, *idem*. 52

1 *franc de plus par trimestre pour l'étranger.*

On Souscrit :

A Paris, en envoyant, *franco*, un bon sur la poste ou sur une maison de Paris, au grand magasin de caricatures *d'Aubert*, passage Véro-Dodat — A Lyon, chez *Baron*, libraire, rue Clermont. — A Londres, chez *Delaporte*, Burlington arcade Piccadilly, corner of Burlington garden. — A Strasbourg, chez *Alexandre*, dépositaire des journaux. — A Bruxelles, chez *Dero Becker*, Montagne de la Cour, n° 17. — A Genève, chez *Barbezat* et Compagnie, libraires.

IMPRIMERIE DE CH. DEZAUCHE, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE, N° 11.

Numéro 2.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, *franco*, à M. A. Audibert, Rédacteur en chef de la *Caricature*, boulevard Poissonnière, n. 25.



CASTIGAT RIDENDO MORES.

11 novembre 1830.

Les réclamations et envois d'argent doivent être adressés, *franco*, au grand Magasin de Caricatures d'Aubert, galerie Véro-Dodat.

LA CARICATURE

MORALE, RELIGIEUSE, LITTÉRAIRE ET SCÉNIQUE.

Caricatures.

LA CONSULTATION.

(Un hôtel de la Chaussée-d'Antin.)

— Plaisanterie à part, mon cher docteur, je suis malade, et ce n'est pas sans raison que je vous ai fait venir...

— Vous avez cependant les yeux vifs...

— C'est la fièvre; je l'ai eue pendant toute la nuit...

— Ah! Voyons votre langue?...

La jeune dame montre une petite langue rouge entre deux rangées de dents blanches comme de l'ivoire.

— Oui, elle est un peu chargée au fond.... Mais vous avez déjeuné?

— Oh! rien du tout... Une tasse de café...

— Et que sentez-vous?...

— Je ne dors pas.

— Bon.

— Je n'ai pas d'appétit...

— Bien...

— J'ai des douleurs dans la poitrine, comme çà... là...

Le médecin regarde l'endroit où madame de *** se pose la main.

— Nous verrons cela tout à l'heure...

— Et puis, docteur, il me passe des frissons par moment...

— Bien...

— J'ai des tristesses... Il y a des momens où je pense à la mort.

— Après...

— Mais je suis fatiguée aussitôt que j'ai fait la plus petite course...

— Bon...

— Il me monte des feux à la figure...

— Ah! ah!

— Je n'ai courage à rien... Ah! ah! j'oubliais!... Les yeux me cuisent., et je ressens des tressaillemens dans les nerfs de la paupière de celui-là... (Elle montre son œil gauche.)

— Nous appelons cela un *trismus*...

— Ah! cela se nomme *trismus*!... Est-ce dangereux!

— Nullement.

— Je tousse. Une petite toux sèche... J'ai des inquiétudes dans les jambes... Je suis sûre d'avoir un anévrisme au cœur...

— Comment vous couchez-vous?...

— En rond...

— Bien. Sur quel côté?

— Oh! toujours à gauche...

— Bien.... — Bon. Combien avez-vous de matelas dans votre lit?...

— Trois...

— Avez-vous un sommier?

— De crin...

— Bon...

— Marchez un peu devant moi?... (Elle marche.)

— Ne sentez-vous pas des pesanteurs dans la synovie de vos rotules?...

— Qu'est-ce que c'est, docteur, que cette synovie?...

— Ce n'est rien. Tenez, c'est une espèce de liqueur, à l'aide de laquelle se meuvent les cartilages que vous avez au genou, là...

— Non, docteur, je n'y sens rien. Êtes-vous heureux de savoir toutes ces choses-là!... Est-ce que si j'y avais des pesanteurs?...

— Que mettez-vous sur votre tête pendant la nuit?

— Un bonnet.

— Est-il en toile ou en coton?...

— En batiste... Mais je mets quelquefois par dessus un foulard....

— Donnez-moi votre main... (Il tire sa montre.)

— Ah! docteur, je n'aime pas que vous comptiez les minutes... ça me fait peur... Ah! vous ai-je dit que j'avais des vertiges?...

— Non.

— Eh bien, j'ai manqué de tomber hier à la renverse...

Était-ce le matin?...

— Non, c'était le soir... — Mais était-ce bien le soir?... — Oui.

— Oui, c'était le soir.

— Bon...

— Hé bien, que dites-vous?...

— Hé! hé!... (Silence.) Savez-vous que M. le duc de G.... est allé à Holy-Rood?...

— Non... Ah! bah!... Est-ce bien vrai?

— Oui... Mais je m'amuse, et j'ai deux ou trois malades bien pressés...

— Comment, docteur, vous vous en allez... et vous ne me prescrivez rien?

— Avez-vous des nouvelles de M. le comte?

— Mon mari!... Ah bah! est-ce qu'il pense à moi!

— Il s'amuse à Alger... Hi, hi, hi!... (Il rit.) Vous rapportera-t-il des cachemires?

— Il n'aura pas cet esprit là... Eh bien, docteur, voilà donc tout ce que vous me dites!... Pas une petite ordonnance? Si je prenais de l'eau de tilleul?

— Mais elle vous agace les nerfs?...

— Ah! c'est vrai! Eh bien, de l'eau de Seltz?

— Non...

— De l'orangeade?... A propos, avez-vous été entendre Lablache?...

— Mais vous savez bien que je n'ai pas une minute à moi!...

— C'est vrai! ce pauvre docteur!... Eh bien! avant de me quitter, ne me prescrivez-vous pas...

— Mais je pense que vous devriez simplement vous mettre à boire de l'eau ferrée...

— Adieu, docteur...

— Je me sauve! Voici près d'une heure que je suis ici, et j'ai chez moi vingt personnes. C'est le jour de mes consultations gratuites.

(Le Docteur dans son cabinet.)

— Eh bien, qu'avez-vous?.... Allons, mon homme, dépêchons-nous.

— Monsieur, j'ai les fièvres depuis un mois.

— Ce n'est rien... Mais, oui, vous avez le fond du teint un peu altéré... Prenez du quinquina...

(*A une autre.*) Et vous, la mère, pourquoi êtes-vous venue?...

— Monsieur, c'est toujours mon squirre...

— Il faut aller à l'hôpital...

— Mais, monsieur, mes pauvres enfans!

— Ah! dame... ils se passeront de vous... Si vous mouriez, il le faudrait bien.

La femme pleure. . . . .

Alfred Coudreux.

Fantaisies.

L'OPIUM.

—

Où était le dénouement de sa vie?.. *Il* ne croyait pas, comme l'abbé de Rancé, à un avenir. Quand *il* se serait livré à la justice humaine, elle n'aurait pas voulu de sa tête : les preuves de son crime n'existaient plus : c'était un secret entre LUI et Dieu! — Ainsi le ciel et la terre lui manquaient à la fois!... — Il essaya de la doctrine saint-simonnienne, parce qu'il y voyait l'avantage de se faire prêtre tout de suite, sans passer par un séminaire... Mais il méprisait l'homme, et Saint-Simon tend à le perfectionner. — Il avait étreint jadis la débauche comme un monstre moins fort que lui. — La femme?... elle n'existait plus. Pour lui, l'amour n'était plus qu'une fatigue, et la femme?... un jouet qu'il avait déchiré, à la manière des enfans, pour en connaître les ressorts... Tout était dit!...

Alors il se mit à manger de l'opium en compagnie d'un Anglais qui, pour d'autres raisons, cherchait la mort, une mort voluptueuse; non celle qui arrive à pas lents, sous la forme de squelette; mais la mort des modernes, parée des chiffons que nous nommons drapeaux!...... C'est une jeune fille couronnée de fleurs, de lauriers! Elle arrive au sein d'un nuage de poudre, ou portée sur le vent d'un boulet. C'est une espèce de folle souriant à un pistolet, ou couchée sur un lit entre deux courtisanes, ou s'élevant avec la fumée d'un bol de punch...... C'est enfin une mort tout à fait fashionable!...

Ils demandaient à l'opium de leur faire voir les coupoles dorées de Constantinople, et de les rouler sur les divans du sérail, au milieu des femmes de Mahmoud; et là, ils craignaient, enivrés de plaisir, soit le froid du poignard, soit le sifflement du lacet de soie; et, tout en proie aux délices de l'amour, ils pressentaient le pal... L'opium leur livrait l'univers entier!...

Et, pour trois francs vingt-cinq centimes, ils se transportaient à Cadix ou à Séville, grimpaient sur des murs, y restaient couchés sous une jalousie, occupés à voir deux yeux de flamme, — une Andalouse abritée par un store de soie rouge, dont les reflets communiquaient à cette femme la chaleur, le fini, la poésie des figures, objets fantastiques de nos jeunes rêves... Puis, tout-à-coup, en se retournant, ils se trouvaient face à face avec le terrible visage d'un Espagnol armé d'un tromblon bien chargé!...

Parfois ils essayaient la planche roulante de la guillotine et se réveillaient du fond des fosses, à *Clamart*, pour se plonger dans toutes les douceurs de la vie domestique : un foyer, une soirée d'hiver, une jeune femme, des enfans pleins de grâce, qui, agenouillés, priaient Dieu, sous la dictée d'une vieille bonne.... tout cela pour trois francs d'opium.

Oui, pour trois francs d'opium, ils rebâtissaient même les conceptions gigantesques de l'antiquité grecque, asiatique et romaine!... Ils se procuraient les *anoplothérions* regrettés et retrouvés çà et là par M. Cuvier. Ils reconstruisaient les écuries de Salomon, le temple de Jérusalem, les merveilles de Babylone, et tout le moyen âge avec ses tournois, ses châteaux, ses chevaliers et ses monastères...

Ces immenses savanes, où les monumens se pressaient comme les hommes dans une foule, tenaient dans leurs étroits cerveaux où les empires, les villes, les révolutions se déroulaient et s'écroulaient en peu d'heures!... Quel opéra qu'une cervelle d'homme!.. Quel abîme, et qu'il est peu compris, — même par ceux qui en ont fait le tour, — comme Gall.

Et l'opium fut fidèle à sa mission de mort!... après avoir entendu les ravissantes voix de l'Italie, avoir compris la musique par tous leurs pores, avoir éprouvé de poignantes délices, ils arrivèrent à l'enfer de l'opium.... C'étaient des milliards de voix furieuses, des têtes qui criaient : tantôt des figures d'enfans contractées comme celles des mourans; des femmes couvertes d'horribles plaies, déchirées, plaintives; puis des hommes disloqués tirés par les chevaux, terribles, et tout cela par myriades!... par vagues!... par générations!... par monde!...

Enfin ils entrèrent dans la région des douleurs. Ils furent tenaillés à chaque muscle, à chaque plante de cheveux, dans les oreilles, au fond des dents, à tout ce qui était sensibilité en eux. Ils ressemblaient aux hommes blasés pour lesquels une douleur atroce devient un plaisir!... car c'est là ton dénouement! ô prestigieux opium!... Et ces deux hommes moururent sans pouvoir se guérir, comme toi, poète inconnu! jeune Mée, qui nous as si bien décrit tes joies et tes malheurs factices!

Le Comte Alex. de B....



Grandville

LES OMBRES PORTÉES.

(Planche 1.)

Chez Aubert Passage Véro-Dodat



MARCHE FORCÉE.

A Paris, Chez Aubert, Passage Véro-dodat

Lith. de Delaporte

Croquis.

LA RECONNAISSANCE DU GAMIN.

Un jeudi gras, vers les trois heures après midi, flânant sur les boulevards de Paris, j'aperçus au coin du faubourg Poissonnière, au milieu de la foule, une de ces petites figures enfantines dont l'artiste peut seul deviner la sauvage poésie. C'était un gamin, mais un vrai gamin de Paris!... Cheveux rougeâtres bien ébouriffés, roulés en boucle d'un côté, aplatis çà et là, blanchis par du plâtre, souillés de boue, et gardant encore l'empreinte des doigts crochus du gamin robuste avec lequel il venait peut-être de se battre...; puis, un nez qui n'avait jamais connu de pacte avec les vanités mondaines du mouchoir, un nez dont les doigts faisaient seuls la police; mais aussi une bouche fraîche et gracieuse, des dents d'une blancheur éblouissante...; sur la peau, des tons de chair vigoureux, blancs et bruns, admirablement nuancés de rouge. Ses yeux, pétillans dans l'occasion, étaient mornes, tristes et fortement cernés. Les paupières, fournies de beaux cils bien recourbés, avaient un charme indéfinissable... O enfance!...

Vêtu à la diable, insouciant d'une pluie fine qui tombait, assis sur une borne froide, et laissant pendre ses pieds imparfaitement couverts d'une chaussure découpée comme le panneton d'une clé, il était là, ne criant plus : — *A la chianlit! lit! lit!*... reniflant sans cérémonie. Pensif comme une femme trompée, on eût dit qu'il se trouvait là — chez lui. Ses jolies mains, dont les ongles roses étaient bordés de noir, avaient une crasse presque huileuse.... Une chemise brune, dont le col, irrégulièrement tiré, entourait sa tête, comme d'une frange, permettait de voir une poitrine aussi blanche que celle de la danseuse la plus fraîche figurant dans un bal du grand monde....

Il regardait passer les enfans de son âge; et toutes les fois qu'un petit bourgeois habillé en lancier, en troubadour, ou vêtu d'une jaquette, se montrait armé de la batte obligée, sur laquelle était un rat de craie... Oh! alors... les yeux du gamin s'allumaient de tous les feux du désir!...

— L'enfance est-elle naïve?... me disais-je. Elle ne sait pas taire ses passions vives, ses craintes, ses espérances d'un jour!...

Je m'amusais pendant quelques minutes de la concupiscence du gamin. Oh! oui; c'était bien une latte qu'il souhaitait. — Sa journée avait été perdue. — Je vis qu'il gardait l'empreinte de plusieurs rats sur ses habits noirs. — Il avait le cœur gros de vengeance...... Ah! comme ses yeux se tournaient avec amour vers la boutique d'un épicier dont les sébilles étaient pleines de fusées, de billes; et où, derrière les carreaux, se trouvaient deux lattes bien crayeuses placées en sautoir.

— Pourquoi n'as-tu pas de batte?... lui dis-je.

Il me regarda fièrement, et me toisa comme M. Cuvier doit mesurer M. Geoffroy-Saint-Hilaire quand celui-ci l'attaque inconsidérément à l'Institut.

— Imbécille!... semblait-il me dire, si j'avais deux sous, ne serais-je pas riant, rigolant, tapant, frappant, criant!.... Pourquoi me tenter?...

J'allai chez l'épicier. — L'enfant me suivit attiré par mon regard, qui exerça sur lui la plus puissante des fascinations.— Le gamin rougissait de plaisir, ses yeux s'animaient.... Il eut la batte...

Alors, il la brandit; et, pendant que je l'examinais, il m'appliqua, dans le dos d'un habit tout neuf, le premier exemplaire d'un rat, en criant d'une voix railleuse :

— *A la chianlit!... lit!... lit!...*

Je voulus me fâcher.

Il se sauva en ameutant les passans par ses clameurs rauques et perçantes... — A la chianlit!... lit, lit.

Dans cet enfant il y a tous les hommes!...

Henri B.......



Charges.

LA CCLIQUE.

Figurez-vous, au sortir de table, un gros curé de canton au teint fleuri, court de taille et de col, à large panse, et qui s'est amplement fourré l'estomac, victime de sa complaisance pour les offres séduisantes que la dame du château lui a faites. Il est huit heures du soir, le temps est froid et noir. Le salon d'hiver est situé au premier étage. L'escalier de pierre est délabré; il tourne en colimaçon, dans une tour étroite..... et c'est une grande entreprise pour le pasteur que de le monter même en plein jour.

Le curé a pris son café. Il est plongé au fond d'une moelleuse bergère... Le voyez-vous? ou faut-il appeler ici à notre secours le spirituel crayon de Granville?

Le percepteur de l'arrondissement, second tome du curé, sauf quelques variantes ministérielles, car il est grand, de figure rougeaude et veinée de bleu, le percepteur donc, est à côté de lui et raconte quelque lourde histoire en anonnant.

Il impatiente un jeune artiste, un vieux notaire de campagne, un propriétaire estimable, trois ou quatre jeunes femmes et des demoiselles.

D'autres convives chuchottent avec le maître et la maîtresse de la maison.

— Je disais donc, cher pasteur, que M. de Villèle était dans son cabinet....

— Peste! pensait le curé, je voudrais bien être dans un *certain cabinet*.... mais.... il faut attendre....

Et le curé de regarder le feu, de s'enfoncer dans la bergère et de contempler le conteur en songeant à la volupté *du chez soi* où l'on ne se gêne pas.

Enfin l'ecclésiastique trop repu, maudissant ses franches lippées, prend une résolution digne d'Epaminondas : Il se lève brusquement!... Et, rompant en visière au percepteur, qui s'en interloque, le curé s'achemine vers la porte, comme s'il se souvenait d'avoir promis à une dévote de la confesser!... Alors il va, Dieu sait où, enfilant un corridor, et presque léger d'aise... Quel plaisir! Il soufflait, dans les profondeurs de ce labyrinthe obscur, comme un marsoin mordu d'un harpon. Enfin, il aperçoit, au loin, une lueur douce qui faisait ressembler certain carreau dépoli à la pleine lune!... Ah! ce sont de ces bonheurs indescriptibles et dont les gourmands ont seuls le secret!...

Le curé, presque prêt, entr'ouvre la porte!.... mais il la referme soudain.

— Excusez, madame....

Il avait aperçu la plus jolie personne dans la position la plus équivoque.... aperçu?... Oh! non.

La robe de reps vert, le bonnet lui avaient suffi; et le chaste pasteur, rengaînant son compliment, retourna sur ses pas, hésitant à descendre au jardin à travers les marches dangereuses de l'escalier sans lumière.... Mais l'aboiement des chiens errans le fit rentrer précipitamment au salon, car ces pauvres bêtes ne l'aimaient pas, et il était en culotte courte, comme tout bon curé doit être.

Il reparut avec un léger frisson, signe de bonne digestion.

Le percepteur avait fini son histoire. Or, en voyant rentrer le rubicond ecclésiastique qui souriait pour faire bonne contenance, il s'évada légèrement en chantonnant dans le corridor : — *Femme sensible....*

— Ah! madame!.... s'écria-t-il, et il tira la porte à lui encore plus précipitamment qu'il ne l'avait ouverte.

En reparaissant au salon, le percepteur regarda le curé d'un air significatif. Il n'y a rien comme des souffrances communes pour réunir les hommes!..... Les deux campagnards attendirent donc silencieusement que la dame rentrât au salon. Les femmes allaient et revenaient deux à deux, selon leur coutume, en sorte que les *indigestés* ne savaient à laquelle des jeunes convives ils devaient s'en prendre de leur martyre secret.

Le gros propiétaire, qui n'avait pas mal dîné, sortit à son tour, et revint sans faire une trop longue absence. Bref, quatre convives allèrent infructueusement vers ce que les gens de province nomment *la cour des comptes*.

Le jeune artiste s'absenta quand son tour fut venu, et resta assez de temps pour que les cervelles provinciales pussent rationellement préjuger son bonheur. Quand il reparut, joyeux comme un lendemain de noces, le curé, jouissant par avance d'une libération future, se leva, et les plus pressés cédèrent, par honneur, estime et révérence, la place au Clergé.

Le pauvre homme apparut bientôt dans un état pitoyable. Ses traits annonçaient un effroi visible.

— Savez-vous, dit-il au percepteur, qu'il y a *là-bas* une dame?.....

— Elle y est encore!.... s'écria le financier.

— Voilà trente-cinq minutes!.... reprit le gros propriétaire en s'approchant de ses deux camarades d'infortune....

— Monsieur y est cependant allé?.... demanda le notaire au jeune artiste.

— Oui, monsieur, répondit ce dernier. Il n'y avait plus personne.

Alors le gros propriétaire se dirigea vers la porte, en esprit fort qui ne craint rien: il avait lu Mably et Saint-Evremont.

— Madame la comtesse... dit-il à voix basse, en revenant soudain dans le salon, il se passe quelque chose d'extraordinaire en ce moment....

— Qu'est-ce?... demanda la maîtresse de maison, qui commençait à s'inquiéter de la stupeur dans laquelle la société se trouvait plongée, et qui crut à un événement fâcheux.

— Il y a dans le cabinet.... Vous savez?.... une personne inamovible; sans partager l'opinion de ces messieurs qui parlent d'un revenant, je vous ferai observer que l'on peut fort bien mourir d'apoplexie dans cette position-là, par suite d'un violent effort..... et je crois que nous devrions aller en masse savoir qui est là?...

A ces mots tous les assistans se comptèrent, et ce ne fut pas sans un mouvement d'effroi qui resserra violemment tous les sphincters, que tous les convives se reconnurent!...

Il y eut un moment de silence pendant lequel on entendit les sifflemens de la tempête, la voix des dogues et le roulement du cabriolet dans lequel l'artiste s'enfuyait vers Paris.

. . . .

— Savez-vous, méchant vaurien, dit un soir aux Bouffes Mme la comtesse de... au plus gai de nos peintres, que vous avez failli nous faire bien du mal?...

— Comment cela?...

— Mais figurez-vous que nous nous sommes rendus processionnellement vers le lieu sacré... Et que jugeant d'après la position du fantôme qu'il était mort... je jetai un cri!... Alors, en voulant saisir cette victime présumée de l'intempérance, M. le curé la fit tomber et elle s'est abîmée dans un gouffre... Dieu sait lequel!... Il fallut l'en retirer, car, dans les profondeurs de cet abîme, la victime fit un bruit qui nous abusa... Ai-je ri!...

— Je ne savais pas, madame, que mon mannequin aurait autant de succès... Mais convenez que vos stupides voisins m'avaient assez ennuyé pour que je prisse une revanche.

— Et si le curé était mort?...

— Ah! bah!... Tenez? voici la Malibran?

EUGÈNE MORISSEAU.



LE GÉRANT, CH. PHILIPON.

CONDITIONS D'ABONNEMENT :

LA CARICATURE donne, par an, cent quatre lithographies exécutées par les Artistes les plus renommés. Chaque numéro, composé d'une feuille de texte et de deux Lithographies, paraît très-exactement le jeudi.

L'Administration ne met pas dans le commerce les Lithographies du Journal. Les Marchands ne pourront les obtenir qu'en s'abonnant.

Nota.

Les personnes qui recevraient des exemplaires froissés peuvent, au moyen de l'action d'une presse à papier, faire disparaître les plis. Il faut avoir soin d'exposer préalablement la feuille à l'humidité.

POUR TROIS MOIS,	*franc de port.*	13 fr.
POUR SIX MOIS,	*idem.*	26
POUR UN AN,	*idem.*	52

1 *franc de plus par trimestre pour l'etranger.*

On Souscrit :

A PARIS, en envoyant, *franco*, un bon sur la poste ou sur une maison de Paris, au grand magasin de caricatures *d'Aubert*, passage Véro-Dodat. — A LYON, chez *Baron*, libraire, rue Clermont. — A LONDRES, chez *Delaporte*, Burlington arcade Piccadilly, corner of Burlington garden. — A STRASBOURG, chez *Alexandre*, dépositaire des journaux. — A BRUXELLES, chez *Dero Becker*, Montagne de la Cour, n° 17. — A GENÈVE, chez *Barbezat* et Compagnie, libraires.

IMPRIMERIE DE CH. DEZAUCHE, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE, N° 11.

— Numéro 3. — 18 novembre 1830. —

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, *franco*, à M. A. Audibert, Rédacteur en chef de la *Caricature*, boulevard Poissonnière, n. 25.

Les réclamations et envois d'argent doivent être adressés, *franco*, au grand Magasin de Caricatures d'Aubert, galerie Véro-Dodat.



CASTIGAT RIDENDO MORES.

LA CARICATURE

MORALE, RELIGIEUSE, LITTÉRAIRE ET SCÉNIQUE.

FRAGMENT

D'UNE

Nouvelle Satyre Ménippée.

CONVENTION DES MORTS *.

. . . . Les honnêtes gens du pays s'étant réunis, ils convinrent de choisir pour leurs représentans les esprits les plus subtils, en quelque situation qu'ils pussent être : classiques ou romantiques, au cercueil ou au berceau, anciens ou modernes. Lassés de tant d'essais législatifs, ces bonnes âmes voulaient avoir des hommes de génie tous venus, comme cet ambassadeur qui désirait trouver l'amour tout fait. Ils arrangèrent leurs lois en conséquence, car il s'agissait de fonder un *gouvernement-modèle* digne d'être exposé au Conservatoire des arts et métiers, un gouvernement doux, point vexatoire, même sans garde nationale, une vertueuse utopie allant sur des roulettes, et fabriquée de manière à prouver au monde entier que la Liberté était une joyeuse personne, ayant des mœurs, et ne vivant pas en gourgandine affamée de baisers robustes, affriandée de sang et de cadavres.

Un bien beau spectacle fut, certes, le tableau merveilleux offert par cette réunion œcuménique des talens prodigieux dont le monde s'ébahissait depuis l'an Ier jusqu'à cette époque assez obscure dans l'histoire !....

Il était difficile aux critiques de mordre sur la composition du ministère et de l'assemblée.... Les gens de génie fourmillaient. Jeanne-d'Arc était ministre de la guerre ; Samuel-Bernard aux finances, la papesse Jeanne, aux cultes et à l'instruction publique ; Saint-Simon, à l'intérieur ; Socrate, à la justice ; P. Corneille, à la marine ; et Jules César, aux affaires étrangères.

La capitale avait élu, pour la représenter, Mahomet, ancien prophète ; Platon, philosophe, Fénélon ; archevêque philantrope ; Numa-Pompilius, législateur ; Rabelais, écrivain (cette élection fut due en partie à l'influence des charcutiers et des marchands de liqueurs) ; Tamerlan, général en retraite, et Laurent Sterne, homme de lettres.

La séance devait avoir un intérêt puissant. Les curieux savaient d'avance que saint Marc, ancien banquier, l'un des évangélistes les plus distingués, né à Jérusalem, présenterait un rapport sur les comptes antérieurs à l'année 2240, et demanderait une allocation de 2567910950699950007207755 francs 42 centimes pour faire face aux profusions de l'ancien gouvernement et payer les créanciers de l'État.

A l'ouverture de la séance, les spectateurs virent avec indignation que la salle était vide. M. de Marmontel, président, occupait le fauteuil. Marcus Tullius Cicéron, Diderot, le P. Porée et Aristote, secrétaires, attendaient l'arrivée de leurs collègues en devisant sur la meilleure manière d'éternuer.

A trois heures et demie, quelques députés entrèrent. C'étaient Tubalcaïn, manufacturier connu dans la Bible, et saint Éloi, célèbre orfèvre, élu par les villes commerçantes ; Noé, capitaine au long cours, choisi par un pays vignoble, et MM. Artaxercès, Gonzalve de Cordoue, Sylla, Louis XIV, Hobbes, Spinosa et Montesquieu, envoyés par quelques colléges absolutistes.

A minuit, la convention œcuménique fut en nombre pour délibérer. A la lueur des bougies, des becs de gaz et des flambeaux, les spectateurs purent distinguer Borgia, ancien pape, chef de l'opposition royaliste. L'honorable député portait une perruque et avait des bas chinés. Confucius, reconnu pour guide par le centre, était assis

* Nous n'avons pu nous refuser à laisser envahir nos colonnes par cette originale conception, qui, du reste, remplit toutes les conditions de nos divers articles, car c'est tout à-la-fois une Charge, une Caricature, un Croquis et une Fantaisie.

(*Note du Gérant.*)

sur le premier banc après celui des ministres. D'énormes moustaches et l'ordre du Saint-Sépulcre, qui brillait sur sa poitrine à côté d'un crachat en diamans, le faisaient remarquer. Le fameux Luther, adopté comme étendard par le côté gauche, gardait l'attitude sévère d'un magistrat, car il était procureur-général. Platon, commenté par M. Victor Cousin, en 9 volumes in-8°, commandait la section de gauche où étaient placés les doctrinaires. Il avait l'air d'un matamore qui a trop bu.

Cicéron fit lecture du procès-verbal de la dernière séance au milieu du bruit causé par toutes les conversations particulières. Cincinnatus demandait l'ordre du Saint-Esprit à Jeanne d'Arc, et Diogène remerciait le ministre de l'intérieur de sa nomination d'inspecteur des eaux thermales, espèce de sinécure.

M. de Marmontel donne la parole à Olivier Cromwell, rapporteur du 3ᵉ bureau.

— Messieurs, dit-il, le 37,925ᵉ collége a régulièrement élu M. Prudhomme de Paris; nous vous proposons d'ajourner son admission jusqu'à ce qu'il ait produit, conformément à la constitution, son acte de décès...

— Je demande la parole!...

Ces mots, prononcés par la voix imposante de M. Prudhomme, attirèrent tous les regards sur ce personnage célèbre. Il marchait d'un pas ferme vers la tribune. Les dames braquèrent leurs doubles lorgnettes sur cet illustre type des bourgeois de Paris, aussi remarquable par l'ampleur de ses mollets que par sa carrure. Ses breloques et sa chaîne d'or produisirent un léger bruit. Il est en costume de garde national. Quand il apparaît au-dessus de la tribune, sa figure excite l'hilarité de l'assemblée.

— Messieurs, dit-il, je m'importe peu des murmures qui s'élèvent, parce qu'en ce moment je suis plus haut que l'approbation ou la désapprobation. (Le silence se rétablit.) Messieurs, reprit-il, car je n'ose vous nommer encore mes collègues, j'ai l'honneur de vous affirmer qu'il est complètement inutile de vous fournir mon acte de décès. Une raison toute simple va vous en convaincre. En effet, je n'ai jamais existé, et mon identité ressemble à celle de vos honorables collègues Tubalcaïn, Noé, Confucius et autres, tous soumis aux sages investigations de nos savans académiciens, qui nous ont dernièrement prouvé l'existence de Popocambeu XVIII. Il a plu à M. Henri Monnier de créer en moi un représentant des idées saines et justes qui circulent dans le monde sous le nom de lieux communs...

— Assez! assez!...

— La tribune est libre!... s'écrie M. Prudhomme d'une voix tonnante, et vous n'aurez pas accompli les glorieures, les immortelles, les patriotiques, les étonnantes, j'oserai même dire les sanglantes journées, pour étouffer ici la vérité!... Voulez-vous donc me conférer un de ces titres décernés par la multitude, et qu'on dise l'*opprimé* Prudhomme, comme jadis, dans l'histoire, on a dit : *L'infortuné* Galotti, le *malheureux* Chauvet, le *vertueux* Dupont, le *vénérable* Lafayette, le *féroce* Charles X, l'*immortel* Foy, et qu'on voie mon portrait, comme celui de *Manuel*, dans tous les mouchoirs?... Eh bien, messieurs, opprimez-moi!... je serai digne de *Mercier*, ce garde national qui...

— Assez!... assez!... assez!...

Platon (commenté en 9 volumes in-8° par M. V. Cousin) : — Il y a identité, car l'entêtité, la spontanéité et la variété sont les qualités ..

— Aux voix! aux voix!...

Ces cris, poussés par l'assemblée, étouffent la voix grêle de l'orateur, et les journalistes ne peuvent comprendre un mot des admirables développemens de ce grand maître.

M. Prudhomme est admis. Il siége au centre gauche, à côté de feu Perrault, l'auteur de *Peau-d'Ane*.

— Je suis enchanté, monsieur, lui dit-il, de me trouver en relations avec un homme auquel j'ai d'immenses...

Les voisins font taire M. Prudhomme.

— Messieurs, dit le président, avant d'entendre le rapporteur de la loi des comptes antérieurs à l'an 2240, il convient d'accorder la parole aux auteurs des diverses propositions dont vous avez décidé la prise en considération. La première est celle faite par M. Abélard sur la nécessité d'abolir l'hérédité des fortunes patrimoniales.

Les huissiers vont chercher Abélard, qui *cause* dans le couloir avec la *Contemporaine*.

Abélard (à la tribune) : Messieurs, vous êtes des hommes trop supérieurs pour ne pas avoir remarqué où gît le principe de la profonde immoralité qui se trouve au milieu d'une civilisation aussi avancée que l'est la nôtre. Nos pères se glorifiaient de la vapeur, des mouches à miel, des chemins de fer, du calicot à dix sous et des Carcels...... Qu'eussent-ils donc pensé, s'ils nous voyaient allant d'ici à Saint-Pétersbourg en deux heures, mangeant en trois minutes pour toute une année, conservant les vieillards dans la glace pendant un temps illimité, et obtenant des populations humaines, comme jadis ils se procuraient des poulets, en simulant, à l'aide de petits fours, l'incubation mystérieuse de la poule!.... Aussi, j'en ai peut-être déjà trop dit, et vous voterez par acclamation les différentes modifications apportées par mon projet, au droit que nos ancêtres accordaient à leurs fils de leur succéder... Du reste, cette législation nouvelle est une conséquence nécessaire de la nomination de la papesse Jeanne au ministère de l'instruction publique, et de M. de Saint-Simon à l'intérieur... La sensation prodigieuse produite par ce discours ne permit pas à l'assemblée de se lever tout-à-coup; mais bientôt, le legs des fortunes devint, suivant la proposition d'Abélard, facultatif aux individus sociaux.

Le célèbre publiciste reçoit les félicitations de beaucoup de jeunes gens déshérités.

Danton est appelé à la tribune. Les spectateurs ne remarquent pas sans effroi que l'honorable membre est suivi de saint Denis *, et qu'ils portent leurs têtes respectives dans leurs mains gauches; mais ce sentiment de stupeur fait place à un rire convulsif, quand Désaugiers montre que les deux membres se sont trompés, et que Danton tient la tête de saint Denis, et saint Denis celle de Danton. Caton, l'un des questeurs, s'étant enivré en buvant outre mesure de l'acide prussique, et induit en erreur par les initiales, avait donné la tête de l'un à l'autre. Cet échange s'étant fait rapidement, Danton pose sa tête sur la tribune, et elle parle pendant qu'il gesticule avec feu.

— . . . . Par ces motifs, ajoute la tête, je demande l'abolition de la peine de mort.

La Chambre adopte.

Un rire effrayant part aussitôt de la loge où sont MM. Cartouche, Nivet, Mandrin, Dautun, Desrues, Ravaillac et autres, qui sortent et vont immédiatement sur la grande route attendre les membres les plus riches de l'assemblée.

Néron monte à la tribune, et alors un profond silence s'établit.

— Messieurs, dit-il, j'applaudis bien sincèrement à votre détermination. Mes sentimens vous sont connus. (Marques d'approbation.) Mais tout philantropique que puisse paraître ce décret, vous frémirez peut-être des conséquences qui dérivent d'un système de pénalité excluant complètement la peine de mort... Sans vouloir me prononcer encore sur cette grave question, je me permettrai de vous communiquer une grande nouvelle. Je reçois à l'instant une lettre particulière, où l'on m'annonce la mort de MM. Mozart, Canova, Newton, Byron, Molière et Raphaël!...... (Sensation.) Ils ont été assassinés dans une maison honnête où ils avaient gaîment passé la soirée en gens qui voulaient se délasser de leurs travaux... (Sensation.) Je désirerais

* Il est évident que saint Denis est un des publicistes qui ont protesté des premiers contre la peine de mort, puisqu'il est constaté qu'il a repris sa tête après sa mort, faisant voir ainsi combien il y tenait....

(*Note du Gérant.*)



Grandville

LES OMBRES PORTÉES.

(Planche 2)

chez Aubert, Passage Véro-Dodat

Carnaval de 1830.



Le Jeudi gras est tombé, cette année, au 29 Juillet.

a Paris chez Aubert Passage Véro Dodat

Lith. de Delaporte Succ. de Langlumé

savoir si vous donnerez la paix du cloître à leurs meurtriers, gens sans aveu, nullement regrettables, et qui dansent autour de la guillotine pendant dix ans avant d'y venir mourir....

MAHOMET : Ces grands hommes sont maintenant heureux!... Nous seuls, sommes à plaindre.

SOCRATE, ministre de la justice (de sa place) : Jolie!...

MAHOMET, à Socrate : Mais n'est-ce pas vous qui avez mis, le premier, l'âme à la mode?...

SOCRATE : J'avais lu le *Pentateuque*.

FÉNÉLON : Mais les préopinans ne font pas attention que nous ne pouvons pas avoir pour la race humaine le même respect que par le passé. Que nous importent les hommes, du moment où nous les fabriquons? (Assentiment général.)

LAW (à la tribune) : Messieurs, depuis cent ans environ, vous vous plaignez de l'immoralité de la loterie : en conséquence, je propose de la supprimer, comme constituant un jeu de dupe où le gouvernement joue le rôle d'un fripon.

HOBBES (de sa place) : La mise est facultative....

J.-J. ROUSSEAU (à la tribune) : Mais comptez-vous donc pour rien la faiblesse humaire..., la tentation?...

LOUIS XV (de sa place et nonchalamment) : Mais l'argent perdu a donné d'immenses jouissances; un billet de loterie, n'est-ce pas de l'opium? -- La perte est un réveil.

CONFUCIUS : L'impôt est immoral par suite de l'inégalité des chances: vous condamneriez un particulier qui tiendrait une maison où l'on jouerait un tel jeu...

La loterie est abolie à perpétuité.

RABELAIS (à la tribune) : Messieurs, j'espère justifier votre confiance en vous présentant mes idées sur l'impôt des boissons. Sans me targuer ici de cognoissances que je n'ai pas, car vous avez tous été à même de reconnaître mon excessive sobriété et la niaiserie de ceux qui cuident juger un auteur d'après ses écrits....

MICHEL CERVANTES : — Vous parlez de vous....

RABELAIS continuant : — Mais j'ai heureusement été dans le cas d'étudier le systèmes des boissons physiologiquement et budjétivement, soit par des remarques sur la purée septembrale; soit par des observations sur le merrain, je cuidais dire le terrain, soit dans le clos de la Devinière.... Dans le temps, des esprits généreux ont parlé de faire déclarer au fisc, par les propriétaires, la contenance de leurs cuviers, et la quantité qu'iceux vignerons récolteraient de cette mirifique eau souveraine.... Mais la commission dont je m'honore d'être membre m'a chargé de vous présenter les moyens de saisir plus expertement les trésors de la beuverie..... *id est*, d'avoir les mesures de tous les gosiers du royaume, comme pourpointiers et chaussetiers ont celles du corps de leurs pratiques, et de créer des jurés-buveurs occupés à chercher les gens au moment où ils humeraient *le piot*......, car en ce moment sauraient-ils bien ce que les ribauds en boivent!.... Et en cettuy quart-d'heure, ung chascun lascherait l'impôt dû au roi, sans sourciller, pour ne point retarder sa jouissance....

Cette loi bénigne est seule juste; mais, pour moi, je préfère boire mon vin sans eau, plutôt que de payer un sol.... et j'aimerais donner autre argent sous couleur de taxe, nommée capitation vineuse... (ceci est capiteux et capiteux, *capite*!.... capitaines).... plutôt qu'être tourmenté dans ma joie....

M. DE MARMONTEL, président : — La Convention est dans l'usage de faire imprimer les rapports.

Rabelais descend de la tribune aux acclamations de toute l'assemblée, et il est reporté en triomphe sur son banc, par ses amis....

La séance est un instant suspendue, ce discours pantagruélique ayant donné soif à tous les membres....

COLBERT (à la tribune) : Messieurs, je ne conteste pas à M. Rabelais ses connaissances œnologiques.... (Interruptions.) Mais son rapport est plus littéral que fiscal. Il y a trois sortes de conclusions : celle de ne rien payer du tout, celle de saisir le vin dans le gosier, ou dans le pressoir, c'est tout un, et celle d'asseoir autrement l'impôt. Je suis de ce dernier avis, et ce serait signaler notre session que de partager l'impôt entre le producteur et le consommateur, afin de le rendre plus léger à l'un et à l'autre.

La proposition de M. Colbert est adoptée.

Comme elle consacre le principe de la réduction de l'impôt, on entend les propriétaires crier à grand renfort de poumons. Les brocs, les tonneaux, les cuviers, les hottes, les foudres, les pots, les bouteilles et les verres s'entrechoquent, et l'assemblée, intimidée par ce tumulte, suspend la séance.

— C'est une insurrection! s'écrie Richelieu.

— Ce sont les intérêts matériels de la révolution qui se réjouissent!.... répond Laurent Sterne.

La séance est reprise à quatre heures du matin.

L'huissier appelle M. Pitt et Cobourg à la tribune. -- L'honorable membre arrive appuyé sur deux béquilles.

— Messieurs, je viens d'Holy-Rood, et les locataires de cette propriété m'ont entièrement convaincu de la nécessité dans laquelle nous sommes d'émanciper la presse périodique..... Ces honorables personnages ont reconnu leurs fautes. Débarrasser le journalisme des impôts du timbre et de la poste, du cautionnement excessif, c'est le mettre à la portée de tout le monde.... Alors ce ministère sacré, s'exerçant par le premier venu qui se sent l'envie de monter sur une chaise pour donner des gourmades aux passans, il est clair que la presse s'avilit; d'offensive et dangereuse, elle est amenée à rien.... Ainsi, dans l'intérêt du ministère, je fais la proposition d'abolir le timbre, le cautionnement, le droit de poste, etc. — Par la même occasion, j'aurai l'honneur de réclamer l'abaissement du timbre des cartes, des billets à ordre et du papier, attendu que cet impôt, devenu trop excessif, est éludé, et le fisc perd plus de sommes, parce qu'il ne perçoit pas, qu'il ne gagne par la perception actuelle. (Applaudissemens.)

La proposition est adoptée à la grande majorité.

La papesse Jeanne monte à la tribune pour une communication du gouvernement. (Profond silence.)

— Messieurs, sous le règne de Popocambeu XXIII, les instituteurs se plaignaient déjà de la rétribution universitaire. — Le sous-secrétaire-d'état va vous lire le projet de loi portant abolition des droits abusifs qui pesaient sur les écoles depuis le règne de ce fabuleux Napoléon, dont la non-existence a été si judicieusement démentie par l'Institut... J'ai l'honneur de vous annoncer que, suivant les médailles retrouvées dans une maison de la grande ville de Saint-Cloud, ensevelies sous les laves du mont Valérien, l'on a pertinemment établi que l'on avait attribué à ce personnage mythologique les actions d'un certain Bonaparte, homme bien plus remarquable. Le travail sera publié sous les auspices du prince d'Yvetot.

Saint-Marc succède à la papesse Jeanne.

— Les comptes sont sur le quai. . . . . Messieurs, ils consistent en 35²59509105527913489100070 pièces, contenues en vingt-deux chariots attelés de quatre bœufs chacun...; toutes ont été vérifiées, et nous devons la somme de dix-huit cent milliards. Aussi, j'ai l'honneur de vous proposer de nous mettre en faillite...

Violentes interruptions, murmures. M. de Marmontel se couvre, et Diderot se découvre. Il monte à la tribune, et saisit Saint-Marc à la gorge.

— Messieurs, voilà les fruits de la tolérance. Votre rapporteur est un jésuite, et il a, comme un banquier de l'opposition, jeté un mot qui ne tend rien moins qu'à nous déshonorer, à faire baisser les rentes et monter les têtes.....

— FRA PAOLO (de sa place) : Tu te blouses, Diderot!

Diderot descend de la tribune, Saint-Marc reparaît, et l'assemblée se dispose à écouter l'honorable rapporteur.

— Messieurs, par des motifs louables, vous avez consacré des principes qui ne sont point en rapport avec la civilisation actuelle.....

MONTESQUIEU : — Oh! oh!.....

Louis xiv. — Laissez-le parler.

— . . . En abrogeant les droits successifs vous avez détruit les ressources du domaine ; en supprimant la loterie, vous privez le trésor de trente millions ; vous avez expérimenté qu'en vous dessaisissant du monopole des tabacs vous perdiez une grande partie de votre revenu ; vous avez enfin, toujours en obéissant aux enseignemens du catéchisme et au vœu d'une saine morale, tari les ressources du fisc. — Vous allez vous trouver devant une dépense de 3279489150900950 50225789101112789 1778 millions, sans un sou pour les acquitter ; car, à la séance prochaine, les propriétaires réclameront contre l'énormité de l'impôt foncier, en s'apercevant qu'ils paient tout seuls....

L'abbé Terray. — Eh ! eh !.....

Spinosa : Il est évident que l'honorable rapporteur vient de sauver nos finances d'une ruine complète en nous démontrant qu'il fallait rétablir les sources du revenu public. Je vous propose donc de récompenser l'honorable membre en décrétant que son immense fortune sera confisquée au profit de l'état. Cette proposition est conforme à la jurisprudence des assemblées. Vous avez lu dans l'histoire qu'autrefois le journalisme ayant sauvé la France, une chambre des députés maintint les lois prohibitives qui ruinaient ce genre de commerce.

La Convention décrète que la fortune de Saint-Marc est acquise à l'état.

Héraclite et Démocrite montent en même temps à la tribune.

Démocrite : — Citoyens....

Héraclite : — Nigauds !...

Démocrite : — Vous voyez que la corruption.....

Héraclite : — Vous vous apercevez que la civilisation....

Démocrite : — Est un élément de.....

Héraclite : — Est une bouffonnerie qui....

Montaigne (resté seul dans la salle) : — Savez-vous bien ce que vous voulez dire ?....

Alf. Coudreux. — Le Cte Al. de B. — Henry B. — E. Morisseau.



LITHOGRAPHIES NOUVELLES.

Vues de Lyon, dessinées d'après nature, par Guindrand. Cet ouvrage est le plus exact qui ait été publié jusqu'à ce jour ; il est en outre remarquable par une fort belle exécution. Le prix de sept planches, sur papier de Chine, est de 12 fr.

La Seine depuis sa source jusqu'à la mer. Vingt-quatre vues dessinées par MM. Bichebois et Sabatier, figures par V. Adam. Prix : 24 fr.

Trois Macédoines patriotiques. Par M. Lemercier. Sur demi-feuille jésus. Prix : 1 fr.

La Charte, dédiée à la garde nationale. Dessin de M. Fontalard, publié par Lemière. Prix : 3 fr.



Le Gérant, Ch. PHILIPON.

CONDITIONS D'ABONNEMENT :

La Caricature donne, par an, cent quatre lithographies exécutées par les Artistes les plus renommés. Chaque numéro, composé d'une feuille de texte et de deux Lithographies, paraît très-exactement le jeudi.

L'Administration ne met pas dans le commerce les Lithographies du Journal. Les Marchands ne pourront les obtenir qu'en s'abonnant.

Nota.

Les personnes qui recevraient des exemplaires froissés peuvent, au moyen de l'action d'une presse à papier, faire disparaître les plis. Il faut avoir soin d'exposer préalablement la feuille à l'humidité.

POUR TROIS MOIS, *franc de port*. . . . . . 13 fr.
POUR SIX MOIS, *idem*. 26
POUR UN AN, *idem*. 52

1 *franc de plus par trimestre pour l'étranger.*

On Souscrit :

A Paris, en envoyant, *franco*, un bon sur la poste ou sur une maison de Paris, au grand magasin de caricatures *d'Aubert*, passage Véro-Dodat. — A Lyon, chez *Baron*, libraire, rue Clermont. — A Londres, chez *Delaporte*, Burlington arcade Piccadilly, corner of Burlington garden. — A Strasbourg, chez *Alexandre*, dépositaire des journaux. — A Bruxelles, chez *Dero Becker*, Montagne de la Cour, n° 17. — A Genève, chez *Barbezat* et Compagnie, libraires.

IMPRIMERIE DE DEZAUCHE, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE, N° 11.

Numéro 4.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, *franco*, à M. A. Audibert, Rédacteur en chef de la *Caricature*, boulevard Poissonnière, n. 25.



CASTIGAT RIDENDO MORES.

25 novembre 1830.

Les réclamations et envois d'argent doivent être adressés, *franco*, au grand Magasin de Caricatures d'Aubert, galerie Véro-Dodat.

LA CARICATURE

MORALE, RELIGIEUSE, LITTÉRAIRE ET SCÉNIQUE.

Caricatures.

LE GARÇON DE BUREAU.

(*La scène est au Ministère des Finances.*)

PERSONNAGES : Deux vieux garçons. — Ils sont petits, trapus, à figures en forme d'écumoires. — Ils conservent encore l'ancienne livrée du gouvernement-parjure. — On voit que ce sont de vieux domestiques qui ont été garçons de recette, valets de chambre, heiduques, et qui sont au Ministère depuis trente ans. Le plus ancien a offert à l'autre une prise de tabac. — Ils ont tous deux déployé leurs mouchoirs à carreaux bleus et rouges. — Ils se regardent avant de se moucher. — Ils ont l'air de se défier l'un de l'autre; mais ils guignent de l'œil en même temps, et alors :

L'ancien : — Hein ?...
L'autre : — Ça va-t-il ?
L'ancien : — Hé, hé !...
L'autre : — Que dis-tu ?
L'ancien : — Rien !

(*Ils regardent autour d'eux.*)

L'autre : Ça fait pitié...

L'ancien : (*en lui tapant dans la main.*) — A la bonne heure !...... N'est-ce pas ?....

L'autre : Figure-toi que ces nouveaux, ça ne sait rien de rien !... Le mien, ce petit jeune homme qu'ils ont mis directeur du budget.... directeur du budget, dis donc ?.... Et l'on dit qu'il travaillait dans le Constitutionnel !... Hé ben,... ça n'a aucun usage des bureaux !... J'ai beau lui dire, tous les matins, où se met le papier blanc, la poudre, où sont les lettres, les ustensiles de bureau !..... Bah ! c'est comme si que je lui disais rien.... Ça joue avec tout !.... Et puis, — il ne s'accoutume pas à moi..., ni moi à lui... Autrefois, je les formais en quinze jours, je les stylais à déposer leurs parapluies dans le coin, à s'accoutumer de prendre leur bois à côté d'eux.... (*Il fait un geste de doute et hoche la tête.*) Pour celui-là ?..... j'en désespère. Ça n'a pas de capacité. Faut toujours lui dire les mêmes choses... Et exigeant ?... faut voir !.... i' me fait faire ses commissions... Je les fais.... Mais, je compte bien lui dire que je suis l'employé du gouvernement. Tiens.., que ça me fait ?.... j'ai acquis ma retraite...., j'ai droit à six cents francs...., hein ? pas vrai.. Et le tien ?... Comment va-t-il ?...

L'ancien (*faisant une moue très-lippue*) : — C'est pas encore un fameux !.... (*tout bas*) i' reconduit les solliciteurs jusqu'à la seconde porte.... Moi je vous les traite !.... tu sais.... Tiens, faut tenir sa dignité !... si le gouvernement n'en a pas, est-ce une raison ?... Figure-toi ? *Ils* disent : *j'ai l'honneur*.... au premier venu. *Ils* serrent la main à des gens auxquels tu n'offrirais pas seulement une prise de tabac... *Ils* crottent leurs tapis... que c'est une pitié !.... *Ils* viennent matin.... Mais ça ne durera pas.... Ça n'a point de formes.... i' n'me dirait pas comme l'autre : — Père Moreau, une bûche ?.... i' m'dit d'un air constitutionnel : « — Monsieur Moreau !... ou bien Moreau tout cour... Quand les employés sont venus lui tirer leur révérences, il les a appelés *ses amis* !.... Je t'en casse des amis ! il veut les réduire....

L'autre : — Hein ! quel règne se prépare !....

L'ancien : — Oui, ils vous parlent de désintéressement et de patriotisme, et ils vendent... (*On sonne l'ancien.*) — Tiens, v'là la scie qui va commencer... (*Il regarde à sa montre.*) Il s'en manque pourtant de dix minutes, qu'il soit huit heures.

(*On sonne l'autre.*)

L'autre : — V'là le mien qui recommence son train... C'est *flambé*, mon vieux !... Avec les autres nous étions plus tranquilles... Et puis, soyons justes, quand i' nous employaient chez eux à leurs soirées, on avait de l'agrément. On attrapait du punch..., des gâteaux. En ai-je t'i rapporté à mon petit *Polyte*. (*On sonne et ils se séparent; mais ils reviennent.*) — Eh bien, ce petit mioche qu'à du bon sens..., il a ben vu que tout était changé...

L'ancien : — Que t'es bête ! jusqu'à ce gros agent de change.... et ben, i' descendait l'escalier... hier. — Il a dit avec un F, oui avec un F, que sous monsieur le comte de Villèle... il y avait de l'argent à gagner.., au lieur que... (*On sonne.*)

L'autre : — Histoire du désintéressement...

L'ancien : — Je t'en casse du désintéressement!.. Ils vendent tout. qu'on dit! Et i'-z ont donné des mille et des cents de pensions à c'te dame que tu vois venir ici en équipage!... Ça parle des fonds.... I' nous ne laisseront que des fonds de culotte...

(Ils se séparent en souriant du calembourg et entrent dans leurs appartemens respectifs, en affectant de l'empressement et en agitant leurs plumeaux.)

Alfred Coudreux.

Fantaisies.

LA DERNIÈRE REVUE DE NAPOLÉON.

Ce jour était un dimanche, mais c'était le treizième dimanche de l'année 1813. le surlendemain Napoléon partait pour cette fatale compagne, pendant laquelle il devait perdre successivement Bessières et Duroc, gagner les mémorables batailles de Lutzen et Bautzen, se voir trahir par l'Autriche, la Saxe, la Bavière et Bernadotte. Il semblait qu'un triste pressentiment eût amené là une brillante et curieuse population. Chacun paraissait deviner l'avenir, dont les événemens devaient prêter, par la suite, un intérêt de plus au tableau qu'on se montrait si avide de contempler. L'imagination pressentait, peut-être que, plus d'une fois, elle aurait à retracer le mystérieux souvenir de cette scène, quand ces temps héroïques de la France auraient pris des teintes fabuleuses.

La magnifique parade que l'empereur Napoléon allait commander devait être la dernière de celles qui excitèrent si long-temps l'admiration des Parisiens et des étrangers. C'était la dernière fois que la vieille garde exécuterait les savantes manœuvres dont la pompe et la précision étonnaient ce géant lui-même, qui s'apprêtait alors à un duel avec l'Europe.

Allons donc plus vite, mon père, disait, avec un air de lutinerie, une jeune fille en traînant un vieillard; j'entends les tambours.

— Ce sont les troupes qui viennent, répondit-il.

— Ou qui défilent... Tout le monde revient! répliqua-t-elle avec une amertume enfantine qui fit sourire son compagnon.

— La parade ne commence qu'à midi et demi!... dit le père qui marchait presque en arrière de la petite personne impatiente.

A voir le mouvement que la jeune fille imprimait à son bras droit, on eût dit qu'elle s'en aidait pour courir; et sa petite main, couverte d'un gant jaune et tenant un blanc mouchoir à demi-plié, ressemblait à la rame d'une barque qui fend les ondes.

Alors, bientôt, Julie aperçut avec étonnement une foule immense qui se pressait, le long du palais, dans le petit espace compris entre ses murailles grises et ses bornes, réunies par des chaînes, qui dessinent de grands carrés sablés au milieu de la cour des Tuileries. Cette bordure de têtes d'hommes et de femmes ressemblait à une platebande émaillée de fleurs. Le cordon de sentinelles, établi pour laisser un passage libre à l'empereur et à son état-major, avait beaucoup de peine à ne pas être débordé par cette foule empressée, qui bourdonnait comme les essaims d'une ruche.

La jeune fille fut placée, par protection, auprès d'un superbe cheval blanc, harnaché d'une selle en velours vert et or, que le Mameluck de Napoléon tenait par la bride, presque sous l'arcade, à dix pas en arrière de tous les chevaux qui attendaient les grands officiers dont l'empereur devait être accompagné.

— Que c'est beau!... dit Julie à voix basse, en pressant la main de son père.

L'aspect pittoresque et grandiose que présentait en ce moment le Carrousel, faisait prononcer cette exclamation par des milliers de spectateurs dont les figures étaient béantes d'admiration.

Une autre rangée de monde, tout aussi pressée que celle dont le vieillard et sa fille faisaient partie, occupait, sur une ligne parallèle au château, l'espace étroit et pavé qui longe la grille du Carrousel. Cette foule achevait de dessiner fortement, par la variété des couleurs de toutes les toilettes féminines, l'immense carré long que forment les bâtimens des Tuileries, au moyen de cette grille alors nouvellement construite.

C'était dans ce vaste carré que se tenaient les régimens de la vieille garde qui allaient être passés en revue. Ils présentaient en face du palais d'imposantes lignes bleues de vingt rangs de profondeur. Au-delà de l'enceinte, et dans le Carrousel, se trouvaient, sur d'autres lignes parallèles, plusieurs régimens d'infanterie et de cavalerie prêts au moindre signal, à manœuvrer pour passer sous l'arc triomphal qui orne le milieu de la grille, et sur le haut duquel se voyaient, à cette époque, les magnifiques chevaux de Venise. La musique des régimens avait été se placer de chaque côté des galeries du Louvre, et ces deux bataillons harmonieux y étaient masqués par des lanciers polonais de service. Une grande partie du carré sablé restait vide comme une arêne préparée pour les mouvemens de tous ces corps silencieux. Ces masses, disposées avec la symétrie voulue par la science militaire, réfléchissaient les rayons du soleil par le fer triangulaire de dix mille baïonnettes étincelantes. L'air agitait tous les plumets des soldats en les faisant ondoyer comme les arbres d'une forêt, courbés sous un vent impétueux. Ces vieilles bandes muettes et brillantes offraient mille contrastes de couleurs dûs à la diversité des uniformes, des paremens, des armes et des aiguillettes. Cet immense tableau, miniature d'un champ de bataille avant le combat, était admirablement encadré, avec tous ses accessoires et ses accidens bizarres, par ces hauts bâtimens majestueux, dont chefs et soldats imitaient en ce moment l'immobilité.

Le jeune soleil du printemps illuminait de ses jets capricieux et les murs blancs bâtis de la veille, et les murs séculaires, et ces innombrables figures militaires dont chacune racontait des périls passés. Le spectateur comparait involontairement ces murs d'hommes à ces murs de pierre. Les colonels de chaque régiment allaient et venaient seuls devant les fronts que formaient ces hommes héroïques; mais derrière les masses carrées de ces troupes bariolées d'argent, d'azur, de pourpre et d'or, les curieux pouvaient apercevoir les banderolles tricolores attachées aux lances de six infatigables cavaliers polonais, qui, semblables aux chiens conduisant un troupeau le long d'un champ, voltigeaient sans cesse entre les troupes et les Parisiens, pour empêcher ces derniers de dépasser le petit espace de terrain qui leur était concédé auprès de la grille impériale.

A ces mouvemens près, on aurait pu se croire dans le palais de la belle au bois dormant.

Les brises du printemps, passant sur les bonnets à long poil des grenadiers, attestaient leur immobilité, de même que le murmure sourd de la foule accusait leur silence. Par fois seulement le retentissement d'un chapeau chinois, ou un léger coup frappé par inadvertance sur une grosse caisse sonore, était répété par les échos du palais impérial, comme ces coups de tonnerre lointains qui annoncent un orage.

Un enthousiasme indescriptible éclatait dans l'attente de la multitude. La France allait faire ses adieux à Napoléon, à la veille d'une campagne dont le moindre citoyen prévoyait les dangers. Il s'agissait cette fois, pour l'empire français, d'être ou de ne pas être.

Cette pensée semblait animer toute la population citadine et toute la population armée qui se taisait dans l'enceinte où planaient l'aigle et le génie de Napoléon.

Lith. de Delaporte Succ. de Langlumé

Henry Monnier

DANSE FANTASTIQUE.

Dessin mis à l'index lors des bals de la Duchesse de Berry comme portant atteinte à la dignité de la cour.

chez Aubert Passage Véro Dodat

N°8



de Delaporte — Charlet

C'EST LUI !

Ces soldats, espoir de la France, ces soldats, sa dernière goutte de sang, entraient pour beaucoup dans la silencieuse et inquiète curiosité des spectateurs. Entre la plupart des assistans et des soldats, il se disait des adieux peut-être éternels; mais tous, et même les cœurs les plus hostiles à l'empereur, adressaient au ciel des vœux ardens pour la gloire de la patrie. Les hommes les plus fatigués de la lutte commencée entre l'Europe et la France, avaient déposé leurs haines en passant sous l'arc de triomphe, comprenant qu'au jour du danger, Napoléon, c'était la France.

L'horloge du château sonna une demi-heure. En ce moment les bourdonnemens de la foule cessèrent, et le silence devint si profond que l'on eût entendu la parole d'un enfant.

Ce fut alors que le vieillard et sa fille, qui semblaient ne vivre que des yeux, purent distinguer un bruit d'éperons, un cliquetis d'épées tout particulier qui retentissait sous le sonore péristyle du château. Un petit homme vêtu d'un uniforme vert, d'un pantalon blanc, chaussé de bottes à l'écuyère, parut tout-à-coup en gardant sur sa tête un chapeau à trois cornes aussi prestigieux que lui-même. Le large ruban rouge de la Légion-d'Honneur flottait sur sa poitrine. Une petite épée était à son côté.

Il fut aperçu par tout le monde et de tous les points à la fois. A son aspect les tambours battirent au champ, et les musiques débutèrent par une phrase dont l'expression guerrière nécessita tous les instrumens, depuis la grosse caisse jusqu'à la plus douce des flûtes : à leurs sons belliqueux les âmes tressaillirent. Les drapeaux saluèrent, les soldats portèrent les armes par un mouvement unanime et régulier qui agita les fusils retentissans, depuis le premier rang jusqu'aux derniers qu'on put apercevoir dans le Carrousel. Des mots de commandement se répétèrent comme des échos, et des cris de — *vive l'empereur!*... furent poussés par la multitude enthousiasmée. Tout remua, tout s'ébranla, tout frissonna.

Napoléon était monté à cheval, et ce mouvement avait imprimé la vie et le mouvement à ces masses silencieuses, avait donné une voie aux instrumens, une ondulation aux aigles et aux drapeaux, une émotion à toutes les figures. Les murs même des hautes galeries de ce vieux palais semblaient crier *vive l'empereur!* Ce n'était pas quelque chose d'humain, c'était une magie, un simulacre de la puissance divine, ou une fugitive image de ce règne fugitif.

L'homme entouré de tant d'amour, d'enthousiasme, de dévouement, de vœux, pour qui le soleil même avait chassé les nuages, resta immobile sur son cheval, à trois pas en avant du petit escadron doré qui le suivait, ayant le grand-maréchal à sa gauche, le maréchal de service à sa droite. Au sein de tant d'émotions excitées par lui, aucun trait de son visage ne s'émut.

— Oh! mon Dieu, oui. Il était comme ça à Wagram, au milieu du feu, et à la Moscowa, parmi les morts, — toujours tranquille comme Baptiste!

Cette réponse à de nombreuses interrogations, était faite par le grenadier qui se trouvait auprès de la jeune fille.

Julie fut un moment absorbée par la contemplation de cette figure, dont le calme indiquait une si grande sécurité de puissance. Elle vit l'empereur se pencher vers Duroc, et lui dire une phrase courte qui fit sourire le grand-maréchal.

Les manœuvres commencèrent. Alors la jeune personne, qui jusqu'à ce moment partageait son attention entre la figure impassible de Napoléon et les lignes bleues, vertes et rouges des troupes, ne vit plus au milieu de tous les mouvemens rapides et réguliers exécutés par ces vieux soldats, qu'un jeune officier courant à cheval parmi les lignes mouvantes, et revenant, avec une infatigable activité, vers le groupe doré à la tête duquel brillait Napoléon.

Cet officier était l'amant de la jeune fille. Il montait un superbe cheval noir, et se faisait distinguer, au sein de cette multitude chamarrée, par le brillant uniforme des officiers d'ordonnance de l'empereur. Le soleil rendait ses broderies si éclatantes, il communiquait une lueur si forte à l'aigrette blanche qui surmontait son petit shakot étroit et long, qu'il ressemblait à un feu follet qui aurait voltigé sur ces bataillons, dont les baïonnettes et les armes ondoyantes jetaient des flammes, quand les ordres répétés de l'empereur les brisaient ou les rassemblaient, et les obligeaient soit à tournoyer comme les ondes d'un gouffre, soit à passer devant lui comme ces lames longues, droites, hautes et séparées que l'Océan courroucé envoie vers ses rivages.

Ces savantes manœuvres n'attiraient point les regards de Julie. Pour elle, l'officier était toute l'armée; et, de toutes ces figures graves qui apparaissaient par masses, une seule l'occupait.

Quand les évolutions des régimens qui manœuvraient furent terminées, l'officier d'ordonnance accourut bride abattue, et s'arrêta devant l'empereur, comme pour en attendre l'ordre du départ.

En ce moment, il était à vingt pas de Julie, en face du groupe impérial, dans une attitude assez semblable à celle que M. Gérard a donnée au général Rapp, dans le tableau de la bataille d'Austerlitz. Alors il fut permis à la jeune fille d'admirer son amant dans toute sa splendeur militaire. Le colonel Victor d'Aiglemont avait à peine trente ans. Il était grand, bien fait, svelte, et ses heureuses porportions ne ressortaient jamais mieux que quand il employait sa force à gouverner un cheval dont le dos élégant et souple paraissait plier sous lui. Sa figure mâle et basanée avait ce charme inexprimable qu'une parfaite régularité de traits communique à de jeunes visages. Son front était large et haut. Ses yeux noirs, ombragés de sourcils épais et bordés de longs cils, se dessinaient comme deux ovales blancs entre deux lignes noires. Son nez offrait la gracieuse courbure d'un bec d'aigle. La pourpre de ses lèvres était rehaussée par les sinuosités d'une inévitable moustache noire. Ses joues larges et fortement colorées offraient des tons bruns et jaunes qui dénotaient une vigueur extraordinaire. Enfin, c'était une de ces figures marquées du sceau de la bravoure et prédestinées aux combats; en un mot, c'était le type de toutes celles qui viennent s'offrir aux pinceaux de l'artiste quand, aujourd'hui encore, il songe aux modernes demi-dieux de la France.

Le cheval trempé de sueur, et dont la tête agitée semblait impatiente avait ses deux pieds de devant écartés et arrêtés sur une même ligne, sans que l'un dépassât l'autre. Il faisait flotter les longs crins de sa queue noire et fournie, et ne paraissait pas moins dévoué à son maître que son maître l'était à l'empereur. Julie, en voyant son amant si occupé à saisir les regards de Napoléon, éprouva un moment de jalousie en pensant qu'il ne l'avait pas encore regardée.

Tout-à-coup un mot est prononcé par le souverain; Victor a pressé les flancs de son cheval; il est parti au grand galop; mais l'ombre d'une borne projetée sur le sable effraie le noble animal; il s'effarouche, il se dresse, il recule, et si brusquement, que le cavalier semble en danger. Julie jette un cri, elle pâlit, tout le monde la regarde avec curiosité, elle ne voit personne, ses yeux sont attachés sur le cheval fougueux que l'officier châtie en courant distribuer les ordres de Napoléon.

Le Comte Alex. de B....

Croquis.

Là... Entre le Cher, l'Indre et la Loire, qui, tous trois, semblent se jouer et lutter avec leurs flots de diverses couleurs; — sur un des rochers jaune dont la Loire est bordée, s'élevait un de ces petits châteaux de Touraine, blancs, jolis, à tourelles, sculptés, brodés comme une *Malines*, un de ces châteaux mignons, pimpans, qui se mirent dans le fleuve avec les bouquets de mûriers qui les accompagnent,

avec leurs longues terrasses à jour, et leurs *caves en rocher*, d'où sort quelque jeune fille en jupon rouge... Frais paysage, dont le souvenir se reproduit plus tard, comme un rêve... Oui, c'est bien là que je l'ai vue, jeune, aimante et toute à moi!...

Henri B. ..



Charges.

LE JALOUX SAPEUR.

(La scène se passe dans la cour du Palais-Royal.)

LE SAPEUR, PACOT.

Le Sapeur *(poussant un soupir)* : C'est du propre!...

Pacot *(en se dressant par les épaules, faisant jaillir assez lestement sa salive, et gardant ses deux mains sous les pans de son uniforme)* : Vous dites, sapeur?...

Le Sapeur : Je dis que c'est bien joli! *(en montrant la cour)* : Toi-même, conscrit, il ne te viendrait jamais dans l'idée de vouloir faire tourner des sapeurs là dedans!... Leurs barbes et leurs z-haches n'y tiendraient seulement pas...

Pacot : Oui, sapeur. C'est tout comme le sergent, qui dit que le gouvernement a tort de rester là, vu qu'il est difficile d'y faire des manœuvres! *(silence)* Sapeur?...

Le Sapeur : *(regardant entrer la garde nationale)* : C'est des barbes de chez le perruquier, ça!... L'on fera plus vite un gouvernement que des éventails comme ça?... *(Il se caresse la barbe.)*

Pacot : Sapeur?...

Le Sapeur : Les bourgeois ont-ils de beaux habits!... Le tambour-major est bel homme!... Oui, faut le dire, il est bel homme, mais ça ne jette pas sa canne en l'air comme on vous les jetait dans la garde impériale.

Pacot : Sapeur?...

Le Sapeur : Ils peuvent bien payer des millions de milliasses, ils ne feront jamais jeter une canne en l'air comme le vieux Rabourdin la jetait.... Ah! cré coquin, ça allait-il haut, et en tournant encore!... Il était vaniteux aussi! Et il s'est brûlé la cervelle à Tilsitt parce qu'il avait laissé tomber sa canne devant l'empereur de toutes les Russies, qu'était prévenu de voir Rabourdin.... C'était-là un troupier!... Jamais, jamé. Tiens, vois-tu celui-là qui veut faire des grâces? Encore un singulier pistolet! Rabourdin vous levait son coude — bien arrondi... comme ça! *(Il soupire.)* Tout ce qu'on peut dire de ceux-ci *(il montre les sapeurs)*, c'est que ce sont des bourgeois..; ça ne s'exerce pas!...

Pacot : Sapeur?...

Le Sapeur : Tu tourne l'œil en manière de question!... Je parie que tu vas me dire quelque bêtise?...

Pacot : C'est-y vrai, Sapeur, qu'on embête la colonne dans les meilleures sociétés de Paris?...

Le Sapeur : Embêter la colonne!... Ah! je t'embête!...

Pacot *(hardiment)* : Oui, que l'on lui fait des pièces...

Le Sapeur : Lui faire des pièces?... On voit bien que tu ne la connais pas...

Pacot *(s'entêtant)* : Oui, des pièces de versification!... où l'on lui dit qu'elle est de bronze..., que je l'ai entendu lire... Sapeur, faut pas vous fâcher, que il est question de braise et de fournaise, et autres bêtises... de mirmidons.

Le Sapeur : Des mirmidons!...*(Il sourit.)* Pacot.... que t'es bête!.. tu ne sais rien de rien en politique. — Tu vois ben, les journaux?... Ils ont des colonnes. Manière de dire... Et là-dessus, on t'a fait un calembourg pour t'embêter....

Pacot : Non, Sapeur. J'ai vu la colonne de la place Vendôme dans leurs colonnes, comme je vous vois.

Le Sapeur *(faisant toucher sa barbe à Pacot)* : C'est-y ma barbe?.. à moi?...

Pacot *(intimidé)* : Oui, sapeur...

Le Sapeur : Eh ben, si c'est ma barbe, ça n'est pas possible! Eh nom de nom d..., on t'a fait avaler une fève *blague* sans sel!...

Pacot : Sapeur?...

Le Sapeur : Est-ce qu'on peut parler nationalement de la colonne!.. Veux-tu que je te dise ce qui peut en parler?... c'est trois cent mille hommes bien alignés, et avec de beaux sapeurs!... Mais il faudrait l'autre avec ses mille canons.. Voilà les pièces de versification de la colonne!... c'est là, tonnerre de Dieu, la voix de la colonne, et c'est pourquoi qu'on ne l'embête pas... Sans çà, les *autres* l'auraient bien embêtée....

Pacot : Possible! Sapeur!...

Eugène Morisseau.

Le Gérant, Ch. PHILIPON.

CONDITIONS D'ABONNEMENT :

La Caricature donne, par an, cent quatre lithographies exécutées par les Artistes les plus renommés. Chaque numéro, composé d'une feuille de texte et de deux Lithographies, paraît très-exactement le jeudi.

L'Administration ne met pas dans le commerce les Lithographies du Journal. Les Marchands ne pourront les obtenir qu'en s'abonnant.

Nota.

Les personnes qui recevraient des exemplaires froissés peuvent, au moyen de l'action d'une presse à papier, faire disparaître les plis. Il faut avoir soin d'exposer préalablement la feuille à l'humidité.

POUR TROIS MOIS,	*franc de port.*	13 fr.
POUR SIX MOIS,	*idem.*	26
POUR UN AN,	*idem.*	52

1 franc de plus par trimestre pour l'étranger.

On Souscrit :

A Paris, en envoyant, *franco*, un bon sur la poste ou sur une maison de Paris, au grand magasin de caricatures *d'Aubert*, passage Véro-Dodat. — A Lyon, chez *Baron*, libraire, rue Clermont. — A Londres, chez *Delaporte*, Burlington arcade Piccadilly, corner of Burlington garden. — A Strasbourg, chez *Alexandre*, dépositaire des journaux. — A Bruxelles, chez *Dero Becker*, Montagne de la Cour, n° 17. — A Genève, chez *Barbezat* et Compagnie, libraires.

IMPRIMERIE DE DEZAUCHE, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE, N° 11.

Numéro 5.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, *franco*, à M. A. Audibert, Rédacteur en chef de la *Caricature*, boulevard Poissonnière, n. 25.



CASTIGAT RIDENDO MORES.

2 décembre 1830.

Les réclamations et envois d'argent doivent être adressés, *franco*, au grand Magasin de Caricatures d'Aubert, galerie Véro-Dodat.

LA CARICATURE

MORALE, RELIGIEUSE, LITTÉRAIRE ET SCÉNIQUE.

Caricatures.

DES CARICATURES.

Faites des tableaux, dit-elle.

— Des tableaux! Hélas! madame, et qui les achètera? En ce moment chacun serre son argent, et les objets d'art les plus précieux sont de nulle valeur.

— Eh bien, mon ami, faites... des caricatures.

— Des caricatures?

— Oui, on en vendra toujours, on les achetera toujours; c'est la satire, c'est la médisance de l'époque, et vous savez qu'en notre bienheureux pays, on se passerait plus volontiers de manger que de médire.

— C'est une idee. Mais des caricatures... sur quoi?

— Sur quoi, malheureux! des caricatures, sur quoi?

Un émigré valet, pensionné, décoré, indemnisé, tranchant du jacobin : caricature.

Une femme qui fait de l'héroïsme au lieu de raccommoder ses bas : caricature.

Une sous-préfecture jetée au milieu d'une meute d'avocats aboyans : caricature.

Un sot dont on n'a pu faire ni un marchand, ni un soldat, ni un médecin, ni un huissier, ni un avocat, ni un copiste, ni un décroteur, ni un homme de lettres, et dont on fait un personnage : caricature.

Un conseiller à la cour des comptes avec cette inscription de Beaumarchais : *Il fallait un calculateur, voilà pourquoi l'on est allé chercher un garçon de caisse chez un libraire.*

Deux anoblis, l'un par Hugues-Capet, l'autre par Napoléon, et disant tous les deux du même ton : *Pas de privilèges, excepté pour moi.*

Un bon gros curé chantant du meilleur de son âme *Domine salvum fac à jamais le gouvernement provisoire.*

Deux saints-simonistes, mari et femme, ont une fille qui, voulant se marier, leur en demande la permission; le père dit oui, la mère dit non.

Le type des avocats politiques, M. Dup.., habillé en portier et tenant *le cordon*, avec cette épigraphe des *Plaideurs : On n'entre pas chez nous sans graisser le marteau.*

M. l'abbé de Lamennais parlant de liberté : caricature ecclésiastique.

Un Jean-Jean du 29 juillet, disant à son capitaine : « Si tu me fais mettre à la salle de police, je te fais mettre à la retraite, mon vieux » : caricature militaire.

Mademoiselle Mars dans un rôle de jeune fille, madame Dupuis dans un rôle de jolie femme : caricatures dramatiques.

Louis XIV avec un drapeau tricolore : caricature révolutionnaire.

Effacer au bas d'une charmante caricature ces mots : Après vous la *Quotidienne*, et mettre *Revue de Paris*, au lieu de *Quotidienne* : caricature badigeonnée.

Un petit jeune homme sans chapeau ni chaussure, et coupant les bandes dans un bureau de journal : on écrira au bas : *Apprenti sous-préfet.*

Un vieux trône et un vieil autel usés, vermoulus, rapetassé, cassés, s'appuyant l'un contre l'autre, et se faisant réciproquement tomber.

Alfred Coudreux.



Fantaisies.

UNE LUTTE.

C'était une femme de vingt-deux ans, pleine de grâces extérieures, de charme, d'esprit. Je l'aimais avec passion et je m'en croyais haï. Je ne sais comment nous nous étions rencontrés, mais dès que je l'eus vue, son souvenir me domina : elle était la réalité de mes chimères. J'avais lu dans son regard des années de bonheur, si elle voulait me les accorder. Il me fallait d'elle un jour, un moment, un mot; elle me refusa tout avec la sécheresse de l'indifférence; elle a fait de moi un monstre, quand elle aurait pu lier à la sienne une vie heureuse et enviée. Pour elle, j'ai commis un crime; et pour elle, j'aurais voulu de la gloire. Quand j'étais près d'elle, dominé par l'attrait tout puissant de sa beauté, de son âme, je me croyais heureux. Il y avait dans l'expression de ses yeux, dans l'indécision de ses paroles, quelque chose que je ne pouvais méconnaître.... c'était de l'entraînement; parfois elle y cédait. Puis, l'instant d'après, elle évitait de me répondre, ses yeux se détournaient ou n'exprimaient plus rien; elle était froide : alors elle voyait son devoir, elle l'écoutait. Ces incertitudes me soutenaient quand j'étais absent; je repassais dans mon esprit tout ce qui pouvait me donner de l'espoir, j'étudiais son caractère pour que le mien s'y pliât; j'attendais tout du temps, et... le temps a tout détruit.

Elle avait un vieux mari à qui elle rendait les soins d'une fille. Long-temps je les vis ensemble, sans que ce vieillard m'inspirât la plus légère jalousie. Mais un jour..... quel souvenir! O supplice qui me donna des sentimens de haine!

Jusqu'à ce jour, Anna m'était apparue comme une jeune fille vivant sous les yeux d'un père. C'était son innocence plutôt que sa vertu que j'avais respectée, redoutant pour elle ce feu des passions qui dévore. Le calme doit être le bonheur pour un cœur de femme, et je n'osais troubler le sien.

Un jour nous étions tous trois, elle se leva pour traverser la chambre, et passa entre nous. Le contact de sa robe m'émut fortement; je sentis qu'on pouvait s'apercevoir de mon trouble, et, pour le déguiser, je me cachai le visage dans les mains.

Quand je dévoilai ma figure et que je revis Anna, elle était encore près de moi; mais M. de L. l'avait rapprochée de lui, et la tenait par la taille. Alors, je me levai, elle rougit, se dégagea en souriant et détourna son regard, comme si le mien l'eût embarrassée. Il y avait là bien de l'éloquence, bien de l'expression; mais j'étais incapable de raisonner. Avant de sortir, son mari s'arrêta devant moi.

— Vous êtes jeune, me dit-il, vous avez sans doute une maîtresse qui vous aime, vous vous marierez, vous aurez une femme qui vous aimera : je vous souhaite tout le bonheur que j'ai trouvé.

Pour toute réponse, je m'éloignai de M. de L., et m'approchai d'Anna. Je ne sais ce que j'allais lui dire, mais heureusement je suivis la direction de son regard et je fus maîtrisé. Frappé sans doute de ma brusquerie, M. de L. s'était arrêté près de la porte, et nous contemplait avec un étonnement interrogateur. Peut-être dans cet instant a-t-il conçu ce vague pressentiment qui crie intérieurement... : Malheur! et fait entendre à notre âme, comme à nos oreilles, le bruit confus des voix qui annoncent un désastre; peut-être le bonheur dont il venait de se vanter, fût-il troublé dès-lors, car son visage devint sombre, et il disparut.

Je m'approchai de madame de L.

— Je suis bouleversé, lui dis-je; je puis l'avoir laissé paraître, mais la faute en est à vous. Vous pouviez m'éviter le mal que vous m'avez fait.....

Elle me répondit avec une froideur, avec un sang-froid qui achevèrent de m'égarer, et elle finit par me dire qu'elle ne me verrait plus.

Mais je ne sais à ces paroles quelle frénésie s'empara de moi; je m'emportai comme si j'en avais eu le plus léger droit, et je la menaçai de la perdre dans le monde par des calomnies.

Elle ne fut pas ébranlée.

— Vous serez à moi, lui dis-je; vous ne serez plus à lui — surtout. Je vous forcerai à me suivre.

— Après ?.... Que ferez-vous de moi? dit-elle, avec un calme effrayant.

— Ce que je ferai!...

Je m'avançai vers elle en grinçant des dents, et lui jetant un regard qui lui fit tourner les yeux vers le ciel :

— Je vous tuerai!.... lui dis-je.

Quand je me levai, ma voix tremblait de colère; en l'approchant... c'était de crainte. Son visage ne montrait aucune altération, sa respiration n'était pas agitée, elle était imposante.

— Alors, vous serez mon bon ange!... dit-elle.

Cette douceur me toucha. Je fus honteux de mon emportement, je voulus en obtenir le pardon; elle me répondit avec une expression de dédain qui me rendit toute ma rage. En la quittant je lui dis à demi-voix :

— Quand il vous arrivera un malheur dont la source vous sera cachée... ne cherchez pas? pensez à moi.

Oh! cela est infâme! mais dans ce moment je parlais du fond du cœur, il était plein de haine.

Le lendemain se passa sans me donner de calme. J'étais fou. Ces mots que j'avais prononcés revenaient toujours à mon esprit : — *Vous serez à moi; vous ne serez plus à lui.*

Poussé par je ne sais quelle fatalité, je retournai vers cette maison, quoique j'eusse juré de n'y jamais rentrer. Il était onze heures du soir. Anna venait de se retirer dans son appartement. J'y pénétrai sans être vu. Je ne sais ce que je voulais. Pouvais-je même l'emmener? Je n'y songeais pas; je ne cherchais rien. J'entendis un pas, je reconnus le sien. Mon premier mouvement fut de me cacher, et je me mis derrière une porte. Alors seulement il se fit jour dans mes idées; je sentis l'odieux de ma conduite. Ma jalousie, mon égoïste amour furent oubliés. Je ne vis plus que le malheur que je pouvais attirer sur Anna, et j'aurais voulu au prix de ma vie être loin d'elle.

Au même moment d'autres pas se firent entendre. M. de L. entra. Il prit des livres et allait se retirer, lorsque mon ombre projetée sur le mur l'obligea de regarder avec attention. Sa main s'avançait pour terrasser un homme qui en eût voulu à sa vie, quand dans cet homme!... il me reconnut... Moi!...

Sa main retomba et il éclata en invectives. Sa voix excita en moi une rage dont je ne fus plus le maître.

— Du bruit!... pensai-je, il va la perdre.

Alors, je le regardai comme responsable de ce qui allait arriver. Il était pâle, ses lèvres tremblaient, il fixa Anna : — Malheureuse!... dit-il.

— Taisez-vous, m'écriai-je, ne l'insultez pas.

Il voulait, le pauvre vieillard, secouer la force de ma main qui lui retenait le bras.

— Monsieur, dit-il en me regardant d'un œil jeune de colère, entre nous ce sera plus tard!... — Mais elle, je ne la souffrirai plus chez moi. Qu'elle parte à l'heure même!... — Qu'elle retourne dans sa famille!...

— De l'éclat! vous n'en ferez pas! vous le jurerez sur l'honneur?... lui répondis-je. — Vous m'entendrez... vous me croirez.

— Je n'entends rien! j'ai prononcé, laissez-moi. Sortez, — ou j'appelle.



Ma femme ne m'attend pas
Va-t-elle être Contente !!

chez Aubert Galerie Véro Dodat

Fantaisies.

UNE LUTTE.

C'était une femme de vingt-deux ans, pleine de grâces extérieures, de charme, d'esprit. Je l'aimais avec passion et je m'en croyais haï. Je ne sais comment nous nous étions rencontrés, mais dès que je l'eus vue, son souvenir me domina : elle était la réalité de mes chimères. J'avais lu dans son regard des années de bonheur, si elle voulait me les accorder. Il me fallait d'elle un jour, un moment, un mot ; elle me refusa tout avec la sécheresse de l'indifférence ; elle a fait de moi un monstre, quand elle aurait pu lier à la sienne une vie heureuse et enviée. Pour elle, j'ai commis un crime ; et pour elle, j'aurais voulu de la gloire. Quand j'étais près d'elle, dominé par l'attrait tout puissant de sa beauté, de son âme, je me croyais heureux. Il y avait dans l'expression de ses yeux, dans l'indécision de ses paroles, quelque chose que je ne pouvais méconnaître.... c'était de l'entraînement ; parfois elle y cédait. Puis, l'instant d'après, elle évitait de me répondre, ses yeux se détournaient ou n'exprimaient plus rien ; elle était froide : alors elle voyait son devoir, elle l'écoutait. Ces incertitudes me soutenaient quand j'étais absent ; je repassais dans mon esprit tout ce qui pouvait me donner de l'espoir, j'étudiais son caractère pour que le mien s'y pliât ; j'attendais tout du temps, et... le temps a tout détruit.

Elle avait un vieux mari à qui elle rendait les soins d'une fille. Long-temps je les vis ensemble, sans que ce vieillard m'inspirât la plus légère jalousie. Mais un jour..... quel souvenir! O supplice qui me donna des sentimens de haine!

Jusqu'à ce jour, Anna m'était apparue comme une jeune fille vivant sous les yeux d'un père. C'était son innocence plutôt que sa vertu que j'avais respectée, redoutant pour elle ce feu des passions qui dévore. Le calme doit être le bonheur pour un cœur de femme, et je n'osais troubler le sien.

Un jour nous étions tous trois, elle se leva pour traverser la chambre, et passa entre nous. Le contact de sa robe m'émut fortement ; je sentis qu'on pouvait s'apercevoir de mon trouble, et, pour le déguiser, je me cachai le visage dans les mains.

Quand je dévoilai ma figure et que je revis Anna, elle était encore près de moi ; mais M. de L. l'avait rapprochée de lui, et la tenait par la taille. Alors, je me levai, elle rougit, se dégagea en souriant et détourna son regard, comme si le mien l'eût embarrassée. Il y avait là bien de l'éloquence, bien de l'expression ; mais j'étais incapable de raisonner. Avant de sortir, son mari s'arrêta devant moi.

— Vous êtes jeune, me dit-il, vous avez sans doute une maîtresse qui vous aime, vous vous marierez, vous aurez une femme qui vous aimera : je vous souhaite tout le bonheur que j'ai trouvé.

Pour toute réponse, je m'éloignai de M. de L., et m'approchai d'Anna. Je ne sais ce que j'allais lui dire, mais heureusement je suivis la direction de son regard et je fus maîtrisé. Frappé sans doute de ma brusquerie, M. de L. s'était arrêté près de la porte, et nous contemplait avec un étonnement interrogateur. Peut-être dans cet instant a-t-il conçu ce vague pressentiment qui crie intérieurement... : Malheur! et fait entendre à notre âme, comme à nos oreilles, le bruit confus des voix qui annoncent un désastre ; peut-être le bonheur dont il venait de se vanter, fût-il troublé dès-lors, car son visage devint sombre, et il disparut.

Je m'approchai de madame de L.

— Je suis bouleversé, lui dis-je ; je puis l'avoir laissé paraître, mais la faute en est à vous. Vous pouviez m'éviter le mal que vous m'avez fait.....

Elle me répondit avec une froideur, avec un sang-froid qui achevèrent de m'égarer, et elle finit par me dire qu'elle ne me verrait plus.

Mais je ne sais à ces paroles quelle frénésie s'empara de moi ; je m'emportai comme si j'en avais eu le plus léger droit, et je la menaçai de la perdre dans le monde par des calomnies.

Elle ne fut pas ébranlée.

— Vous serez à moi, lui dis-je ; vous ne serez plus à lui — surtout. Je vous forcerai à me suivre.

— Après ?.... Que ferez-vous de moi? dit-elle, avec un calme effrayant.

— Ce que je ferai !...

Je m'avançai vers elle en grinçant des dents, et lui jetant un regard qui lui fit tourner les yeux vers le ciel :

— Je vous tuerai !.... lui dis-je.

Quand je me levai, ma voix tremblait de colère ; en l'approchant... c'était de crainte. Son visage ne montrait aucune altération, sa respiration n'était pas agitée, elle était imposante.

— Alors, vous serez mon bon ange !... dit-elle.

Cette douceur me toucha. Je fus honteux de mon emportement, je voulus en obtenir le pardon ; elle me répondit avec une expression de dédain qui me rendit toute ma rage. En la quittant je lui dis à demi-voix :

— Quand il vous arrivera un malheur dont la source vous sera cachée... ne cherchez pas? pensez à moi.

Oh ! cela est infâme ! mais dans ce moment je parlais du fond du cœur, il était plein de haine.

Le lendemain se passa sans me donner de calme. J'étais fou. Ces mots que j'avais prononcés revenaient toujours à mon esprit : — *Vous serez à moi ; vous ne serez plus à lui.*

Poussé par je ne sais quelle fatalité, je retournai vers cette maison, quoique j'eusse juré de n'y jamais rentrer. Il était onze heures du soir. Anna venait de se retirer dans son appartement. J'y pénétrai sans être vu. Je ne sais ce que je voulais. Pouvais-je même l'emmener?

Je n'y songeais pas ; je ne cherchais rien. J'entendis un pas, je reconnus le sien. Mon premier mouvement fut de me cacher, et je me mis derrière une porte. Alors seulement il se fit jour dans mes idées ; je sentis l'odieux de ma conduite. Ma jalousie, mon égoïste amour furent oubliés. Je ne vis plus que le malheur que je pouvais attirer sur Anna, et j'aurais voulu au prix de ma vie être loin d'elle.

Au même moment d'autres pas se firent entendre. M. de L. entra. Il prit des livres et allait se retirer, lorsque mon ombre projetée sur le mur l'obligea de regarder avec attention. Sa main s'avançait pour terrasser un homme qui en eût voulu à sa vie, quand dans cet homme!... il me reconnut... Moi!...

Sa main retomba et il éclata en invectives. Sa voix excita en moi une rage dont je ne fus plus le maître.

— Du bruit !... pensai-je, il va la perdre.

Alors, je le regardai comme responsable de ce qui allait arriver. Il était pâle, ses lèvres tremblaient, il fixa Anna : — Malheureuse !... dit-il.

— Taisez-vous, m'écriai-je, ne l'insultez pas.

Il voulait, le pauvre vieillard, secouer la force de ma main qui lui retenait le bras.

— Monsieur, dit-il en me regardant d'un œil jeune de colère, entre nous ce sera plus tard !... — Mais elle, je ne la souffrirai plus chez moi. Qu'elle parte à l'heure même !... — Qu'elle retourne dans sa famille !...

— De l'éclat ! vous n'en ferez pas ! vous le jurerez sur l'honneur?... lui répondis-je. — Vous m'entendrez... vous me croirez.

— Je n'entends rien ! j'ai prononcé, laissez-moi. Sortez, — ou j'appelle.



Chez Aubert, Galerie Véro-Dodat

N.º 10.



Pér *On n'entre pas*



Fermez donc la porte, Justine !

— Je vous suis.

A ce moment, mon sang bouillait avec tant de violence, que j'avais peine à me soutenir. J'étais porté à un degré de fureur auquel l'homme ne se connaît plus

Un mot de mépris adressé par M. de L. à sa femme acheva de troubler ma raison.

Je me jetai sur lui comme un insensé. Nous n'avions d'armes que notre seule force. Il gémissait et se défendait faiblement. Nous n'étions ennemis que depuis un instant, et — pour terminer cette haine — il fallait notre vie à l'un des deux. A lui, peut-être la vengeance eût suffi... mais, comme il était attaqué, il cherchait à se défendre. C'est lui (oui, c'est lui, j'ai besoin de le croire) qui se dirigera vers la fenêtre. Je m'en éloignais, et ses efforts m'en rapprochaient toujours. J'étais jeune, fort... Il était vieux et faible, la fenêtre était basse... Il cherchait à m'entraîner... Je résistai... Nous nous séparâmes... J'entendis le poids de son corps sur le pavé...

Je demeurai glacé d'horreur. Je tombai sur une chaise, incapable d'aller au secours de cet homme, et oubliant de m'éloigner, indifférent même sur le sort d'Anna que je ne voyais pas près de moi. J'étais seul, tout ce qui m'entourait me faisait peur. Je regardais mes mains, croyant que j'allais les trouver tachées de sang.

J'entendis du bruit.

En quittant la chambre, je rencontrai madame de L... Elle ignorait ce qui s'était passé. Je me jetai à ses genoux et je la conjurai de me dire un mot de pardon.

Elle se méprit sur le sens de mes paroles, regarda vivement du côté de la porte, et me fit signe de me taire; puis serrant avec tendresse mes deux mains dans les siennes, elle pencha sa tête vers moi et une larme tomba sur ma joue.

— Nous ne nous verrons donc plus? dit-elle.

J'étais hors d'état de lui répondre.

Cette parole d'amour près du cadavre de ma victime, cet aveu que j'obtenais au moment où Anna allait me haïr, quand je devenais un assassin, me semblait un sacrilége. Lorsque je la vis près d'entrer dans la chambre que je quittais, je retrouvai des forces pour l'en empêcher.

— Qu'y a-t-il donc? demanda-t-elle. Je veux voir.

Je me mis devant elle.

— Vous n'entrerez pas!.... — par pitié pour moi — pour vous-même.

A ces mots elle jeta un cri, me repoussa avec violence, et entra malgré moi. Elle alla se jeter à genoux, en se cachant le visage dans les mains, comme une enfant près de qui la foudre viendrait d'éclater.

Elle releva les yeux et les promena dans la chambre, craignant de les arrêter sur un objet effrayant. Je m'approchai d'elle.

— Je dois vous quitter!.... lui dis-je. Si l'on me voyait ici, vous seriez compromise...

Elle se leva précipitamment, disant des mots sans suite, pleurant... Elle me faisait pitié.

J'allais partir.

Elle s'approcha de moi, et dit d'un air égaré, d'une voix sourde: — Où donc?...

Je la crus folle. Je montrai la fenêtre, et un froid glacial courut dans mes veines.

Elle s'éloigna de la croisée comme d'un brasier; son regard m'effraya. Elle perdit la force de pleurer; ses sanglots la suffoquèrent.

Je ne pouvais me résoudre à laisser seule, dans un pareil moment, une femme jeune, craintive; mais ma raison revenait à la pensée du danger qui pouvait l'atteindre. Son honneur, sa vie même, j'avais tout compromis, car nous étions seuls ensemble. Mon sang se glaçait.

—Il faut de la fermeté, lui dis-je. Appelez, soyez effrayée!.... Dites qu'il est tombé, dites ce que vous voudrez, mais sauvez-vous de la honte, sauvez-vous de la mort.

Je m'élançai hors de l'appartement, hors de la maison. C'est ainsi que je m'éloignai d'Anna! Tels furent et le mot d'amour que je désirais, et le moment d'union que je rêvais.

Unis dans la mémoire, — séparés à jamais par un souvenir d'exécration!

Le lendemain je partis de Paris, pour ne pas avoir à écouter avec indifférence les récits de ce malheur, dont le poids m'a fait vieux à trente ans.

Lorsque je revins, on avait cessé de s'en occuper.

Les amis de madame de L... parlaient de son entrée à la Visitation. — On croyait alors qu'elle n'y passerait que le temps de son deuil; mais elle y mourut après un court noviciat.

Le Comte Alex. de B....



Croquis.

SOUVENIRS HISTORIQUES

DE

L'ÉCOLE MILITAIRE DE SAINT-CYR.

. . . . *L'empereur doit chasser aujourd'hui dans les bois de Versailles!* A ces mots, recueillis avec avidité et répétés plus vivement que par l'écho, vous eussiez vu toute l'École militaire changer de face, les études interrompues, les élèves courant aux armes comme des assiégés surpris par une tentative vigoureuse de l'ennemi. Si l'empereur pouvait venir! ce désir dominait tous les esprits; on courait tumultueusement à toutes les fenêtres de la caserne, pour y remplir l'air de mille *vivat* qu'on croyait devoir lui être portés; puis on faisait l'exercice à feu pour s'en faire mieux entendre, puis enfin l'école du canon, pour l'attirer par ce bruit. Espérance souvent trompée, car Napoléon n'était point de ces hommes à qui l'on suscite des pensées, et qui agissent par accident!

Quel dévouement, quel enthousiasme, quel esprit militaire animait toute cette jeunesse guerrière! Et pouvait-il en être autrement? Enfans de la patrie, élevés par elle et pour elle, séparés de nos parens, morts ou combattant encore sur des champs d'honneurs lointains, nous ne connaissions que Napoléon, qui nous avait pris sous sa tutelle impériale. Nous lui devions tout: bienfaits du passé, gages d'un glorieux avenir. Nous le considérions comme notre père, bien qu'il ne nous eût jamais dit: *Mes enfans.* L'empereur ne donnait ce titre qu'à l'héritier de son trône; tout le reste était sujet ou soldat.

Il vint enfin pendant que j'étais à Saint-Cyr, et cette nouvelle visite eut lieu quelque temps avant son départ pour la compagne de Russie.

Le bataillon d'instruction était sous les armes, ayant à sa gauche les

classes de recrues, honteuses de leur noviciat, et à sa droite les officiers et sous-officiers attachés à l'Ecole, habiles manœuvriers, excellens serviteurs, mais en général beaucoup moins solides en connaissances littéraires que sur l'ordonnance de 1791. Sous quelques rapports, ils n'échappaient pas à la malignité des élèves, qui, du reste, n'oubliaient jamais à leur égard les convenances respectueuses qu'inspirent d'honorables services et d'utiles travaux.

Par exemple, le capitaine L.... excitait souvent nos plaisanteries et le sourire du général Bellavène, qui n'était pas un rieur très-prononcé, par la rédaction de ses rapports journaliers, où se trouvaient motivées les punitions qu'il avait été dans le cas d'infliger aux élèves de sa compagnie. Cet officier, qui certes n'avait pas, comme M. d'Arlincourt, la prétention de fonder un nouveau style, avait néanmoins précédé l'auteur du *Solitaire* dans la manie des inversions et des interpositions de mots; et moi, qui trace ces lignes toutes de souvenirs, je me suis vu consigné pendant quatre jours, *pour, ayant un rasoir, avoir laissé pousser ma barbe*, *dans mon sac*. Je pourrais multiplier les citations; mais il me faut suivre l'empereur, qui passe devant le capitaine L...., lui jette un regard affectueux, et semble lui promettre une croix d'or de la Légion-d'Honneur en échange de celle de simple chevalier.

Vient ensuite le capitaine S...., théorie vivante de l'école du soldat et de peloton, qui n'admet pas qu'un homme puisse faire un plus noble usage de ses forces physiques que de s'assurer un beau port d'armes, et de ses facultés intellectuelles, que de chercher à bien connaître le mécanisme d'un changement de front de bataille ou d'une contre-marche de pied ferme; militaire consommé qui n'eut fait aucun cas des Gros, des David, des Victor Cousin, s'il eût pu penser que ces messieurs confondissent la charge précipitée avec la charge en douze temps. Si vous voulez recommander puissamment un élève au capitaine S...., ne lui dites pas que votre protégé a fait de brillantes études en humanités, en rhétorique, en philosophie; affirmez seulement qu'il n'est pas *cagneux* et qu'il promet *un beau port d'armes*, vous aurez touché la fibre sensible, vous êtes certain d'un solide appui. D'ailleurs le capitaine S... a pour doctrine, qu'un peuple est toujours assez savant quand il sait croiser la baïonnette...... Il répète cela devant l'empereur.... Avant un mois, le capitaine S.... sera chef de bataillon.

C'est le tour du sergent d'artillerie V...., qui va se trouver intimidé comme une jeune fille à son premier aveu, comme un saint-simoniste chaudement controversé. V.... est connu pour le plus habile pointeur de l'armée, et il aurait fallu presque un dieu pour réparer les ravages de cet homme. Vigoureusement trempé, aussi dur que le fer, ce vieux soldat nous faisait en plein Champ-de-Mars, et par un froid de dix degrés, l'explication d'un affût, sans omettre le plus petit écrou; et toutes les fois que je vois un dessinateur chasser de sa feuille les mies de pain dont il vient de se servir, je me rappelle toujours le sergent V.... écartant avec le même abandon, la même indifférence, et du dessus de la main, les trois ou quatre pouces de neige qui recouvraient la pièce de canon dont il nous démontrait si minutieusement toutes les différentes parties.

L'empereur s'arrête devant lui, le regarde avec bienveillance, et lui demande : Es-tu lettré ?

A cette question, V.... reste un instant interdit; ses nerfs se contractent, ses yeux roulent dans leur orbite; l'énorme morceau de tabac dont sa bouche est constamment ornée, passe dix fois en une seconde, de gauche à droite et de droite à gauche. V.... ne peut proférer un mot.

L'empereur répète sa question : Je te demande si tu es lettré ?

—Oui, sire : j'ai le magasin à poudre, la fabrication des cartouches et la théorie....

Le sergent V.... ne sera point officier, mais il aura une dotation, car tous les services sont récompensés, même ceux des artilleurs qui gardent la poudre sans l'avoir inventée.

La revue et les manœuvres ont lieu : dans le court intervalle de repos qui les sépare du défilé, Napoléon s'entretient avec le général Bellavène. On suit avec anxiété tous ses mouvemens, on interprète ses moindres gestes. Selon les uns, il demande cent officiers; selon les autres, cent cinquante; chacun espère, chacun craint, tous voudraient marcher et quitter une existence sans liberté, des fatigues sans gloire et une discipline dont la sévérité, nécessaire sans doute, n'était pas moins qu'excessive.

L'espérance des élèves est surpassée: en quittant l'École, l'empereur a commandé trois cents officiers. Leur équipement sera prêt dans huit jours, et dans dix on partira de Saint-Cyr pour ne faire une première halte que dans la forteresse prussienne de Spandau.

Quel départ! Trente charrettes découvertes, garnies seulement de paille, et attelées en poste, entrent dans la cour de l'École : le général Bellavène appelle chaque nouveau sous-lieutenant, lui remet son brevet, l'embrasse, et reçoit le cri de *vive l'empereur!*

On distribue des vivres pour quatre jours.

Le signal est donné. Le convoi s'ébranle; l'enthousiasme est au comble; des larmes de regrets et d'envie s'échappent des yeux des jeunes élèves. Ah! sans doute, en voyant passer ces charretés d'épaulettes, des hommes prévoyant l'avenir ont dû céder à de tristes pensées et faire de cruels rapprochemens. Tout pour nous était triomphal dans cette scène imposante.

Une année n'était pas écoulée, que les trois cents de *la levée de Spandau* se trouvaient réduits à *onze :* encore n'étaient-ce que des débris de combattans.

V....

Le Gérant, Ch. PHILIPON.

CONDITIONS D'ABONNEMENT :

La Caricature donne, par an, cent quatre lithographies exécutées par les Artistes les plus renommés. Chaque numéro, composé d'une feuille de texte et de deux Lithographies, paraît très-exactement le jeudi.

L'Administration ne met pas dans le commerce les Lithographies du Journal. Les Marchands ne pourront les obtenir qu'en s'abonnant.

Nota.

Les personnes qui recevraient des exemplaires froissés peuvent, au moyen de l'action d'une presse à papier, faire disparaître les plis. Il faut avoir soin d'exposer préalablement la feuille à l'humidité.

POUR TROIS MOIS,	*franc de port.*	13 fr.
POUR SIX MOIS,	*idem.*	26
POUR UN AN,	*idem.*	52

1 *franc de plus par trimestre pour l'étranger.*

On Souscrit :

A Paris, en envoyant, *franco*, un bon sur la poste ou sur une maison de Paris, au grand magasin de caricatures *d'Aubert*, passage Véro-Dodat — A Lyon, chez *Baron*, libraire, rue Clermont. — A Londres, chez *Delaporte*, Burlington arcade Piccadilly, corner of Burlington garden. — A Strasbourg, chez *Alexandre*, dépositaire des journaux. — A Bruxelles, chez *Dero Becker*, Montagne de la Cour, n° 17. — A Genève, chez *Barbezat* et Compagnie, libraires.

IMPRIMERIE DE DEZAUCHE, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE, N° 11.

Numéro 6.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, *franco*, à M. A. Audibert, Rédacteur en chef de la *Caricature*, boulevard Poissonnière, n. 25.



CASTIGAT RIDENDO MORES.

9 décembre 1830.

Les réclamations et envois d'argent doivent être adressés, *franco*, au grand Magasin de Caricatures d'Aubert, galerie Véro-Dodat.

LA CARICATURE

MORALE, RELIGIEUSE, LITTÉRAIRE ET SCÉNIQUE.

Caricatures.

LES LITANIES ROMANTIQUES.

M. S....., qui jouit en ce moment à Paris de la singulière célébrité qu'y donne une grande fortune, ne sachant par quelle spécialité se singulariser, s'est constitué le Mécène de la littérature. Tous les mardis, les hommes qui passent à Paris pour avoir du talent, sont conviés à un dîner, pour lequel son cuisinier tâche de se surpasser; et, depuis six heures jusqu'à minuit, les adeptes, les néophytes, les génies, les catéchumènes font tout à-la-fois du chyle et de l'esprit.

Malgré le bon accueil acquis aux poètes, aux romanciers et aux dramatistes qui se lèvent sur l'horizon littéraire, il n'y a qu'un petit nombre d'auteurs admis à connaître la pensée intime du patron.

M. S.... est un homme de quarante ans environ, petit, maigre, à cheveux noirs, à sourcils épais, peau brune, les yeux enfoncés et bordés d'un grand cercle fauve légèrement ridé. Il parle peu; mais ses remarques annoncent toujours une connaissance profonde de la littérature. Il devine l'idée-mère d'un chef-d'œuvre avec le talent d'un critique consommé. Il est difficile. Il sent la poésie en homme qui en est idolâtre; et, comme il se pique de savoir découvrir les beautés des œuvres dédaignées par le public, pour obtenir son suffrage, le plus beau titre d'un auteur est — une chute. Mais le sens délicat dont est doué M. de S....., devient, à entendre ses familiers, la source d'un malheur perpétuel; car la poésie qu'il rêve, il ne la trouve nulle part complète, grande, forte, que dans ses propres conceptions. Parlez-lui du *Mangeur d'opium*, des *Contes d'Espagne*, de *Melmoth's*, de *Smarra*, *de Giaour*, du rêve de *Jean Paul*, de la *Ronde du Sabbat*, etc.?..... Oh! alors, il s'émeut, il s'anime, et trouve, pour peindre ses idées, des expressions qui *saisissent*, qui le font même, dit-on, reconnaître pour le chef de la génération puissante aux mains de laquelle est confiée la gloire du XIXe siècle!

Un de mes amis ayant répandu de moi corps pour corps, je fus introduit dans cette maison sacrée; et, après y avoir dîné plusieurs fois, après y avoir lu quelques morceaux sur lesquels je comptais pour produire de l'effet, j'eus l'inappréciable avantage de plaire à M. S...., et d'être mis au rang de ceux à qui son âme se révèle. Cette amitié ne laisse pas que d'être fort agréable, car notre généreux amphytrion secourt avec grâce les littérateurs dont les compositions obtiennent son approbation, et ne redemande jamais l'argent qu'il prête....

J'arrivai à un tel degré de faveur, que M. S.... ne me déguisa plus ses opinions. Quand je lui lus une nouvelle ode de M. Victor Hugo, il me dit, en haussant les épaules :

— C'est encore trop clair! trop expliqué! il ne laisse rien à deviner!...

Si je lui déclamais une harmonie de M. de Lamartine.

— Beaux accords!.. C'est une lyre qui n'a qu'une corde... Ce poète nous rabache l'avenir!... Mais il a, parfois, de beaux nuages!..

Toutes ces sentences annonçaient un esprit si dédaigneux, que je ne doutai pas qu'il ne fût en possession d'un grand secret de poésie....

— Châteaubriand?.... lui dis-je, un soir, afin de voir si quelque chose était sacré pour lui.

Il fit une petite moue et me répondit :

— Pas une situation nouvelle!... C'est du style!... Travail d'ébéniste!...

— Et M. Cousin?...

— Oh, beau!.. sublime!... prodigieux! Il y a dix apocalypses dans cet homme-là!...

Le soir où je lui lus mon célèbre conte fantastique intitulé : *La Peau de Chagrin*, il m'offrit de me l'acheter mille écus, à condition de le lui laisser imprimer à vingt exemplaires. J'y consentis. Il me remercia de cet acte de condescendance, comme d'une faveur; et alors il acheva mon initiation, en me proposant d'assister à une lecture qu'il devait faire, vers minuit, quand il n'y aurait plus dans le salon que ses amis intimes... J'acceptai.

Le jeune auteur, auquel je devais mon entrée au logis, vint à moi, et me dit d'un air de mystère :

— De la prudence, et imitez-nous...

Je n'avais pas besoin de cette recommandation. Je commençai à entrevoir que M. S... était dominé par quelque manie, et que mes amis

la respectaient, soit par compassion, soit par intérêt. Nous nous groupâmes sur des chaises, sur des divans; et tous, dans l'attitude de *lamentins* humant l'air frais sur le rivage, nous ouvrîmes les oreilles en regardant le poète par excellence, qui, placé devant la cheminée, toussait en dépliant un papier... Il lut d'une voix lente et grave la pièce suivante où, par des procédés typographiques, l'imprimeur a essayé de reproduire les points d'orgues, les soupirs et les œillades par lesquelles M. S.... sépara, fractionna, *fragmenta* les phrases de cette œuvre.

CROQUIS.

Ce sont des voix confuses..., faibles, graves, claires, riches, sombres; — une vague harmonie; — semblable aux sons des cloches répandus dans les campagnes, par une matinée de printemps, un dimanche, à travers les jeunes feuillées, sous un ciel bleu.. . — puis de blanches figures, de beaux cheveux, des fleurs, — un rire ingénu, — des jeux sans pensée, sans fatigue... — des châteaux d'argile bâtis aux bords d'une source, — des cailloux blancs, verts, jaunes ou rouges ramassés dans l'eau. — L'eau! — frissonnant sur des pieds nus. — Pour un rien, les pleurs mouillent des yeux vifs... — LA MORT se dresse avec ses os blanchis qui craquent, ses orbites sans prunelles, ses dents sans lèvres, et le jour passe à travers ses côtes noires... Elle emporte la mère, la grand'mère, la nourrice, — le bon fermier. Les habits sont noirs, voilà tout.... — Les marguerites poussent sur les tombes : Dieu! les jolies fleurs... — Elle m'aime, un peu, beaucoup, passionnément... — Voici des pensées d'homme. — Orphelin... — des livres, des études! — Apprendre : — le passé, — le présent, — la loi, la religion, le bien, le mal. — Un homme a trente-deux vertèbres. — Un lys est un liliacée. — Il y a eu un déluge. — Y a-t-il un enfer?...

— Une femme apparaît belle comme un désir, — jeune comme une fleur fraîche éclose. — Un petit pied. — La grande tempête du cœur s'élève. — Il y a là un vieillard. — Tuez-le? — Il est mort. — Son cadavre sert d'oreiller aux deux amans. — La vie passe entre eux comme un fer chaud. — Ils se comprenaient pour le crime, ils ne se comprennent plus pour le bien... — Le vice unit, mais il sépare. — Un grand fontôme pâle se lève : — L'Incrédulité! — Dieu? *C'est moi!*... — Et le fantôme se rassied sur des volumes poudreux; sur une masse d'or qui ne le nourrit pas. — Le concert continue. — Il étourdit. — Le temps s'écoule comme de la glace qui fond au soleil. — Un jour LA MORT reparaît flamboyante avec un glaive à la main. — Il y a eu un duel! — Sa voix retentit dans les oreilles, comme un bruit qui réveille au milieu de la nuit. — Alors elle se fait comprendre : — elle explique la campagne et commente le lever du soleil, — elle conseille le mariage. — Le commerce arrive avec ses espérances trompées et ses chagrins réels. — L'ambition se montre, comme un colporteur qui étale des rubans, des ajustemens, des dentelles, des écharpes. — Sa balle est pour tout le monde, — seulement, il lui faut de l'argent. — Alors Henri s'assied sur un gril, et vit sur un brasier ardent. — Tantôt il se retourne sur le flanc gauche, tantôt sur le flanc droit. — Ce n'est plus un concert!.... — c'est une mêlée, un combat, une bataille. — Les volées de canon étourdissent. — Il faut marcher!... il faut périr. — Pourquoi?.... — Marche! — En avant! — La jambe fait souffrir. — La maladie se hisse de la tête aux pieds. — Elle tenaille le cadavre en attendant que la mort le prenne. — Arlequin vous amuse avec des hochets : — ce sont des châteaux commencés, — de grands châteaux en pierre de taille... — des fermes à réparer... — des reports à la Bourse... — une fille d'Opéra ..— Farces classiques! du mouvement et du bruit. — Tout à coup, dans l'ombre, pointe une petite lumière qui grandit insensiblement : — Henri!... Henri! crie une voie d'en bas... C'est la complice impatiente d'être seule au rendez-vous.... — Tout ce qui était obscur devient clair, et tout ce qui était clair devient obscur. — Un vieux prêtre arrive, dit trois paroles... L'avenir scintille et fait cabrer le cheval superbe : il dresse les oreilles!.. — Une vieille femme, froide, noire, veut vous embrasser; mais elle vous mord. — Tout est dit... — Où vais-je?... où suis-je?... Dans la lumière ou dans l'ombre?... — Adieu, mes enfans!... Soyez unis!... Je veillerai sur vous. — Ah! bah!... le lendemain ils se disputent sur le cercueil, et jouent aux dés votre meilleur fauteuil, car ils veulent tous l'avoir..... — Voilà bien des choses pour une once de boue placée entre deux silences!

Quand la lecture fut terminée, il se fit un grand soupir. Puis, chacun de nous, se réveillant de la stupeur où il paraissait plongé, dit son mot d'éloges avec un accent, un geste, une physionomie appropriés à son caractère. Ce furent les acclamations de tout un cœur de chrétiens à l'église, par un moment d'extase.

— C'est biblique!...

— C'est une toile qui se déroule!...

— C'est une pyramide chargée d'hiéroglyphes!...

— C'est sombre et magnifique comme une nuit d'hiver!

— C'est de la poésie qui ne peut malheureusement être comprise que de dix hommes par peuple!...

— C'est un monument! c'est une statue éternelle!...

— C'est encyclopédique!...

— C'est le monde entier!...

— C'est une épopée!...

— C'est une tour d'ivoire sculpté!...

— C'est une lanterne travaillée qui étincelle!...

— C'est tout Platon dans une page coloriée!...

— C'est Homère, le Dante, Milton et l'Arioste, traduits par une vignette du moyen-âge!....

— C'est apocalyptique!...

— Oh! c'est Saint-Jean dans Patmos!...

— Cela me fait l'effet d'une dose d'opium qui révèle l'univers et le jette dans un rêve!

— C'est un miroir concentrique où la nature se réfléchit!...

— C'est la notice du genre humain!...

— C'est un poème!...

— C'est notre biographie stéréotypée!...

— C'est une nielle de Florence!...

— Ce sont les vitraux d'une cathédrale!...

— C'est un livre!...

— Il y a *des mots*!... c'est plein de mots!

Puis, les voix devenant confuses, j'entendis comme un chœur d'opéra, à travers le bruit duquel perçaient certaines notes plus fortes que les autres.

— Psycologique, — œcuménique, — polytechnique, — pathologique, — fique, — plique, — blique, — curieux, — divin! — d'honneur! — étourdissant!... — vissant, — dépavant!... — gisant, — poétique, — scriptural!... — Byron!... — Qu'est-ce que Byron!. . — Scott, — Crott, — Bon, — Tal, — Pal, — Zchokke!...

Le patron voulut parler, chacun se tut, et alors il dit modestement :

— Non, c'est bien, ce n'est que bien!....

— Qu'en dites-vous?... s'écria-t-il en s'apercevant que je n'avais rien dit, épouvanté de l'agilité avec laquelle mes amis sautaient sur la corde.

— C'est un foyer!... répondis-je, un foyer de poésie, de philosophie, de psycologie, de fantasmagorie, de philanthropie... d'amphibologie, ajoutai-je en me mordant la langue, mais il m'avait heureusement tourné le dos...

Le maître hocha la tête et le punch circula...

Adfred Coudreux.

N° 11



Scène du peuple

N° 12.



Soirée du grand Monde

Lith. de Delaporte

Fantaisies.

LA DANSE DES PIERRES.

J'étais fatigué de vivre, et, si vous m'eussiez demandé raison de mon désespoir, il m'aurait été presque impossible d'en trouver la cause, tant mon âme était devenue molle et fluide... Les ressorts de mon intelligence s'étaient détendus sous la brise d'un vent d'Ouest.... Le ciel versait un froid noir, et les nuées brunes qui passaient au-dessus de ma tête donnaient à toute la nature une expression sinistre. L'eau jaune de la Loire, les peupliers décharnés de ses rives, tout me disait : — Mourir aujourd'hui, — ou mourir demain !... il faudra toujours mourir... Et, alors....

J'errais en pensant à un avenir douteux, à mes espérances déchues. En proie à ces idées funèbres, j'entrai machinalement dans la sombre cathédrale de Saint-Gratien, dont les tours grises m'apparaissaient alors comme des fantômes à travers la brume.

Je regardai avec enthousiasme cette forêt de colonnes assemblées dont les chapiteaux feuillus soutiennent des arcades légères !... Labyrinthe élégant !... Je marchais, insouciant, dans les nefs latérales qui se déroulaient devant moi comme des portiques sans fin... La lumière incertaine d'un jour d'automne permettait à peine de voir, en haut des voûtes, les clefs sculptées, les nervures délicates qui dessinaient si purement les angles de mille cintres gracieux.... Les argues étaient muettes. Le bruit seul de mes pas reveillait les graves échos cachés dans les chapelles noires.

Je m'assis auprès d'un des quatre piliers qui soutiennent la grande nef, près du chœur.... De là, je pouvais saisir l'ensemble de ce monument... Je le contemplais sans y attacher aucune idée, presque sans le voir ; et c'était, pour ainsi dire, par l'effet mécanique de mes yeux que j'embrassais et le dédale imposant de tous les piliers, et les roses immenses, miraculeusement attachées, — comme des réseaux, — au-dessus des portes latérales ou du grand portail, et les galeries aériennes, riches d'ogives, garnies de petites colonnes menues qui séparaient les vitraux enchâssés par des arcs, par des trèfles ou des fleurs : — espèce de filigrane en pierre....

Du côté du chœur, le dôme de verre étincelait comme s'il était composé de pierres précieuses..... A droite et à gauche, les deux nefs profondes formaient un contraste puissant, en opposant à cette voûte, tour à tour blanchie et coloriée, l'ombre noire au sein de laquelle se dessinaient faiblement des arceaux hardiment élancés et les fûts indistincts de cent colonnes grisâtres....

A force de regarder ces arcades merveilleuses, ces arabesques de marbre, ces festons, ces spirales, ces fantaisies sarrasines qui s'entrelaçaient les unes dans les autres, capricieusement éclairées, tour à tour sombres et brillantes, mes perceptions devinrent confuses, et je me trouvai, comme sur la limite des illusions et de la réalité, pris dans les piéges de l'optique et presque étourdi par la multitude des aspects.... Insensiblement, ces pierres découpées devinrent moins vivantes, moins vraies, et se voilèrent imparfaitement. Je les vis à travers un brouillard diaphane, au sein d'un nuage formé par une poussière d'or, semblable à celle qui voltige dans les bandes lumineuses tracées par un rayon de soleil dans une chambre.... Puis, au sein de cette atmosphère vaporeuse qui rendit toutes les formes indistinctes, la dentelle des roses resplendit tout à coup !... Chaque nervure, chaque arrête sculptée, le moindre trait devint d'argent. Le soleil alluma des feux dans tous les vitraux dont les riches couleurs scintillèrent comme des étoiles.... Les colonnes s'agitèrent, et leurs chapiteaux s'ébranlèrent doucement. Un tremblement caressant disloqua l'édifice, et les frises se remuèrent avec de gracieuses précautions... Il y eut de gros piliers dont les mouvemens furent graves comme la danse d'une douairière qui, sur la fin d'un bal, figure par complaisance pour compléter un quadrille. Mais il y eut aussi de petites colonnes minces et droites qui se mirent à rire et à sauter, parées de leurs couronnes de trèfles..... Quelques cintres pointus se heurtèrent avec les hautes fenêtres, longues et grêles, semblables à ces dames du moyen-âge qui portaient les armoiries de leurs maisons peintes sur leurs robes dorées, et la danse de ces arcades mitrées avec ces élégantes croisées ressemblait aux luttes d'un tournoi... Enfin, bientôt tout vibra dans l'église, mais sans changer de place. Les orgues parlèrent, et me firent entendre une harmonie divine à laquelle se mêlèrent des voix d'anges. Cette musique était accompagnée par la sourde basse-taille des cloches, dont les tintemens annonçaient que les deux tours colossales se balançaient aussi gravement sur leurs bases carrées....

Ce sabbat étrange me semblait la chose du monde la plus naturelle, et je ne m'en étonnais pas, parce que j'étais moi-même doucement agité comme sur une escarpolette, et j'avais une sorte de plaisir nerveux dont il me serait impossible de donner une idée. Au milieu de cette fête, je fus inquiété par un tableau triste. Le chœur était froid comme si l'hiver y eut régné, et j'y vis une multitude de femmes vêtues de blanc, mais immobiles.... Elles ne faisaient aucun bruit. C'étaient comme des ombres. Quelques encensoires répandaient une odeur douce qui pénétrait jusqu'à mon âme et la réjouissait. Les cierges flamboyaient. Le lutrin sautait comme un chapeau chinois, aussi gai qu'un chantre pris de vin !....

A force de contempler ce merveilleux spectacle, je compris que la cathédrale tournait sur elle-même avec tant de rapidité que chaque objet semblait y rester à sa place... Le Christ colossal qui s'élevait sur l'autel rayonnait... Il me souriait avec une malicieuse bienveillance qui me rendit craintif. Alors, je cessais de le regarder pour admirer, dans le lointain, une bleuâtre vapeur qui, en se glissant à travers les piliers blancs, leur imprimait une grâce indescriptible.—Il y avait de ravissantes figures de femmes qui souriaient dans toutes les frises, des enfans qui riaient et battaient des aîles en soutenant de grosses colonnes.... Je me sentais soulevé par une puissance divine, et j'étais plongé dans une joie infinie, dans une extase de béatitude pour laquelle j'aurais donné ma vie... quand tout à coup une voix rauque me dit à l'oreille :

— Réveillez-vous, je vais fermer les portes....

Je me retournai soudain, et je vis l'horrible figure du donneur d'eau bénite. — Il m'avait secoué le bras, et je trouvai la cathédrale humide, ensevelie dans l'ombre, comme un homme enveloppé d'un manteau.... Tout en marchant je croyais encore la sentir dansant sous moi....

Le Comte Alex. de B....



Charges.

L'ARTISTE ET L'ÉPICIER.

Né pour être homme, et devenir épicier !
(*Un Contemporain.*)

Il est près de minuit. L'épicier, dans son comptoir, fait le relevé des ventes de la journée.

— Un étranger : Meurice hôtel ? — L'épicier : Meurisotol... Connais pas. — L'ét. : Oh ! yes ! Meurice hôtel.... hôtel.... hôtel.... Meurice. — L'ép. : Ah ! Maurice... Ah, oui,... oui,... l'hôtel Maurice... J'y suis — L'ép. : Oh ! no ! Meurice hôtel... hôtel. — L'ép. : J'vous dis qu'cest l'hôtel Maurice ! J'connais bien, qu'elle est *pleine* d'Anglais, parbleu !... Eh bien, c'est en face le marché des Jacobins.—L'ét. : Oh! no !—L'ép. : Si, en face le maché des Jacobins.... Tenez, mieux que ça.... Ici vous êtes rue de Richelieu, par exemple... Eh bien,... vous descendrez la rue jusqu'à la rue, pas la rue Saint-Honoré, la rue du Rempart, en face la comédie.... Eh ben, que j'ai mon cousin Royer qui y a sa boutique.... Vous prenez donc c'te rue-là, et puis la rue Saint-Honoré jusqu'à deux réverbères à une porte cochère, que c'est là l'hôtel Maurice. — L'ét. : Oh ! no ! — L'ép. : Si, que j'vous dis.— L'ét. : Oh ! yes ! —L'ép. : Ah ! vous êtes Anglais. *Yes*, j'comprends... Eh ben, j'vais vous r'conduire, qu'est-ce que ça fait... (*A un garçon*:) Tenez, dites donc, jeune homme, montez-moi chercher ma redingote,... la bleue. — Une voix au judas : Qu'est-ce que vous entendez par votre redingote? — L'ép. : J'entends, ma chère amie, que j'vas jusqu'au bout de la rue mettre un Anglais dans son chemin. — La voix : Vous n'avez pas besoin de r'conduire les Anglais à des heures indues. — L'ép. : J'me trouverais chez eux, que tu serais bien aise qu'ils me reconduiraient si je m'étais perdu.—La voix. C'est alors que, si vous faisiez ce beau coup-là !... ce serait un coup de temps pour rester chacun chez nous.... Les Anglais, *c'est* tous voleurs. (*Le judas se referme.*) — L'ép. (*à l'étranger:*) C'est mon épouse ;.... C'est rien, allez !... Ça vous est-il égal que j'y aille en veste ?.... L'ét. : Oh ! no ! — L'ép. : Mais que vous êtes ridicule ! Puisque je ne peux pas faire autrement, que mon épouse ne veut pas me donner ma redingote, n'y a pas mauvaise volonté de ma part. D'abord, il est bon que vous sachiez qu'il fait nuit ; et dites donc, l'Anglais, comme dit le proverbe : *La nuit, tous les chats....* — L'ét. : Oh ! yes ! — L'ép. : Ah ! vous l'savez.... Eh ben, y sommes-nous ? (*A un garçon.*) Dites donc, jeune homme, fermez le magasin, et ne montez pas à votre chambre. Je reviens tout de suite. — L'ét. : Oh ! no ! — L'ép. : Allons, pas de bêtises... Je reviens tout de suite. — L'ét. : Oh ! yes ! — L'ép. : Tenez, l'Anglais, voici.... le Palais-Royal.... Ah ! le Palais-Royal, c'est là un fameux endroit,.... fameux.... fameux.... — L'ét. : Oh, yes ! — L'ép. : Oui. Il n'est plus ce qu'il était, heim ? Vous les aimiez, vous.... les femmes... Ah ! satané Anglais... Va.... farceur,... va,.... satané farceur. — L'ét. : Oh ! no ! — L'ép. : Si, si... farceur... On dit que vous ne riez jamais dans vos îles, voyez-vous. — L'ét. : Oh ! yes ! — L'ép. : Je l'savais bien,... parbleu. V'là la comédie !... là, c'te maison-là !... C'est là qu'est mort Talma.... Ah ! en v'là un crâne pour le tragique ! Comme il vous enlevait ça, celui-là !... Ah ! en v'là un de solide. Vous ne l'avez pas vu, vous, dans ce qu'il jouait. Que j'ai été à son enterrement. Quel homme pour vous faire dresser les cheveux de dessus la tête ! Il n'y en a pas deux : en avez-vous un de Talma ? — L'ét. : Oh ! yes ! — L'ép. : Oh ! yes ! oh ! yes ! j'voudrais le voir le vôtre... je l'voudrais ici.... tenez v'là la rue du Rempart.... Ah ! la boutique à mon cousin est fermée.... Oui, c'est qu'apparemment ils sont couchés.—L'ét. : Oh ! no ! — L'ép. : Si, allez à c't'heure-là.... C'est probable... V'la la rue Nicaise! C'te p'tite rue là, c'est là que vous autres, les Anglais, vous avez voulu faire sauter l'Empereur, vous... avec votre machine infernale.... que c'est son cocher, qu'avait bu, qui l'a sauvé. — L'ét. : Oh ! yes ! — L'ép. : Vous l'saviez donc ? — L'ét. : Oh ! no ! — L'ép. : Eh ben ! alors, pourquoi ditesvous, oh ! yes ! puisque vous ne l'saviez pas... V'là l'passage Delorme, v'là un joli passage, et bien commode pour aller aux Tuileries.... qu'on évite les crottes... en avez-vous un chez vous de passage Delorme pour aller aux Tuileries ?... — L'ét. — Oh ! yes !.. — L'ép. : Ah ! vous en avez un aussi... Eh ben ! on a bien fait, ça vous manquait.... Nous v'là à Saint-Roch !... C'est là que Bonaparte, encore enfant, tirait sur le peuple... — L'ét. : Oh ! no ! — L'ép. : J'vous dis que si.... N'dites donc pas ça puisque c'est avéré par les livres... Tenez, voyezvous les réverbères là-bas, les deux.... C'est là votre résidence, vous voyez... voyez-vous ? — L'ét. : Oh ! no ! — L'ép. : Vous n'y voyez donc pas... là bas... Eh ben ! puisque je suis en train, il ne m'en coûtera pas plus... Dites donc ?... Votre pays ?... Est-ce aussi grand qu'ici ? — L'ét. : Oh ! yes ! — L'ép. : Oh non ! puisque c'est une île... Dites donc ?.... Y a-t-il beaucoup d'épiciers ?..... — L'ét. : Boco.... — L'ép. : Vous voulez dire beaucoup... — Ah ! beaucoup. .C'est pour cela que l'commerce va si mal ici ?.. Il y en a de trop dans toutes les parties.... Nous v'là arrivés, vous allez frapper, on vous ouvrira.—L'ét. : Oh ! no ! — L'ép. : Eh bien ! si ça vous répugne..... j'vas frapper... Allons, adieu.... portez-vous bien... — L'ét. (*quittant son faux accent :*) — Adieu..... épicier. — L'ép. (*interdit :*) Ah ! c'est joli.... (*long-temps après :*) Adieu, faux Anglais !

Eugène Morisseau.

Le Gérant, Ch. PHILIPON.

CONDITIONS D'ABONNEMENT :

La Caricature donne, par an, cent quatre lithographies exécutées par les Artistes les plus renommés. Chaque numéro, composé d'une feuille de texte et de deux Lithographies, paraît très-exactement le jeudi.

L'Administration ne met pas dans le commerce les Lithographies du Journal. Les Marchands ne pourront les obtenir qu'en s'abonnant.

Nota.

Les personnes qui recevraient des exemplaires froissés peuvent, au moyen de l'action d'une presse à papier, faire disparaître les plis. Il faut avoir soin d'exposer préalablement la feuille à l'humidité.

POUR TROIS MOIS,	*franc de port.*	13 fr.
POUR SIX MOIS,	*idem.*	26
POUR UN AN,	*idem.*	52

1 *franc de plus par trimestre pour l'étranger.*

On Souscrit :

A Paris, en envoyant, *franco*, un bon sur la poste ou sur une maison de Paris, au grand magasin de caricatures *d'Aubert*, passage Vero-Dodat. — A Lyon, chez *Baron*, libraire, rue Clermont. — A Londres, chez *Delaporte*, Burlington arcade Piccadilly, corner of Burlington garden. — A Strasbourg, chez *Alexandre*, dépositaire des journaux. — A Bruxelles, chez *Dero Becker*, Montagne de la Cour, n° 17. — A Genève, chez *Barbezat* et Compagnie, libraires.

IMPRIMERIE DE CH. DEZAUCHE, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE, N° 11.

Numéro 7.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, *franco*, à M. A. Audibert, Rédacteur en chef de la *Caricature*, boulevard Poissonnière, n. 25.



CASTIGAT RIDENDO MORES.

16 décembre 1830.

Les réclamations et envois d'argent doivent être adressés, *franco*, au grand Magasin de Caricatures d'Aubert, galerie Véro-Dodat.

LA CARICATURE

MORALE, RELIGIEUSE, LITTÉRAIRE ET SCÉNIQUE.

Caricatures.

LE PETIT MERCIER.

Gloire à toi, roi du mouvement ! souverain du temps et maître de l'espace !... Salut, être courageux, créature composée de salpêtre et de gaz carbonique... qui donnes des enfans à la France pendant tes nuits laborieuses et qui remultiplies, pendant le jour, ton individu, pour le service, la gloire et le plaisir de tes concitoyens !... Salut, toi qui as résolu le problême de suffire, à la fois, à une femme aimable, à ton ménage, au Constitutionnel, à ton Bureau, à la Garde nationale, à l'Opéra, à Dieu, à tout... et qui tires parti de tout, transformant en écus le Constitutionnel, ton Bureau, l'Opéra, la Garde nationale, ta femme et Dieu !... Salut, prince des cumulards, irréprochable cumulard, cumulard intéressant, honte des oisifs ! image vivante de l'*utile dulci* !...

Pardonnez-moi cette incroyable hyperbole ; mais encore un mot, et vous la chanterez à la gloire de l'homme en qui je veux célébrer l'utilité même !....

Levé tous les jours à cinq heures, il a franchi, comme un oiseau, l'espace qui sépare la rue de la Barillerie de la rue Montmartre ; et, qu'il vente, tonne, pleuve ou neige, il est au Constitutionnel, attendant la charge de journaux dont il a soumissionné la distribution ! Il reçoit ce pain politique avec avidité, le prend, le porte ; et, à neuf heures, il est au sein de son ménage, débitant un calembourg à sa femme, lui dérobant un gros baiser, dégustant une tasse de café ou grondant ses enfans ! Puis, à dix heures moins un quart, il apparaît rue Garancière, à la Mairie !....

Là, posé sur un fauteuil, comme un perroquet vert sur son bâton, jusqu'à quatre heures, il écrivasse, chauffé par la ville de Paris, inscrivant, sans leur donner une larme ou un sourire, les décès et les naissances du 5e arrondissement !.... Le bonheur, le malheur de tout un quartier passe par le bec de sa plume, comme l'esprit de M. Jay, la polémique de M. Etienne et l'encre de M. Chaignieau étaient naguère sur ses épaules... Rien ne lui pèse ! Il va toujours chanteronnant, prend son patriotisme tout fait dans le journal, ne contredit personne, crie ou applaudit avec tout le monde, et vit en hirondelle !....

A deux pas de Saint-Sulpice, il peut, en cas d'une cérémonie importante, laisser sa place au garçon de bureau, et aller chanter un *requiem* à ce lutrin dont il est, le dimanche et les jours de fête, le plus bel ornement, la voix la plus imposante, où il tord avec énergie sa large bouche en faisant tonner un joyeux : — *Amen* !... Il est chantre !...

Libéré à quatre heures de son service officiel, il apparaît pour répandre la joie et la gaieté au sein de la boutique la plus célèbre qui soit en la Cité. Sa femme est mercière. Il n'a pas le temps d'être jaloux ; car c'est plutôt un homme d'action que de sentiment. Aussi, dès qu'il arrive, il agace les demoiselles de comptoir, dont les yeux vifs attirent force chalands... Il se gaudit au sein des parures, des fichus, de la mousseline façonnés par ces habiles ouvrières ; ou, plus souvent encore, avant de dîner, il copie une page du journal ou porte chez l'huissier quelque effet en retard....

A six heures il est fidèle à son poste, et se trouve planté, soit à l'Opéra, soit aux Italiens, prêt à se formuler en soldat, en Arabe, en prisonnier, en sauvage, en paysan, en officier, en ombre, en patte de chameaux, en lion, en diable, en génie, en Africain, en esclave, en grand seigneur..., toujours expert à faire de la joie, de la douleur, de la pitié, de l'étonnement, à pousser des cris, à se taire, à chasser, à se battre, à représenter Rome ou l'Egypte, mais toujours mercier au fond du cœur....

A minuit, il redevient bon mari, homme, tendre père, il se glisse dans le lit conjugal, l'imagination encore tendue par les formes décevantes des nymphes de l'Opéra, faisant ainsi tourner au profit de l'amour conjugal les dépravations du monde et les voluptueux ronds de jambe de la Taglioni !... Enfin, s'il dort?... il dort vite, dépêchant son sommeil comme il dépêche sa vie....

Comme il est bel homme, il a obtenu la place lucrative de tambour-major de sa légion. Alors, les dimanches, il est, selon les vœux de l'église ou du général Lafayette, ou chantre divin, rossignol lithurgique, ou modèle des grâces, une sorte d'Apollon militaire, réglant la

marche des tambours, et se balançant en tête de la garde nationale, comme une préface de Victor Hugo devant un volume de poésies!...

N'est-ce pas le mouvement fait homme, l'espace incarné, le cumul en chair et en os, le protée de la civilisation? C'est un homme qui résume tout: histoire, littérature, politique, gouvernement, religion, art militaire! C'est une encyclopédie vivante et un atlas grotesque; il porte le matin le *Constitutionnel;* pendant le jour, il stipule la vie et la mort; le soir, il représente le monde entier! il est sans cesse en marche comme la société! En lui tout est jambe!... Il cumule Dieu et le Diable, le gouvernement et l'opposition; et, de ses huit industries, de ses épaules, de son gosier, de ses mains, de ses mollets, de sa femme et de son commerce, il retire, comme d'autant de fermes, des enfans, douze mille francs et le plus laborieux bonheur qui ait récréé cœur d'homme!... O mon voisin! tu es, sans t'en douter, un symbole dont ta femme a seule la clef!... Va, cours, poursuis ta carrière... Te reposeras-tu jamais?... Mort, ton chagrin serait d'être couché sans espoir de mouvement.... Sois tranquille, tu trouveras encore de l'emploi parmi les ombres, et tu reviendras peut-être dans les romans nouveaux, soit comme esprit, soit comme génie!...

Gloire à toi, roi du mouvement! *(Bis.)*

Alfred Coudreux.



Fantaisies.

LA MORT DE MA TANTE.

Italie! ne te lèveras-tu donc jamais en masse pour exterminer et les *Tedeschi* et surtout les sots livres que tant de sots ont voulu faire en ton honneur!... Comment, tu n'as pas de poète, de satirique, de vengeur assez audacieux pour immoler, sous une poignante moquerie, ceux qui vont te polluant sans cesse, toi et tes ravissantes figures, ton ciel chaud, tes monumens fauves, tes ardens paysages, tes montagnes bleues et tes belles vallées inondées de lumière et d'amour!

Ah! si je vais visiter jamais ce pays de poésie et de passion, de paresse et de soleil, je serai comme un prêtre amoureux qui, prudemment, ne publie pas ses conquêtes, jouissant, dans l'ombre et le silence, des trésors complaisamment offerts à sa vue discrète...

Quoi! cette terre n'a pas un seul vallon secret, une petite grotte, — grande comme une pantoufle, — brune, étroite et moussue, où puisse aborder un voyageur en s'écriant: — « J'arrive ici le premier!..... »

Non, le vulgaire a si bien piétiné, tâté, sali, foulé cette vieille débauchée, — encore dans les langes du despotisme, et qui, au mot de: liberté!... élève sa tête, comme un enfant curieux de voir au-delà de son berceau; — il a si bien fatigué ce carrefour depuis long-temps effondré par les *aldermen* et les *touristes* du monde entier, — que je n'y connais pas un seul point vierge dont la description puisse imprimer une piquante verdeur à ce passage, où je voudrais placer la mort de ma tante en forme de vignette capricieusement dessinée au bas d'un livre, pour y remplacer le mot — fin!... Car, après tout, la mort est la fin des livres!...

Eh bien, elle mourut — à un endroit que j'ai toujours admiré dans une des estampes du voyage de l'abbé de Saint-Non.... C'est à l'extrémité de la baie de Naples. *(Voyez* la planche xxix.) Ah! quel ciel!.... — Par le corps du Christ! l'artiste, le graveur et le typographe l'ont miraculeusement bien rendu!... — Ces nuages me réchauffent!... Il y a du feu sur ce froid papier!... — Tout le monde se dira comme moi: — « Voilà bien comme je me figure que doive être l'Italie!... — Est-il possible de mourir sous les caresses de cette brise?... — en respirant cet air embaumé, cette haleine pleine de vie, en voyant scintiller les facettes lumineuses de ces flots diaphanes qui se succèdent sur le rivage comme des mots d'amour!... »

A l'aspect de cette estampe, je devine qu'il est midi! J'entends au milieu de ce profond silence les gazouillemens d'une cigale... Et voyez donc cette chèvre qui grimpe, et qui, de ses deux lèvres lascives, arrache avec dépit la baie d'un fruit et la feuille de cet arbre... N'admirez-vous pas aussi ce fainéant couché qui bâille, à deux pas de ces pêcheurs groupés autour d'un homme improvisant sur sa guitare un chant doux et suave... Quel peuple!... il atteint sans peine ce que les Anglais et les riches cherchent en vain.... C'est là qu'il faut aller vivre, et non pas — mourir!.... Ah! quel endroit j'ai choisi pour faire expirer ma tante!.... La mort et ce paysage?.... mais c'est une antithèse!

— La signora aurait certainement vécu fort long-temps encore, sans le naufrage de la *Santa-Maria*... disait un vieux médecin.

— Non, docteur? — Tenez, le cœur était affecté d'un anévrisme et.... elle serait toujours morte.... répondit un chirurgien vêtu d'un tablier sanglant, et qui se grattait la tête avec la manche de son scalpel.

Des médecins discutaient devant le cadavre ouvert de ma pauvre tante!... Et son fils était dans le salon voisin, abîmé dans une horrible douleur...

— N'entrez pas, mon cousin, lui dis-je, ils font l'autopsie...

— Horreur! s'écria Sébastien. Et il sortit dans un état d'irritation qui ressemblait à une frénésie...

Au bord de la mer, il entendit, vers le soir, le chant lugubre des prêtres qui étaient venus chercher processionnellement... le corps de sa mère...

Monsieur, l'on n'attend plus que vous pour la cérémonie!... lui dit poliment le majordome de la Mort.

— Je n'irai pas! s'écria-t-il.

— Voilà un jeune homme bien dépravé!... répondit en murmurant le vieillard officiel.

— Il est donc sans religion!... ajouta un lazzarone.

— Il ne croit pas à la Vierge!... cria une vieille femme.

— C'est pourtant sa mère!... dit un pêcheur.

La foule s'accrut, elle se passionna, rugit et le tumulte commença.

— Un hérétique!... un parricide!... un excommunié!... A mort, parricide!... hérétique!...

Sébastien, immobile et froid, regarda dédaigneusement cette foule. Le convoi de sa mère se voyait dans le lointain. Les prêtres suivaient les contours du rivage pour aller au cimetière...

— Stivalissimi!.... (triples niais) cria une voix forte partie d'une large poitrine.

En apercevant un marin trapu, carré, colère, les gens du groupe ne lancèrent pas les pierres qu'ils avaient ramassées pour assommer le prétendu parricide.

— Il a sauvé sa mère!... lors du naufrage de la *Santa-Maria*!..... dit le marin d'une voix mâle.

Quoi!... c'est lui! — Ah! c'est lui!... Bravo!... bravo!... bravo!... Pauvre jeune homme!...



J. Grandville

Nom de D. peut on avoir les jambes comme ça!

Lith. de Delaporte

On s'abonne chez Aubert Galerie Véro Dodat



Août 1830.

Eh ben, Mme [illegible] Charles X vient de s'en aller sur l'étranger
pauvre cher homme, c'est y malheureux!
.. Encore ces gens là, si ça savait s'occuper [illegible] si ça avait l'amour
du travail comme nous autres!

[illegible] chez Aubert, Galerie Véro-Dodat

Lith. de Delaporte [illegible]

Puis tout-à-coup soixante bras s'élevèrent pour porter le héros en iomphe.

— Laissez-le donc!.... s'écria le seul matelot qui eût échappé au ufrage de la *Santa-Maria.* Ne voyez-vous pas qu'il est presque évaui de douleur?...

Le convoi, ayant tourné l'angle d'un rocher, venait de disparaître, Sébastien ne voyait plus, dans le lointain, les prêtres, leurs torıes, le cercueil et la croix...

J'accourus, et j'aidai le matelot à porter mon cousin dans la ville où sa mère était morte la veille...

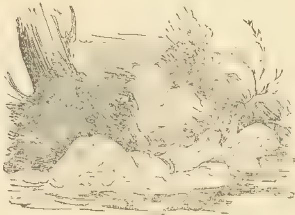
Le peuple alla se joindre au convoi, et chaque Napolitain débita pieusement un certain nombre de *Pater* et d'*Ave* sur la tombe de la signora : seule aumône qu'ils pussent faire; — une aumône en nature, une prière vive et sincère!... — un sentiment plus précieux que toutes les richesses de la terre, — un concert de vœux pour le bonheur de la morte, — pour ma tante bien-aimée!... — Elle était belle encore à trente-six ans. Vous l'eussiez adorée — autant que moi qui en étais amoureux!

— Poverina!... disaient-ils en revenant, piccinina!... poverina!..

Puis ces braves gens, mobiles comme des nuages, rencontrèrent des marionnettes en arrivant sur le port. Ils oublièrent tout pour le seigneur Polichinelle, le plus puissant de tous les souverains. — La vertu, la religion sont de belles institutions; mais à Naples, Polichinelle lutte toujours, avec succès, contre ces deux principes sociaux, et il les fait sauter joyeusement en achevant sa partie de bâton avec le commissaire...

Et comme ces Napolitains naïfs, je devais aussi un jour ne plus penser à ma tante, — que — parfois, — le soir, si je retrouve un de ses gestes dans les gestes d'une jolie femme; ou, si en regardant les tisons d'un foyer, — je reconnais dans les caprices du brazier, son nez fin, plein d'enjouement.... Ainsi de toutes les tantes!.... — Et un jour — de moi, — de vous!... La mémoire est une courtisane, — toujours au dernier venu, au plus riche...

Le comte Alex. de B....



Croquis.

LE DERNIER NAPOLÉON.

Vers les trois heures du soir, un jeune homme descendit, par le Perron, dans le jardin du Palais-Royal, à Paris. Il marcha lentement sous les tilleuls jaunes et chétifs de l'allée septentrionale, en levant la tête de temps en temps pour interroger par un regard les croisées des maisons de jeu. Mais l'heure à laquelle les fatales portes de ces antres silencieux doivent s'ouvrir n'avait sans doute pas encore sonné, car il n'aperçut, à travers les vitres, que les employés oisifs et immobiles, dont les figures, toutes stéréotipées d'après un modèle ignoble et sinistre, ressemblaient à des larves attendant leur proie. Alors, le jeune homme ramena ses yeux vers la terre, par un mouvement de mélancolie.

Sa marche indolente l'ayant conduit au jet d'eau, dont le soleil illuminait en ce moment les gerbes gracieuses, il en fit le tour, sans admirer les jeux colorés de la lumière, sans même contempler les mille facettes de l'eau qui frissonnait dans le bassin. Toute sa personne accusait une insouciance profonde des choses dont il était entouré. Un sourire amer et dédaigneux dessinait de légers plis dans les coins de sa bouche. Son extrême jeunesse donnait un intérêt pénible à l'expression de froide ironie fortement empreinte dans ses traits, et c'était un étrange contre-sens dans un visage animé de brillantes couleurs, dans un visage resplendissant de vie, étincelant de blancheur, un visage de vingt-cinq ans. Cette tête captivait l'attention. Il y avait, sur ce front pâle, quelque secret génie. Les formes étaient grêles et fines, les cheveux rares et blonds. Un éclat inusité scintillait dans ses yeux, tout endormis qu'ils fussent par la maladie ou par le chagrin.

A voir ce jeune homme, les poètes auraient cru à de longues études, à des nuits passées sous la lueur d'une lampe studieuse; les médecins auraient soupçonné quelque maladie de cœur ou de poitrine en remarquant la rougeur des joues, le cercle jaune qui cernait les yeux, la rapidité de la respiration; les observateurs l'eussent admiré; les indifférens lui auraient marché sur le pied....

L'inconnu n'était ni bien ni mal mis. Ses vêtemens n'annonçaient pas un homme favorisé de la fortune, mais pour surprendre les secrets d'une profonde misère, il fallait un physiologiste sagace, qui sût deviner pourquoi l'habit avait été fermé avec tant de soin!...

Le jeune homme alla s'appuyer sur un des treillages en fer qui entourent les massifs; et, se croisant les bras sur la poitrine, il regarda les bâtimens, le jet d'eau et les passans d'un air triste, mais résigné. Il y avait dans ce regard, dans cet abandon, bien des efforts trahis, bien des espérances trompées; et, dans la contraction des bras, un bien puissant courage. L'impassibilité du suicide siégeait sur ce visage. — Aucune des curiosités de la vie ne tentait plus cette âme, tout à la fois turbulente et calme. — Le jeune homme tressaillit soudain!! Il avait, par une sorte de privilége infernal, entendu sonner l'heure, ouvrir les portes, retentir les escaliers.... Il regarda les fenêtres de la maison de jeu. Des têtes d'hommes allaient et venaient dans les salons.... Il se redressa et marcha sans empressement; il entra dans l'allée sans fausse pudeur monta, les escaliers, franchit la porte, et se trouva devant le tapis vert, plus tôt peut-être qu'il ne l'aurait voulu, tant les âmes fortes aiment une plaidailleuse incertitude!...

L'assemblée n'était pas nombreuse. Il y avait quelques vieillards à têtes chenues, à cheveux blancs, assis autour de la table, mais bien des chaises restaient vides... Un ou deux étrangers, dont les figures méridionales brûlaient de désespoir et d'avidité, tranchaient auprès de ces vieux visages experts des douleurs du jeu, et semblables à d'anciens forçats qui ne s'effraient plus des galères... — Les tailleurs et les banquiers immobiles jetaient sur les joueurs ce regard blême et assuré qui les tue... Les employés se promenaient nonchalamment. Sept ou huit spectateurs, rangés autour de la table, attendaient les scènes que les coups du sort, les figures des joueurs et le mouvement de l'or allaient leur donner. Ces désœuvrés étaient là, silencieux, attentifs... Ils venaient dans cette salle comme le peuple va à la Grève. Il se regardèrent des yeux les uns les autres au moment où le jeune homme prit place devant une chaise sans s'y asseoir.

— Faites le jeu!... dit une voix grêle.

Chaque joueur ponta.

Le jeune homme jeta sur le tapis une pièce d'or qu'il tenait dans sa main, et ses yeux ardens allèrent alternativement des cartes à la pièce, de la pièce aux cartes. Les spectateurs n'aperçurent aucun symptôme d'émotion sur cette figure froide et résignée, pendant le moment ra-

pide que dura le plus violent combat, par les angoisses duquel un cœur d'homme ait été torturé. Seulement, l'inconnu ferma les yeux quand il eut perdu, et ses lèvres blanchirent; mais il releva bientôt ses paupières, ses lèvres reprirent leur rougeur de corail, il regarda le rateau saisir sa dernière pièce d'or, affecta un air d'insouciance et disparut sans avoir cherché la moindre consolation sur les figures glacées des assistans.

Il descendit les escaliers en sifflant le *Di tanti palpiti*, si bas, si faiblement, que lui seul, peut-être, en entendait les notes; puis il s'achemina vers les Tuileries d'un pas lent, irrésolu, ne voyant ni les maisons, ni les passans, marchant comme au milieu du désert, n'écoutant qu'une voix, — la voix de la Mort, — et, perdu dans une méditation confuse, où il n'y avait qu'une pensée....

Il traversa le jardin des Tuileries, et suivant le plus court chemin pour se rendre au Pont-Royal; et, s'y arrêtant au point culminant des voûtes, son regard plongea jusqu'au fond de la Seine....

Henri B....



Charges.

LES BAISERS PATRIOTIQUES.

Trois *gentlemen* venus de Londres pour présenter leurs respects au citoyen des deux Mondes, retournaient dans leur patrie, heureux d'avoir pu voir la révolution de juillet au mois de septembre. Ils étaient tous trois, pensifs, assis sur un des bancs d'arrière du paquebot, et ils restaient dans cette attitude sournoise et silencieuse, moitié réservée, moitié fière, qui caractérise tout bon gentleman.

Cependant, après une heure de silence, quand la brume leur cacha les côtes de France, le plus gros des trois étrangers, qui était, je crois, un alderman, dit en murmurant :

— Gren chittoyenne.... ounanim dans ses upinionnes!...

Le second le regarda d'un air aristocratique, et répondit en mauvais français pour faire voir à l'alderman qu'il savait aussi bien que lui la langue du pays.

— L'éristocréssy frenchèsse, elle été démocrète... et cété ridicoule à oun merquis dè.... mè le pèple il ête fort su le pevé!... soublime!...

Le troisième, examinant ses deux compatriotes, leur dit en anglais avec une sorte de timidité, car c'était un petit marchand du Strand, et il reconnaissait un esquire et un alderman dans ses deux voisins.

— C'est étonnant, comme M. de Lafayette est encore jeune, je ne lui ai pas trouvé les cheveux si blancs...

— Hào!... dit l'alderman, naô! naô... Ses cheveux sont blaônds....

— No, no! reprit l'esquire, ses cheveuses être grie, noir et blennes...

— Hào!... répliqua le mercier, je l'ai embrassé.

— Vos!... dit l'esquire.

— Hào!... s'écria l'alderman, vos evoir été ettrépé... lé dgénéralle estre oune *little*...

— Hào! reprit l'esquire, oune grend..., sec... nouare...

— Nô.... oune little... graô.... dit l'alderman en décrivant avec ses mains une forte proéminence abdominale.

— Naô!...

— Hào!...

— No... s'écrièrent à la fois les trois Anglais.

— Mosiè...., dit l'alderman à un passager français, j'aye périé avec cé gentlemen, qué lé dgénéràlle Lefeyett né bèse paô tu le maônde... et qu'il è péti...

— Voici son portrait, répondit, en leur montrant sa tabatière, un Français qui riait depuis un moment...

Les trois Anglais regardèrent avec sang-froid cette tabatière qui leur prouvait un malheur commun. Ils s'interrogèrent mutuellement de l'œil et restèrent dans un profond silence, comme s'ils eussent appris une faillite qui les aurait ruinés.

Arrivés à Douvres, le petit marchand monta sur le paquebot qui partait pour la France.

— Puisque je n'ai pas embrassé le grand citoyen, j'y retourne!... se dit-il.

Eugène Morisseau.



Le Gérant, Ch. PHILIPON.

IMPRIMERIE DE CH. DEZAUCHE, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE, N° 11.

—— NUMÉRO 8. ——

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, *franco*, à M. A. AUDIBERT, Rédacteur en chef de la *Caricature*, boulevard Poissonnière, n. 25.



CASTIGAT RIDENDO MORES.

—— 23 DÉCEMBRE 1830. ——

Les réclamations et envois d'argent doivent être adressés, *franco*, au grand Magasin de Caricatures d'AUBERT, galerie Véro-Dodat.

LA CARICATURE

MORALE, RELIGIEUSE, LITTÉRAIRE ET SCÉNIQUE.

Caricatures.

TRIBOULET, JOURNALISTE.

Brrr... Brrr... Marotte! Grelots! Carymary! Carymara! De vrai, c'est Triboulet que voilà. Il y a moult long-temps de mon partement et guère de mon revenir. Joyeuseté est toujours ma vie, et suis gai autant que feu mon maître François Ier, de parpaillote mémoire. Mais m'est advis folichonneries n'être plus en cour. Depuis maître Triboulet, petit fou à grande paie, de tous genres de folies, il a été fait essai, et entre tous le fol rire est toujours resté le meilleur.

Or donc, rions.

Séjour de cour, point n'en veux. Ai merci du métier, trop perfectionné aujourd'hui pour être aisé. C'est à qui y fera ma charge : fous sérieux, fous belliqueux, fous ambitieux, fous furieux, fous doctrinaires, cent diables me sautent au corps si tant en ferais. Quand est du choix de ma condition, c'est celle de fou ou la gente *Caricature* que j'ai voulu besoigner, à la condition moult honorifique d'y voir ma joyeuse pourctraiture.

Déjà d'aucuns se gausser pour ma haute vergogne de faire imprimer mes sottises, ayant, disent-ils, bien petit cervelet. C'est suffi; mais tout beau, et oyez un petit. Tout fou que suis et que toujours serai, j'observe. Ainsi, point ne vous crierai cy, comme au temps du sire gentilhomme : « Touquedillons, humez le piot pour aveindre eau bénite de cave, et fort réjouissez-vous la panse. » Mais vous dirai gentilment : « Voyez les joyeusetés qui se promènent sous votre nez, et en riez. »

Contre l'us, et à mon désarroi, vous vois tous bâiller à grand renfort de coups de mâchoire. Par saint Gogueli, ceci est maugréer : j'ai bon avisement de vous aider au contraire, Carymary, Carymara. D'abord, ai bon vouloir. En ce, ne vais point déviser haut et large sur vos disputes et intérêts, car rien n'y entends; mais n'aurai d'autre labeur que de vous donner en mon CARILLON tout le grotesque digne du rire dans le cours de huit jours écoulés. Point n'est besoin de circumbilivaginer autour du fait en manière de croque-mouche; à chacun son vrai pour nous en rire. Haro! haro! Oh! de par monseigneur Satanas, ferait beau voir maître fol chercher le sens logical, ou geindre et pleuroter. Grelots! grelots! Rire, rire, et de la bonne façon. Tout pour Triboulet est chair à ridiculet : le haut trésorier et la justice abbatiale, ceux portant braquemart et rapière, gens de grimoire et de moinerie, ribauds et gentils damoisaux, haut assis, haut perchés, tous vrais parpaillots et GRANDS SAUTEURS. Toute cette harpaille doit être marottée de la bonne façon, comme boule à travers quilles, par petites joyeusetés, joyeuses mocqueries, mocqueuses aventures, aventureuses souvenances, pourtraiturant les faits, dits et gestes de tout drôlard, petit ou grand. Ai fiance qu'ainsi gros nous rirons. Aussi, vais-je en quête pour le CARILLON de jeudi. Au revoir.

TRIBOULET.

UNE GARDE.

Paragraphe Patriotique.

.... Dans les âmes bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années

(Un corps de garde dans la rue aux Ours. — M. Rigolet monte la garde en redingote bourgeoise et bonnet à poil. Son fusil est appuyé contre la muraille; M. Rigolet bat la semelle en soufflant dans ses doigts. — A l'intérieur, MM. Dagobart, caporal, Mincet *junior*, Poulard, Buzot. — Ces messieurs font une partie de loto.)

Mincet. Allez donc, père Poulard. — *Poulard.* 43, 32, 44, 77. — *Mincet.* Ah! je l'ai, hi! hi! hi! dites-donc, père Poulard, *gelé*, hi! hi! hi! Je la crois un peu bonne celle-là, hi! hi! hi!

Buzot. Qui donc qu'est un peu bonne? — *Mincet.* Tiens, il ne comprends pas l'apologe, qu'est une illusion à l'hiver qu'est froide; oh! est-il buze, Buzot. Hi! hi! en v'la un autre qu'est pas mal individuel. (Mincet, dans son délire, donne des tapes à tous ses voisins.)—*Dagobart.* Ce diable de Mincet, je ne sais pas où qu'il prend tout ce qu'il dit en société. A propos, dites-donc, M. Poulard, vous avez été

demandé aux Pairs, contez-moi donc ça. — *Poulard.* Dame, messieurs, je n'en suis point incapable ; dès-lors nous étions tous là sur deux lignes.—Qui ceux-là?—Eh bien, ça va de soi, les citoilliens. Dès lors, nous avons fait des discours sur l'autre gouvernement. — Qui donc l'autre? — Eh bien, le gouvernement déchu.

Dès-lors il y en a qui ont dit des choses, oh! des choses dont les cheveux seraient susceptibles de vous dresser de sur la tête à cause des horreurs de ces gredins de l'ex-garde. — Bah! — C'est véridique comme que je suis Poulard et pas d'autre. On n'en a pas d'idée. Dès-lors, il parait même qu'ils ont dévoré des enfans, n'ayant pas de pain pour qu'il leur aurait manqué depuis quatre ou cinq jours. — *Dagobart.* Mais la révolution n'a duré que trois jours. — Oh! ça fait rien, vous n'êtes pas sans comprendre que c'était une manière des chefs pour fanatiser les troupes.

M. Rigolet crie de l'extérieur : Caporal! caporal! les autres! arrivez donc, en v'là un tas dont je ne sais pas qu'est-ce qui sont.

Dagobart. On y va. — Sont-ils pressés!! Achevez donc de nous conter, caporal. — *Dagobart.* Dès-lors... — *Rigolet.* Cré mâtin, caporal, arrivez donc. — *Dagobart.* Est-il encore intolérable, celui-là. Dagobart sort avec ses trois hommes. Qui vive! — Patrouille. — Avancez à l'ordre. — *Le sergent de patrouille :* Me *v'là, Dabobart,* qu'est-ce que vous me voulez? — Eh ben! et vous? — Quoi? — Moi, je veux rien. — Ni moi. — Vous devez dire le mot d'ordre. — C'est-à-dire, c'est vous. — Non, c'est vous. — Eh bien; attendez, c'est..... c'est un mot en *ie* .. Non, non, un mot en *are*... c'est.... c'est comme *valeur.* — *Buzot.* Un mot comme *valeur*, c'est peut-être *courage.* — Non, non, ça ressemblerait plutôt à *France.* Tâchez donc de vous en rappeler, vous autres. — *Mincet* (fixant le sergent). Mais, tiens! c'est M. Leblanc, dont je suis sa pratique pour la canelle, qu'il est la mienne pour les bonnets! Eh tiens, c'est aussi M. Lenoir.... Bonjour, M. Lenoir. Madame votre épouse est donc pas accouchée. — *Lenoir.* Si fait, d'un garçon du sexe masculin. —*Mincet.* Tiens! vous voilà un héritier présomptueux. Je vous en fais mon compliment. Mais, dites-donc caporal, c'est tous des voisins.—*Dagobart.* Dès-lors, messieurs, on se connaît, on n'est pas fait pour se vexer dans le service. — *Mincet* (donnant force poignées de main à la patrouille qui se remet en marche). Bonsoir, voisins. — Bonne nuit voisins. — *Mincet.* Sacredié, bonne nuit, à propos de cela que j'aurais pas mal envie d'aller me coucher. — *Buzot.* Et moi aussi. — *Poulard.* Et moi donc? — Rigolet (battant la semelle, les mains dans sa culotte). Allons nous coucher, — *Dagobart.* Des-lors, messieurs, pas de ça, respeck à la discipline. D'aller se coucher sous les armes, c'est de l'insurrection. — *Mincet.* Allons donc, mon petit M. Dagobart, vous voyez bien que le quartier est tranquille, que c'est pas dans la rue aux Ours comme au Luxembourg, que, dès lors, il n'y a rien là dedans qui soye de l'insurrection. — *Dagobart.* Mais pendant que la garde nationale se couvre de gloire rue de Tournon, est-il bien de nous aller coucher? — *Buzot.* Raison de plus. Dès l'instant qu'il y a du tremblement aux Pairs, il ne peut pas y en avoir rue aux Ours, ainsi, allons nous coucher. — *Rigolet.* Oui. — Malgré les prières et les contorsions du caporal, ces messieurs font leurs préparatifs de départ. Dagobart ne tarde pas à les imiter. On éteint les lumières du corps-de-garde ; on ferme la porte. — *Poulard.* Où mettrons-nous la clef? — Chez la fruitière. — Si le capitaine vient? — *Mincet.* Tenez, les autres, j'ai une idée! (Il prend du charbon et écrit sur le mur du corps de garde) : *Capitenne, la clai ait chée la fruitiaire dan fasse.* On applaudit; ces messieurs se quittent en se souhaitant bonne nuit.

ALFRED COUDREUX.



Fantaisies.

SI J'ÉTAIS RICHE!!!

> Il s'élève une question sur la nature des richesses, et comme il n'est pas nécessaire de tenir les choses pour en raisonner, n'ayant pas un sol, j'écris sur la valeur de l'argent et sur son produit net.
>
> (*Mariage de Figaro*, acte V, scène III.)

Si j'étais riche!... Il n'y a peut-être pas, dans le monde suablunaire, un individu, jeune ou vieux, laid ou beau, riche ou pauvre, qui n'ait répété, ne répète, ou ne doive répéter au moins vingt fois pour chacun des jours fugaces de son existence quelconque, cette courte mais expressive exclamation.... Si j'étais riche!....

Oh! c'est que cela veut dire tant de choses! cela se comprend de tant de manières! C'est une véritable phrase diplomatique; chacun la pense, la dit et l'interprète à sa guise. Il y a de tout dans ces trois mots : de l'amour, de la haine, de la débauche, de la tendresse; il y a du sang, de l'assassinat.... du parricide.

Le *goddam* de Figaro est moins profond!

Écoutez ce fils de famille. — Il sort d'un infâme repaire; il a vu fuir sous le rateau du croupier sa dernière pièce d'or; écoutez-le grincer sur les degrés de l'escalier fatal. — Père ton arrêt est prononcé!... Il a dit : si j'étais riche!... Si mon père était mort a-t-il pensé!

Si j'étais riche! soupire cette jeune femme à qui son imprudent mari refuse un cachemire.... Traduisez : — Si j'étais veuve.

Si j'étais riche!.... Oh, celui-là est terrible! il tue plus de dix personnes à la fois! — C'est *Gobsec*, l'honnête usurier, qui calcule le nombre des têtes sur lesquelles il a placé des rentes viagères.

Mais quelles sont donc les limites de la richesse? L'Écriture-Sainte, où l'on trouve tant de choses, nous dit bien : *initium sapientiæ timor domini,* mais elle est muette sur ce sujet. C'est cependant une question bien curieuse que celle de savoir quand et comment un homme est et sera, a été ou ne sera plus riche? — Et aucune académie ne l'a jamais proposée!

La solution de cet important problême, je l'ai trouvée, la voici : *L'appétit vient en mangeant.*

Je suis roi de France (je suppose), j'entends un Laffitte, un Rostchild, ou tel autre gros argentier, laisser échapper le fatal souhait; je réunis vite mon conseil, j'assemble autour de moi mes bonnes gardes nationales, et je me cramponne à la selle, car, le cas échéant, cet homme-là en veut sans manque à mon hochet royal.

Douze sous pour boire et manger tant que le jour dure, ci.	12 sous.
Deux sous pour payer son quart d'un grabat dans un chenil de la rue Mouffetard, quand vient la nuit, ci. . .	2 sous.
Plus, deux sous de réserve pour subvenir aux frais d'habillement, de blanchissage et de maladies, aux menus-plaisirs et aux caprices de l'amour, ci.	2 sous.
Formant ensemble la somme de.	16 sous.

Constituent le budget et le bonheur quotidien du célèbre Boursicaut: ce philosophe numéroté du faubourg Saint-Marcel n'en veut pas d'autres.

Ainsi donc : pour l'un — Un trône!... Pour l'autre... — A peine... un franc!

Quel est le sot qui a dit que le bonheur était *un*?—Le bonheur est comme les femmes.... toutes nous plaisent. — Pas deux qui se ressemblent. . . . .

. . . .

Ainsi, devisant avec moi-même, j'arrivai. C'était une maison singulière... un panorama, une vraie galerie physionomique, un bazar de



Grands Sauteurs!

Archevêché 29 Juillet



Archevêques, Diacres, Curés, Sacristains, Loueurs de chaises, tous sont des picoteurs.
Voyez plutôt

On s'abonne chez Aubert galerie Véro Dodat
Lith. de Delaporte

figures de fortunes et d'opinions.... Femmes charmantes, femmes savantes, femmes innocentes, femmes prudes, femmes parvenues, femmes coquettes, auteurs, acteurs, orateurs, prosateurs, poètes, magistrats, avocats, diplomates, académiciens, agens-de-change, notaires, banquiers, classiques, romantiques, nobles, roturiers, gallicans, ultramontains, républicains, monarchistes, papistes, bonapartistes, carlistes, orléanistes, anarchistes, alarmistes, nouvellistes, feuillistes, libellistes, publicistes, journalistes, artistes, s'y voient, s'y coudoient, s'y choient, s'y rudoient, s'y festoient, s'y fourvoient, s'y foudroient, s'y tutoient, s'y plaisent, s'y déniaisent, s'y ennuient, s'y déchirent, s'y enrhument, s'y fâchent, s'y querellent, s'y disputent, s'y séduisent, s'y trompent, s'y flattent..... Oh ma foi, prenez un dictionnaire, car que n'y fait-on pas, que n'y dit-on pas et que n'y voit-on pas, dans cette étonnante maison.

M. Alfred de Musset, l'amant de la lune, prétendrait que c'est une cave en fermentation — une julienne bouillante — ou mieux — un *plat de pudding vivant*, c'est plus baroque et moins national.

De vous dire la beauté du vestibule et des degrés, les livrées des gens, la forme et l'éclat du salon, la physionomie des groupes, le nombre des bougies et des glaces. — Je sais bien qui s'en chargerait... à tant la feuille. — Pour moi, je n'ai garde. — Dans tout cela, je ne vis que la maîtresse du logis, que, dans ma préoccupation, je saluai de cette phrase indirecte qui me débordait de toutes parts... Si vous étiez riche.

Le premier courtisan à qui Lafontaine demanda s'il avait lu Baruet, resta moins stupéfait d'abord..., mais bientôt, en femme d'esprit qui voit la feinte inutile, et tout bas : — « Je ne recevrais pas tous ces gens-là. »

Puis se tournant vers un gros banquier, comme pour se venger sur un autre de l'embarras où je l'avais jetée, quand vous serez riche!.... que ferez-vous.

Faillite, reprit-il froidement.

En moins de rien l'indiscrète question vola de bouche en bouche, et les je ferais, je voudrais, et autres rimes conditionnelles en ais, articulées plus ou moins haut, s'entrecroisèrent avec une telle rapidité, qu'à grand peine ai-je pu réussir à recueillir les réponses les plus saillantes.

Je paierais mes dettes, s'écria un jeune patriote de 1830, qui ne pense pas un mot de ce qu'il dit, et ne dit pas un mot de ce qu'il pense.

J'en ferais, riposta avec un voluptueux cynisme, et en secouant, par les convulsions d'un rire asthmatique, son jabot de Malines enfumé, le vieux vicomte, squelette oublié de la cour de Louis XV.

Je me retirerais dans mes terres, grommela un habitant du noble faubourg, gentillâtre obstiné qui boude Louis-Philippe, et n'a rien oublié dans l'émigration que — sa fortune.

Si j'étais riche, je ne le serais pas long-temps. — Je serais roi. — C'étaient deux grands hommes dans leur genre. L'un a bu de l'eau du Jourdain, l'autre a voulu en boire.

Vous seriez bien malheureux, reprit gravement un philosophe de vingt ans, vous n'auriez plus rien à désirer.

L'amour s'achète-t-il donc, demanda naïvement une jeune personne à une cantatrice du grand opéra, que son fard excusa de ne pas rougir.

Si j'étais riche je ne serais pas Saint-Simoniste, dit à l'oreille de son voisin un zélé partisan de la doctrine.

Je m'en tiendrais à deux feuilles, *la Quotidienne* et *la Révolution*, ajouta un journaliste connu.

Je ne compilerais plus de chroniques, dit un *bibliophile*.

Je n'écrirais plus! s'écrièrent à la fois quinze classiques et dix-sept romantiques.

Ainsi soit-il, répétèrent en cœur plusieurs voix, comme si la moitié de l'assemblée eût éternué.

Je continuai le cours de mes observations.

Je serais fidèle et j'aurais un cachemire, disait la femme d'un sous-chef à mademoiselle O.... — Je n'aurais qu'un amant, répartit la belle confidente, avec une exquise sensibilité.

Je voudrais être inamovible, fulminait un ex-procureur du roi.

J'éleverais une statue à un Jacotot, s'écria un docteur qui apprend en ce moment à faire des vers comme Casimir Delavigne et de la musique comme Rossini.

Je me mis à rire.

Et toi, reprit-il d'un air piqué, car il me tutoie et me calomnie, tu dormirais?

— Peut-être!

Moi, dit avec bonhommie un grand garçon, qu'à la coupe de sa tête et de ses cheveux on eût pris pour feu l'abbé de l'Atteignant, si j'étais riche, j'en ferais part à mes parens, amis et connaissances.

Cette philanthropique balourdise excita dans l'assemblée un mouvement confus de pitié.

Un jeune artiste se pinça fortement la lèvre: « Il taille son crayon, me dit à l'oreille un confrère en observations, gare à ceux qui craignent les carreaux du grand magasin d'Aubert. »

Et vous docteur paradoxe? dis-je enfin à M. de B. qui, comme nous, fréquente cette maison depuis long-temps, parlant peu, écoutant beaucoup, regardant plus encore.

Moi, reprit-il avec un abandon spirituel, ma foi, moi, je voudrais être pauvre — si j'étais riche!

O bonheur d'être milliforme et multiface! va!

Ce furent les premières et les dernières paroles qu'Odry prononça de la soirée.

Le comte Alex. de B....

Croquis.

VENGEANCE D'ARTISTE.

C'était un artiste; il avait une figure originale, des manières peut-être un peu vives, mais franches; il aimait avec ivresse et bonne foi....

Elle, elle appartenait à une famille honorable. C'était une de ces jeunes filles qui parlent bien, dansent avec goût, savent toucher du piano, s'habiller gracieusement et prendre des airs de tête qui ne se prennent et ne réussissent qu'à Paris.

A Paris seulement, vous rencontrez de ces figures féminines, blanches, éclatantes aux flambeaux, de ces cheveux crêpés clair qui encadrent ce visage virginal sous lequel un observateur devine que se cache une corruption profonde.

Quand, en présence de la famille, un soir, après dîner, en riant, et du consentement d'une mère, vieille et astucieuse, Clara eut échangé sa bague de jeune fille contre un portrait, quelqu'aquarelle que lui donna David, ils devinrent amants. Alors si l'artiste entrait, Clara souriait, elle allait à lui, lui tendait la main; et seuls souvent, sur un canapé, au moment où les étrangers étaient dans le salon, eux dans le boudoir, plus d'une fois la jeune fille, la reine des salons, l'idole de la mode, la riche héritière, laissa prendre plus d'un baiser au pauvre mais célèbre artiste. Ivre, bouillant, ses lèvres ne restèrent pas toujours sur le chaste terrain des joues décentes et roses; c'étaient deux êtres passionnés.

Un soir au bal, David vit sa prétendue dansant avec un lord, un jeune homme bien cravaté, froid, long, guindé, vicomte, cinquante fois millionnaire.

— Elle! elle! elle! se dit-il en s'apercevant qu'elle souriait de la

bouche, des yeux, et qu'elle avait un plaisir dont il n'était pas la source.

Il se coula le long des froides et vieilles douairières, rangées en tapisserie, et parvint auprès de Clara au moment où, répondant à une interrogation de Danby, elle disait, en parlant de David.

— Mais.... il m'amuse....

Elle se retourna et ne rougit pas. L'artiste lui lança un regard, elle le soutint. Il voulut parler, elle s'élança pour figurer en entraînant milord Danby.

David sortit; il marcha long-temps dans les rues sombres, sales et désertes. Il était onze heures. Alors Mangin n'avait pas attenté à la propriété la plus sacrée. Il n'avait pas encore ordonné à la Vénus patentée de rester dans ses entresols obscurs, dans ses mansardes silencieuses. Or, l'artiste arrivé au sein de ce cloaque infect, nommé Cloître Saint-Honoré, avisa les pieds les plus blancs, la jupe la plus propres, des souliers les plus coquets qui se fussent offerts à ses regards pendant toute la soirée. Cette honnête personne ne trompait pas, elle! Elle vous donnait de l'amour avec la plus sévère de toutes les probités, et jamais épicier consciencieux n'avait pesé si consciencieusement une livre de sucre, qu'elle une heure de volupté.

L'artiste se trouva dans une chambre dont rien ne peut rendre l'horreur. Devant un foyer froid, sur une chaise sale, il foulait un carreau humide, et il contemplait le visage plombé de la dernière, de la plus infâme de toutes les créatures humaines. — C'était l'amant. La beauté du cloître, vierge de la soirée, car elle pouvait dire le mot de Titus, jouait avec son parapluie sans être étonnée de faire rencontrer deux hommes dans cette chambre encyclopédique. L'amant avait des taches de sang sur les mains et s'essuyait.

L'artiste jeta un regard de plaisir sur le couple odieux.

— Voici vingt francs, leur dit-il, en jetant une pièce d'or sur une table dégoûtante.

Ils ouvrirent de grands yeux.

— Dites que vous méprisez Clara de Montbrun en l'invectivant de vos plus sales injures.

Alors ces deux êtres commencèrent le plus effroyable duo qui jamais ait retenti sous les voûtes du monastère dont cette maison avait jadis fait partie, et l'artiste écoutait avec volupté — puis, il sortit.

HENRI B...



Charges.

UNE LECTURE DU MESSAGER DES CHAMBRES.

(*Cinq heures du soir*). Un gros monsieur entre dans un cabinet littéraire. — Madame, je voudrais *le Messager*, s'il vous plaît?

— Mais, monsieur, il n'est pas encore arrivé; il n'est que cinq heures : la séance de la chambre des pairs n'est même point terminée.

— Est-ce que cela doit retarder beaucoup *le Messager*, madame?

— Au moins le temps de l'imprimer. Il sera ici à huit heures.

— Ah! alors, je vais l'attendre. — Et le gros monsieur va s'asseoir sur une banquette, où il joue avec ses pouces et sa canne à pomme.

(*Huit heures*). Arrivée du *Messager*, la foule avide des lecteurs se précipite sur la feuille humide, et le gros monsieur, retourné à sa place pour attendre une vacance, s'endort.

(*Neuf heures*). Scandale universel causé par les ronflemens perturbateurs du gros monsieur.

La dame du comptoir le réveillant. — Monsieur.... monsieur... on ne ronfle pas ici.

— Ah!... mais au moins laissez-moi dormir, s'il vous plaît, madame? Je vous promets que je ne ronflerai plus.

(*Onze heures du soir*). Monsieur.... monsieur.... réveillez-vous donc : voilà qu'on ferme le cabinet; il n'y a plus personne.

Le gros Monsieur se réveillant. — Ah, merci bien, madame. Voilà six sous pour ma séance. Demain, voudrez-vous, s'il vous plaît, avoir l'obligeance de me garder un *Messager*, car hier je n'ai pas pu encore le lire; mais aussi je viendrai de meilleure heure demain...

EUGÈNE MORISSEAU.



LE GÉRANT, CH. PHILIPON.

IMPRIMERIE DE CH. DEZAUCHE, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE, N° 11.

Numéro 9. — 30 décembre 1831.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, *franco*, à M. A. Audibert, Rédacteur en chef de la *Caricature*, boulevard Poissonnière, n. 25.



CASTIGAT RIDENDO MORES

Les réclamations et envois d'argent doivent être adressés, *franco*, au grand Magasin de Caricatures d'Aubert, galerie Véro-Dodat.

LA CARICATURE

MORALE, RELIGIEUSE, LITTÉRAIRE ET SCÉNIQUE.

Caricatures.

LES DEUX HOPITAUX,

ou

La Dame de Charité.

« En vérité, dit-elle, en me voyant entrer, vous arrivez fort à propos, mon cher maître. Vous êtes philanthrope aussi, vous, puis que vous êtes avocat, et vous ne refuserez pas de me servir de cavalier, car c'est aujourd'hui le jour des malheureux; oui, j'ai l'habitude de leur consacrer exclusivement les vendredis, c'est bien le moins quand on est dame de charité : le reste de la semaine j'ai tant d'occupations... »

Madame de C... est encore fort bien, car elle n'a que vingt-huit ans, et son mari en a soixante; c'est dire qu'elle a conservé toute la fraîcheur de formes et de teint que donne une vie exempte de toute espèce d'excès. Unie à dix-sept ans à un vieux conseiller en cour royale, elle en a pris bravement son parti, et trop bien élevée pour avoir des amans, madame de C... a des chiens et des pauvres : elle s'est fait dame de charité.

Le moyen de ne pas donner dans la philanthropie, quand c'est une jolie femme qui nous y convie et qui nous y mène en landau! J'acceptai donc.

Il pouvait être midi lorsque nous montâmes en voiture : pour faire du bien, aucuns diront peut-être que c'est commencer un peu tard sa journée; mais enfin vaut mieux tard que jamais. « Où va madame? — A St-Thomas-d'Aquin. » Nous arrivâmes bientôt... Madame de C... après s'être signée en passant devant chaque image du Christ, me fit parvenir avec elle jusque dans la sacristie, puis elle pénétra seule dans un sanctuaire qui paraissait interdit au vulgaire profane, me laissant quelque temps dans une espèce d'antichambre meublée de prêtres de toutes façons, les uns jeunes, les autres âgés, mais tous à faces roses ou rubicondes, à mollets arrondis, à mains blanches et potelées, qui devisaient joyeusement de politique, de sermons, de finances, voire même quelques-uns de théâtres. — Ma belle compagne vint enfin me reprendre, « Mais, lui dis-je en sortant, il me semble avoir vu là beaucoup plus de gras chanoines occupés à prendre bien la vie que de malheureux à consoler. — Oh! ce n'est pas cela, repritelle; c'est que dimanche M. l'abbé*** fait un sermon sur la bienfaisance, et vous sentez que je ne voudrais pas le manquer, moi, dame de charité; aussi je suis venue pour savoir l'heure au juste..... Maintenant, ajouta-t-elle, nous allons passer chez mon pâtissier, si vous voulez bien; je rends le pain-béni après-demain, et je suis bien aise de faire cette commande moi-même; c'est la baronne de S.... qui l'a présenté la semaine dernière, je ne veux pas qu'il puisse être dit qu'elle a mieux fait les choses que moi ». Ce fut l'affaire de vingt minutes.

« Benoit, chez ma marchande de modes. » — Je parus interdit.... « Je croyais que c'était le jour des malheureux? — Sans doute... Mais vous ne comprenez donc pas.... Après le pain-béni ne faut-il pas que je quête pour les pauvres, et je n'ai pas de chapeau pour cela... Est-ce qu'on me donnerait si j'étais mise sans grâce comme une douairière; vous voyez donc bien que c'est uniquement pour les malheureux ce que j'en fais.... Mais tenez, nous voici arrivés; au lieu de faire encore des épigrammes, donnez-moi votre goût. — Madame... — Si, je le veux; cela ira plus vite. Celui-ci pour commencer. Comment trouvez-vous ce chapeau? trop mesquin, n'est-ce pas?... Et cet autre? il n'est pas mal? Mais il est bien mondain, je crois... Ce rose m'irait assez bien.... Et ce gris, qu'en pensez-vous?.... Il faut que je l'essaie. » Aussitôt chapeaux de voler, modistes d'offrir. Je vis que tout le magasin allait y passer. Il y avait près de deux heures que nous étions là. Je tirai ma montre. « Mon dieu! madame, m'écriai-je, bientôt trois heures; l'Hôtel-Dieu sera fermé, et vous avez, je crois, un malade à y visiter. — Effectivement... Mon dieu que le temps passe vite... Encore quelques minutes, que j'examine ce berret... Les jours sont maintenant d'un court désespérant... Décidément je reviendrai demain... Mon cher maître, je suis à vous.

C'est un touchant spectacle que celui d'une visite à l'hôpital.... Ces malheureux qui en consolent d'autres (car les riches entrent peu dans ces séjours de douleurs); ces enfans qui crient, ces mères qui cachent une larme, ces moribonds qui s'efforcent de sourire, ces vieux

... qui se privent du nécessaire pour apporter en cachette à leur ami un grossier superflu ; ces infirmiers qui vont et viennent, ces sœurs qui surveillent, ces convalescens squelétiques qui passent comme des ombres, tout cela frappe singulièrement l'imagination.

Lorsque nous arrivâmes à l'Hôtel-Dieu, les autres visiteurs commençaient à en sortir... Que de douloureuses séparations ! que de fausses espérances ! que d'adieux éternels ! que de mains se serrèrent qui ne devaient plus se serrer jamais ! que d'orphelins, que de veuves pour le lendemain !

Salle Saint-François, n° 37, « C'est ici, dit madame de C... en s'arrêtant devant un lit. — C'est vous, Madame, grommela une voix entrecoupée ; je n'osais plus espérer vous voir aujourd'hui... Je vous ai bien attendue. » Et une tête livide et décharnée sortit de dessous la couverture.

« Et bien, mon bon Michel, comment cela va-t-il aujourd'hui ? — Bien doucement, madame. — Où souffrez-vous ? qu'avez-vous ? — Je n'ai pas bien entendu le médecin tantôt à la visite ; mais je crois bien que c'est des rhumatismes ; ça me fait mal comme ça dans les reins... et puis partout... Ça n'est pas étonnant, la loge est si humide, si malsaine... Madame m'avait promis, il y a deux ans... quand on a rarangé l'hôtel... — C'est vrai, c'est vrai. Eh bien, sois tranquille, j'en parlerai à mon mari ; et l'année prochaine, s'il fait refaire son escalier, certainement je penserai à toi... Mais comment te trouves-tu ici... bien, n'est-ce pas ?.. La nourriture... — Ah dame, Madame, il est vrai de dire que le bouillon n'est pas plus fort qu'il ne faut. — C'est bien, je le connais ; j'en ai goûté le jour où le roi Charles X.... Pour les malades, le bouillon doit être un peu faible... De sorte que tu n'as besoin de rien ?... — Si c'était un effet de votre part de me donner de quoi avoir du tabac ? — Du tabac, du tabac ; c'est une mauvaise habitude ; ça ne te vaut rien dans ton état... et puis c'est de l'argent dépensé inutilement..... Je ne devrais pas..... — Tenez, brave homme, dis-je, en lui glissant une pièce de monnaie. — C'est la dernière fois au moins, ajouta madame de C... » En disant ces mots, elle s'éloigna. Le vieillard renfonça une larme, et nous sortîmes.

« C'est, me dit madame de C..., après être remontés en voiture, un vieux serviteur de ma famille ; je l'ai pris à mon service comme concierge à l'époque de mon mariage, je regarde comme un devoir de ne pas l'abandonner, car j'ai été élevée sur ses genoux en quelque sorte ; aussi je m'estime heureuse d'avoir pu, en ma qualité de dame de charité, lui procurer un asile dans cet hôpital pour y terminer en paix sa carrière. »

Les chevaux s'arrêtèrent sur le boulevard du Mont-Parnasse. « Quoi, dis-je à ma compagne, votre bienfaisance vient chercher si loin des infortunes à secourir. — Ici, oh non.... je viens voir Casca. — Qui donc, Casca ? je ne connais pas. — Comment, vous ne voyez pas sur cette porte en lettres d'or : *Établissement pour les chiens malades*. Casca, c'est mon chien ; vous savez bien ce joli carlin marqué de feu, qui saute si bien sur vous. — Ah ! ah ! c'est différent. »

La maison était d'assez gracieuse apparence. Une femme vint à à notre rencontre, et nous fit entrer dans un joli petit salon, en attendant le maître du logis qui était allé donner des *Consultations* en ville. J'eus le loisir d'examiner les nombreux bocaux remplis de médicamens divers qui ornaient la pièce où nous nous trouvions, et la terrasse garnie de fleurs sur laquelle humaient les rayons du soleil déclinant les convalescens à quatre pattes de toutes les espèces. Là, un carlin en bonnet de laine, ici, un caniche en camisole de tricot, plus loin une levrette ayant des éclisses à la jambe, puis un gros dogue portant une mentonnière.

L'Esculape ne tarda pas long-temps ; il entra tenant entre ses bras l'objet de notre visite *philanthropique*. Casca ! s'écria dès qu'elle l'aperçut madame de C...

L'animal engourdi n'y fit pas attention.

« Casca... Il ne me reconnaît seulement pas, ajouta-t-elle avec un accent tout-à-fait dramatique.

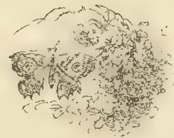
Et les larmes lui vinrent presqu'aux yeux.

« Il va mieux cependant, dit le docteur ; mais l'air de la campagne lui est encore nécessaire pour dissiper cet assoupissement... Il faut qu'il reste encor quelque temps avec nous.

— Surtout ne lui épargnez rien, reprit la maîtresse... Je veux qu'il ne manque de rien absolument, entendez-vous, monsieur, dit-elle en posant une pièce d'or sur la table ; puis tirant de son sac, que jusque-là j'avais cru farci d'Heures et d'Eucologes, force biscuits, gimblettes et macarons, elle se mit à en régaler Casca, qui eut trouvé en un instant toute la voracité et toute l'importunité des individus de son espèce.

Là, comme chez la marchande de modes, je fus obligé d'avertir madame de C... qu'il était près de cinq heures.

« Impossible, s'écria-t-elle, et moi qui ai encore trois malades à visiter, trois misérables qui ont à peine de la paille pour se coucher, et peut-être pas de pain... Enfin, ce sera pour la semaine prochaine... Mais rentrons vite, mon cher maître ; je reçois aujourd'hui M. le curé, et il est impossible à son estomac de passer cinq heures .. Dieu ! qu'on a de devoirs à remplir quand on est dame de charité ! ! »



Fantaisies.

UNE INCONSÉQUENCE.

(Aventure de l'hiver dernier.)

— Te souviens-tu, mon petit Charles, combien de fois dans nos caresses furtives tu m'as répété avec le soupir du regret : — Oh ! pourquoi faut-il que ta destinée soit enchaînée à celle d'un autre !....

— Oui, mon Amélie, je m'en souviens, et je le pense encore.

— Eh bien, je ne suis plus enchaînée, mon petit Charles ; je suis veuve et j'accours pour que tu m'épouses....

— Quoi ! il serait vrai ? dit Charles d'un air aussi atterré que si tout un plafond lui fût tombé sur la tête.

— Oui, monsieur, *cela est vrai*, répondit Amélie en faisant une de ces charmantes petites moues qui compliquent tant la gentillesse des femmes, mais est-ce que par hasard vous ne seriez plus dans l'intention de m'épouser, monsieur ?

— Oh ! mon dieu si, toujours..... — La réponse de l'artiste, nonchalament prononcée, renfermait cette pensée anti-chaleureuse : *Il faut bien faire une fin*..... Il le sentit, et ajouta aussitôt avec gaîté : Tout de suite même, si tu veux......

La saillie produisit son effet. Amélie prit de la philosophie pour de l'amour, c'est tout ce que demandait la petite brune aux yeux noirs ; elle sauta de joie d'abord, et puis après : — Non pas tout de suite, mon petit Charles, car la convenance m'interdit pour long-temps d'habiter avec toi, le même monde qu'on m'a vu forcément jusqu'ici fréquenter avec celui que je ne pus jamais souffrir ; mais nous allons fuir ensemble, nous retirer dans quelque coin bien solitaire, et là nous nous marierons pour ne nous plus quitter jamais : nous rirons, nous causerons, nous dessinerons, nous jouerons ensemble, nous cour-

La Caricature (Journal)

N° 17



Cé qu'il y a de plus affreux dans l'univers

Lith. de Delaporte

On s'abonne chez Aubert Galerie Vero Dodat

N° 18



Ce qu'il y a de plus beau sur la terre.



UN AMI DU PEUPLE

rons l'un après l'autre, nous nous caresserons, et puis nous nous battrons, enfin nous nous amuserons bien, va, mon petit Charles.

— Eh bien!.... allons, dit l'artiste en prenant son chapeau. — comme s'il partait pour les Frères Provençaux; — car la description de ce bonheur pittoresque n'était pas sans charmes pour lui

. . . .

Un mois de cette solitude à deux, dans une retraite effrayante de calme et de monotonie, lassa le caractère blasé de l'artiste. Aussi, un soir, après avoir tout un quart d'heure tisonné le feu pendant que sa nouvelle épouse faisait de la tapisserie, Charles rompit le silence par cette question : — Est-ce que, chère amie, tu ne comptes pas bientôt revoir Paris? Pour ma part, moi je préfère les Bouffes au beuglement des plus belles vaches, et les galeries du Palais-Royal à la plus régulière avenue. — Et toi?

— Pas moi, — dit la petite femme, qui adorait la campagne, même au cœur de l'hiver, parce qu'elle adorait son mari comme au printemps de l'amour.

— Ah! c'est que, vois-tu, comme mes affaires m'obligent à faire un voyage à Paris, si tu avais voulu profiter de l'occasion, nous ne serions plus revenus prendre nos quartiers d'hiver dans tes catacombes champêtres; mais, puisque tu y tiens tant, j'y reviendrai, et, en même temps, je te rapporterai des nouvelles de chez toi.

— Ah! oui, c'est bien, mon petit Charles. Vois donc quel effet y a produit ma disparition, et surtout reviens promptement m'en instruire.

L'artiste avait touché la corde sensible, car, au catalogue des passions légitimes figure aussi la curiosité. Son départ fut donc vu avec plaisir par Amélie, qui décacheta avec plus de plaisir encore la première lettre de son mari, laquelle était ainsi conçue :

« Femme adorable et que j'adore,

« Toujours prêt à satisfaire tes désirs, ma visite à ton ancien domi-
» cile a été ma première démarche à Paris; voici l'exact récit du ré-
» sultat de cette heureuse idée.
» Me présentant au portier avec cette indifférence si intéressante
» dans notre position, je lui demande si madame de V** est chez elle?
» — Oh! non, répondit-il; mais montez, *Monsieur* est chez lui. (Juge
» de l'effet foudroyant de cette réponse.) — Comment! *Monsieur*,
» dis-je, stupéfait!... — Oui, *Monsieur*. — Ah! miséricorde... Est-ce
» que, par hasard... je croyais... on m'avait dit... — Qu'il était mort,
» n'est-il pas vrai? — Oui, quelque chose dans ce genre-là.... — Oh!
» mon Dieu! tout le monde l'a cru aussi pendant trois jours entiers,
» mais, fort heureusement, le quatrième on s'est aperçu que ce n'était
» qu'une léthargie, et maintenant, Monsieur est en pleine convales-
» cence. Seulement, il est bien chagrin, parce que la fausse nouvelle
» de sa mort a tellement affligé son épouse qu'elle est partie, désespé-
» rée, on ne sait où. — Bah! vraiment? — Oui, monsieur. — Ah!
» la pauvre dame!... »

Et, depuis ce temps, M. de V**, qui a enfin retrouvé sa femme, va partout vantant son terrible accès de douleur funéraire, et à chaque nouvelle proposition d'établissement qu'on fait au jeune artiste, celui-ci répond toujours *qu'il n'a pas de goût pour le mariage.*

LE COMTE ALEXANDRE DE B....



Croquis.

ÉTRENNES.

C'est une belle bien institution que celle qui fixe, à heure et jour dits, la mesure de l'épanchement, et l'échange, le déplacement, le transport d'une masse de cadeaux; mais, cette institution, jadis sensée, lorsque le premier jour de l'an était une occasion de tribut pour les peuples envers les rois, est aujourd'hui dégénérée au profit des marmots et des bonnes d'enfans. Trois époques distinctes composent chez l'homme la vie des étrennes: l'enfance, qui en reçoit; l'adolescence, qui n'en reçoit ni n'en donne; la vieillesse, qui en donne et n'en accepte plus. Ici, comme partout, sont néanmoins des exceptions : et ceux qui, par calcul, offrent toujours pour toujours recueillir, et ceux que la fin de chaque décembre voit s'absenter pour nécessités annuellement régulières. Sans discuter ici l'avantage ou le ridicule d'un pareil usage, nous nous contenterons de citer quelques-unes des étrennes offertes cette année. — A M. de Kergorlay, une petite palme de martyr en angélique. — A M. Villemain, une histoire d'Angleterre. — Au maréchal Soult, un réveil-matin. — A M. Mérilhou, un chasseur tout équipé. — Au prince Talleyrand, une paire de béquilles. — A M. Dupin, une paire de souliers neufs. — Au général Sébastiani, un bâton de maréchal en sucre-d'orge. — A M. Jars, une plume d'oie. — A M. de Lameth, une perruque. — A don Miguel, une petite guillotine en chocolat. — A M. Monjau, une affiche. — A M. Fitz-James, un écu de cinq francs. — A M. Chantelauze, un jeu d'échecs. — A Ponchard, un filet de voix. — A la chambre, un recueil de ses décisions. — A M. Guizot, une petite doctrine en sucre candi. — A plusieurs personnages bien connus, un exemplaire de *la Caricature.*

ROUTE D'HASTINGS.

Une diligence est une encyclopédie roulante, un résumé de la vie ordinaire, car la facilité des liens y augmente en raison du rétrécissement du cercle social. Jugez quel enthousiasme de rapprochement devait animer sir K.... se trouvant, après un bon dîner, seul en tête-à-tête avec une charmante voyageuse, lady aux cheveux blonds, aux yeux bleus, à la figure plate, enfin, beauté à la manière britannique. Vous dire quelle conversation fut tenue, point ne sais; mais il fut ouï petits cris et petites injures légèrement perçans, couverts cependant par le bruit des coursiers lancés au galop. Enfin, la diligence arrêtée devant la fameuse auberge de Roberts-Brige, lady, toute effarée, s'élance hors de la voiture, et, interpellant le *cochman*, se plaint vivement à lui des importunités de son compagnon de route. Justement elle s'adressait à John Teckey, l'un des cochers les plus moraux de la Grande-Bretagne, sinon des plus adroits. Aussi, plein d'indignation, il ouvre incontinent la portière pour faire à sir K.... les reproches respectueux qu'autorise sa manière de voyager...; mais le moyen de se consoler des rigueurs de la jolie et farouche lady! Le trop sensible gentleman était mort de chagrin — et d'apoplexie foudroyante.

LES HORLOGES VIVANTES.

L'humble fantassin, forcé, par ses affaires ou par désœuvrement, de voyager dans Paris, y rencontre certaines personnes qui se promènent sur les boulevards, dans les passages ou à travers les rues, comme si elles étaient soumises aux lois d'un système plané-

taire. Les figures de ces inconnus forment un zodiaque humain qui accomplit ses révolutions diverses dans la capitale avec une *céleste* exactitude.

Vous les voyez aux mêmes heures, errans au Palais-Royal, immobiles à Tortoni, roulant rue Vivienne, ou placés au balcon d'un théâtre. Insensiblement vous prenez ces gens en haine ou en affection. Vous cherchez à deviner leur vie. Leurs traits et les singularités de leur costume restent dans la mémoire. Vous connaissez leur démarche, leurs cannes, leurs cravates; et alors ils deviennent pour vous, soit un texte fécond de pensées qui vous poursuivent quand vous les voyez, soit des meubles citadins qui vous manquent quand vous ne les rencontrez plus.

Chaque quartier de Paris a ses habitués, qui en sont en quelque sorte l'ornement et qui lui donnent une physionomie. Il y a tel marchand de bas, tel vieux général dont les têtes vous sont familières, que vous avez expliquées; et, quand vous les perdez, elles vous font faute. C'est ainsi que j'ai maudit le guerroyant Nicolas, en apprenant le départ d'une princesse russe dont je m'étais fait un besoin moral. Elle avait une figure blanche et passionnée qui me ravissait. Sans elle et sans sa calèche, il n'y avait pas de boulevards pour moi, elle était le boulevard lui-même....

HENRI B...



Pochades.

Pendant trois jours la révolution s'est promenée à pied et tête nue dans la bonne ville de Paris, qui ne s'est pas même mise aux fenêtres pour la voir pourchasser par la garde nationale. Mais enfin la chambre des Pairs a *fort civilement* condamné M. de Polignac, et le Roi, monté à cheval, a donné des poignées de main aux douze arrondissemens, après quoi on a illuminé à en étouffer de plaisir. — Lorsqu'à l'Ambigu, on est venu livrer au public les noms des auteurs de *Robespierre*, ainsi que ceux du compositeur, décorateur et autres comparses de succès, on n'aurait point dû taire celui du souffleur, qui, en véritable héros, avait lu toute la pièce à haute et intelligible voix.

— Au milieu des soins paternels de son gouvernement, l'intéressant don Miguel fait construire une nouvelle prison dans le bois de Queluz pour y renfermer les personnages de distinction. — M. de Pradel vient d'arriver à Cambray, où il se propose d'improviser sa 231e tragédie. Si elle est bonne, ce sera la première. — La loi n'exempte pas les princes du sang de la conscription, et cependant ils ne tirent point au sort. — Les élèves du collége Bourbon réclament contre la dénomination de leur collége dont ils ne veulent plus. C'est très-flatteur pour le monarque. — L'invention si originale des dessins à portes publiés récemment par *la Caricature*, a donné à M. Aubert, galerie Véro-Dodat, l'idée de former un recueil de *portes et fenêtres*, qui obtient en ce moment uu vrai succès de vogue. Le concours de plusieurs artistes ajoute encore le mérite d'exécution à celui d'un choix de sujets pour la plupart fort piquans. Nous n'en citerons qu'un comme preuve. C'est celui qui représente un mari, solliciteur et confiant, se frottant d'aise contre la porte d'un chef de division, en pensant que sa femme lui remet son placet.... Oh! miséricorde! l'ouverture de la porte dévoile toute la perfidie de la séduction administrative, et, à en juger par Madame, il est probable que le pauvre solliciteur aura obtenu plus qu'il n'espérait. D'autres scènes aussi plaisantes que variées font de cette collection l'une des plus agréables à offrir en cadeau du jour de l'an. — L'urbanité toute chevaleresque des Polonais se fait remarquer jusque dans leur révolution. Trente porte-enseignes qui avaient déjà massacré trois généraux, coururent chez le prince Lowicz. Ayant rencontré la princesse son épouse, ils s'inclinèrent devant elle avec beaucoup de politesse, après quoi, ils jetèrent son mari par la fenêtre. — Informée de la faveur dont jouit la vieille armée sous le nouveau gouvernement, la *Contemporaine* revient d'Alger pour solliciter d'être réintégrée dans les cadres. — On sait le goût affiché de certain duc, qui, par placard et écriteaux, force le public à n'ignorer ni son domicile rue Joubert, ni sa loge aux Italiens. A la dernière représentation du *Barbier*, quelqu'un voulut satisfaire en lui cette petite passion aristocratique, et, à la sortie des Bouffes, on lisait sur le manteau d'une dame qu'on remarque ordinairement à l'avant-scène : HÔTEL DE M. LE DUC DE CHOISEUL.

TRIBOULET.



LE GÉRANT, CH. PHILIPON.

CONDITIONS D'ABONNEMENT :

LA CARICATURE donne, par an, cent quatre lithographies exécutées par les Artistes les plus renommés. Chaque numéro, composé d'une feuille de texte et de deux Lithographies, paraît très-exactement le jeudi.

L'Administration ne met pas dans le commerce les Lithographies du Journal. Les Marchands ne pourront les obtenir qu'en s'abonnant.

Nota.

Les personnes qui recevraient des exemplaires froissés peuvent, au moyen de l'action d'une presse à papier, faire disparaître les plis. Il faut avoir soin d'exposer préalablement la feuille à l'humidité.

POUR TROIS MOIS, *franc de port*. . . . . . 13 fr.
POUR SIX MOIS, *idem*. 26
POUR UN AN, *idem*. 52

1 franc de plus par trimestre pour l'étranger.

On Souscrit :

A PARIS, en envoyant, *franco*, un bon sur la poste ou sur une maison de Paris, au grand magasin de caricatures *d'Aubert*, passage Véro-Dodat — A LYON, chez *Baron*, libraire, rue Clermont. — A LONDRES, chez *Delaporte*, Burlington arcade Piccadilly, corner Burlington garden. — A STRASBOURG, chez *Alexandre*, dépositaire des journaux. — A BRUXELLES, chez *Dero Becker*, Montagne de la Cour, n° 17. — A GENÈVE, chez *Barbezat* et Compagnie, libraires.

IMPRIMERIE DE CH. DEZAUCHE, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE, N° 11.

— NUMÉRO 10. —

— 6 JANVIER 1831. —

...qui concerne la rédaction doit être adressé, *franco*, ...M. A. AUDIBERT, Rédacteur en chef de la *Caricature*, ...levard Poissonnière, n. 25.



CASTIGAT RIDENDO MORES.

Les réclamations et envois d'argent doivent être adressés, *franco*, au grand Magasin de Caricatures d'AUBERT, galerie Véro-Dodat.

LA CARICATURE

MORALE, RELIGIEUSE, LITTÉRAIRE ET SCÉNIQUE.

Caricatures.

COMME QUOI DES DOUANIERS SE LASSÈRENT DE PRENDRE DES VESSIES POUR... UN ENFANT.

Histoire véritable.

...la barrière de Ramponeau, ils étaient quatre douaniers, aimables, ...tieux et habillés de vert, comme sont tous les douaniers et commis ...oi, par ordonnance du 16 avril dernier.

...nchalamment assis sur quatre bornes parallèles, les douaniers ...ient et s'entrenarraient leurs exploits. L'un d'eux, qui lisait le ...*ationnel* le quatrième jour après sa publication, donnait les ...elles politiques. — Et les douaniers admiraient la faconde de ...Dupin. Passe une jeune fille, rose et blanche, avec des cheveux ...ains s'échappant par boucles, d'un fichu rouge attaché négligem...t sur sa tête. — Ses yeux noirs étaient timidement baissés. — Et ...ni le plus galant des quatre douaniers lui adresse un compliment, ...l'enfant rougit et double le pas.

...oilà une jolie fille, dit l'un des douaniers, mais avez-vous remar...son excessif embonpoint et la difficulté de sa démarche? Il est bien ...heureux que la jeunesse soit ainsi exposée à la séduction. — Cette ...re petite a été trompée. — Et voici venir un pensionnaire pour ...enfans trouvés.

...t les douaniers moralisèrent. —

Car le douanier est moraliseur par essence.

D'aucuns ont remarqué que les gens qui s'ennuient ont une grande ...pension à la morale.

D'autres prétendent, au contraire, que la morale ne vient pas de l'ennui, mais que c'est l'ennui qui vient de la morale. Enfin, quoiqu'il en soit, que les sages soient ennuyeux ou ennuyés, les ...uaniers, après avoir long-temps déploré la perversité du genre hu...ain, s'accordèrent à dire que, *faute de pire*, le cholera-morbus devrait bien purger la terre, et décimer tous les hommes, à l'exception des douaniers.

Messieurs, dit un autre douanier, je reconnais cette jeune fille. — Je l'ai vue un autre jour passer par la barrière de Belleville, légère et svelte; sa taille aurait tenu dans les deux mains, et je vous affirme qu'elle était moins timide qu'aujourd'hui.—Elle avait ses grands yeux noirs bien ouverts et elle ne rougissait pas. — Messieurs, voyez où mène la perversité. — Jeune et jolie, si elle avait conservé cette belle fleur d'innocence, elle pouvait prétendre au sort le plus brillant. — Peut-être même aurait-elle pu devenir la femme d'un douanier. — Alors, il faisait presque nuit, les allumeurs descendaient les réverbères et les fenêtres des maisons rouges et vertes des marchands de vins s'illuminaient successivement.

Alors aussi, passa à la barrière une jeune fille, rose et blanche, avec des cheveux châtains s'échappant par boucles d'un fichu rouge attaché négligemment sur sa tête. — Ses yeux noirs étaient timidement baissés.

Oh! dit un douanier.

Ah! dit un autre, — et les quatre douaniers s'étonnèrent, car c'était la même; elle rentrait encore, et ils ne l'avaient pas vu ressortir: les douaniers eurent une idée!

Ils entourèrent la jeune fille aux yeux noirs, et la firent entrer à l'octroi. — La jeune fille était rouge comme le serait une pêche dans un pays où il y aurait du soleil.

Ils la déshabilièrent avec toute la retenue et la décence dont sont susceptibles des douaniers.

Et l'honneur de la jeune fille fut sauf, car elle était légère et svelte, et sa taille aurait tenue dans les deux mains, après qu'elle eût quitté sa robe et trois énormes vessies pleines d'esprit de vin, attachées autour d'elle.

ALFRED COUDREUX.



Croquis.

LA GRISETTE.

« Ses amours ont duré toute une semaine. »

La Grisette est une fraction trop importante de la société parisienne, comme aussi de l'existence des jeunes citadins, pour n'être pas examinée sous quelques-unes des faces qui composent son piquant ensemble. Par exemple, sous le titre de *Grisette*, nous nous permettons de comprendre indifféremment couturières, modistes, fleuristes ou lingères, enfin tous ces gentils minois en cheveux, chapeaux, bonnets, tabliers à poches et situés en magasins, quoique, entre elles, ces petites industrielles tiennent prodigieusement à une classification distinctive qui inquiète fort peu quiconque n'est point dans la partie.

Je ne me souviens plus où j'ai lu que, dans la bienheureuse Espagne, tous les bâtards étaient gentilshommes par droit de naissance, comme pouvant descendre d'une famille titrée, et que, dans une scrupuleuse incertitude, noblesse leur était duement adjugée. Aussi, comme la plupart des orphelins s'adonnent à la domesticité, rien n'est-il plus commun que de voir de simples roturiers servis par des laquais annoblis. Ce souvenir me revient en mémoire à propos de la gent Grisette qui, avec sa physionomie originale, forme une catégorie à part des autres classes. En remontant à la source pour en chercher la cause, il me semble qu'on la pourrait trouver dans la probabilité d'une naissance particulière, d'où il résulte qu'elles seraient toutes annoblies si elles avaient vu le jour dans la Péninsule. Ainsi donc, à part les exceptions, tirées à un aussi grand nombre d'exemplaires que voudra le lecteur, je généraliserai ma supposition pour tout le reste, et dirai que la Grisette me semble être le *résultat-medium* de ces rapports passagèrement intimes entre deux presque-extrémités de l'échelle sociale : l'une, mâle et distinguée, l'autre féminine et seulement piquante, toutes deux séparées par position, mais toutes deux rapprochés pendant un instant de la jeune vie par un besoin commun...... celui du plaisir.

Quelque étrange que puisse paraître, au premier abord, cette observation, à cause de sa nouveauté, elle doit trouver cependant des partisans après examen. Il suffit, pour la bien appprécier, de considérer l'existence de ces femmes-chiffons. On en trouve à peu près douze ou quinze dans un magasin de modes, de fleurs ou de coutures. Sur ce nombre, huit ou dix vivent toujours seules, sans parens, sans famille, passant gaiement la vie entre le travail et les plaisirs, l'indigence et les amourettes. Si, dans ce long trajet, traversé par mille encombres, le ciel leur envoie des filles, elles les élèvent auprès d'elles, comme elles, dans leur état, dans leurs principes. Quant à ces dernières, dès que l'âge leur permet, elles suivent pour précepte ce refrain qu'elles ont appris en tirant l'aiguille :

« Tout comme a fait,
» Tout comme a fait ma mère.... »

Et ainsi se renouvelle sans cesse, par une rotation reproductive, cette classe à part, macédoine sociale, à laquelle appartiennent ces petits êtres gentils à croquer, à l'air fripon, au nez retroussé, à robe courte et à la jambe bien prise, qu'on nomme Grisettes.

Ce qui constitue l'originalité de la Grisette, c'est de n'avoir point de caractère qui lui soit spécialement particulier. Ses manières ne sont qu'un bariolage des habitudes qui distinguent les autres rangs de la société. La Grisette, dans ses courts instans de dignité, sait parfaitement singer la grande dame ;

Exemple : — Monsieur, je ne vous connais pas !

Elle possède toute la câline urbanité de la petite bourgeoise ;

Exemple : — Il est des êtres bien aimables....

Dans ses accès de sublimité, elle s'élève à la hauteur de toutes les sommités en ce genre ;

Exemple : — Dieu ! si un homme me battait ! ! !

Enfin, lorsqu'elle se laisse aller à un familier abandon, elle rappelle la classe au-dessus de laquelle elle est cependant ,

Exemple : — Faut-il qu'un homme soit.... cornichon.

Mais ce qui lui appartient réellement, ce qui forme le cachet distinctif de sa physionomie , c'est sa grande indépendance dans l'exercice du sentiment, ce qui ne ressemble pas précisément à de la vertu ; mais excuse au moins, jusqu'à un certain point, les fréquentes atteintes que cette dernière peut recevoir. Aucune autre ambition que celle du plaisir ne décide ses caprices. Ainsi, une passion honnête consciencieusement prouvée ; des égards manifestés de temps à autre sous la forme d'une brioche, d'un billet de spectacle, ou d'une paire de gants ; une certaine dose de patience qui vous permette de prêter parfois votre bras pour la promenade, votre tête pour essayer des bonnets, ou vos bas de soie pour danser au Ranelagh ; voilà de quoi faire tourner les plus fortes têtes de ces demoiselles, et vous mériter de leur part les surnoms d'*Adonis ! — petit chat ! — mon amour ! — ma poule !* et autres jolies épithètes puisées dans un cours de mythologie appliqué à la tenue du sentiment en partie double.

Vouloir nier l'utilité de la Grisette, ce serait refuser de croire au mouvement. Comment assez louer en effet cette aptitude en tous genres, qui rattache indifféremment le bouton d'une culotte sentimentale, le nœud d'une cravatte ou le ruban d'un bonnet fané ; cette apparence de gentillesse et de grâcieuseté qui parfume les rues, embellit les magasins et charme d'humbles réduits. Voilà pour le pittoresque. Pour l'agréable, toute Grisette sait chanter juste et faire des crêpes. Pour l'utile, elle est rangée quoique friande de distractions, et s'effraie des plaisirs coûteux. On a vu même la bourse d'un étudiant, grossie des économies prescrites par une jolie compagne de fredaines, économies qui partaient en bloc, il est vrai, pour l'acquisition d'une robe ou d'un cachemire français, mais qui néanmoins avaient toujours été ravies au torrent de la dissipation.

Chaque Grisette réunit ici bas la philosophie, l'épicuréisme, le courage du travail et de la résignation. Ces vertus, propres aux grands caractères, lui sont indispensables à elle, pour, en arrivant au monde sans naissance, ni fortune, ni rang, se créer l'un et l'autre, se suffire à elle-même, multiplier ses moyens d'industrie ; pour savoir travailler sans cesse, prendre la fortune comme elle vient, ne faire qu'un passe-temps de liaisons formées légèrement et rompues plus légèrement encore ; enfin, pour saccader ainsi la vie au milieu d'un rapide tourbillon de plaisirs et de peines, de sentiment et de volupté, et rester toujours Grisette !

Henri B.......





Ménage parisien

Chez Aubert, Editeur du Journal la Caricature
Au grand Magasin de Caricatures. Galerie Vero Dodat

Croquis.

LA GRISETTE.

« Ses amours ont duré toute une semaine. »

La Grisette est une fraction trop importante de la société parisienne, comme aussi de l'existence des jeunes citadins, pour n'être pas examinée sous quelques-unes des faces qui composent son piquant ensemble. Par exemple, sous le titre de *Grisette*, nous nous permettons de comprendre indifféremment couturières, modistes, fleuristes ou lingères, enfin tous ces gentils minois en cheveux, chapeaux, bonnets, tabliers à poches et situés en magasins, quoique, entre elles, ces petites industrielles tiennent prodigieusement à une classification distinctive qui inquiète fort peu quiconque n'est point dans la partie.

Je ne me souviens plus où j'ai lu que, dans la bienheureuse Espagne, tous les bâtards étaient gentilshommes par droit de naissance, comme pouvant descendre d'une famille titrée, et que, dans une scrupuleuse incertitude, noblesse leur était duement adjugée. Aussi, comme la plupart des orphelins s'adonnent à la domesticité, rien n'est-il plus commun que de voir de simples roturiers servis par des laquais annoblis. Ce souvenir me revient en mémoire à propos de la gent Grisette qui, avec sa physionomie originale, forme une catégorie à part des autres classes. En remontant à la source pour en chercher la cause, il me semble qu'on la pourrait trouver dans la probabilité d'une naissance particulière, d'où il résulte qu'elles seraient toutes annoblies si elles avaient vu le jour dans la Péninsule. Ainsi donc, à part les exceptions, tirées à un aussi grand nombre d'exemplaires que voudra le lecteur, je généraliserai ma supposition pour tout le reste, et dirai que la Grisette me semble être le *résultat-medium* de ces rapports passagèrement intimes entre deux presque-extrémités de l'échelle sociale : l'une, mâle et distinguée, l'autre féminine et seulement piquante, toutes deux séparées par position, mais toutes deux rapprochés pendant un instant de la jeune vie par un besoin commun...... celui du plaisir.

Quelque étrange que puisse paraître, au premier abord, cette observation, à cause de sa nouveauté, elle doit trouver cependant des partisans après examen. Il suffit, pour la bien appprécier, de considérer l'existence de ces femmes-chiffons. On en trouve à peu près douze ou quinze dans un magasin de modes, de fleurs ou de coutures. Sur ce nombre, huit ou dix vivent toujours seules, sans parens, sans famille, passant gaiement la vie entre le travail et les plaisirs, l'indigence et les amourettes. Si, dans ce long trajet, traversé par mille encombres, le ciel leur envoie des filles, elles les élèvent auprès d'elles, comme elles, dans leur état, dans leurs principes. Quant à ces dernières, dès que l'âge leur permet, elles suivent pour précepte ce refrain qu'elles ont appris en tirant l'aiguille :

« Tout comme a fait,
» Tout comme a fait ma mère.... »

Et ainsi se renouvelle sans cesse, par une rotation reproductive, cette classe à part, macédoine sociale, à laquelle appartiennent ces petits êtres gentils à croquer, à l'air fripon, au nez retroussé, à robe courte et à la jambe bien prise, qu'on nomme Grisettes.

Ce qui constitue l'originalité de la Grisette, c'est de n'avoir point de caractère qui lui soit spécialement particulier. Ses manières ne sont qu'un bariolage des habitudes qui distinguent les autres rangs de la société. La Grisette, dans ses courts instans de dignité, sait parfaitement singer la grande dame ;

Exemple : — Monsieur, je ne vous connais pas !

Elle possède toute la câline urbanité de la petite bourgeoise ;

Exemple : — Il est des êtres bien aimables....

Dans ses accès de sublimité, elle s'élève à la hauteur de toutes les sommités en ce genre ;

Exemple : — Dieu ! si un homme me battait ! ! !

Enfin, lorsqu'elle se laisse aller à un familier abandon, elle rappelle la classe au-dessus de laquelle elle est cependant,

Exemple : — Faut-il qu'un homme soit.... cornichon.

Mais ce qui lui appartient réellement, ce qui forme le cachet distinctif de sa physionomie, c'est sa grande indépendance dans l'exercice du sentiment, ce qui ne ressemble pas précisément à de la vertu ; mais excuse au moins, jusqu'à un certain point, les fréquentes atteintes que cette dernière peut recevoir. Aucune autre ambition que celle du plaisir ne décide ses caprices. Ainsi, une passion honnête consciencieusement prouvée ; des égards manifestés de temps à autre sous la forme d'une brioche, d'un billet de spectacle, ou d'une paire de gants ; une certaine dose de patience qui vous permette de prêter parfois votre bras pour la promenade, votre tête pour essayer des bonnets, ou vos bas de soie pour danser au Ranelagh ; voilà de quoi faire tourner les plus fortes têtes de ces demoiselles, et vous mériter de leur part les surnoms d'*Adonis ! — petit chat ! — mon amour ! — ma poule !* et autres jolies épithètes puisées dans un cours de mythologie appliqué à la tenue du sentiment en partie double.

Vouloir nier l'utilité de la Grisette, ce serait refuser de croire au mouvement. Comment assez louer en effet cette aptitude en tous genres, qui rattache indifféremment le bouton d'une culotte sentimentale, le nœud d'une cravatte ou le ruban d'un bonnet fané ; cette apparence de gentillesse et de grâcieuseté qui parfume les rues, embellit les magasins et charme d'humbles réduits. Voilà pour le pittoresque. Pour l'agréable, toute Grisette sait chanter juste et faire des crêpes. Pour l'utile, elle est rangée quoique friande de distractions, et s'effraie des plaisirs coûteux. On a vu même la bourse d'un étudiant, grossie des économies prescrites par une jolie compagne de fredaines, économies qui partaient en bloc, il est vrai, pour l'acquisition d'une robe ou d'un cachemire français, mais qui néanmoins avaient toujours été ravies au torrent de la dissipation.

Chaque Grisette réunit ici bas la philosophie, l'épicuréisme, le courage du travail et de la résignation. Ces vertus, propres aux grands caractères, lui sont indispensables à elle, pour, en arrivant au monde sans naissance, ni fortune, ni rang, se créer l'un et l'autre, se suffire à elle-même, multiplier ses moyens d'industrie ; pour savoir travailler sans cesse, prendre la fortune comme elle vient, ne faire qu'un passe-temps de liaisons formées légèrement et rompues plus légèrement encore ; enfin, pour saccader ainsi la vie au milieu d'un rapide tourbillon de plaisirs et de peines, de sentiment et de volupté, et rester toujours Grisette !

Henri B.......





Chez Aubert Editeur du Journal la Caricature
Au grand Magasin de Caricatures Galerie Vero Dodat



On annonce M. Mayeux! (la société) Oh-ha-hih! Chat-hohe-pchitt-oye!

Charges.

M. MAHIEUX EN SOCIÉTÉ.

C'était un salon, éclairé par des bougies comme tous les salons du monde qui ne le sont point au moyen de quinquets ou de gaz hydrogène, et meublé, comme tous les salons, par des figures vieilles et jeunes, mâles et femelles, insignifiantes et animées, nulles et importantes. Déjà l'on avait devisé sur bien des choses, et l'on allait sans doute deviser sur beaucoup d'autres encore, quand, les portes ouvertes avec fracas, un valet se présenta, annonçant à haute voix : — *Monsieur Mahieux !*

— Hi! ho! hé! hou! ah! ah! ah! — Tel fut le bourdonnement général qui remplaça aussitôt les conversations particulières, par manière d'étonnement et de curiosité; et deux dames parurent ensemble qui, en se déployant, laissèrent voir entre elles un petit homme in-32, contrefait, et l'air triomphant au possible. C'était M. Mahieux.

— Dieu de Dieu! mon cher, fait-il chaud dans votre salon, bon Dieu! dit-il d'un son de voix tout-à-fait étrange, en s'avançant vers le maître de la maison. Eh bien, comment vont les affaires, les plaisirs, les amours?

— Bien sensible, M. Mahieux, et vous? Vous voilà donc de retour de votre pays. Avez-vous été satisfait de vos compatriotes?

— Ah! oui, mes compatriotes! C'est des fameux farceurs, allez! Je me présente aux élections pour être nommé député, car, bon Dieu! il est une classe nombreuse qui n'est pas représentée à la chambre! C'est un fait constant, par Dieu! que l'infirmité n'y a pas d'organe! Et puis, pas du tout, ils vont choisir un colosse, un homme de 5 pieds 4 pouces. Je vous demande si un gaillard comme ça donnera dans la bosse; le plus souvent. — Il est vrai de dire qu'il y avait un grand motif contre ma nomination; c'est que la tribune est plus haute que moi de 3 pouces, et qu'alors il fallait, ou que la France fît faire une autre tribune, ou qu'elle se résignât à ne pas me voir parler, comme les souffleurs. — Ah! ça, mais mon cher, nous ne sommes pas ici dans mon endroit; amusons-nous donc un peu, bon Dieu! Je vois par-ci par-là des femmes charmantes; est-ce qu'on ne pourrait pas en faire un tas, de femmes charmantes, pour jouer avec; aux jeux innocens, par exemple, c'est gentil.

— M. Mahieux aime les jeux innocens? demanda, d'un air bien pincé, une dame assise en tapisserie.

— Oui, grosse mère, je les adore.

Alors les jeunes filles accourent, les jeunes gens se placent, et on n'attend plus que M. Mahieux pour commencer, quand on l'entend, dans une salle voisine, jeter des cris et proférer des jurons épouvantables. On se précipite, on s'informe, et on trouve M. Mahieux mordant furieusement un grand jeune homme blond. On les accable tous deux de questions; mais comme l'un est anglais, et que l'autre ne discontinue pas de blasphémer, on ne peut rien savoir, si ce n'est à peu près que M. Mahieux, prenant pour un pater le nez du gentleman, un peu long il est vrai, avait voulu accrocher son chapeau après, que l'Anglais avait défendu son nez, M. Mahieux son chapeau, et qu'il en était résulté un instant de trouble, entièrement appaisé au moyen d'une compresse appliquée sur le genou britannique.

— Allons, s'écrie M. Mahieux, à présent que l'Anglais a fini de faire le méchant, amusons-nous, belle jeunesse. (*Ici arrivent des verres d'eau sucrée, apportés par une femme de chambre.*)

M. Mahieux, *à son voisin :* Dieu de Dieu! Voyez donc la belle personne! Quand on a une taille si intéressante, peut-on porter des verres d'eau sucrée, bon Dieu! — Petite! Un rafraîchissement par ici. (M. Mahieux boit un verre d'orgeat.) — Merci, femme superbe! (Il en boit un second.) — Encore un, bobonne, charmeresse! (Il en boit un troisième.) — Ah! séduisante Ganimède, vas! — Trop occupé de ce qu'il dit pour regarder ce qu'il fait, M. Mahieux, voulant placer son verre, culbute le plateau, et, avec lui, quinze différentes sortes de liquides qui, avant d'arriver à terre, inondent tous les intéressans individus réunis pour faire joujou avec l'innocence. — Cris, tumultes, verres brisés, robes perdues, habits tachés, rien ne manque à la catastrophe causée par Mahieux. Pour lui, effrayé des suites d'une pareille maladresse, il crie plus fort que tout le monde, en accuse le pauvre Anglais, lequel, se chauffant tranquillement les pieds, répond toujours *yes* aux impertinentes interpellations du bossu.

— Dieu de Dieu! A-t-on vu traverser le détroit pour faire des malheurs pareils! Je suis sûr, bon Dieu! que ce *goddem* là est payé par son sournois de gouvernement pour casser les verres en France.

— Allons, M. Mahieux, calmez-vous, je vous en prie. Pour quelques robes et quelques verres....

— Oh! homme généreux! Vous êtes bon là, avec vos robes et vos verres! Ça m'est bien égal, à moi; c'est le liquide que je regrette : j'ai une soif terrible, moi d'abord...... — Et là-dessus M. Mayeux va dans la salle à manger, d'où il revient, après cinq quarts d'heure, avec le nez légèrement égratigné.

— L'Anglais : Goddem! meusieur le baussu, you avoir pris mon karrick qui you salissez beaucoup en le trainant par terre.

— M. Mahieux, *s'apercevant de sa méprise :* Ah! c'est que voyez-vous, l'Anglais, je l'ai pris un instant pour me réchauffer, car j'ai les pieds gelés..... Mais soyez tranquille, bon Dieu! on ne vous le mangera pas, votre karrick, — entendez-vous, l'Anglais.

— Yes.

Tout le reste de la soirée, M. Mahieux fut d'une amabilité délicieuse, charmant par sa gaîté tous ceux qu'elle ne scandalisait pas, faisant rire aux éclats toutes les jeunes personnes qu'il ne faisait point crier en les pinçant, et ne s'occupant absolument que de la société, si ce n'est quand on apportait des raffraîchissemens. Malheureusement une dame, qui jouait à la bouillotte, laissa tomber son mouchoir, et tout fut fini. M. Mahieux, que la galanterie a toujours perdu, se précipite sous la table pour le ramasser; la dame, effrayée, jette un cri; Mahieux ne croyant pas qu'un genou délicatement pressé puisse causer tant de bruit, se relève pour savoir ce qu'il y a; mais son brusque mouvement enlève la table, qui, après s'être balancée quelque temps en l'air, se renverse avec fracas, entraînant, dans sa chûte, joueurs, chaises et bougies. Tout tombe, roule et se groupe sur le parquet, tandis que la cire brûlante, qui voltige sur les physionomies, arrache de toutes parts des cris de douleur et de malédiction.

Oh! pour ce dernier coup, arrivé en un clin-d'œil, à cette culbute générale et instantanée, à ce bouleversement subit des idées et des individus, plusieurs crurent à la chûte de la maison, entre autres les joueurs de bouillotte, et principalement le pauvre Anglais qui articulait du langage national, autant que pouvait le lui permettre une énorme dame placée en travers sur la partie supérieure de son épigastre.

Enfin il en fallut finir avec les douleurs et les gémissemens, et, après un quart d'heure accordé à la mutuelle confidence des contusions reçues, quelqu'un s'avisa de demander la cause première de tant

de vacarme; mais personne ne put le dire, car M. Mahieux n'était plus là pour accuser l'Anglais; il avait disparu avec le karrick de ce dernier, n'ayant jamais pu retrouver son petit habit.

EUGÈNE MORISSEAU.



Pochades.

Après quinze jours d'un silence qui fesait supposer enfin sa mort définitive, LA SILHOUETTE, *caricature de journal,* vient de reparaître, donnant pour étrennes à ses abonnés, une livraison faite avec un vieux article d'un vieux numéro de la vieille *Gazette littéraire.* Gentil. — Monsieur, pourriez-vous me dire, s'il vous plaît, quel est cet individu qui, au parterre, crie et s'agite en demandant tout seul l'hymne patriotique qu'on a chanté hier? Monsieur, c'est l'auteur. — Il n'y a jamais eu tant d'aspirans aux trônes, que depuis que les idées républicaines règnent partout, et que plusieurs ex-monarques se promènent bourgeoisement le sceptre-canne à la main. — A Berlin, les préparatifs de guerre sont poussés avec activité. On a déjà confectionné plusieurs milliers de capotes, il ne manque plus que des Prussiens pour mettre dedans. — Une voiture de pierres vient de faire faire une terrible culbute à l'industrie à vapeur des Anglais. Une machine lancée sur la route de Manchester, étant venu frapper contre cette malencontreuse charrette, a eu assez de force pour passer par-dessus, à la satisfaction des admirateurs de la force motrice, bientôt désenchantés par les désastres d'une épouvantable chûte. — La semaine dernière, M. Dupont de l'Eure était dans son cabinet avec une autre personne. Entre M. Mérilhou. Prenez garde, dit M. Dupont, nous conspirons. — Et de quoi s'agit-il, demande M. le ministre de l'instruction publique? — Il s'agit de démission. — En ce cas, comptez sur moi, je suis de votre conspiration. Deux jours après, M. Mérilhou occupait la place de M. Dupont. Drôle. — Si vous demandez au *Globe* ce que c'est que le gouvernement représentatif, le *Globe* vous répondra que c'est *la systématisation de l'antagonisme,* où le détour parlementaire exige nécessairement la *personnification des choses et la chosification* des individus. — Les députés peuvent choisir leur costume, voici assez long-temps qu'on les habille de toutes les façons. — Un père malheureux, de Chartres, ne pouvant s'opposer au mariage de sa fille, s'est rendu à la mairie avec deux témoins, comme pour légaliser en quelque sorte le parti que prenait son cœur paternel, parti qui a été de tomber sur la noce à grands coups de gourdin. — Les élèves de l'école politechnique avaient été condamnés à un mois d'arrêts, qui ont été levés au bout de la semaine, attendu que ces messieurs les levaient chaque jour eux-mêmes. — On nous écrit de Bayonne : « Il est passé ici, se rendant à Rome, le cardinal archevêque de Tolède. Il a une suite de deux voitures, trois chiens et six ecclésiastiques. » — Une nouvelle agence matrimoniale prévient le public, que pleine de délicatesse et de moralité, elle ne fera jamais avoir aux futurs d'entrevues particulières dans ses salons. — M. Dupin s'occupe en ce moment de sauver la Pologne. — Un certain nombre de jeunes gens avaient trouvé fort commode d'élire leur domicile politique dans le Panthéon. Mais cet asile du génie leur a été fermé, avec injonction de se contenter de passer devant jusqu'à nouvel ordre. — Il paraîtrait que la colique qui a tourmenté M. Chantelauze pendant toute la durée de son procès, nuisait beaucoup aux facultés de son imaginative, car, depuis l'heureuse issue qu'il n'osait espérer, c'est lui qui est chargé de la partie des calembourgs de la détention. — Un marchand de Fauquembergue, trouvant de trop mince apparence les masses de beurre qu'il apportait au marché, s'est avisé, ces jours derniers, de farcir sa marchandise de pommes de terres, ce qui procura à ses pratiques l'agrément d'acheter de simples tubercules à vingt sous la livre. — Le roi de Hollande est très-malade du chagrin que lui a causé son ex-peuple des Pays-Bas. Vu le rang et les qualités du moribond, les médecins de Leyde ont inventé le nom de *cachexie*, pour qualifier son mal.

TRIBOULET.



LE GÉRANT, CH. PHILIPON.

CONDITIONS D'ABONNEMENT :

LA CARICATURE donne, par an, cent quatre lithographies exécutées par les Artistes les plus renommés. Chaque numéro, composé d'une feuille de texte et de deux Lithographies, paraît très-exactement le jeudi.

L'Administration ne met pas dans le commerce les Lithographies du Journal. Les Marchands ne pourront les obtenir qu'en s'abonnant.

Nota.

Les personnes qui recevraient des exemplaires froissés peuvent, au moyen de l'action d'une presse à papier, faire disparaître les plis. Il faut avoir soin d'exposer préalablement la feuille à l'humidité.

POUR TROIS MOIS, *franc de port.*	. . . . .	13 fr.
POUR SIX MOIS, *idem.*	. . . . . .	26
POUR UN AN, *idem.*	. . . . . .	52

1 *franc de plus par trimestre pour l'étranger.*

On Souscrit :

A PARIS, en envoyant, *franco*, un bon sur la poste ou sur une maison de Paris, au grand magasin de caricatures *d'Aubert*, passage Véro-Dodat — A LYON, chez *Baron*, libraire, rue Clermont. — A LONDRES, chez *Delaporte*, Burlington arcade Piccadilly, corner of Burlington garden. — A STRASBOURG, chez *Alexandre*, dépositaire des journaux. — A BRUXELLES, chez *Dero Becker*, Montagne-de la Cour, n° 17. — A GENÈVE, chez *Barbezat* et Compagnie, libraires.

IMPRIMERIE DE CH. DEZAUCHE, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE, N° 11.

NUMÉRO 11.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, *franco*, à M. A. AUDIBERT, Rédacteur en chef de la *Caricature*, boulevard Poissonnière, n. 25.



CASTIGAT RIDENDO MORES.

13 JANVIER 1831.

Les réclamations et envois d'argent doivent être adressés, *franco*, au grand Magasin de Caricatures d'AUBERT, galerie Véro-Dodat.

LA CARICATURE

MORALE, RELIGIEUSE, LITTÉRAIRE ET SCÉNIQUE.

Caricatures.

DES POMPES ET DES CHEFS-D'ŒUVRE DE SATAN, TOURNÉS AU PROFIT DE LA CHRÉTIENTÉ.

Adonc, le pape mort, sans que l'Église ait été malade, et le conclave se devant assembler, sans pour cela que l'Église en doive aller mieux, ce fut pour l'architecte du palais Quirinal affaire aussi importante de convenablement caserner le régiment catholique-apostolique-romain, que pour la statue de Pasquin de le harceler de ses méchantes plaisanteries condamnables d'impiété.

Or, ce étant, M. Valadier, chevalier et architecte, — car une profession n'empêche pas l'autre, — M. Valadier, aussi fort sur son histoire romaine que M. Villemain sur celle d'Angleterre, s'avisa de penser que de toutes les restaurations, l'impériale n'était pas la plus médiocre, et que somme toute, il pouvait trouver une réputation toute faite en appropriant aux nouvelles circonstances les localités préparées autrefois pour l'impératrice Marie-Louise et son fils, alors souverain de Rome sans conclave.

Mais M. Valadier, que son titre de chevalier élève de beaucoup, comme on le pense bien, au-dessus des capacités d'architectes ordinaires, s'aperçut aux ornemens mondains qui révélaient la destination première de ces lieux, de la difficulté qu'il éprouvait dans l'accomplissement de sa transfiguration architecturale. En ingénieur bon chrétien, il jugea prudent pour le salut de son âme de s'éclairer des lumières de quelque cardinal en odeur de sainteté, de celui par exemple que l'on suppose généralement devoir être élu.

Aussi, avant de parcourir avec l'Éminence les galeries profanes, M. le chevalier de l'ordre des architectes avait repassé quelques ouvrages moraux, tel que celui de Larochefoucauld sur les pantalons appliqués aux danseuses, et fort de ses auteurs, il se proposait de faire des prodiges religieux et romains.

Quant au luxe, rien ne fût à redire, si ce n'est pour enrichir encore ces immenses salles, phénomènes de splendeur et de somptuosité. Mais quand advint le chapitre de ces secrets de la vie privée, embellis chez les grands des charmes de la mollesse, des recherches de la volupté, l'architecte s'empourpra comme un pilastre de granit et commença son discours de réformes.

D'abord il offrit de détruire ces mystérieux boudoirs, séjour de rêveries, à la lumière douteuse, à l'air parfumé et aux moëlleuses ottomanes. Mais le cardinal l'en empêcha bien, prétendant qu'un futur pape aimait à se reposer tout comme monarque de Rome ou de France.

Et le chevalier s'inclina.

De même fut pour les étuves des bains, ces salles élégantes et solitaires, que l'architecte jugeait inutiles pour le conclave, dont les membres au contraire paraissent des Messieurs fort propres.

De même alors le chevalier s'inclina.

Mais quelle fut sa surprise, quand offrant de remplacer par un tableau d'église celui de Diane surprise au bain, sa demande ne fut acceptée qu'à la condition d'y faire succéder Suzanne, vue dans l'eau belle et ravissante, par les deux vieillards ravis.

Néanmoins il s'inclina encore.

Quand il vit aplanies dans l'esprit du cardinal les difficultés qu'il redoutait le plus, l'architecte apercevant encore çà et là quelques peintures bien mondaines, proposa simplement de les vêtir à la grecque ou à la romaine, costumes, comme on sait, beaucoup plus convenables que les pantalons collans. Heureusement, le cardinal ami des arts autant que de l'Église, s'opposa de même à la mutilation de fort belles natures et consentit seulement à ce que des auréoles placées sur quelques têtes, fissent autant de saints ou de saintes de quelques divinités trop égrillardes.

Pour le coup, le chevalier s'inclina d'une façon toute architecturale.

Puis comme il s'en revenait au Vatican avec son éminence, la complimentant des murmures approbateurs qui l'accueillaient à son passage, ce qui, disait-il, en chevalier poli, était un hommage populaire de la tiare, tous deux purent apercevoir sur la statue de Pasquin un mauvais quatrain dont le sens était que, quelque fût le pape, *la voix de Dieu ne serait point la voix du peuple.*

Aussi, deux jours après, lors de la procession du conclave, on remarqua que les tentures du palais Braschi couvraient, à dessein sans doute, la statue de l'hérétique Pasquin.

Alfred Coudreux.



Croquis.

LE RÉVEIL D'UN GRAND HOMME.

Miguel. — Eh bien, Ramirez, quoi de nouveau ce matin?

Ramirez. — Rien, grand roi, si ce n'est que le Très-Haut nous accorde la délicieuse faveur de continuer à Votre Majesté une vie exempte de maux.

Miguel. — Est-ce que cela te regarde, flatteur. — Hier, a-t-on pendu don Fernand?

Ramirez. — Oui, Sire.

Miguel. — Son dernier cri a-t-il été *Vive don Miguel!*

Ramirez. — Non, pas précisément, Sire.

Miguel. — Ah! c'est, je crois, le premier malotru qui se permette pareille chose, n'est-il pas vrai?

Ramirez. — Je crois que oui, Sire.

Miguel. — Est-ce que par hasard si je te faisais pendre, tu ne crierais pas *Vive don Miguel!* toi?

Ramirez, *s'inclinant avec frisson :* — Oh! en pouvez-vous douter, grand Sire.

Miguel. — Nous verrons cela.... Mais ne nous occupons pas de bagatelles. Y a-t-il de l'argent au trésor pour ma grande partie de chasse?

Ramirez. — Oui, Sire. Mais après, il ne restera plus rien de la confiscation des biens de don Fernand.

Miguel. — As-tu fait écrire à l'insolente famille des Carvalho que des journaux anglais étaient arrivés à leur adresse?

Ramirez. — Oui, Sire, et un domestique étant venu pour les chercher à la poste, il a été, d'après l'ordre de votre grâcieuse Majesté, immédiatement jeté en prison. Et puis, un second valet étant venu demander des nouvelles du premier, on l'a envoyé rejoindre son camarade. Et puis, un intendant étant venu réclamer les deux détenus, il a fait le troisième. Enfin, vers les quatre heures, le comte de Carvalho, étant venu déposer au ministère une pétition par laquelle il protestait insolemment contre ce qu'il osait appeler une tyrannie... — *Ici Miguel fronce le sourcil, et Ramirez, tremblant, amoindrit le plus possible son individu.* — ..... contre ce qu'il osait appeler une... *erreur*, son équipage a servi à le conduire lui, sa pétition, sa femme et sa fille, qui se trouvaient aussi dans la voiture, au Château-Fort baigné par le Tage.

Miguel. — Très-bien. Et le fils de Carvalho, qu'est-il devenu, lui?

Ramirez. — Sire, il a été jeté au cachot, arrêté ce matin dans votre palais comme il y venait, au risque de réveiller Votre Majesté, s'informer des causes de l'arrestation de sa famille.

Miguel. — Elle est riche la famille des Carvalho?

Ramirez. — Sire, c'est l'une des plus opulentes du Portugal... après Votre Majesté, bien entendu.

Miguel. — Eh bien, Ramirez, va te promener, mon ami; et n'oublie pas, demain matin, de me dire si, en serviteurs fidèles, les Carvalho auront crié : *Vive don Miguel!*



Charges.

LES MANTEAUX

OU LA CONSPIRATION GASTRONOMIQUE,

OU

LA PATROUILLE DE CHASSEURS INFINIMENT TROP SOUPÇONNEUSE,

EXCÈS DE ZÈLE INCONSIDÉRÉ, HISTORIQUE ET NOCTURE,

En un acte et en deux tableaux, mêlé de quiproquos, de réclamations et de mystifications, avec prologue et sans épilogue.

PERSONNAGES.

1er Patriote assez patriote;
2e Patriote très-patriote;
3e Patriote extrêmement patriote;
4e Patriote beaucoup plus patriote que les trois patriotes précédens;
Un domestique nègre aussi pas mal patriote;
Un caporal postiche de la garde citoyenne;
(*Il a de très-belles cotelettes en papier blanc sur la manche de son uniforme national;*)
Une fort imposante patrouille de chasseurs plus ou moins diligens.
Grenadiers baillants;
Grenadiers fûmants;
Grenadiers lisants;
Grenadiers jouants;
Grenadiers ronflants;
Tous dans des proportions différentes.
(La scène se passe à Paris dans cet intervalle de temps ordinaire-

La Coiffure, le Chapeau, la Canne, et l'Éventail.


Romantique


Faubourien


Jesuite


Perruquier


Penseur


Niais


Flaneur


Tapageur


Le Provincial


Le Fashionable


Mouchard


Les Projets


La Pensée


L'amant


Le Mari


L'inquietude

Parade.



M.rs et Mesdames il ne faudrait pas avoir dans sa poche la bagatelle de dix huit millions pour se [illegible] le voir la meilleure des républiques. C'est rare et curieux qui ne se trouve qu'en Amérique.

ment obscur qui sépare le crépuscule du septième jour de janvier de l'aurore du huitième, autrement dit deux heures du matin, en l'année mil huit cent trente et un, au dix-neuvième siècle, siècle de la liberté et des lumières; il fait nuit.)

PROLOGUE.

Le présent n'est à d'autres fins que de faire savoir à tous qu'il appartiendra, qu'en dépit de mon titre et des préventions défavorables qu'il pourrait inspirer, j'aime la garde nationale comme moi-même, *dont je suis susceptible de marcher avec*, comme dit M. Mahieux, en ma qualité de caporal; que je l'honore à l'égal de mon père et je l'estime comme mon banquier; et que la morale de mon proverbe la voici : puisque sous tous les gouvernemens quelconques, il faut nécessairement être arrêté, mieux vaut encore l'être par des concitoyens qui vous incarcèrent en amis, que par les gendarmes qui vous caressent les os des jambes avec des crosses de fusil.

(Le boulevard de la Madeleine.)

1er Patriote : Il faut avouer, messieurs, que nous nous sommes bien amusés.

2e P. : Certainement.... Certainement.... Moi, d'abord, j'ai perdu dix *louis*.

3e P. : Oui; mais pour des gens qui sortent de la rue Richepanse, nous avons peu soupé.

4e P. : Il a raison; si quelqu'un est d'avis de souper et se met à la tête de cette *conspiration* gastronomique, *je conspire* avec lui.

Tous : Moi aussi! moi aussi!

4e P. : Qu'en pense mon maître?...

Le Domestique nègre : Moi y pense toujours comme *toi*.

3e P. : Messieurs, voici mon *plan :* je me mets à la tête de la *bande*, je sais un bon endroit où l'on m'ouvre la nuit comme le jour. Nous demanderons un cabinet particulier et nous ferons tranquillement notre *affaire*.

4e P. : Ne délibérons donc plus; le manteau sur le nez, et en avant!

Tous : En avant!

Le Caporal postiche : *Louis.... plan.... conspiration....* C'est des conspirateurs. (*S'efforçant de n'avoir pas peur.*)—Halte là, messieurs, je vous arrête.

Le P. : Nous arrêter!

Le C. P. : (*A sa troupe.*) Messieurs, emp.... saisissez-moi ces hommes là. (*Personne ne bouge.*)

(*Au premier chasseur.*) M. Chauvelot faites-moi le plaisir de cerner ces particuliers-là.

1er P. : C'est inutile, messieurs, nous ne refusons pas de vous suivre.... Conduisez-nous au corps-de-garde, et vous verrez....

Le C. P. : C'est bon! c'est bon!

(*Les chasseurs, voyant qu'ils ne font pas de résistance, les entourent aussitôt. La patrouille se met en marche dans le plus profond silence interrompu à chaque instant par ces aimables épithètes* : Jésuites.... Carlistes.... turbateurs.

Le C. P. : (*Au premier chasseur.*) Une conspiration.... deux peut-être. Quel bonheur s'il pouvait y en avoir deux.... çà va nous valoir quelque chose, c'est bien sûr.... quelque chose d'un peu avantageux.... On va peut-être me faire général.... ou bien me donner un débit de tabac.... Çà vaut çà, n'est-ce pas, une conspiration.... Tant qu'à l'égard de vous, M. Chauvelot, je vous ferai avoir la croix, soyez tranquille.

Le corps-de-garde.

Le Factionnaire : (*Il se promène très-vite, en battant la semelle, pour se figurer qu'il s'amuse, qu'il a chaud, et pour ne pas penser à sa femme et à son commis.*) Qui vive?

Le C. P. : Une conspiration!

Le F. : Caporal, hors la garde, venez reconnaître conspiration!

(*La reconnaissance faite, le caporal postiche entre avec ses victimes et quelques hommes de la patrouille; les autres restent à la porte à se chauffer au clair de la lune, qui est très-belle en ce moment. Tous les grenadiers quittent leurs pipes, leurs cartes, leurs verres, leurs livres, et viennent se grouper autour des nouveaux arrivés d'une manière toute pittoresque.*)

L'Officier : (*Dans un grand fauteuil à bras.*) Voyons, messieurs, qu'est-ce?

1er P. : Mon lieutenant....

Le C. P. : Laissez donc parler la forcé armée.

L'O. : C'est à monsieur à parler le premier.

Le C. P. : C'est bien çà.... enfoncé le turbateur.

L'O. : Caporal, parlez.

Le C. P. : Çà y est, mon général, voilà la chose.... Nous sommes partis du poste, moi et ces messieurs, à une heure; nous avons pris la rue St.-Denis, la rue de la Féronnerie, la rue St.-Honoré....

L'O. : Abrégez.

Le C. P. : Oui mon officier, pour abréger, nous l'avons suivie tout du long jusqu'à la Madeleine. Arrivé à la Madeleine, c'était sur le coup de deux heures, j'aperçois cinq particuliers, ces messieurs que v'là, qui étaient entortillés dans des carriks qui avaient des airs très-sinistres. Bon que je dis comme çà à M. Chauvelot, que v'là, qu'était le premier chasseur qu'était à côté de moi, si ça pouvait être des malfaiteurs... comme de fait.... Nous nous approchons.... et nous entendons nos particuliers que v'là, qui parlaient de conspiration, de plan...

Tous les P. : Ah! ah! ah!

Le C. P. : Oui, riez infâmes turbateurs.... Nous allons voir.... Alors je me montre. Halte-là, que je leur dis d'une voix ferme..... Ils n'ont pas bougé les sans cœur.... Alors je les ai fait arrêter par ces messieurs qui ont eu assez de mal.... Ils ont été pendant plus de cinq minutes....

2e P. : A se décider, n'est-ce pas.

Le C. P. : On ne vous parle pas à vous, Charliste... Enfin v'là que nous les avons amenés ici, et je dis que ce n'est pas être feignant d'être venu en une heure de la rue St.-Louis à la Madeleine et d'avoir pincé une conspiration par-dessus le marché... et voilà.

3e P. : Ah! ah! ah!... Pardon, mon lieutenant.... mais c'est que M. le caporal postiche se laisse entraîner un peu loin par un excès de zèle très-louable sans doute, mais infiniment trop scrupuleux.

Le C. P. : Il a dit caporal postiche.... le jésuite.

4e P. : Nous ne conspirons pas.

Le C. P. : Pourquoi donc aviez-vous des manteaux.... C'était pour rien, n'est-ce pas; je sais bien ça moi, ils ont toujours des manteaux à Franconi quand ils conspirent.

1er P. : Nous sommes d'honnêtes citoyens qui revenions d'une soirée....

Le C. P. : D'une soirée... Il est fameux, par exemple, l'honnête citoyen, d'une soirée... à deux heures du matin.

2e P. : Et nous complotions tout simplement un souper.

Le C. P. : V'là qui se blouse à présent.... un souper.... quand donc déjeunez-vous, si vous soupez à c'te heure ci.... en v'là une dure à digérer. Et puis qu'est-ce que c'est que ce mauricaud là..., ça n'est plus clair... tout ça.

Le P. : C'est mon domestique.

Le C. P. : Son domestique! et ben en v'là encore une sévère, un domestique qui le *tuteye*.... c'est par trop fort de café.

Le P. : Mais il parle à peine français.... vous voyez bien qu'il est noir.

Le C. P. : Je vous dit que c'est une couleur.

L'O. : MM. je vais faire mon rapport sur la feuille.

Le C. P. : C'est ça, mon général, soignez-moi ces scélérats là.... et puis ensuite si vous étiez susceptible du moindre égard....

L'O. : Merci caporal... (*écrivant*(« deux heures et demie » le s'....

Le C. P. : Poupin...

L'O. : « Le sieur Poupin, caporal d'une patrouille de chasseurs de » la.... légion, »

Le C. P. : Mon commandant, sans vous commander, si vous voulussiez bien mettre caporal par *intérine*.

L'O. : « A remis entre nos mains cinq individus. »

Le C. P. : C'est ça, c'est bien ça, cinq individus... fameux!

L'O. : Plaît-il!

Le C. P. : Rien. C'est que j'ai dit individus.... fameux!.... non, je dis individus,.... c'est que c'est parbleu bien le mot.... individus.

L'O. : « Lesquels ont déclaré se nommer.

3e P. : Vous sentez, monsieur, qu'arrêtés, avec aussi peu de légalité, nous devons user de tous nos droits en ne nous nommant que devant un commissaire.

Le C. P. : le v'la qui parle de l'égalité, l'aristocrate!

L'O. : MM. qui veut aller chercher le commissaire. (*Personne ne répond.*)

Le C. P. : Messieurs, puisque personne ne veut y aller,.. il faudra vous résigner à attendre ici que le jour paraisse.

4e P. : Cependant, monsieur, il me semble qu'il ne suffit pas pour retenir ainsi les gens de la volonté d'un... d'un citoyen quelconque.

Le C. P. : Qu'est-ce qu'a dit citoyen quelconque.... apprenez que je ne suis pas un citoyen quelconque, je ne conspire pas, moi, je ne cache pas mon nom, moi, vil turbateur, il est écrit sur ma porte mon nom, je m'appelle Poupin, entendez-vous, Poupin, épicier, en lettres d'un pied carrées, entendez-vous ça.

L'O. : C'est bien, c'est bien, M. Poupin, votre patrouille vous attend, il faut la reconduire.

Le C. P. : Que je m'en aille, que je m'en aille, et bien et mes conspirateurs qu'est-ce qu'ils deviendront?

L'O. : Nous les garderons.

Le C. P. : Le plus souvent que je les lâcherai!... il est encore bon-là le général,... il croit qu'on va comme ça pincer la conspiration pour son compte à lui, pas du tout, pas du tout, je ne sors pas, ou bien j'emmène mes individus.... car c'est parbleu bien le mot individu, c'est ce que vous avez dit de mieux dans la nuit.

L'Of. : Mais c'est impossible!

Le C. P. : Impossible, ça se peut.... ça m'est égal à moi, je reste, je reste et je reste. (*Il se cramponne à une chaise.*)

Un Grenadier (*s'éveillant*) : Eh mon Dieu, quel bruit!... mais, que vois-je? vous ici, Messieurs... vous arrêtés... que diable...

3e P. : Parbleu, c'est M. G..... Prenez donc notre défense, mon cher, on va nous mettre au violon... Vous entendez la musique que fait déjà M. Poupin, on nous prend pour des conspirateurs.

Le Grenadier : Mon lieutenant, je connais ces Messieurs, ce sont de bons citoyens, gardes nationaux comme nous, incapables de conspirer... Je réponds d'eux comme de moi-même.

L'Of. : Camarade, cela suffit... Messieurs vous pouvez vous retirer.

Le Cap. : Ah ça, il paraît que j'ai fait une bêtise...

3e P. : M. Poupin, vous avez agi en bon... citoyen, en citoyen zélé, mais souvenez-vous une autre fois que l'excès en tout est un défaut.

Le Cap. : Enfoncé le débit de tabac.... Décidément, c'est moi qui suis un... individu... individu, c'est parbleu bien le mot!



Pochades.

Après la bonne Chambre des députés, qui se charge toujours d'amuser le public au meilleur marché, n'importe la température et les circonstances, ce sont les journaux qui ont donné à rire la semaine dernière. D'abord, celui qui, en rapportant le premier la capture de M. de Trestaillons, ne se lassait pas d'admirer le *sang froid*, la *bravoure* et autres vertus champêtres des deux ou trois cents militaires parvenus à vaincre l'audacieux bandit qui ne craignait pas, seul, de les combattre tous. — Ensuite est arrivé l'estimable *Quotidienne*, toujours naïve comme une restauration au XIXe siècle, annonçant que le facteur de Ligny à Auxerre, assassiné sur la route, respirait encore quand il a été trouvé mort. — Et puis, le *Furet de Paris*, dilettante de contrebande, lequel, rendant compte d'une représentation au théâtre Italien, faisait surtout l'éloge de Mme Malibran, éloge d'autant plus mérité, que cette cantatrice ne jouait pas dans le susdit opéra. — Enfin, la maline Silhouette, qui, pour démentir la nouvelle que nous avions charitablement donné de sa résurrection, a jugé à propos de ne point paraître du tout.



Le Gérant, Ch. PHILIPON.

CONDITIONS D'ABONNEMENT :

La Caricature donne, par an, cent quatre lithographies exécutées par les Artistes les plus renommés. Chaque numéro, composé d'une feuille de texte et de deux Lithographies, paraît très-exactement le jeudi.

L'Administration ne met pas dans le commerce les Lithographies du Journal. Les Marchands ne pourront les obtenir qu'en s'abonnant.

POUR TROIS MOIS, *franc de port*. . . . . . 13 fr.
POUR SIX MOIS, *idem*. 26
POUR UN AN, *idem*. 52

1 *franc de plus par trimestre pour l'étranger.*

On Souscrit :

A Paris, en envoyant, *franco*, un bon sur la poste ou sur une maison de Paris, au grand magasin de caricatures *d'Aubert*, passage Véro-Dodat — A Lyon, chez *Baron*, libraire, rue Clermont. — A Londres, chez *Delaporte*, Burlington arcade Piccadilly, corner of Burlington garden. — A Strasbourg, chez *Alexandre*, dépositaire des journaux. — A Bruxelles, chez *Dero Becker*, Montagne de la Cour, n° 17. — A Genève, chez *Barbezat* et Compagnie, libraires.

Nota.

Les personnes qui recevraient des exemplaires froissés peuvent, au moyen de l'action d'une presse à papier, faire disparaître les plis. Il faut avoir soin d'exposer préalablement la feuille à l'humidité.

IMPRIMERIE DE CH. DEZAUCHE, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE, N° 11.

Numéro 12.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, *franco*, à M. A. Audibert, Rédacteur en chef de la *Caricature*, boulevard Poissonnière, n. 23.



CASTIGAT RIDENDO MORES.

20 janvier 1831.

Les réclamations et envois d'argent doivent être adressés, *franco*, au grand Magasin de Caricatures d'Aubert, galerie Vero-Dodat.

LA CARICATURE

MORALE, RELIGIEUSE, LITTÉRAIRE ET SCÉNIQUE.

Caricatures.

L'AMOUR,

CONSIDÉRÉ

DE PROFIL, DE TROIS QUARTS, DE FACE, SENS DESSUS-DESSOUS, VOIRE MÊME A REBOURS.

(ARTICLE FORT JOLI.)

> L'amour, dans un pays d'athées, ferait adorer la Divinité.
>
> ROCHESTER.

> L'amour, c'est des bêtises!.. .
>
> (*Dicton de la rue Vivienne.*)

> Amour, amour, quand tu nous tiens,
> On peut bien dire adieu sagesse.
>
> LAFONTAINE.

.... Qu'est-ce que l'amour? — Je n'en sais rien. — Mais qu'entend-on ordinairement par amour? — Ah! c'est autre chose. L'amour, c'est cette suave émotion qui causa le sac, le pillage, l'incendie, l'anéantissement de Troyes. — Troyes l'antique et non en Champagne. — C'est cette jolie passion qui porte à toutes sortes de gentillesses et de belles actions, entre autres à se brûler la cervelle. C'est ce sentiment éclectique qui fait tout sacrifier à une créature, parce qu'on l'aime, fût-elle laide comme ma première maîtresse. C'est cet instinct jovial qui égaie à la vue de toute femme jolie. Et puis, c'est encore pour certaines constitutions, cette extase polie qu'on éprouve en présence d'un être adoré ou seulement devant sa miniature, qui sera charmante si elle est de Maricot, rue Taitbout, n° 23. C'est cette passion platonique et contemplative qui dure cinq et dix ans sans augmentation ni diminution du degré calorifique; voire même aussi ce caprice pour un piquant minois, qu'on se passe si l'on peut, qu'on oublie quand il est passé.

— Voilà l'amour. —

Ensuite, ces significations analytiques se multiplient, s'augmentent et se subdivisent en autant d'autres encore qu'il y a de cervelets concevant l'amour, sujet passablement élastique, comme on sait. Après, viennent encore l'amour théorique et l'amour pratique, le tout par principes, et puis c'est fini.

Maintenant, que celui qui voudra déraisonner, c'est-à-dire tirer des conséquences et des inductions sur l'amour, débrouille ce chaos pour en extraire une signification analogue à ses goûts, à sa façon de sentir, il est certain d'avance de se trouver en opposition avec les trois quarts des êtres pensans, ce qui n'est nullement engageant pour argumenter en faveur d'une préférence quelconque. Par exemple, on peut, sans redouter le mérite de la nouveauté, avancer avec une assurance toute culinaire, que ce qu'on entend communément par amour, est tout simplement l'appétit d'un second estomac aussi impérieux que l'organe gastronomique, appétit naturel à l'espèce humaine comme aux autres. Seulement, les formes, le charme, l'assaisonnement enfin qu'on s'est plu à y ajouter, sont le résultat des difficultés dont nos institutions sociales l'accommodent; et cette opiniâtreté d'appétit, ce penchant général vers la consommation dérivent de ces mêmes difficultés qui, d'après l'ordre des dispositions primitives, ne devraient point subsister.

Je pense bien qu'à un pareil langage, tous les langoureux, professeurs, amateurs et élèves de sensiblerie, vont crier au blasphême; qu'ils vont me traiter de *matérialiste;* m'accuser de faire ici de l'animalisation au lieu de caricature, de rabaisser l'espèce humaine au rang des bêtes à deux, quatre et six pattes, depuis le crocodile et l'oiseau-mouche jusqu'au caniche inclusivement. Mais, mon Dieu, quel mal y aurait-il donc, après tout? On peut, en pareille matière, placer l'homme entre le caniche et le crocodile, et pour justifier une pareille camaraderie aux yeux des scandalisés, il suffira de leur poser une seule question. — Comme vous, comme Mahieux, comme tous les enfans de la civilisation de ce 19e siècle, où les rôles sont tracés à l'avance par la routine des temps, ils dépensent auprès d'une jolie femme cinq ou six mois, plus ou moins, à suivre un cour d'harmonie poussive et aspirante, un cours de galanterie soumise et attentionneuse, et puis ils appellent cela de l'amour. — Eh bien! maintenant, je leur demanderai, dans le cas où, comme un honnête caniche bien peigné, aux soies ondoyantes, point bossu, caniche fashionable enfin, ils pourraient satisfaire leur appétit d'après cet axiome gastronomique : *Au plus fort la sauce,* je leur demanderai s'ils se condamneraient ainsi bénévolement au triste rôle du gastronome sans argent, avec le moyen de remplir celui plus profitable du gourmand de Corcelet. — Ah! non ma foi! diront-ils tous, c'est très-vrai, mais c'est désolant, c'est révoltant même, pour la dignité à deux pieds. — Ceci est possible. Mais c'est vrai, et pourvu qu'Alfred Coudreux ait raison, peu lui importe le reste.

Cela posé, il est constant que l'amour avec toutes ses illusions charmeresses et ses inconvéniens désillusoires est le résultat de la civilisa-

tion en grand costume et non de sa nature primitive; que le blasement qui vient à sa suite est encore inné dans le cœur humain, et que notre contrat social contrarie terriblement ces deux dispositions naturelles, de même que l'appétit des consommateurs. Dès-lors, il est prouvé que quand deux êtres s'adorent, parce qu'ils se trouvent gentils à croquer, ce sentiment doit avoir un terme, et que plus il augmente, plus il approche de sa fin. Ainsi, quand deux gastronomes affamés, par une belle matinée de printemps, jurent *légalement* de se goûter *toujours*, ils prononcent là un serment contre nature, un serment qui outrage horriblement cette respectable nature. Et, à quelque temps de là, lorsqu'à leur dévorant appétit aura succédé le rassasiement, conséquence de tout copieux festin, et qu'ils voudront quitter la table conjugale pour aller essayer un peu des mets étalés sur d'autres, ces martyrs de la légalité se trouveront enchaînés malgré eux, — comme cette illustre victime condamnée *à ne manger que des perdrix et toujours des perdrix!* — non point qu'ils soient contraints à ce régime par le créateur du bipède des passions et du légume, mais comme qui dirait par un des capricieux articles du *Cuisinier-Royal*. — Mariez-vous donc!

Maintenant, lequel des deux genres d'amour, celui du monsieur aux soies ondoyantes ou celui du monsieur en cheveux est préférable par ses résultats? Décide qui veut aimer encore. Celui d'un caniche, quelque vénérable que puisse être l'individu, doit être trop simple, trop brut, trop imparfait pour charmer l'homme à deux pieds, certainement. Mais aussi, il est tout naturel, et, partant, tout paisible, tandis que, somme toute, l'amour perfectionné est assez souvent un motif de destruction, de cervelles brûlées avant terme, et qu'il ne porte qu'à des violences, à des folies, ou tout au moins à des sottises.

Qu'on ne m'accuse point ici de vouloir renverser le système établi, ce beau fruit de peut-être vingt mille années d'expérience. Arrière cette pensée, parce qu'avec la meilleure volonté du monde je ne renverserais rien du tout. Arrivés bien après les autres, nous devons nous conformer aux principes suivis par nos aïeux. Ceci n'est pas très-sensé, mais c'est classique. Il n'est pas toujours agréable, mais il est parfois utile de réduire chaque chose à sa plus simple expression. Ainsi décomposé, l'amour ne paraît que ce qu'il est vraiment, *un puissant appétit!* Il faut bien s'accommoder de l'organisation que nous avons trouvée ici bas; seulement, comme elle impose une trop sévère abstinence, il faut, en tacticien habile, tâcher de jeûner le moins possible, sans enfreindre les règles ni risquer les chances de l'indigestion. Enfin, il faut, entr'autres conventions, faire l'amour comme les lois sociales l'exigent, le code en main et suivant l'étiquette; s'en acquitter, par exemple, comme de la danse, de l'escrime et du chant...

Après tout, le mode en usage peut bien ne pas être le moins agréable. Est-il en effet dans la plus heureuse destinée des jours suaves comme ceux passés avec Caroline, Caroline aux noirs cheveux, au cœur de vierge, à l'amour de femme! Je ne sais qu'elle de belle, au milieu des beautés qui l'entourent. Elle est si bien! Quel bonheur de l'entourer de mes soins, de lui consacrer toutes mes pensées, toutes mes actions, toute ma vie d'agitation et de tourmente....

— Et je me plaindrais de ce bonheur, de ces délicieuses absences de la terre, achetées par de cruelles angoisses il est vrai, mais toutes les craintes passées n'ajoutent-elles pas à l'ivresse! Quel bonheur au-dessus du bonheur d'amour! de cette réalité des illusions les plus célestes! Oui, célestes, car peut-il exister un ciel sans amour!

Voilà qui est très-joli, vraiment. Mais il faut songer à revenir sur terre. Ah! ici, par exemple, ce n'est plus si ravissant. J'ai eu affaire à une demoiselle charmante. Dieu! si vous saviez comme elle est charmante! Eh bien! voilà son papa et sa maman furieux des effets d'un cœur sensible. Il faut que je l'épouse, me crient-ils aux oreilles. Oui, et tout de suite encore. Si je refuse, son frère, militaire et brutal, veut me passer son épée à travers le corps! Ah! mon Dieu! Mais j'ai déjà agi comme ça avec une demoiselle charmante. Elle aussi avait un frère violent, très-violent même, et j'ai épousé, je suis déjà marié! Comment faire maintenant? Je ne puis pas me multiplier, moi; et cependant cela ne ferait pas mal, car la nature me porte à épouser toutes les filles, veuves ou femmes tant soit peu appétissantes, et les lois de mon pays veulent que je n'en épouse qu'une seule légalement. Je ne puis pas non plus me faire pendre par délicatesse! — C'était cependant ça de l'amour, du véritable amour!...

Ensuite j'ai encore idolâtré une autre créature céleste. C'était une femme. Trois yeux! Quelle femme! Si vous aviez vu ce pied, cette jambe, cette main! Quel port! Quelle tête! Ah! c'était délicieux! ravissant! à n'y pas tenir! Aussi n'y ai-je pas tenu! J'ai encore épousé... — Mais elle avait déjà un mari, celle-là, et un mari tyran, intolérant encore. Enfin, j'ai été obligé de le tuer par amour pour sa femme. Jugez quel amour!...

Ah! je vois bien, après tout, qu'il faut en revenir à ma chère Elisa-Christine-Antoinette Coudreux. C'est ma femme. Mais ce n'est plus de l'amour par là! Il y en a eu pourtant dans un temps... Eh bien! nous le réchaufferons. Oui, c'est ça, nous le réchaufferons. Au moins, elle m'appartient, celle-ci. Elle est bien à moi: il n'y a là ni papa, ni maman, ni frère qui tiennent. Ah! ma chère petite Elisa-Christine-Antoinette Coudreux! Ce souvenir me rallume; je sens de nouveau que je t'aime, que je t'adore! Ah! oui, ma foi, faisons maintenant de l'amour légal, conjugal, trivial, jovial, tout ce que tu voudras. — Ça sera original.

..... Ah! mon Dieu! mais elle en fait sans moi, de l'amour! — Comment perfide! Comment malheureux! Toi, je te tuerai! Vous, nous nous battrons! — Volontiers. — Et pan! je reçois un grand coup d'épée dans l'estomac... Il me fait horriblement souffrir, ce maudit coup d'épée; j'en mourrai, peut-être!... Et moi, l'homme le plus doux au monde, qui ne voulais faire de mal à personne, j'ai compromis trois filles de bonne maison, j'ai éprouvé plusieurs infortunes de mauvais genre, j'ai tué trois hommes, j'ai épousé forcément un vrai diable, et je meurs trompé, convaincu et transpersé... Ah! Dieu! l'amour, l'amour! ça fait-il mal à l'estomac!!!

ALFRED COUDREUX.

Fantaisies.

LA FATALITÉ.

— Je vous assure, mesdames, qu'il m'est impossible de vous conter, avec la décence convenable, les circonstances qui ont amené mon mariage, après l'avoir fait manquer, deux ou trois années avant. Vous le voulez, dites-vous: soit, mais au moins, n'allez pas m'en vouloir ensuite, si je suis forcé d'entrer dans quelques détails d'une nature un peu hasardée.

En 1818, j'étais reçu avec quelque considération dans un château des environs de Compiègne: quoique plébéien, mes vingt-cinq ans, ma profession d'avocat, et surtout mes rentes sur le grand livre, avaient fait une grande impression sur la famille du marquis de S***, émigré bien pensant qui ne mettait pas l'argent comptant au nombre des motifs de répulsion qu'il devait avoir contre un libéral. — Ajoutez à cela que madame la marquise avait à placer une nièce, jeune et belle aristocrate qui voulait bien échanger son grand nom contre de bons coupons cinq pour cent, ou quelques fermes en Beauce. — Il était donc convenu, au château de S***, et reconnu dans la bonne société du département de l'Oise, qu'il y avait sympathie irrésistible entre mademoiselle Octavie et moi. Or, notre amour était de l'espèce la plus pure et la plus délicate, pudique comme une vierge de Raphaël, imperceptible et aérien comme un fantôme de Victor Hugo: c'était l'existence d'un sylphe et d'une fée, et quand il fallait boire,



L'mari dehors la femme à la maison



*Le lendemain je reçus un petit billet parfumé dont l'odeur suave avait aussi l'air d'une épigramme il y était dit que la nièce du Marquis de S*** ne serait jamais la femme d'un homme qui avait des infirmités*

Lith. de Delaporte

On s'abonne chez Aubert galerie véro dodat.

manger, parler ou répondre, il nous semblait que nous quittions le dix-septième ciel, pour descendre un moment sur la terre. Nous allions nous marier dans trois jours, et vous devez bien penser que je dormais peu, dans l'état de romantisme où m'avait mis l'amour. — Ce matin là, je me promenais dans le parc du château, et je m'étais arrêté, l'œil en contemplation, la cravate lâche, et la main dans les cheveux, devant une petite tourelle dont le clocher pointu semblait fait tout exprès pour la lune de M. Musset. J'étais inspiré, j'étais poète, j'étais Dieu.... quand j'éprouvai je ne sais quoi qui me fit souvenir que j'avais encore quelque chose de l'homme.... — Qu'était-ce donc? — Vous allez le voir : pressé d'obéir à la nécessité, je me rangeai le long d'un petit mur, je me baissai sur mes jarets, et je défis, j'écartai le vêtement qui aurait pu mettre obstacle à l'opération indispensable que m'imposait la nature. — Je me croyais seul... ô terreur... deux figures de femmes se dessinent derrière une charmille : le feuillage était clair, on se voyait de loin, et j'aperçois bientôt la marquise et sa nièce vaporeuse... fuir!... On m'avait déjà vu.... le plus simple eut été de baisser la tête, on aurait feint, peut-être, d'être passé sans me voir; mais, malheureusement, je suis très-poli, je craignis de manquer à l'usage, et quand ces dames passèrent à quelques pas de moi, d'une main, je retins avec décence le vêtement nécessaire; de l'autre j'ôtai mon chapeau, et je saluai respectueusement, à plusieurs reprises, le sourire sur les lèvres. — Un cri échappa à mon aérienne fiancée, et cette fois, je dus la prendre réellement pour une sylphide, car elle disparut comme une ombre.... Seulement, je vis distinctement qu'en s'éloignant ses jolis doigts pressaient en forme de mépris, et peut-être par prudence, le plus joli nez du monde. — J'avais la mort dans le cœur; pourtant, il fallut bien rentrer au château... Mademoiselle Octavie avait sans doute voulu m'épargner l'embarras d'une entrevue, car sa femme-de-chambre me remit un petit billet parfumé, dont l'odeur suave avait encore l'air d'une épigramme. Il y était dit, en termes non équivoques, que la nièce du marquis de S*** ne serait jamais la femme d'un homme qui avait des infirmités; on m'engageait en outre à quitter un séjour que j'avais profané.

Je fus long-temps inconsolable, et ce qui contribua sur-tout à m'affecter, c'est que mon indiscrète future avait parlé, et, dans le monde, on ne m'appelait plus que le jeune homme aux *infirmités*. — Heureusement, les mêmes causes amènent souvent des effets bien différens, et je devais bientôt l'éprouver. — C'était à une soirée de Mme G.....l; on m'annonce, et de l'antichambre je m'aperçois qu'on rit beaucoup, sur-tout en m'entendant nommer : j'entre bien persuadé que je suis le héros de l'anecdote qu'on vient d'interrompre à mon arrivée, et qu'il a été question de ma malheureuse affaire... — Ce qui me confirme dans cette opinion, c'est que chacun jette sur moi des regards furtifs, et cherche à étouffer une violente envie de rire... Or, vous savez, mesdames, que se retenir de rire n'est pas toujours sans inconvéniens : les efforts que l'on fait agissent sur tout notre corps, et l'air auquel on refuse une issue, en pinçant les lèvres, en cherche nécessairement une autre. — La conséquence de ce principe acquiert un nouveau degré de vérité, par le récit de ce qui me reste à vous faire. — Quelqu'un s'était sans doute retenu plus fortement que les autres, car j'entendis fort distinctement, à côté de moi, un bruit subit et involontaire dont il est inutile de vous préciser la nature... Le son avait été net, clairement articulé, et je n'eus qu'à jeter les yeux sur ma voisine, charmante demoiselle, dont la rougeur et les yeux baissés me dirent assez d'où partait le coup. — Que faire? Tout le monde ignorait l'auteur de cette œuvre nouvelle, née tout près de moi... seulement, comme j'étais sujet à caution, on me soupçonnait... Je me décidai, et un sublime dévouement fut le résultat du parti que je venais de prendre..... Je saluai donc, car vous savez que c'est mon fort de saluer, et par une pantomime à-la-fois timide et expressive, je n'eus pas de peine à persuader à la société que le jeune homme aux infirmités était le vrai coupable. — Je sortis accablé, humilié, mais pourtant accompagné par un seul regard de reconnaissance.

Rentré chez moi, je me mis à réfléchir, en stoïcien, à la fatalité dont j'étais la victime.... « Plus de mariage possible pour moi, quelle famille voudrait maintenant me donner une femme, moi, coupable de deux délits aussi graves! on donnerait plutôt sa fille à un banqueroutier, me disais-je, en me promenant à grand pas, tant la société est bégueule et vicieuse ». — On frappe à ma porte en ce moment, j'ouvre, et je reconnais le général, vieux militaire que vous connaissez tous. — Monsieur, sans préambule, je suis le père de la jeune personne d'hier. — Quoi, la jeune personne à l'accident? — Oui, monsieur, vous avez fait une action plus courageuse, hier soir, que moi, pendant vingt ans de guerre et de dangers, je vous offre mon amitié. — Que vous dirai-je?... Cette maison de bonnes gens devint ma société habituelle, l'amour de la fille suivit de près l'amitié du père, et....... c'est ma femme. — Souvent nous nous rappelons en riant nos infortunes; nous sommes heureux, malgré nos infirmités, et je vous dirai même, en confidence, que j'ai composé du tout un petit vaudeville historique en deux tableaux, que je ferai représenter au Gymnase, aussitôt que ce théâtre se décidera à jouer un genre moins musqué.

Loys.

Charges.

LE MARCHAND DE BUSTES.

Il se trouvait, par une belle matinée de 1793, à l'âge de 19 ans, tourmenté de cette ambition juvénile qui fait entrevoir la fortune dans la carrière qu'on va entreprendre. Reste le choix.

Doué d'une âme honnêtement passionnée, il aurait bien envié les gloires de la tribune; mais les plus belles paroles compromettaient toujours la tête qui les concevait, et comme il n'aurait voulu dire que de fort belles choses, il renonça à la tribune et à la gloire sans tête.

Un jour, à la lecture d'un bulletin de l'armée, il lui avait pris la noble envie de se précipiter dans les camps pour faire profiter son pays de ses connaissances distinguées en stratégie; mais, ayant réfléchi qu'une balle avait le temps de l'atteindre dix fois dans les rangs de l'obéissance passive, avant qu'il pût faire tuer les autres par nouveaux principes, il chercha une profession où l'on débutât par l'indépendance, et il pensa aux arts libéraux.

D'abord, la peinture s'offrit à son esprit avec ses hasards laborieux et ses épreuves aventureuses; mais comme nous avons dit que cet esprit n'était qu'honnêtement passionné, il s'effraya des charmes d'une profession féconde en écueils moraux, et il préféra la sculpture. Une statue, c'est l'image de la nature, moins la couleur; cela convenait déjà mieux au penchant circonspect de l'imagination très-peu brûlante de notre hermaphros moral; il voulut rapprocher encore davantage l'art prestigieux du statuaire du beau idéal de la réalité, et, coupant la nature par plus de la moitié, il consacra ses facultés éloquentes, stratégiques et candides à la profession simplement honnête de — marchand de bustes.

Vivre au milieu des grands hommes d'après la bosse, de l'immortalité en plâtre, des illustrations passées au moule, se confondre avec elles et regarder le tout comme son propre ouvrage, tels sont les délices ordinaires aux marchands de bustes. Le nôtre ouvrit donc boutique et retroussa ses manches.

D'abord il accoucha d'une physionomie superbe d'horreur: front bas et ignoble, favoris épais et criminels, yeux plus grands qu'une bouche déjà énorme, au bas de cela *Robespierre*, en grosses lettres, et la boutique fut bientôt remplie d'une foule de ces chefs-d'œuvre, avenir de fortune et de gloire.

Mais un matin le marchand de bustes vit entrer chez lui un indi-

vidu élégamment poudré, mis avec recherche, à l'œil perçant et à figure de chat. Vite le chef-d'œuvre lui fut offert. Alors l'inconnu, fixant le marchand d'un regard diabolique, lui demanda en grinçant s'il était las de vivre et s'il voulait être brisé comme son œuvre, qu'il broya en effet d'un superbe geste de fureur : c'était M. de Robespierre en personne : le pauvre marchand de bustes préféra briser lui-même tout ce que contenait son magasin plutôt que de contrarier le moins du monde le susceptible héros de l'échafaud.

Il y aurait eu gros à gagner à faire le buste de certaines dames de l'époque qui, mises à la mode par MM. Barras et autres voluptueux républicains, auraient pu être tirées à nombreux exemplaires; mais notre marchand, qui ne voulait tenir la fortune que d'une source pure et limpide, n'en fit rien. Admirateur d'une grande réputation militaire qui s'établissait alors, il résolut de la couler, lui trouvant du reste une physionomie fort propre à cela. Le buste de Moreau décora donc bientôt sa boutique. Mais à peu de jours de là arrivèrent de bruyans aides-de-camp, qui, au nom de la république et de la liberté, donnèrent de grands coups de plats de sabre sur la tête du héros et sur les doigts de son admirateur, traitant ce dernier d'ennemi du général Bonaparte, et le forçant à leur promettre le buste de ce grand homme, sous peine d'être transpercé.

Contrarié dans ses goûts, mais trop bon citoyen pour n'avoir pas peur des coups de sabre, notre homme courut pendant plusieurs jours après la nouvelle figure historique. L'ayant enfin rencontrée, il ne trouva que l'œil de bien dans toute cette physionomie pâle et déjà usée par la pensée. Un œil seulement pour faire un buste, c'est peu; aussi le marchand ajouta-t-il dans l'intérêt de l'art quelques accessoires qui rendaient, sinon le portrait plus ressemblant, au moins fort nécessaire l'inscription indicative qui le décorait.

Malgré l'assurance des aides-de-camp et le parfait tranchant de leurs épées, le buste se vendit peu, quoique sur l'inscription le marchand ajoutât tous les quinze jours un nouveau titre, ou une nouvelle victoire. C'est que l'admiration des peuples reste béante pendant toute la durée de gloire, et ne devient expansive que quand cette gloire est ratifiée par un brevet de mort ou d'adversité. Le marchand de bustes attendit donc, avec une patience de quinze ans, que sonnât pour lui l'heure de la fortune et de l'illustration, augmentant toujours son inscription, et élargissant un peu son buste quand la gloire de l'époque engraissait par trop.

Cette heure tant désirée, le marchand crut enfin l'entendre à la restauration, qui arrivait en calèche, suivie de figures aussi hétérogènes qu'inconnues. Et pour la première fois il gémit de ne s'être adonné seulement qu'à la reproduction de la gloire en buste, quand il aperçut les énormes guêtres en velours paternel qui ouvraient la marche d'un aussi beau règne.

Dans son enthousiasme restaurateur, il aurait voulu pouvoir transformer en héros de plâtre jusqu'au dernier goujat des armées coalisées; mais, obligé de renoncer à ce beau projet de centralisation glorieu[illegible] à cause de la quantité, il se résigna à ne jeter au moule que les [illegible] sionomies de qualité, et son magasin fut bientôt garni des bustes [illegible] toutes les majestés européennes.

Vu l'étrangeté du patriotisme de l'époque, ce n'était peut-être [illegible] un mauvais moyen de fortune et de gloire qu'avait choisi là [illegible] marchand de bustes. C'est ce qu'empêcha de savoir au juste l'ar[illegible] inattendue des guerriers de Grenoble qui, confondant l'une et l'[illegible] avec les portraits, objet de leur fureur, réduisirent le tout en [illegible]

Accablé des coups du sort, toujours meurtri pour son pr[illegible] plâtre et son avenir de gloire, le marchand de bustes comm[illegible] être désolé des douceurs de sa profession, quand le triomphe [illegible] cadéro vint le rendre aux charmes de l'espérance. Ayant écr[illegible] *Vainqueur des Espagnes* au bas de l'ancien buste d'un jeune [illegible] beau comme un amour, le vertueux comte d'Artois envoya l[illegible] d'honneur à l'artiste distingué qui avait su reproduire, d'une m[illegible] si heureuse, les traits de son auguste fils, monseigneur le duc d'[illegible] goulême, — si joli garçon comme on sait.

Par reconnaissance de la gloire en ruban rouge, et par dési[illegible] fortune quelconque, n'importe la couleur, le marchand s'empre[illegible] mouler plus tard le portrait du monarque Charles X. Depuis, l[illegible] lution de juillet est venue le convaincre de la fragilité des c[illegible] mains, chose qu'il croyait savoir déjà, mais dont le convainq[illegible] core davantage l'empressement du peuple à faire une Saint-Bar[illegible] lemy de ses bustes parjures.

Aujourd'hui, le marchand de bustes approche de la soix[illegible] après trente-huit ans de longanimité et d'héroïsme pour une [illegible] sion qu'il aima, il ne juge point à propos d'en changer; m[illegible] vide d'enthousiasme, parce qu'elle est pleine d'une doulour[illegible] périence, ce n'est que d'une main tremblante que, toujours [illegible] de la circonstance, il vient de ressaisir le moule pour cou[illegible] lippe Ier. Justement, ce dernier buste est un chef-d'œuvre de [illegible] ture et de mâles proportions : aussi, au moindre bruit, le ma[illegible] ferme-t-il religieusement son magasin, car si, par hasard, le b[illegible] roi-citoyen ne réalisait point enfin l'espoir d'une fortune long[illegible] provoquée, il serait au moins la consolation de toute une vie d[illegible] bris, de pièces et de morceaux.

Eugène Morisse[illegible]

Avant-hier, la Silhouette a convoqué son actionnaire. L[illegible] naire s'est rendu à la séance, s'est fait la révérence, et, vu l'[illegible] ration de ses huit abonnés, s'est reconvoqué à huit jours, pour [illegible] convenir de la réponse, qu'on enverrait ensuite à huit jours de [illegible] huit abonnés du journal hebdomadaire.

Le Gérant, Ch. Phili[illegible]

CONDITIONS D'ABONNEMENT :

La Caricature donne, par an, cent quatre lithographies exécutées par les Artistes les plus renommés. Chaque numéro, composé d'une feuille de texte et de deux Lithographies, paraît très-exactement le jeudi.

L'Administration ne met pas dans le commerce les Lithographies du Journal. Les Marchands ne pourront les obtenir qu'en s'abonnant.

Nota.

Les personnes qui recevraient des exemplaires froissés peuvent, au moyen de l'action d'une presse à papier, faire disparaître les plis. Il faut avoir soin d'exposer préalablement la feuille à l'humidité.

POUR TROIS MOIS, *franc de port*. . . . . . 13 fr.
POUR SIX MOIS, *idem*. 26
POUR UN AN, *idem*. 52

1 *franc de plus par trimestre pour l'étranger.*

On Souscrit :

A Paris, en envoyant, *franco*, un bon sur la poste ou sur une maison de Paris [illegible] magasin de caricatures *d'Aubert*, passage Véro-Dodat — A Lyon, chez *Baron*, [illegible] rue Clermont. — A Londres, chez *Delaporte*, Burlington arcade Piccadilly [illegible] Burlington garden. — A Strasbourg, chez *Alexandre*, dépositaire des journ[illegible] — Bruxelles, chez *Dero Becker*, Montagne de la Cour, n° 17. — A Genève, chez *B*[illegible] et Compagnie, libraires.

IMPRIMERIE DE CH. DEZAUCHE, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE, N° 11.

Numéro 13.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, *franco*, à M. A. Audiglar, Rédacteur en chef de la *Caricature*, boulevard Poissonnière, n. 25.



CASTIGAT RIDENDO MORES.

27 janvier 1831.

Les réclamations et envois d'argent doivent être adressés, *franco*, au grand Magasin de Caricatures d'Aubert, galerie Véro-Dodat.

LA CARICATURE

MORALE, RELIGIEUSE, LITTÉRAIRE ET SCÉNIQUE.

Caricatures.

ARRÊT DE LA COUR PRÉVOTALE.

JUGEMENT DE FRANÇOISE LIBERTÉ.

...tes les tribunes sont de bonne heure envahies par la foule que ...nd procès paraît intéresser au dernier point.

...dience est ouverte à midi, mais MM. les juges n'étant pas tous ..., la séance est suspendue. Cinq heures après, la cour est à peu ...n nombre; la séance est ouverte.

...cusée, assise entre deux gendarmes, est une femme d'une ...ute beauté. Son regard mâle et fier se promène sur l'assemblée. ...*le Président* lui demande ses noms, prénoms, son âge, le lieu ...naissance et son domicile.

...dit se nommer Françoise Liberté, être née à Paris en 1790. ...oute en disant qu'elle est habituellement domiciliée à Sainte-...

...greffier donne lecture de l'arrêt de la chambre d'accusation.

...parole est à M. de Lameth, procureur du roi. — Il peint Fran... Liberté sous les couleurs les plus noires. Il la représente comme ...nant habituellement à la plus infâme prostitution. Il l'accuse de ...te trahison, de régicide, de parricide, d'infanticide, de députéi... Enfin il en fait un portrait tellement hideux que l'auditoire de...e stupéfait quand, en terminant et après avoir appelé sur cette ...nnée toutes les rigueurs de la loi, il dit qu'il l'adore et qu'il l'a ...urs aimée.

Ce réquisitoire étincelant d'esprit, d'une force et d'une logique qui ...llent la jeunesse législative de M. de Lameth, a produit sur la ... une impression profonde que le barreau et l'auditoire n'ont pas ...ge.

L'accusée, peu attentive à l'éloquence de M. le procureur-accusa... public, a souri dédaigneusement quand il a protesté de son ...ur pour elle.

M. le Président à l'accusée : — Qui a éclairé le peuple sur ce qu'il appelle ses droits? — *L'accusée :* Moi. — *M. le P. :* Qui lui a dit que le roi songeait à se parjurer? — *R.* Moi. — *M. le P. :* Qui l'a engagé à la résistance? — *R.* Moi. — *M. le P. :* Qui l'a excité, encouragé à la révolte? — *R.* Moi. — *M. le P. :* Vous êtes accusée d'avoir poussé au pillage et au meurtre? — *R.* Si j'avais dit un mot, mes ennemis, mes accusateurs et mes juges seraient morts. Je vous ai sauvés.

On procède à l'audition des témoins.

1er *Témoin*, M. de Genou. — L'accusée se lève et dit : Je pourrais récuser ce témoin, sa fortune est le prix de ses dénonciations contre moi. *Mais je méprise de telles dépositions, qu'il parle !*

Le témoin avoue qu'il a *quelquefois* dénoncé l'accusée à son ami M. Mangin. Venant aux faits de la cause, il déclare que, le 28 juillet, en regardant par le soupirail de sa cave, il a vu l'accusée massacrer un escadron de gendarmes. Elle était échevelée. Son bras teint de sang renversait tout, cavaliers et chevaux. Sa voix était si tonnante que le témoin effrayé est rentré dans le tonneau qui le cachait depuis trente-six heures et s'y est évanoui.

M. de Genou, qui n'ose soutenir les regards de l'accusée, va s'asseoir en tremblant.

2e *Témoin*, M. Dupin. — Ce témoin, d'une physionomie disgracieuse, regarde de face et sans rougir la Liberté qu'il reconnaît pour l'avoir vue de chez lui, et au travers de ses persiennes, dans la journée du 27. Elle courait, dit-il, d'un pas rapide. Je volai sur ses traces, mais je ne pus la rejoindre. Je courais d'un côté quand elle était de l'autre. Les trois journées se passèrent ainsi. Quelques temps après je l'aperçus endormie, et j'eus le courage de la garrotter. — Je prie la cour de me faire obtenir une petite place pour récompense, car je crois avoir sauvé la patrie. (Murmures et chuchottemens dans l'auditoire). La cour félicite le témoin sur sa belle conduite.

3e *Témoin*, M. Croupion. — L'excessive protubérance abdominale de ce témoin ne lui permettant pas de se tenir debout, M. le président l'invite à s'asseoir. Il se place au centre de la barre des témoins. Il n'a rien vu, rien entendu, parce qu'il n'a pas quitté la chambre depuis 1815, et que de la place où son ventre le cloue, il ne peut rien savoir de ce qui se passe au dehors. — Comme il dine chez le ministre, il demande la permission de se retirer.

La liste des témoins à charge étant épuisée, la parole est à M. le

procureur du roi qui revient avec une nouvelle vigueur sur les crimes de l'accusée, il en voit la preuve évidente dans la déposition des témoins. Il conclut à la peine de mort et à la confiscation.

M. Benjamin Constant, qui s'est offert pour défendre d'office l'accusée, combat victorieusement, dans un discours admirable que la cour n'écoute pas, tous les chefs d'accusation. — « Juges! s'écrie-t-il en terminant, votre arrêt va prouver que Françoise Liberté a bien mérité de la patrie... »

Le généreux défenseur paraît accablé des efforts qu'il a faits dans un état de maladie, pour la défense de cette belle cause. Il reçoit les félicitations de ses confrères, MM. La Fayette, Mauguin, de Corcelles et autres.

M. le Président. — Accusée, avez-vous quelque chose à ajouter à votre défense?

Françoise Liberté se lève et dit : « Magistrats, vous m'invoquiez hier, j'accours.... Aujourd'hui vous me devez la vie et la fortune. Exilez-moi. La reconnaissance est un fardeau trop pesant! »

Ces paroles, prononcées d'un ton ferme et plein d'une ironique dignité, émeuvent tout l'auditoire. On emporte M. Benjamin Constant qui s'est trouvé mal. La cour seule reste impassible.

La cour se retire pour délibérer. Après sept minutes d'absence, elle rentre, et M. le président lit d'une voix retentissante et victorieuse l'arrêt suivant :

Considérant que la rébellion des 27, 28 et 29 juillet a renversé le trône légitime;

Considérant que l'escalade des Tuileries a été commise par plusieurs individus armés;

Considérant qu'il résulte des débats, que Françoise Liberté a préparé, excité, encouragé le peuple à la révolte;

Considérant qu'il est prouvé qu'elle s'est partout mêlée aux rebelles;

Vu l'article 86 du code pénal qui prononce la confiscation;

Vu l'article 384 qui entraîne la flétrissure,

Condamne Françoise Liberté au banissement, à la flétrissure et au cautionnement;

La déclare déchue de ses droits;

La condamne personnellement aux frais du procès;

Ordonne que le présent arrêt sera imprimé, dessiné, lithographié et distribué dans Paris et dans toutes les autres villes du royaume.

Pour copie conforme, Ch. Philipon.

D'UN ARCHEVÊQUE ET D'UN BEDEAU

QUI SE REVOYAIENT POUR LA PREMIÈRE FOIS DEPUIS LES PROFANATIONS DE JUILLET.

— Oh! grand martyr du XIXe siècle, après J.-C.! Comme vous voilà maigre!.... — C'est que, vois-tu, Bazile, la persécution n'engraisse pas. — Mais, monseigneur, est-ce que vous vous trouvez encore trop gras, que vous venez vous livrer ainsi au bûcher des hérétiques? — Le souffle de Dieu l'a éteint. Jamais la religion n'est plus forte qu'après une révolution, car, pour être respectées, il faut que les nouvelles puissances aient elles-mêmes l'air de respecter quelque chose... — Possible! Au fait, après l'enthousiasme pour la garde nationale, il n'y en a pas mal pour les religions : d'abord, trois sectes de Saint-Simonistes, et puis l'agence religieuse, et puis le baptême à l'eau tiède, et puis, à part l'ancien culte, un nouveau encore où les prêtres qui officient sont mariés, et où l'on dit la messe en français, ce qui m'a procuré l'agrément d'entendre dire : « *Et les pierres danseront, et les chèvres parleront.* » Ce qui est fort récréatif. Ah! à propos, mon archevêque, les hérétiques nous laisseront-ils votre titre évangélique de Monseigneur? — Pourquoi non? — C'est que, comme ils l'ont retiré aux ministres du roi, il pourraient ne pas le laisser aux ministres de Dieu. C'est si impies ces damnés-là! — Mais tu les crains donc bien? — Dam! monseigneur, c'est que moi, qui ne me suis pas sauvé en Suisse, je les ai vus, dans l'archevêché, aux prises avec la religion et la cave de Votre Éminence. — Ils ont fait des horreurs? — Des vraies horreurs. — Ils criaient à bas la religion? — Au contraire, ils criaient vive la religion et le champagne! surtout le champagne; mais ils blasphémaient après les archevêques qu'il traitaient de *fricoteurs!*... Et même que *la Caricature* a publié sur cette scène de désolation là un superbe tableau d'Église... — C'est donc un nouveau journal catholique, *la Caricature?* — Je sais pas. Il paraîtrait que oui. — Tu m'y abonneras. — Suffit, mon archevêque. Mais c'est pas tout. Après qu'ils ont eu transformé votre domicile en caserne, avec tabagie, cabaret et autres accessoires de damnations, ils ont fouillé dans vos effets. Alors, ils ont trouvé votre correspondance avec une petite demoiselle, qu'on criait dans les rues que c'était la duchesse d'Angoulême, que, même si vous voulez bien me faire excuse, je me permettrai de vous observer que c'est pousser la charité joliment loin.... — Est-ce tout ce que tu as à m'apprendre? — Ah! mon prélat! en voici bien d'un autre : comme les réparations à faire à l'archevêché coûteraient gros, on assure qu'on va le démolir tout-à-fait. — Eh bien, dès aujourd'hui même, tu feras venir les ouvriers nécessaires aux réparations. — Fameux! vous n'avez peur de rien, vous, Monseigneur? — Tant que je serai ici, Bazile, n'aie aucune crainte. — Juste. Car s'il y avait du danger vous n'y seriez pas.



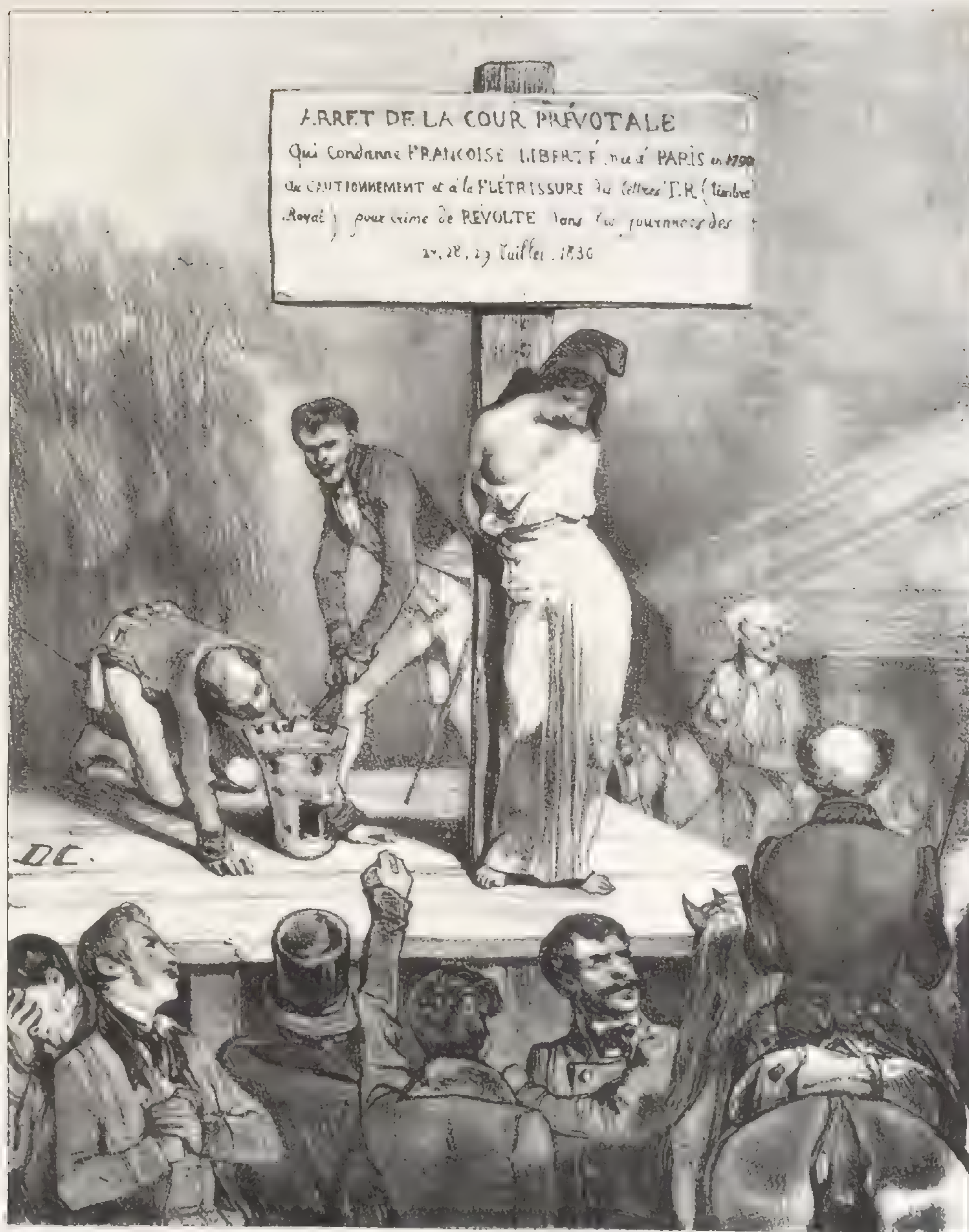
Fantaisies.

UNE PASSION AU COLLÉGE.

Il me semble encore la voir avec sa taille onduleuse, ses toilettes toujours si pleines de goût, et ce pied élégant dont j'étudiais avec volupté l'étroite empreinte sur le sable de nos cours.

Il me semble encore la voir apparaissant au milieu de nous, indifférente aux autres, mais comme une divinité pour moi. Car si elle venait voir son fils, mon camarade Hector, toujours elle s'informait de moi, partageait entre nous deux les approvisionnemens qu'elle lui apportait, me faisait sortir avec lui; enfin m'associait à tous ses plaisirs, ayant compassion de l'isolement où me laissait une famille éloignée.

Aussi quelle brûlante reconnaissance excitaient en moi les soins de la jeune veuve aux contours gracieux! Ce n'était pas de la tendresse comme pour une mère, de l'amitié comme pour une sœur; c'était un sentiment tout autre, vague, inconnu pour moi, terrible pour mon âme qu'il brisait. C'est l'enfer du cœur qu'une passion qui l'agite, le parcourt et le broie, toujours expirante sur les lèvres qui pourraient le soulager. Jugez de mon tourment, à moi, qui de l'amour ignorais jusqu'au langage, qui d'un cœur de femme ne connaissais encore que la toilette et le joli pied de mon idole! A moi, qui, par-dessus tout cela, n'avais qu'une apparence chétive et cet âge de quinze ans, où


ARRET DE LA COUR PRÉVOTALE
Qui Condanne FRANCOISE LIBERTÉ née à PARIS en 1790
au CAUTIONNEMENT et à la FLÉTRISSURE des lettres T.R (timbre Royal) pour crime de RÉVOLTE dans les journées des
27, 28, 29 Juillet 1830
DC.

Costumes français à différentes époques



Sous Louis 14



Sous Louis 13



Sous Henri III



Sous François 1



Sous Louis XV



1795



Directoire



An 6



An 7



An 8



An [illegible]



An [illegible]



1819



[illegible]



1831



[illegible]

[illegible] chez Aubert galerie Véro-Dodat [illegible]

Lith. de [illegible]

l'on ne suppose à l'âme que l'instinct de la nullité! quand elle est souvent déjà le vestibule de toutes les passions.

Je me souviens qu'alors une jalouse rage m'animait contre ces hommes du monde, vétérans de séduction, qui, habitués à manier la louange, prodiguaient leurs fadeurs à la jeune veuve, quand moi, qui aurais voulu tant lui dire, je ne pouvais rien exprimer.

Que de fois dans la fougue de la solitude, où j'allais crier son nom, je formai le projet de lui tout avouer; puis, ne sachant que lui apprendre, au moins lui raconter mes souffrances. Mais, quand je la voyais, quand je rencontrais ses beaux yeux, aussi bienveillans pour moi que pour Hector, alors le calme du bonheur succédait à l'agitation, et le trouble, la confusion me faisaient oublier le tourment qui bientôt devait recommencer à me déchirer.

Un soir, après tout un jour délicieux, puisque je l'avais passé à la contempler, Clémence, dans sa bonté ingénieuse pour nos plaisirs, nous mena Hector et moi à Tivoli; et puis, comme la fête s'était prolongée bien après l'heure du collége, il fut décidé que nous n'y rentrerions que le lendemain matin. J'allais donc habiter toute une nuit sous le même toit qu'elle, près du lieu où elle reposait! Nuit capricieuse et pleine de suavité! nuit dont ne peut jouir qu'une fois l'homme-enfant assez heureux pour la rencontrer dans la vie!

La journée avait été brûlante, et dans l'embrasement de mon cerveau je passai la plus grande partie de la nuit à humer l'air fraîchi, à étudier le bruit du sommeil lointain de Clémence, à caresser les idées inconnues qui entretenaient mon délire.

Cependant, accablé par tant d'émotions, je finis par succomber au charme d'une illusion douce, et je m'endormis en pensant à Clémence. Un voile s'était déchiré devant mes yeux; je voyais en elle comme un nouvel être. Aimante, elle m'abandonnait ses longues tresses de cheveux noirs; enfin, agitée des mêmes tourmens que moi, sa main n'échappait plus à la mienne, son regard répondait au mien, son toucher délicieux m'apportait le frémissement du bonheur.—Mais ce n'est point un songe! la voilà bien! C'est elle qui, séduisante de nouvelles beautés, est là, inquiète, penchée sur mon chevet... C'est bien cette voix qui fait vibrer mon cœur. —Édouard, me dit-elle; mais qu'avez-vous donc, mon ami; pourquoi ce délire, pourquoi ces cris où est entremêlé mon nom? Que me voulez-vous? Seriez-vous souffrant!—Quoi! j'ai dit votre nom! mon sommeil a révélé mon secret! Ah! pardonnez, madame; ou plutôt plaignez les souffrances que vous me causez.—Comment! que dites-vous! Mais rappelez donc vos sens, Edouard, calmez cette agitation qui m'effraie.— Elle ne me quitte jamais.— Une fièvre ardente vous agite en ce moment. — C'est toujours ainsi, madame, quand je pense à vous.—Édouard, Édouard, chassez, vous dis-je, les dernières idées d'un songe agité.... pour vour rappeler le respect... Mais qu'entends-je?...... Oh! mon Dieu! nous sommes surpris!....... Édouard! Édouard! malheureux enfant!... et elle tomba évanouie dans le cabinet de mon alcove.

Cette violente scène fut un éclair qui me grandit à mes propres yeux, et qui me vieillit tout-à-coup de plusieurs années d'expérience. J'avais compris l'amour avant de le savoir, je voulais débuter convenablement. — Bonjour Hector, dis-je avec le sang-froid le plus risiblement étudié, car c'était lui qui venait m'éveiller pour nous rendre au collége. Comment, ajoutai-je, est-ce que nous allons partir tout de suite!....—A présent même, il le faut, l'heure avance, et nous serons en retenue à la prochaine sortie. Je ne dirai pas même adieu à maman de peur de nous retarder; ainsi vois. — A ta maman! Ah oui..... tu as raison, il ne faut point troubler son sommeil; partons. Et, promptement habillé, je quittai la maison de Clémence, sans pouvoir lui dire adieu, sans savoir même si elle était revenue de son évanouissement.

Arrivé au collége, je recueillis toutes les nouvelles idées, j'étudiai toutes les sensations qui surgissaient en moi pour écrire à celle qui en était la cause, et j'attendis avec une incroyable anxiété le dimanche suivant, qu'un vague pressentiment me faisait entrevoir comme un jour de félicité. Enfin arriva le terme de cette semaine, la plus longue de ma vie, où en proie au délire d'une imagination aride et ignorante, dévoré d'un secret que je ne voulais point partager, je passai les jours et les nuits essayant de pénétrer un mystère que j'ignorais toujours d'avantage. Ivre de bonheur, je cours chez Clémence...

Elle était partie pour les eaux.

LE COMTE ALEX. DE B....

Croquis.

COMME QUOI UN ABONNEMENT A LA MODE EST INDISPENSABLE

POUR QUICONQUE PRÉTEND PORTER PANTALON, HABIT ET CHAPEAU

Qui ne sait manger, boire, dormir, être ministre, garde national ou préfet? Tout un chacun. Mais quel est celui qui, après 20 ans d'expérience dans cette vie, où il est arrivé sans culottes, pourrait surmonter le penchant de la nature primitive, pour, seul et sans guide, se costumer suivant les caprices rapides d'une civilisation au galop? Celui-là n'existe point, ou il serait un prodige. Non, malgré toutes les dispositions fashionables possibles, le sentiment de la mise s'élabore, s'acquiert, mais ne se vend point tout fait. Trouvez-moi donc le cerveau-phénomène qui aurait à lui seul prévu et deviné ces seize divers costumes d'hommes, fruit de quarante années de puissantes combinaisons des plus fortes têtes — en fait de coupe —(*voir la planche*). De là, cette passion générale d'élégance et de bon goût, la seule qui ait le mérite d'être impénétrable, car on ne sait point encore positivement si c'est par pur égoïsme, ou par généreux dévouement à la société, que ces êtres privilégiés se déshabillent aussitôt vêtus, pour vite s'habiller autrement. Admirateurs dociles de la mode.— quand il y en a une — ils deviennent génies créateurs dans les circonstances qui marchent plus vite que l'étiquette. C'est ainsi qu'on les a vus improviser des costumes de *tirailleurs-dandys*, dans ces journées de poudre, où l'arquebuse remplaçait la badine, et où le pistolet avait succédé au lorgnon. Car, pour quelques-uns de ces êtres, la mise est le premier mobile de toute action quelconque, et plusieurs préféreraient ne pas mourir du tout, plutôt que d'arriver à un rendez-vous d'honneur en costume autre que celui de circonstance, ou de se faire tuer sur un champ de bataille sans le brillant uniforme commandé tout exprès.

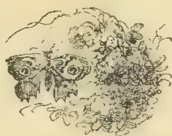
C'est donc, pour ainsi dire, tout un période de notre histoire que retracent les croquis de M. Forest, jeune crayon qui se prépare un avenir de talent et d'originalité. Mais, comme en fait de modes seulement, les leçons du passé ne servent de rien au présent, il faut au milieu du déluge de bons hommes et de bonnes femmes que chaque semaine voit éclore en grands costumes, choisir un guide de bon goût, et lequel est préférable, s'il vous plaît, à la gracieuse MODE, atelier de Gavarni et de Nargeot, album des Balzac, des Soulié, Sue, Janin, Delp. Gay et autres illustres du moment.

Ainsi, abonnez-vous donc à LA MODE, vous qui prétendez porter pantalon, habit et chapeau. Ne lisez pas LA MODE, si vous voulez, mais abonnez-vous toujours, car j'ai promis de vous en prouver l'urgence. C'est ce que je ferai un autre jour.

ALORS ET AUJOURD'HUI.

C'était pendant les troubles occasionnés par la loi du double-vote. —Car à cette époque, les malheureux Bourbons, fatigués de légalité,

jouaient déjà leur trône contre une émeute populaire. — Des salons du Palais-Royal, où d'habiles prévisions entrevoyaient une nouvelle ère de porte-feuilles, de cordons et de dynasties, on entendait les rugissemens de la foule tumultueuse, et M. Laffitte, causant avec M. le duc d'Orléans, ne put s'empêcher de remarquer que, dans ces circonstances, la branche aînée des Bourbons travaillait merveilleusement pour sa cadette, et que le temps n'était point éloigné peut-être où elle parviendrait à se faire remplacer par elle sur le trône de Saint-Louis. Mais le prince exprimait le doute le plus positif sur un pareil événement. « Au reste, ajouta alors en plaisantant M. Lafitte, si jamais vous devenez roi, je vous promets, Monseigneur, que nous ne vous allouerons *qu'une fort petite liste civile*, afin que vous ne puissiez pas nous corrompre. » Aujourd'hui M. le duc d'Orléans est sur le trône de Saint-Louis, M. Laffitte tient sous son bras le porte-feuille de M. de Chabrol, et cependant 18 millions suffisent à peine pour la *fort petite liste civile*. Il faut donc conclure de là, ou que M. Laffitte a changé de manière de voir, ou que, par le temps qui court, la conscience est une denrée énormément augmentée de prix.



Charges.

CHARGES PUBLIQUES.

Rien n'est actif et fécond comme l'esprit de l'abonné qui ne peut se contenter du rôle de lecteur passif.

Un de nos abonnés, marchand de bas-physionomiste, et, partant, très-compétent en matière de beaux-arts, nous adresse d'une façon fort judicieusement détaillée, dans une petite lettre de dix-huit grandes pages, le conseil de publier une galerie de portraits nouvellement historiques, parce que, dit notre abonné, marchand de bas-physionomiste, rien ne lui serait agréable, à chaque fait, dit ou geste nouveau d'un de ces personnages, comme d'avoir leurs traits sous la main, pour, d'après le système de Gall, perfectionné et appliqué à la soie et au coton, étudier les probabilités de la pensée jusque dans le creux d'un ride, la forme du nez ou le pli d'un cheveu; ce qui, ajoute notre marchand de bas-physionomiste, lui fournirait peut-être l'occasion d'être utile à son pays autrement que comme bonnetier, en publiant le résultat de ses découvertes préventives.

Sans parler ici du léger inconvénient qu'il y aurait pour *la Caricature* à se ranger au nombre de ces galeries d'illustrations à forfait, dont la médiocre valeur atteste ces vertueux talens qui ne travaillent que pour la gloire, nous n'avons pensé qu'à satisfaire le désir de notre abonné, marchand de bas-physionomiste. Car, pour la plupart des journaux, elle est aussi précieuse que rare, cette expression de la volonté naïve et départementale, et il n'y a que l'heureux *Constitutionnel* qui possède de ces abonnés confians, parens nés de toutes les familles, qui en envoyant *franco* le prix de leur renouvellement, demandent de l'obligeance du directeur de leur adresser avec le premier numéro de son *estimable* journal *un exemplaire de l'*ALMANACH DU GARDE NATIONAL, *un rouleau de sirop et un échantillon du nouveau marbre perhilose*, le tout avec indication des diverses adresses et le montant du prix en écus de six fr. ou en pièces six liards.

Nous nous sommes donc dit : Satisfaisons notre abonné, marchand de bas physionomiste d'abord; pour l'originalité de l'exécution, cela nous regarde. Aussi, grâce à nos CHARGES PUBLIQUES, bientôt le bonnetier pourra suivre son cours de géographie morale et patriotique, en examinant, alignés comme les hôtes d'une ménagerie, les diverses puissances intellectuelles, financières, commerciales, doctrinaires, dramatiques et parlementaires de l'époque.

Maintenant, causons. — Il y a, comme on sait, plusieurs manières de faire les choses : pour le vulgaire deux seulement : bien et mal. Pour l'artiste, il en a trois : nature, ce qui est vrai; mieux que nature, ce qui est idéal; nature contrefaite, ce qui est la charge. Justement, l'artiste qui s'est chargé de l'exécution de ces portraits, se trouve, véritable Buffon de lithographie, avoir constamment consacré la puissance de son crayon à la reproduction de tous les visages d'animaux possibles, voire même de quelques monstruosités, de sorte qu'il se pourrait fort bien que, par pure réminiscence, quelques physionomies toutes politiques se trouvassent avoir quelque faux air de bestialité. Nous en prévenons nos abonnés, marchands de bas-physionomistes ou non, afin que dans ce cas, ils ne prennent pas chaque CHARGE PUBLIQUE pour la description de quelque nouveau phénomène.



LE GÉRANT, CH. PHILIPON.

CONDITIONS D'ABONNEMENT :

LA CARICATURE donne, par an, cent quatre lithographies exécutées par les Artistes les plus renommés. Chaque numéro, composé d'une feuille de texte et de deux Lithographies, paraît très-exactement le jeudi.

L'Administration ne met pas dans le commerce les Lithographies du Journal. Les Marchands ne pourront les obtenir qu'en s'abonnant.

Nota.

Les personnes qui recevraient des exemplaires froissés peuvent, au moyen de l'action d'une presse à papier, faire disparaître les plis. Il faut avoir soin d'exposer préalablement la feuille à l'humidité.

POUR TROIS MOIS,	*franc de port.*	13 fr.
POUR SIX MOIS,	*idem.*	26
POUR UN AN,	*idem.*	52

1 *franc de plus par trimestre pour l'etranger.*

On Souscrit :

A PARIS, en envoyant, *franco*, un bon sur la poste ou sur une maison de Paris, au grand magasin de caricatures *d'Aubert*, passage Véro-Dodat — A LYON, chez *Baron*, libraire, rue Clermont. — A LONDRES, chez *Delaporte*, Burlington arcade Piccadilly, corner of Burlington garden. — A STRASBOURG, chez *Alexandre*, dépositaire des journaux. — A BRUXELLES, chez *Dero Becker*, Montagne de la Cour, n° 17. — A GENÈVE, chez *Barbezat* et Compagnie, libraires.

IMPRIMERIE DE CH. DEZAUCHE, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE, N° 11.

Numéro 14.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, *franco*, à M. A. Audibert, Rédacteur en chef de la *Caricature*, boulevard Poissonnière, n. 25.



CASTIGAT RIDENDO MORES.

3 février 1831.

Les réclamations et envois d'argent doivent être adressés, *franco*, au grand Magasin de Caricatures d'Aubert, galerie Véro-Dodat.

LA CARICATURE

MORALE, RELIGIEUSE, LITTÉRAIRE ET SCÉNIQUE.

Caricatures.

M. MAHIEUX AU BAL DE L'OPÉRA.

Le roi y était; le roi, sa famille, des princes, des ministres, des célébrités russes, anglaises, françaises, à n'en plus finir — coup-d'œil somptueux, ravissant, éblouissant! — Des lumières, des lustres, des feux partout. — L'or et la soie, les fleurs et puis les sons précipités, joyeux de la musique, électrisant les danseurs, enivrant les danseuses, — les danseuses dont le cou brille de sueur et de diamans, dont le sein bondit de désirs, dont l'œil noir luit de volupté, — les danseuses avec des fleurs sur leurs têtes, des fleurs à leur côté — blanches comme leurs robes, fraîches comme leurs bouquets! — Oh! quel bal! quelle cohue! quelle richesse! —

Avez-vous pu — bravant coups de pieds, de coudes, de ventre, de dos, affrontant liquides, punchs, glaces, sorbets suspendus sur vos têtes comme jadis l'épée de Damoclès — avez-vous pu vous glisser jusque dans l'intérieur de la salle? — Oh alors, vous avez dû rire et rire aux larmes, car les dames riaient, le roi, tout le monde.

C'était lui, c'était M. Mahieux....

Oh! grand petit être! — ô juron fait Christ! ô génie tricorne comme le chapeau de l'homme *à la tablature*, sublime comme le Coran de Mahomet! — Nul ne t'a compris, — nul ne s'est inspiré à ton âme, — car ton âme c'est la poésie — et qu'ils sont prosaïques les malheureux! — Ils t'ont donné des formes vulgaires, ils t'ont vêtu de haillons, ils t'ont fait laid, ignoble, repoussant, stupide, que sais-je? —

Ils t'ont rapetissé, raccourci, mutilé à leur taille, toi géant d'intelligence et de progrès! — Les profanes! — Oh! s'ils t'avaient vu! —

Tu faisais les délices de cette belle fête nationale! en gants blancs, culottes blanches, bas de soie blancs, gilet blanc, habit de drap vert pomme doublé de soie, doublé de velours — et puis un claque à pluches, et puis des breloques, des chaînes, des lorgnons et puis, et puis....

Tu jures, mais quel parfum! tu pousses, tu renverses, tu sautes, tu déchires, tu mords, tu cries, tu ris, tu bondis — mais que de grâce! que de pétulance! que de gaîté!

.... Dieu de Dieu, baron, quel panorama de houris! ô vingt dieu, baron, je les adore, je les adore toutes.... Dieu! la belle brune! Oh! quelle blonde! Elles me fixent bon Dieu!!! Oh vingt dieu!...

Un bond, deux bonds, une suite non interrompue de bonds.

(*Voix de femmes ensemble et séparément*) : Quelle horreur! on déchire ma robe... — on m'écrase les pieds... — on me mord les jambes... — aïe! aïe! aïe le mollet! —

M. Prudhomme à ses voisins : D'où peut venir cette émeute populaire; messieurs, je vous prends à témoin... je proteste contre toute insurrection pacifique ou non qui aurait pour but la violation de la monarchie et de la brave garde municipale.

Un militaire à M. Mahieux : Corbleu, méchant bossu, finirez-vous de sautiller?

— Dieu de Dieu! on a dit bossu! — qu'est-ce qu'a dit bossu! — bossu! — bossu vous-même, militaire; vous êtes un inconvenant! —

Eclats de rire : ah! ah! ah! oh! oh, oh! hi.

Je veux réparation d'honneur, je l'aurai bon dieu! Le militaire hausse les épaules, Mahieux se pend à son bras gauche, il mord ses cuisses. — Le militaire fait un brusque mouvement et lance M. Mahieux sur un garçon chargé d'un plateaux de punch, de glaces, de sorbets. Le garçon chancèle, le plateau tombe sur Mahieux. — Ahie! ahie! j'ai une glace dans la poitrine, ouf! j'ai un punch dans le dos, oh vingt dieu! j'ai une bavaroise dans mon claque..... Aïe! aïe! militaire bon dieu! votre procédé est indélicat, on ne lance pas un galant homme comme une balle, sans le prévenir, vingt dieu?

...... (*S'inclinant avec grâce.*) Serai-je assez heureux belle dame, pour être votre cavalier à la suivante. — (*La demoiselle en se mordant les lèvres*) : Avec plaisir, monsieur! — Votre toilette est délicieuse, je suis passionné pour vos rubans. — (*En avant deux*, *la chaîne des dames.*) Oh vingt dieu! ce devrait être la chaîne de toute la vie. — Vous êtes galant monsieur. — C'est vrai belle dame! pour la galanterie la nature ne m'a pas tourné le dos, je suis son enfant gâté, moi! j'idolâtre les dames, vrai Dieu! — (Il se hisse de volupté

sur la pointe des pieds, et va presqu'à l'épaule de sa danseuse.) Tiens ce gros député qui danse, oh! la bonne charge; délicieuse vingt dieu! je l'ai vu sauter pour l'ex-roi, le voilà qui saute pour les pauvres; toujours sauteur, bon dieu! — Que vous êtes méchant M. Mahieux. — Vous trouvez belle dame, oh j'adore l'épigramme! adorez-vous l'épigramme, vous?... Dieu de dieu! je vois le prince! je vois les basques de son habit! bon dieu! ce grand diable de commissaire me cache son buste! je vois ses jambes vingt dieu! elles sont un peu courtes, c'est égal, c'est un bien bel homme! — Mahieux se penche de tous côtés, prend toutes les poses dans sa pétulance enfantine, et se marche sur la main gauche, il pousse un cri, s'agite, se débat et se marche sur la droite... Aïe! aïe! aïe! on me foule! — Mouvement, agitation universelle...

M. Prudhomme à ses voisins. — Il paraîtrait que toutes les laves du volcan carliste ne sont point encore éteintes. Mais monsieur, je réitère mes protestations...

...... *Sortie de l'Opéra.* — John, mè câlech. — L'équipage de M. le comte! — Voilà une voiture messieurs. — Demandez une voiture.

Mahieux sautillant, grelottant : Cocher! cocher! — Voilà monsieur. — Mène-moi *rue de Clichy,* cocher! mène-moi rondement bon dieu! je te donne 35 sous! — Mais monsieur c'est une course de nuit. — C'est égal bon dieu, je ne marchande pas, va, j'ai le moyen, je ne me dédirai pas : 35 sous! — Mais monsieur il me faut 3 francs. — (*S'élançant hors de la portière :*) 3 francs!!! cocher, tu abuses de ma position, je te signalerai à la police vingt dieu! — Mais monsieur... — Pendant cette discussion, un monsieur et une dame entrent dans le fiacre, le cocher fouette et Mahieux reste sur le pavé. — Des voitures se croisent, s'entrecroisent... Cocher! cocher! — Monsieur c'est pris. — Monsieur c'est un équipage bourgeois. — Oh vingt dieu! dieu de dieu! bon dieu! — *Un laquais impatienté des cris et du bruit que fait Mahieux :* mais aura-t-il bientôt fini le bossu? Attends crapaud manqué, je vais te placer. Il saisit Mahieux par son infirmité, et d'un tour de main le pose sur l'impériale d'un coupé qui part au grand trot... Mahieux pousse des cris de détresse, des cris lugubres, les chevaux n'en galoppent que plus vite... Au bout de vingt minutes, à cinq heures du matin, la voiture s'arrête dans une rue située près de *la barrière d'Enfer.*

Alfred Coudreux.



Fantaisies.

L'ESPAGNE EST SAUVÉE.

Voici comment :

Le roi d'Espagne avait fait un mauvais rêve; un moine gris assura le prince que cela signifiait certainement qu'une grande conspiration était tramée par les étudians de Madrid, de Tolède, de San-Isidoro et d'Alcala, attendu que les songes des rois sont toujours un avertissement du ciel. Le roi n'en douta pas un moment, parce que les moines gris ne mentent jamais, et que d'ailleurs ils n'avaient aucun sujet de haine contre les étudians, quoique ceux-ci ne croient ni à l'infaillibilité de la Ste-Inquisition, ni aux treize bras gauches de St-Denis l'aréopagiste, ni au han de St-Joseph, ni au sang de St-Janvier, — ni à une foule d'autres vérités.

Le roi eut une grande frayeur, — comme il convient à un roi catholique qui n'a pour se défendre, ni fermeté, ni courage, ni argent pour acheter la fermeté et le courage des autres.

Cependant, il fit dire des prières, fit un vœu à Notre-Dame de Montserrat, — fit donner des ordres à tous les alguasils d'Espagne, puis se prit à jeûner, se vêtit d'un sac — et se couvrit la tête de cendre, — comme font tous les princes chrétiens, quand ils ont un grand sujet d'affliction, ainsi qu'il est écrit dans le Psalmiste, ps. 64, vers. 13.

Les alguasils se mirent en campagne, — et passèrent deux nuits dans les rues.

Or, pendant ces deux nuits, il faisait froid et humide.

Vers le milieu de la seconde nuit, les prêtres priaient et l'on voyait la lueur des cierges à travers les vitraux coloriés. — Tout à-coup un bruit de pas se fit entendre au détour d'une rue. — Et un homme parut enveloppé d'un manteau de couleur sombre : les sbirres se blottirent dans des coins et retinrent leur haleine. — L'inconnu s'arrêta et jeta autour de lui des regards inquiets. — Un rayon de la lune tomba sur lui comme il entr'ouvrait son manteau. — Il avait une épée et un poignard.

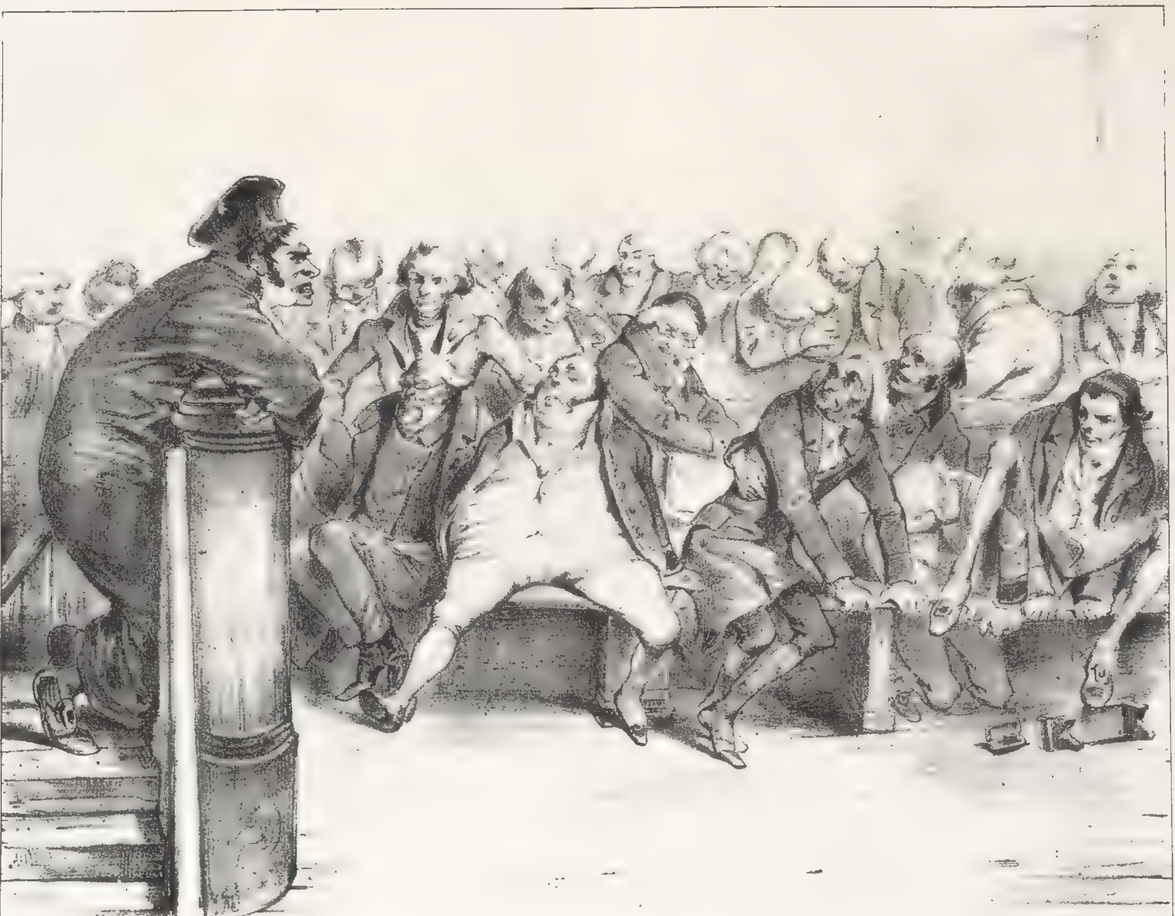
Il regarda encore autour de lui, toussa doucement et d'une voix ménagée chanta en s'accompagnant de la guitare une romance tendre et plaintive. — Alors, à travers une jalousie, on vit paraître une main. — L'homme au manteau brun donna un papier et prit la fuite, et la main disparut. Les alguasils se précipitèrent — non sur le fugitif, parce qu'il était bien armé et qu'ils ne voudraient pas, pour toutes les reliques du monde, exposer la vie des fidèles soldats de Ferdinand, mais dans la maison d'où était sortie la main. — Ils y trouvèrent une courtisane, chez laquelle deux dominicains passaient la nuit. — La lettre contenait un rendez-vous.

Les alguasils allèrent se coucher. — Et l'Espagne se trouva sauvée.

Le lendemain — on arrêta quarante étudians — parce que le roi avait rêvé, et on les prit au hasard parce que tout homme qui sait lire est inévitablement un conspirateur; puis on donna l'ordre d'Isabelle aux prêtres qui avaient fait des prières, aux deux dominicains qui avaient passé la nuit chez la courtisane, et à huit cents alguasils qui l'avaient passé dans la rue à ne rien faire.

Les prêtres chantèrent des *Te Deum;* et des cierges de cire parfumée brûlèrent devant les madones auxquelles on donna des robes de soie blanches, des colliers de perles et de riches pendans d'oreille.





J.J. Grandville

Nous sommes ici contre la volonté du peuple, nous n'en sortirons que par la force des pommes cuites et des œufs frais.

Lith. de Delaporte — On s'abonne chez Aubert G^ie Véro Dodat



Lith. de Delaporte rue de l'abbaye N. 4

On s'abonne chez Aubert Galer. Ver. Dodat

Charges.

DE LA LIBERTÉ DRAMATIQUE — DU DROIT D'AFFICHES — DU ROMANTISME DES RUES — COMME QUOI PACOT N'ÉTANT PAS ASSEZ GRAND POUR COMPRENDRE, EN FUT RÉDUIT A MONTER SUR LES ÉPAULETTES DE SON CAPORAL.

— Embêtant, Pacot. V'là-t-il pas qui suppriment le plus bel agrément de la garnison, le spectacle historique et militaire. — Vraiment, l'ancien! Qu'est-ce que c'est que ça le spectacle historique et militaire? — Eh bien, une supposition que tu es bête, Pacot.. ... — Mais, mon l'ancien, pourquoi donc que vous choisissez toujours cette supposition-là? — C'est qu'elle est historique, vois-tu. Eh bien donc, une supposition que t'es bête, Pacot, que t'es farceur, que tu es bon à jouer un rôle n'importe, dans une pièce quelconque, eh bien, alors tu es obligé de décéder, et ce n'est plus que vingt-cinq ans après ta mort que tu peux reparaître sur la scène, à condition encore que tu n'aurais pas laissé à la payse des méchans marmots qui viendront s'opposer à ce qu'on joue monsieur leur père. — Oh! c'te bêtise. — Que c'est même immoral, en ce que ça peut porter des jeunes auteurs à prématurer des finales d'existences pour se ménager des sujets sur leurs vieux jours. — Ah! c'est bien féroce; mais c'est égal, ça nous débarrassera des pièces de circonstance, où dans l'ordre du jour, on nous envoie applaudir gratis. Toujours une corvée de moins, l'ancien.—Que c'est ensuite détruire le charme et la poésie du quartier Popincourt, où chaque affiche de spectacle est le programe des situations dramatiques et équivoques de l'Empire, ce qui distrait pendant la faction, et permet d'apprendre pas cher aux particuliers qui ont l'amour de l'instruction. — C'est vrai; aulieur qu'à présent, vu les difficultés que vous venez de dire, y aura toujours un siècle ou deux entre les spectateurs et le spectacle, ce qui sera fastidieux, vrai l'ancien, car en fait d'anciens, moi, j'aime que les vrais anciens, mais j'aime pas les vieux anciens qui n'ont pas d'aigles sur leur bonnet à poil. — Bien dit, Pacot. Tiens, regarde-moi ça, mon ami. — Oui, l'ancien. Quoi? — Cette superbe affiche! — Ah! c'est vrai: laquelle, s'il vous plaît? — Eh, pardieu! la celle du théâtre des *circonférences olympiques*, où on prétend que sont alignés, on peut l'dire sans affront, les plus fameux grognards de l'Europe à pied et à cheval. — Pour lors, mon ancien, votre nom est dans les fantassins. — Oh! Pacot! quelle idée! pourquoi pas au fait, puisque j'étais avec l'*autre!* Oh! vertueux Pacot! consolation des anciens, toi que tu sais écrire, vois donc si dans le 5e régiment, 3e bataillon, 6e compagnie, tu ne lirais pas en effet *Jean-François Brutignon*, dit *le Crâne*. — Volontiers, l'ancien...

Après cinq minutes d'attente : — Eh bien, Pacot? — De quoi, mon ancien? — Eh bien, m'as-tu trouvé, mon ami? — Non, caporal, je suis encore qu'à la première ligne, où il y a l'Em..pé.... l'Empéreur. — Le chef de file d'abord, c'est juste. Après? — Après, j'ai beau me baisser, mon ancien, j'peux pas épeler, l'affiche est trop haute. — Cré coquin, Pacot, ne te gêne pas, jeune ami. Fais comme moi quand je veux subtiliser un baiser à la payse à travers les barreaux de l'entresol. — Vrai, l'ancien, vous m'autoriseriez à me permettre une licence pareille avec mon respectable caporal? — Allons, un temps, deux mouvemens! saute, farceur, et lis couramment. (*Voir la lithographie de Charlet.*

Eugène Morisseau.

Croquis.

PLIK ET PLOK;

PAR M. E. SUE.

(Un joli volume in-8°, enrichi d'une vignette de Henri Monnier, publie chez Eugène Rendu el. Prix : 6 francs.)

M. Sue est un artiste, et, à ce titre, son œuvre nous appartient. Nous ne détruirons pas la source des jouissances qui attendent les lecteurs de son livre en déflorant les sujets par une analyse critique. — Il suffira d'annoncer ici que l'ouvrage contient deux scènes de mer : — Dans l'une, l'auteur a vivement peint les mœurs des contrebandiers espagnols et la superstitieuse cruauté de ce peuple neuf; dans l'autre, il a crayonné un admirable portrait de pirate. —

Quelques journaux ont cherché la raison logique du titre assez singulier donné à l'ouvrage, j'ai trouvé dans Plick un commissaire de marine qui dupe le capitaine Kernock en dépeçant sa prise; et dans Plock un juif qui vend la peste au vainqueur de *Gitano*, le contrebandier espagnol étranglé par ordre d'une junte. — Ainsi, ces deux personnages inconnus font la péripétie dans chaque conception.

Hé bien, pour moi, Plick et Plock, c'est tout....

Oui, je vous abandonne les ravissantes figures de Mélie, de la *Monja*, de Fasillo, la description du combat de taureaux, les blancs, les épigraphes, l'auteur du livre même, et de tout cela, je ne veux que Plick et Plock.

Pour moi, Plick et Plock, c'est tout. C'est la somme du mal sublunaire résumée en deux mots. Un banquier vous fait-il faillite:—Plick! Un apothicaire se trompe-t-il d'un 3 dans la composition d'une drogue et vous envoie-t-il dormir honnêtement chez vos ancêtres : — Plock! Un juif vous escompte-t-il des lettres de change et vous donne-t-il en paiement des chameaux sans conducteur pour les montrer : — Plick! — Un homme vous marche-t-il sur vos cors dans la rue? — Plock! — Vous mariez-vous à une jeune fille de bonne maison? — Plick, Plock!....

Bref, Plick et Plock sont deux admirables idéalisations du mal physique et du mal moral. — Plock est la peste; Plick est la tromperie légale et patentée du monde social.—Battez-vous, pauvres soldats, comme des enragés, mourez sur terre, sur mer, en l'air!.... Soyez des héros de juillet, ou des marins du Vengeur!!.... C'est pour Plick!.... Une espèce de gros fournisseur qui vous aura volé vos souliers, votre pain, vos hardes et qui se gobergera dans un bel hôtel pendant que vous mendierez une pension. — Plock, c'est le pavé de juillet qui atteint de pauvres hères auxquels les ordonnances étaient indifférentes....

Si l'on ne disait pas déjà familièrement *j'ai eu cela de brick et de brock*, le livre de M. Sue créerait le proverbe : — J'ai eu cela de Plick et de Plock. —

Il y a des fautes d'impression dans l'ouvrage?.... Elles viennent de Plock, ouvrier pressé d'aller à la barrière du Maine et qui n'aura pas corrigé sa *forme*. — Le nom d'Henri Monnier est à rebours?..... c'est un tour de Plick qui a décalqué le dessin.

Voulez-vous mieux? Plock, vendeur de peste, est une image de la vengeance!... Plick, rusé commissaire, est un emblème du vol. Je me représente ce scélérat de Plick, ayant un nez pointu comme une vrille, de petits yeux oranges, peu de sourcils, des jambes grêles, un grand gilet boutonné jusqu'au col,..... toussant un peu, faisant l'ai-

mable au wisth, le soir, et regardant le jeu de son voisin... Mais Plock est un juif dont l'œil est perçant, le front chauve, les cheveux blancs, voûté, long, un homme immense, qui a vu les Indes, la Chine, qui a trompé les Anglais, volé les Gascons, gagné des procès en Normandie, donné un coup de stylet à un homme des Abruzzes, vendu le bon Dieu à un inquisiteur, et le diable au pape.... Plock est mon propriétaire; Plick est mon tailleur; Plock est la maladie chronique; Plick est un cas de conscience; enfin, c'est toute la vie humaine qui se résume, par un vol perpétuel, si vous êtes riche, par un mal, si vous êtes pauvre.

Quand Louis XIII avait le dos tourné, le prince de Chalais lui faisait des grimaces; Plick et Plock est une grimace faite à l'humanité, mais en face. Votre vie à tous se résout par ce mot : — Plick! Vous serez des fripons. — Plock! Vous serez dupes et vous voudrez vous venger.

Telle est l'idée fondamentale, en dehors du livre.... Il y a quelques jolies marines, de délicieuses figures; mais toutes ces rêveries de poète sont les accessoires : Plick et Plock est le texte, comme *intelligite vos qui judicatis terram* est toute l'oraison de Bossuet parlant sur la reine d'Angleterre, dont le reste est une suite de belles phrases.

Pochades.

Abondance de bien ne nuit pas, dit-on, et cependant le succès inespéré de *la Caricature* pendant le dernier trimestre l'a empêché de remplir une de ses conditions de variété. Prise au dépourvu par la quantité des abonnemens, il lui a été impossible jusqu'ici de regagner assez d'avance pour pouvoir faire colorier huit cents épreuves. Mais, aujourd'hui, les mesures nécessaires sont prises pour alterner, autant que possible, les lithographies noires et enluminées. Deux sujets en couleur paraîtront avec la prochaine livraison. — Dans un article larmoyant, *l'Avenir* dit, en parlant de la nouvelle *Église catholique française*, « qu'il a la douleur d'annoncer que six jeunes enfans y ont » communié en français. » On ne dit pas si les petits gaillards en ont été malades. — Dans la religion de Saint-Simon, les femmes de papes ne sont point appelées papesses. On les nomme des *sous-papes*. — M. de Mathan, pair de France de son état, et fort gai par tempérament, vient de faire inscrire sur les contrôles de la garde nationale de Caen, monsieur son fils aîné, citoyen de 2 mois. — Pour le premier jour, aux Français, la première représentation d'une *Dissolution*. — Voulant se débarrasser d'un contrôleur principal, nommé par la précédente administration, le directeur d'un de nos théâtres vient de faire usage d'un moyen inusité jusqu'ici. Comme l'engagement du contrôleur est écrit sur le même papier qui sert aux engagemens des artistes, et qu'on a oublié d'effacer ces mots : *Il ne pourra, sous aucun prétexte, refuser les rôles qui lui seront distribués*, le directeur l'a gratifié d'un fort beau rôle, avec injonction de le jouer sous huit jours, à défaut de quoi, l'engagement serait rompu. Et voilà le contrôleur obligé de plaider, s'il ne veut point compromettre sur la scène sa physionomie grave d'ancien magistrat par la plus solide inexpérience dramatique. — Le premier soin du bey de Tittery, en arrivant à Marseille, a été de s'informer quelle était l'autorité chargée, dans cette ville, de faire couper les têtes. Touchante ingénuité! — A la dernière représentation du *Maréchal Brune*, un Avignonais assurait au parterre, pour justifier ses compatriotes : « Qué c'était la population dé Paris qui s'était transportée à Avi- » gnon pour cométre cé grand crime. » — Il vient de mourir dans les prisons d'une principauté du duc de Saxe-Cobourg un assassin condamné à mort depuis 1819. Il a été redevable de la vie à l'absence de tout moyen d'exécution dans ce petit pays. Don Miguel apprenant ceci a haussé deux fois l'épaule droite et trois fois l'épaule gauche. — M. Dupin qui, devant la Chambre, a osé se comparer à l'Hôpital! Heureusement qu'il avait annoncé être malade. — Quiconque, Algonquin ou Chinois, voudrait aller acquitter de son sang la dette contractée par la France envers la Pologne, n'a qu'à s'adresser au comité établi à Paris. A compter du 1er février prochain, les Russes paieront à bureau ouvert, tous les jours de midi à quatre heures. — Rien de dramatique comme à l'Ambigu, dans *la Brinvilliers*, la pantomime de trois statues qui, après demi-heure d'une admirable immobilité, finissent par s'entre-poignarder en marbre. Auteur des paroles, M. Saint-Amand. — L'abbé de la Mennais ne voulait être martyrisé que par devant un auditoire choisi. Pour le jugement de l'*Avenir*, il avait fait demander quarante places réservées pour autant de dames, destinées à faire autant de Madeleines. — En fait de *Folies dramatiques*, la plus positive est l'ouverture du théâtre de ce nom. — Le cholera-morbus est arrivé à St-Péterbourg, par la petite poste, dans une lettre de Varsovie.



Le Gérant, Ch. PHILIPON.

CONDITIONS D'ABONNEMENT :

La Caricature donne, par an, cent quatre lithographies exécutées par les Artistes les plus renommés. Chaque numéro, composé d'une feuille de texte et de deux Lithographies, paraît très-exactement le jeudi.

L'Administration ne met pas dans le commerce les Lithographies du Journal. Les Marchands ne pourront les obtenir qu'en s'abonnant.

Nota.

Les personnes qui recevraient des exemplaires froissés peuvent, au moyen de l'action d'une presse à papier, faire disparaître les plis. Il faut avoir soin d'exposer préalablement la feuille à l'humidité.

POUR TROIS MOIS,	*franc de port.*	13 fr.
POUR SIX MOIS,	*idem.*	26
POUR UN AN,	*idem.*	52

1 franc de plus par trimestre pour l'etranger.

On Souscrit :

A Paris, en envoyant, *franco*, un bon sur la poste ou sur une maison de Paris, au grand magasin de caricatures *d'Aubert*, passage Véro-Dodat. — A Lyon, chez *Baron*, libraire, rue Clermont. — A Londres, chez *Delaporte*, Burlington arcade Piccadilly, corner of Burlington garden. — A Strasbourg, chez *Alexandre*, dépositaire des journaux. — A Bruxelles, chez *Dero Becker*, Montagne de la Cour, n° 17. — A Genève, chez *Barbezat* et Compagnie, libraires.

IMPRIMERIE DE CH. DEZAUCHE, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE, N° 11.

Numéro 15.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, *franco*, à M. A. Audibert, Rédacteur en chef de la *Caricature*, boulevard Poissonnière, n. 25.



CASTIGAT RIDENDO MORES.

10 février 1831.

Les réclamations et envois d'argent doivent être adressés, *franco*, au grand Magasin de Caricatures d'Aubert; galerie Véro-Dodat.

LA CARICATURE

MORALE, RELIGIEUSE, LITTÉRAIRE ET SCÉNIQUE.

Caricatures.

LA PIÈCE NOUVELLE ET LE DÉBUT.

Un foyer d'acteurs dans un théâtre de Paris. Le premier plan est animé par quatre figures vivantes, dont un mâle et trois femelles.

Suit leur signalement :

Le Mâle a nom *Lebel*, sujet précieux de 5 pieds 11 pouces, avec un nez proportionné, renommé pour la beauté de son coude-pied. Il eut jadis une vogue colossale dans le rôle du petit page de *Figaro*. M. Lebel n'est pas de ces artistes pétris de sottise et d'amour-propre qui mendient l'éloge sous les dehors imposteurs d'une modestie menteuse. M. Lebel convient franchement qu'il a, lui Lebel, de l'originalité, du mordant, de la verve, du naturel, etc., etc., etc.... Moi, j'aime M. Lebel.

1re *Femelle*, *Mlle Dejazon*. — Actrice diaphane, impalpable, mais non imperméable, favorisée de 3 pieds de haut sur un pouce de circonférence. Elle est enrôlée pour les reines, les impératrices, les sultanes et généralement toutes les belles femmes quelconques. — Mlle Dejazon est douée d'une sensibilité exquise, elle sue d'un rien et l'eau-de-vie l'incommode... ô bienfaits de l'éducation... M. le directeur a des bontés pour elle.

2e *Femelle*, *Mlle Adeline*. — Joue les ingénues et aime à folâtrer. — Elle a eu 15 ans sous le Directoire, aujourd'hui elle en a 22 et elle dit en soupirant : Dieu! *comme on vieillit!*.... Tous les journaux assurent qu'elle promet de faire une charmante actrice en étudiant encore quelques années. Mais la petite Adeline étudier!! Pest!! Elle étudiera plus tard, laissez-là, elle veut jouer; elle est d'une gaîté étourdissante, elle chiffonne les cravates des messieurs, elle leur pince les joues, elle leur tire les moustaches et puis elle rit aux éclats, puis ensuite elle boude.... puis elle casse son peigne, elle effeuille des roses, et puis elle rit, elle rit toujours... Dieux! qu'elle est enfant! —

3e *Femelle*, *Mlle Sophie Béranger*. — Débutante, elle a plusieurs vices essentiels tels que 18 ans, des yeux bleus, des cheveux noirs, une peau blanche, une petite bouche, un très-petit pied, etc..... Mlle Sophie rougit quand les messieurs la regardent, elle baisse les yeux. C'est une fille sans usage. Elle ne sort qu'avec sa mère! C'est une petite sotte. Elle n'a pas voulu embrasser le jeune premier à la répétition... Je hais Mlle Sophie.

M. Lebel (à Mlles Dejazon et Adeline).

Bonjour, mes anges (il essaie de pincer gracieusement la taille de Mlle Dejazon qui fuit et s'évapore sous sa main en fredonnant un juron moral.)

Mlle Dejazon : d'un ton aigrement noble : — Allons, pas de bêtise; on ne touche pas, à bas les pattes.

M. Lebel persiste en pirouettant gracieusement sur son coude-pied.

Mlle Dejazon : Mais laissez-moi donc, vous me sciez.

Mlle Adeline (en brodant) : C'est vrai, que ces hommes sont embêtant (riant) : mauvais sujet, finissez donc. Elle lui tire les cheveux en folâtrant.

Lebel à Mlle Dejazon : C'est sans doute le début de ce soir qui nous donne de l'humeur.

M. Dejazon : Oh bien! par exemple, ça n'en vaut pas la peine.

Lebel : Vous croyez; elle obtiendra pourtant un joli succès la jolie petite....

Mlle Adeline : N'est-ce pas une horreur de la part d'un directeur de sacrifier les premiers talens à une petite mijaurée sans usage, qui ne sait pas dire deux.

Mlle Dejazon : Et qui rougit devant les hommes.

Mlle Adeline : Et qui ne sait pas s'habiller.

Mlle Dejazon : Et qui veut paraître novice.

Mlle Adeline : Ça crie vengeance.

Mlle Dejazon : Il faut la faire tomber : Conspirons!

Mlle Adeline : Oh oui! j'aime tant à conspirer! je n'ai fait que cela cet hiver avec M. Jules.

Mlle Dejazon, en minaudant gracieusement : — M. Lebel voulez-vous conspirer avec nous... Vous serez bien gentil.

Mlle Adeline (lui saute au cou et lui dénoue sa cravate) : Oh oui, vous serez bien mignon.

Lebel, reniflant la volupté : Allons, méchante, je le veux bien. Je

vous promets de la faire tomber de telle façon qu'elle ne s'en relèvera jamais.... Mais c'est à une condition.

Les deux dames à-la-fois : Oh! dites, dites laquelle?

Lebel, à demi-voix à Mlle Dejazon : Vous savez que j'ai une lettre de change à acquitter après-demain! Si vous vouliez, votre agent de change pourrait solder; et puis mon manteau qui est chez notre tante!! Ça coûterait si peu de chose..... Vous n'auriez qu'à.... (Il lui parle à l'oreille.)

Mlle Dejazon : (souriant)... Allons espiègle, on ne peut rien vous refuser, c'est convenu.... Mais comment allez-vous vous y prendre.

Lebel : Mesdames, cela me regarde, laissez-moi faire, je réponds de tout et vous rirez bien (il se sauve.)

Mlle Adeline : Que diable va-t-il faire?

Mlle Dejazon : Je n'en sais rien, mais je suis sûr qu'il réussira : cette pauvre petite Sophie, comme elle va pleurnicher. Ah! ah! ah! ma foi tant pis, elle le mérite bien.

Mlle Adeline : Aussi, pourquoi vient-elle sur nos brisées.

Le lendemain de cette touchante scène d'intérieur on lisait dans tous les journaux :

« La débutante a obtenu un succès complet, et M. Lebel a été sifflé, M. Lebel a été hué, M. Lebel a été conspué; c'est qu'au milieu » de la pièce nouvelle, et pour dépayser la débutante, M. Lebel » s'est avisé de débiter une tirade du *Mariage de Figaro*, M. Lebel » s'est mis à jouer le rôle du petit page, et le public a accueilli avec » des haros l'espiéglerie de M. Lebel. »

O malheureux Lebel! recueillir de huées, perdre les bonnes grâces du public, la confiance de ces demoiselles, ton manteau, ton argent, ta réputation; friser Saint-Pélagie, et tout cela dans une soirée!!

Alfred Coldreux.

LES AVOCATS QUI NOUS GOUVERNENT.

> Vous prenez un ours qui soit jeune,
> s'il est vieux, c'est la même chose.
> Vernet (*L'Ours et le Pacha.*)

Sous le consulat et sous l'empire, la couronne était un petit chapeau d'ordonnance, et le sceptre un sabre. — Les maîtres avaient le front pâle et les joues maigres, des cicatrices sur le corps, — avaient des habits usés, des bottes rapiécées et mangeaient de deux jours l'un et à l'avenant; les audiences se donnaient sur le champ de bataille.

Sous la restauration, la couronne s'allongea en mître, le sceptre devint une crosse. — Les maîtres tonsurés, roses, potelés, jolis, eurent des rochets en dentelle, des bas violets et des améthystes aux doigts. Le palais du prince prit une forme de confessionnal.

Aujourd'hui, que quelques-uns appellent une seconde révolution, d'autres une seconde restauration, le gouvernement est parleur, et nous sommes gouvernés par les avocats.

Bonnets ronds que l'on appelle, je ne sais pourquoi, bonnets carrés, longue robe noire.

Et de cela gaudissons-nous et battons des mains.

Car si un peintre ancien, conseillant à un cordonnier de rester dans la sphère de son échoppe, a consacré ce mot : *Ne sutor ultrà crepidam*;

Si Voltaire a répondu à M. André, perruquier, qui lui envoyait une tragédie, *faites des perruques*;

Personne n'oserait dire aux avocats faites des plaidoyers.

Je ne veux pas dire par là que les avocats ne savent pas faire de plaidoyers, — au contraire, je veux dire que ce sont des hommes universels, des hommes propres à tout, et je ne serais nullement surpris de voir tel avocat célèbre, réussir parfaitement à faire des tragédies, des souliers ou des perruques.

En effet, un avocat n'est jamais embarrassé, et son esprit trouve admirablement le point juste d'une question.

Demandez à tel avocat que vous connaissez, — si nous aurons une bonne loi électorale.

Sans hésiter, sans balbutier, d'une voix ferme et agréablement cadencée, il vous répondra : *Nous avons sauvé la patrie*, — et il entourera et encadrera cela d'une multitude de fleurs de rhétorique, depuis la *catachrèse* jusqu'à la *litote*, d'une foule de *concetti*, de jolis mots, de charmantes facéties et de délicieux calembourgs.

Demandez-lui si nous laisserons égorger nos frères d'armes de la Pologne.

Sans hésiter, sans balbutier, de la même voix ferme et agréablement cadencée, il vous répondra : *Nous avons sauvé la patrie.* — Le tout entouré et encadré comme dessus.

Aussi il y a là soixante avocats qui applaudissent, et moi j'admire et ne connais rien d'aussi beau.

Aussi, pour tout au monde, je voudrais voir des avocats partout. — Je voudrais en voir à la tête des armées, avec leurs robes noires pendantes sur les flancs des chevaux blancs, hennissant et frappant du pied.

Car alors les soldats auraient d'admirables proclamations.

Non de ces proclamations, brèves et écourtées, où le sujet est à peine effleuré, — comme en faisait Napoléon.

Mais de ces bonnes grosses proclamations divisées en quatre points, avec *exorde*, *narration*, *confirmation* et *péroraison*.

Je voudrais en voir sur le trône, — car alors en réponse aux adresses quelque peu multipliées des villes et des communes, on entendrait non pas de petites allocutions franches et patriotiques, mais de bons gros discours, bien complets et qui fassent dire que le gouvernement n'est pas avare de *paroles*.

Aussi je suis fort surpris que personne n'ait encore pensé à M. Dupin pour le trône de Belgique.

Peut-être à mon admiration, opposera-t-on le sentiment de Bentham, qui dans ses livres, exclut les avocats de toute participation au gouvernement, — ou celui de Mirabeau qui inventa le mot *avocasser* pour exprimer un bavardage inutile, ou de Napoléon qui ne voulait pas entendre parler d'avocats.

Mais Bentham, Mirabeau et Napoléon étaient de plaisans drôles auprès de maître Dupin.

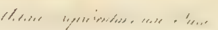


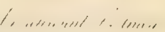
Fantaisies.

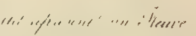
UN LENDEMAIN.

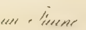
> Enfin, ma chère Éléonore,
> Tu l'as connu ce péché si charmant,
> Que tu craignais, même en le désirant;
> En le goûtant, que tu craignais encore.
> Parny.

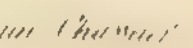
Dominés puissamment dès l'enfance par cette mutuelle affection qui est déjà la naïveté de l'amour, puis séparés par les événemens tu-

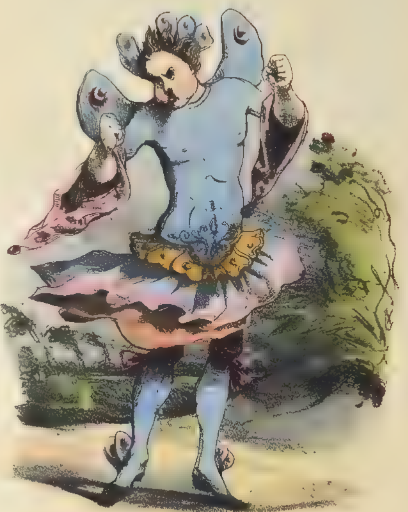
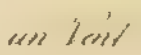


Actrice représentant une Furie

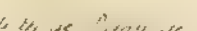


L'Amour

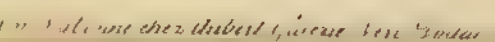


représentant un Fleuve



un Faune



un Chasseur



un Vent


Lith. de Lemercier


chez Aubert, Galerie Véro-Dodat

la Pipe, le Parapluie, la Tabatière, & le Mouchoir.


l'Artiste


Politique


Brule gueule


Ste Pélagie


l'affut


Avant


Pendant


Après


l'Important


l'Amateur


l'Économe


le Riche


Maniaque


Suite des montres


Colin Maillard


l'Héritier

Aubert, Gie Véro Dodat

Lith. de Delaporte rue de l'Abbaye N. 4

multueux d'une vie diversement heurtée, ils se trouvaient réunis par le hasard.

Lui — palpitant d'espoir devant l'avenir.

Elle — le trouble dans l'âme aux souvenirs du passé.

Aussi, confiante dans le compagnon de ses jeunes jours, elle n'implorait de lui que pitié pour sa nouvelle existence d'épouse, de mère, quand au langage de l'amitié, il faisait succéder celui de la passion.

Alors, lui, cherchant dans son cœur généreux le moyen de rassurer une âme timidement aimante, il ne balançait pas à offrir le sacrifice de sa vie pour un seul instant de mystérieux bonheur.

— « Un seul! disait-il, l'œil suppliant, puis après... le secret enfoui sous la pierre muette!

Et, elle, dans son incrédulité de jeune femme, elle souriait à ces protestations du délire. Elle souriait à son ami, mais elle repoussait toujours son amant.

Ils étaient donc là seuls. — Seuls, comme on est pour distiller le bonheur, comme on cherche à l'être quand on ne fait que l'espérer.

Pour échapper l'un à l'autre, tout en étant ensemble, elle lui avait demandé de lire. — Car, pendant ce temps, au moins, elle pouvait le regarder sans craindre ses regards, entendre sa voix sans y répondre, jouir de sa présence qu'elle aimait tant, sans avoir à la redouter. Puis son imagination la faisant heureuse, ses yeux cherchèrent comme un présage dans l'extrémité sombre de son appartement que la lampe n'éclairait pas. Ses pensées s'y réfugièrent comme dans un rêve. Elle écouta l'avenir...

Il lui semblait y voir des ombres caressantes...... comme des songes voluptueux, d'illusions, de bonheur pour plusieurs vies....... Mais, à travers ces nuages, dans le coin tout à fait.... c'était un point si incertain, si noir, qu'elle y voyait une figure lugubre, hideuse.... Et pour calmer l'effroi qu'elle-même se créait, elle regarda son ami et lui rendit son attention.

Arrivé au récit de Françoise de Rimini, lui, plein de trouble, lisait en ce moment avec une chaleureuse ardeur, car, sur ce passage, il basait un vague espoir :

Un jour que nous lisions l'amoureuse aventure
De Lancelot, souvent, pendant cette lecture
Qui nous charmait tous deux de la même façon,
(Nous étions seuls alors et sans aucun soupçon)
Souvent, sans y penser, nos yeux se rencontrèrent,
Et notre front pâlit et nos voix se troublèrent!
Mais un passage enfin dans ce livre si doux
Décida notre sort et triompha de nous.
Quand nous vîmes l'amant de Genèvre en délire,
Imprimer un baiser sur son divin sourire,
Lui, que rien ne pourra me ravir à présent,
Baisa ma bouche aussi, brûlant et frémissant.
..... Et nous ne lûmes pas ce jour-là davantage.

. . . .

Le lendemain, il était nuit partout, — mais nuit sombre et bien noire. L'éclair qui sillonnait la nue montrait tout l'horrible de la nature dans ses caprices furieux, et semblable à la mer houleuse qui enveloppe de ses mugissemens les chants insoucians du riverain, le tonnerre écrasait l'harmonie légère au bruit de laquelle se balançait toute une foule heureuse de plaisirs et de fête.

— Quel étrange orchestre vient contrarier le nôtre? — Si Gustave était ici, il improviserait des stances sur ce majestueux bacchanal. — Gustave!..... comment! ignorerais-tu? — Quoi donc? — Ce matin il s'est brûlé la cervelle. — Bah! et pourquoi! — On ne sait. — Fâcheux. C'était un charmant garçon. — Je ne conçois pas qu'on puisse se brûler la cervelle aujourd'hui, au milieu d'événemens si dramatiques sans en attendre le dénouement. Dans six mois, je ne dis pas; mais aujourd'hui, c'est une folie, parole d'honneur! — Mademoiselle, me permettrez-vous d'être votre cavalier pour la prochaine? — Monsieur, je suis engagée pour les onze premières; à la douzième, ce sera avec le plus grand plaisir. — Trop heureux.

Et, bien loin de là, dans une chambre qu'éclairait douteusement une pâle lumière, était une jeune femme, seule avec ses larmes. — Elle leva les yeux vers l'espace sombre . . . . l'image du bonheur avait disparu. Il ne restait plus que la figure sinistre, la figure lugubre, — mais plus hideuse encore, car elle grinçait un affreux rire...

Le comte Alexandre de B....

Croquis.

HISTOIRE DE GIBERNE.

. . . Et moi qui ai fait la grimace à la mort quand j'ai entrevu sa hideuse tête, j'ai tremblé en pensant que je pourrais la voir encore.

Lord Byron

—*Oh! oui, l'émotion vive est un violent chaos dans la vie!* — dit d'un air tout sentimental, un jeune grenadier au front pâle et aux noirs cheveux, en embrassant de ses deux jambes l'estimable poêle du corps-de-garde.

— Eh bien, alors, comme je vous le disais, messieurs, j'ai fait usage du chaos figuré.

— Oh! contez-nous donc ça, mon ancien. — Contez-nous donc ça, père Julien.

— Oh! mon Dieu! c'est pas la chose d'ambitionner la gloire de narrateur. Mais puisque ça m'est arrivé d'avoir de l'émotion, je vas tout simplement vous dire comment.

C'était en 1823, pendant la guerre d'Espagne, la guerre aux procédés, vous savez, où on ne se tirait pas un coup de fusil sans la préalable politesse d'un coup de chapeau. — Moi, ça m'était encore égal, parce qu'enfin si avec *l'autre* on nous entretenait pour la chose d'être féroces, ceux-là ils nous voulaient modérés. J'étais donc militaire civilisé, sans aller à confesse cependant. Mais ce n'est pas tout. J'avais pour capitaine un homme acharné après moi. — Vous savez, de ces espèces d'olibrius qui, sans raison ni conséquence aucune, s'attachent à mécaniser injustement un homme jusques dans les moindres détails de ses évolutions privées; comme un de ces êtres tracassiers que l' sort vous envoie dans un moment de guignon; un chien fini, quoi.

— Oui, père Julien.

— Pour lors, moi, peu flatté de cette haine disciplinaire, je ne dis encore rien; mais voilà ce que, en matière de rancune, je méditai contre le paroissien. — Dans le cours de mon existence de garnison, j'avais déjà monté quelques factions à Toulon, et, après bien des doutes, bien des réflexions, les souvenirs de ma mémoire me firent acquérir la certitude que mon capitaine n'était autre qu'un forçat des bagnes de Toulon, que je me rappelais parfaitement y avoir vu à plusieurs reprises. — Ainsi débarrassé du poids modérateur de la considération que tout troupier doit à son chef, je me dis : cré coquin! plus d'égards, Julien; et sans expliquer à personne la raison de mes motifs, j'annonçai hautement l'intention d'accueillir par un soufflet la première injustice de l'individu. — Histoire de rire. — A quoi tout le monde d'applaudir, parce que, dans toute affaire chanceuse, chacun

aime mieux la voir entreprendre par le voisin que de s'en charger soi-même.

— C'est bien vrai cela.

— Mais Julien ne recule jamais. Ce que j'avais promis aux camarades, je le fis. Par une belle revue d'inspection, l'individu s'arrête devant moi et me toise des pieds à la tête, comme un honnête homme aurait tout au plus le droit de le faire. Ma tenue était joliment soignée, j'ose le dire, mais v'là-t-il pas que l' particulier finit par me conseiller la salle de police pour apprendre à nettoyer le fourniment. Depuis long-temps la main me démangeait, et la réflexion me paralysait toujours, quand, ma foi, d'aligné que j'étais, je me distrais, et d'un revers du poing, je vous envoie mon vilain être embrasser le cheval du colonel. — Stupéfaction de toute la ligne, silence général; on m'emmène en prison : v'là qu'est bon, je m'y attendais; je ne dis donc encore rien.

Mais quand arriva le conseil de guerre, où le capitaine, mon accusateur, me chargeait avec tout l'acharnement dont il était susceptible, et qu'on me demanda quelle raison avait pu me porter à une pareille extrémité, alors je rompis la dissimulation et déployai mes facultés.

« Colonel, que je dis, je me suis laissé aller à l'apparence fallacieuse d'une insubordination flagrante pour la seule chose de démasquer l'infamie. Maillard, portant les épaulettes de capitaine, n'est autre qu'un forçat échappé des bagnes de Toulon, et, pour toute défense, je demande que, sur-le-champ, l'épaule de Maillard soit mise à nu. »

Là-dessus, je relevai victorieusement ma moustache, en fixant Maillard qui, pour un scélérat, faisait, ma foi, assez bonne contenance pendant qu'on le déshabillait. — Dans ce moment, je l'avouerai, soit effet de l'imagination ou de la peur, la contraction de ses traits me fit presque douter de sa ressemblance avec le forçat; la venette me prit; elle fut encore augmentée par le silence profond du conseil ébahi et par la solennité d'un instant si décisif. Tellement que quand on en vint à enlever la chemise, je sentais mon cœur descendre la garde comme un conscrit.

L'épaule nue, je me précipite dessus pour lire mon absolution dans le signe de l'infamie..... Pas plus de signe que sur ma main. — Je m'étais trompé.

— Oh! mon Dieu!

— Caporal, voulez-vous, s'il vous plaît, me faire l'obligeance d'un verre de punch : ça réchauffera le récit.

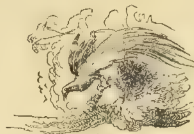
..... Quand je dis que je m'étais trompé, ça en avait tout l'air. Mais le désagrément de la circonstance me rend du cœur, je me ravise, je lève la main, je frappe vigoureusement sur l'épaule de Maillard, et, par l'effet du procédé, je parviens à y voir pour un moment la marque des lettres T. P. — T. P. ça veut dire galérien. C'était tout ce qui me fallait.

L'officier du poste. — Messieurs, voici quatre heures, il faut relever les sentinelles.

Allons silencieusement rêver! — dit le jeune homme au front pâle et aux noirs cheveux.

Le Narrateur, entre ses dents. — Oui, allons rêver — l'arme au bras, — comme dit monsieur, avec ses physionomies de rhétorique; mais en attendant, caporal, faites-moi donc l'obligeance d'un dernier verre de punch; j'en ai trop bu cette nuit, et j'espère que celui-là m'en fera passer l'odeur.

Henri B....



Charges.

— Au dernier des rares concerts donnés cet hiver, un beau jeune homme et une femme charmante se trouvaient assis près l'un de l'autre, comme si le hasard les avait réunis pour entendre l'admirable symphonie qu'on exécutait en ce moment. C'était un morceau de Beethoven, partition aussi pleine de charme que d'éclat.

Il y un moment où tous les instrumens s'arrêtent d'un mouvement spontané. L'effet est merveilleux. Vous n'en avez pas d'idée, si vous ne l'avez entendu. C'est un crescendo, crescendo, crescendo....... Puis, tout-à-coup, un silence complet. Or, cette fois, on entendit distinctement le son d'une petite voix flûtée, qui, prise au dépourvu par le jeu des instrumens, modulait distinctement la fin d'une phrase d'amour. — « Tu m'aimeras toujours! — Oh! toujours! répondit une basse-taille. — Et la symphonie reprit son train.

Eugène Morisseau.



Le Gérant, Ch. PHILIPON.

CONDITIONS D'ABONNEMENT :

La Caricature donne, par an, cent quatre lithographies exécutées par les Artistes les plus renommés. Chaque numéro, composé d'une feuille de texte et de deux Lithographies, paraît très-exactement le jeudi.

L'Administration ne met pas dans le commerce les Lithographies du Journal. Les Marchands ne pourront les obtenir qu'en s'abonnant.

Nota.

Les personnes qui recevraient des exemplaires froissés peuvent, au moyen de l'action d'une presse à papier, faire disparaître les plis. Il faut avoir soin d'exposer préalablement la feuille à l'humidité.

POUR TROIS MOIS, *franc de port*. . . . . . 13 fr.
POUR SIX MOIS, *idem*. 26
POUR UN AN, *idem*. 52

1 *franc de plus par trimestre pour l'étranger.*

On Souscrit :

A Paris, en envoyant, *franco*, un bon sur la poste ou sur une maison de Paris, au grand magasin de caricatures d'*Aubert*, passage Véro-Dodat. — A Lyon, chez *Baron*, libraire, rue Clermont. — A Londres, chez *Delaporte*, Burlington arcade Piccadilly, corner of Burlington garden. — A Strasbourg, chez *Alexandre*, dépositaire des journaux. — A Bruxelles, chez *Dero Becker*, Montagne de la Cour, nº 17. — A Genève, chez *Barbezat* et Compagnie, libraires.

IMPRIMERIE DE DEZAUCHE, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE, Nº 11.

Numéro 16.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, *franco*, à M. A. Audibert, Rédacteur en chef de la *Caricature*, boulevard Poissonnière, n. 25.



17 février 1831.

Les réclamations et envois d'argent doivent être adressés, *franco*, au grand Magasin de Caricatures d'Aubert, galerie Véro-Dodat.

LA CARICATURE

POLITIQUE, MORALE, RELIGIEUSE, LITTÉRAIRE ET SCÉNIQUE.

Caricatures.

LES BACCHANALES DE 1831.

Si l'on vous avait demandé de mettre seize caricatures sur une seule feuille de papier, d'y exprimer une révolution consommée, d'en indiquer une nouvelle, de n'oublier ni les doctrines, ni les personnes qui les représentent, de composer un carnaval politique, et de nous faire trembler d'avoir ri!... Croiriez-vous la chose possible!... L'entreprise était difficile; mais la Caricature se devait à elle-même de dominer la bouffonnerie des rues, celle des affaires publiques, et celle des orateurs... Pour réussir, il a suffi de regarder, d'entendre et de copier.

Il y a dans la Caricature de Grandville une traduction si vive de l'histoire contemporaine, que l'on croit lire une page où Molière, Juvénal et Tacite ont déposé tour-à-tour leurs pensées diversement originales.

Où est l'article de journal qui ait plus artistément stigmatisé la politique de notre diplomatie que ce costume de Polonais loué à notre ministère. —

Un habit d'arlequin est réclamé par un pair de France!... Quoi, un seul!... Ah! l'honnête homme. Eh! qui ne pouffera de rire en voyant un avocat célèbre déguisé en homme de courage et M. G.... en carmagnole, lui disant : — Tu as beau faire, tu as peur!...

Puis l'Académie enveloppée dans les bandelettes d'une momie restant immobile dans une sorte de *statu quo* metterniquois... Oh! comme on voit bien qu'elle a dû élire Viennet, et refuser Benjamin Constant...

La liberté sort de l'hôpital, soutenue par l'*Avenir* en charlatan, et par un vétéran dont la *dégaîne* historique est si admirablement bien rendue, qu'il y a dans cette figure toute une biographie inexorable. Ne rend-elle pas le dévouement senile d'un amant fidèle jusqu'au tombeau!

Le pape et la papesse dansant une valse, sont de ces figures que rien ne saurait payer. La ravissante papesse ayant un vieux pape qui défaille entre ses bras et se retient de galoper.... est peut-être une double épigramme : Est-ce Rome qui chancelle devant un nouveau culte étourdi!

Mais voyez les ruines de la Contemporaine déguisée en amour, faisant reculer un célèbre abbé revêtu des insignes de la folie, et qui néanmoins conserve assez de bon sens pour apercevoir, derrière lui, l'antagoniste de Lisfranc, le plus célèbre de nos chirurgiens qui redoute pour *l'avenir* les suites de cette rencontre. Tout est là, même Rossini, qui joue un air à réveiller les morts... Mayeux prend le costume de Napoléon, et le plus gros citoyen de France considère la défroque de Charles X, pendue à un clou!...

Mais voici la création la plus prophétique! Six jours avant les vengeances populaires, l'impitoyable dessinateur montrait l'archevêque tenant d'un bras la palme du martyre, de l'autre un verre de vin de Champagne, et faisant la nique aux vainqueurs de juillet qui ont de grands nez.

Il y a dans tout cela des leçons pour tout le monde, et nous ne savons pas si l'expression du temps présent, lithographiée d'une manière si incisive, suggérera quelque pensée utile aux pantins politiques; s'ils s'occuperont de redresser les griefs; — s'ils voudront voir ce qu'il y a entre les St-Simonistes et l'abbé de Lamen...., entre l'abbé de Lamen.... et l'archevêque de Paris?.... l'anarchie, la royauté, les saturnales populaires!... un croque-mort!

Napoléon devenant la proie de Mayeux est la satyre des déplorables tentatives que les vaudevillistes ont fait de mettre la Colonne en pièces de six liards.

Nous sommes de notre avis, de l'avis de cette honnête et bonne Caricature qui rit tant, tant et tant d'un député du centre laissant tomber ses brioches à l'approche de M. Mauguin, dont les discours l'effrayent, qu'elle laisse tomber elle-même son fouet et son bonnet. — *Rideamus quoque.*

Alfred Coudreux.



Fantaisies.

CI-GIT LA MUSE DE BÉRANGER.

Cette fille si belle
A quitté pour toujours
La dépouille mortelle
Qu'elle dût aux amours.
De sa voix qu'on accuse,
Ce cri fut le dernier :
Français, pleurez la muse
Du pauvre chansonnier.

Sa vie était brillante
Au soleil des trois jours;
Mais une fièvre lente
En a terni le cours.
Mon pays, l'on t'abuse!
Entends-là s'écrier :
Français, pleurez la muse
Du pauvre chansonnier.

Une inquiète flamme
A ranimé ses yeux,
Quand, pensive, son âme
Remonta dans les cieux;
La liberté confuse
Effeuillait un laurier!
Français, pleurez la muse
Du pauvre chansonnier.

O toi que l'on immole,
Cherche à travers tes pleurs,
Peuple, qui te console
En tes jours de malheurs.
On lisait ton excuse
Aux murs de son grenier!...
Français, pleurez la muse
Du pauvre chansonnier!

Héros de la Belgique,
Courageux Polonais,
Qui de sa voix magique
Attendiez les bienfaits,
Dupin vous désabuse;
Il est son héritier.
Français, pleurez la muse
Du pauvre chansonnier.

Le comte Alex. de B....



Croquis.

LA COUR DES MESSAGERIES ROYALES.

C'était un de ces voyageurs incommodes et peu sociaux, qui sont dans une voiture comme un pourceau résigné que l'on mène les pattes liées au marché voisin. Ils commencent par s'emparer de toute leur place légale, grognent un peu, et finissent par s'endormir sans aucun respect humain.

H. Balzac.

De tous les endroits publics ouverts au besoin, à l'inoccupation ou à l'observation des Parisiens, il en est peu qui présentent une plus grande variété de situations et de détails que la cour des Messageries royales, vaste théâtre de tous les genres d'émotions, de toutes sortes de sensibilités, de scènes tout à-la-fois intéressantes, bizarres et fantasques.

Dès le matin, l'on voit arriver par toutes les issues un grand nombre d'amis du voyageur matinal, qui, après avoir passé une partie de la nuit à fermer ses malles, a succombé au sommeil qu'il avait bravé jusque là, et auquel d'agréables songes font oublier l'heure du départ.

Ses parens arrivent à leur tour avec des yeux tout gonflés par l'envie de dormir, et qui, faute de sommeil, ne demandent qu'à pleurer. Les femmes, toujours sensibles, ont négligé les toilettes pour arriver plutôt; les amis sincères, tristes et silencieux, se promènent en songeant à leurs affaires, et toutes ces différentes raisons tiennent éloignés les uns des autres des gens tous venus pour le même objet.

Cependant le temps s'écoule, la cour s'emplit, les chevaux arrivent, les postillons jurent, les ballots sont pesés : l'activité qui règne distrait toutes les rêveries, alors on se reconnaît, on se salue, on entre en conversation, on se fait mutuellement part du regret qu'on éprouve du départ d'un ami dont on énumère toutes les qualités, et le voyageur attendu n'arrive pas. — On le remarque, mais qu'y faire? — Une dame propose d'envoyer chez lui, parce qu'elle pense bien que personne ne l'engagera à y aller elle-même. — Tout le monde convient que c'est ce qu'il y a de mieux à faire, mais personne n'y va. — D'ailleurs il y a encore cinq minutes, il va sans doute arriver, et l'on reprend la conversation.

Sept heures sonnent : le postillon enfourche son grand cheval, un gros homme sort du bureau, la liste des voyageurs en main, et le cri fatal : *en voiture* à la bouche. A ces mots, toutes conversations raisonnables cessent; de tous les coins de la cour on s'élance sur la voiture; on se presse, on se pousse, on l'entoure; on dirait que tout le monde veut l'envahir et personne n'y entre. Déjà on a appelé trois individus, et le premier est encore balotté entre les embrassemens inconsolables. On ne peut plus se séparer, on a l'air attaché l'un à l'autre, la douleur, la confusion engendrent les méprises, les femmes jolies sont plus souvent ou mieux embrassées. Enfin, on monte, les portières se ferment et les adieux continuent toujours : les uns crient comme des noyés sans pouvoir se faire entendre, d'autres se parlent des yeux et se comprennent mieux. Le coup de fouet du départ retentit, accompagné des cris glapissans de *bon voyage! adieu! merci!* La maison roulante s'ébranle lourdement, disparaît, et avec elle la foule des âmes sensibles.

Alors, les amis du retardataire qui sont venus pour pleurer aussi, sont fort mécontens. Ils restent seuls de cette quantité de personnes qui les entouraient tout à l'heure; ils s'indignent de la négligence insouciante du cher ami : on avait fait son éloge à l'unanimité, maintenant commence le chapitre des défauts...... Mais le voilà qui arrive.

peu d'amis l'attendaient déjà, une douzaine le suit encore. Il



sez étroite, à un quart de lieue de la ville et qui était l'endroit du ren-





Trop peu d'amis l'attendaient déjà, une douzaine le suit encore. Il court tout haletant, embarrassé d'un pesant carrick, un sac de nuit d'une main, un porte-manteau de l'autre : aussitôt on s'élance vers lui, on lui saute au cou, on lui dit en l'embrassant tendrement que la voiture est partie...... Alors il jure, il tempête, repousse toute caresse, brusque toute affection et monte précipitamment dans un cabriolet qui lui promet de ratraper la diligence. C'est ainsi qu'il quitte une troupe d'amis dont il n'a pas partagé l'émotion qu'ils venaient pour éprouver, et eux se retirent contrariés de ce qu'il ne s'est pas levé plus matin pour consacrer à l'amitié les quatre minutes de rigueur réservées aux doux épanchemens d'une sensibilité gesticulaire.

Voilà le riche parti, il n'a pas fait attention à l'empressement affecté de ses parasites où de ses débiteurs. C'est fâcheux pour eux. Mais remarquons, pour ce nouveau départ, les adieux modestes et attentionnés de l'humble cultivateur, entouré de sa femme, de sa fille et de son fidèle chien. Ici, point de cris, point d'exclamations, toute la sensibilité de cette scène touchante est concentrée, et par là, plus expressive encore. Une larme vient mouiller la paupière de ce père bien aimé. Il a embrassé sa femme et sa fille chéries, déjà la voiture qui l'emporte est bien loin, et les yeux fixés à terre, toujours à la même place, elles n'ont point encore songé à se consoler mutuellement.

Point d'apparence de prochain départ et la cour est encore pleine. Que font donc tous ces gens, le nez en l'air et en si grand nombre? — Ils attendent. — C'est encore bien pis qu'auparavant. Là chacun est poussé un peu par curiosité, un peu par l'envie de revoir quelqu'un absent depuis long-temps, par le besoin de savoir d'où il vient, où il va, ce qu'il compte faire, et surtout par le désir de lui donner une preuve d'amitié sincère, en étant un des premiers pendus à son cou.

Mais l'ardeur des chevaux ne répond point à l'anxiété de toutes ces diverses impatiences. Enfin, un roulement sourd, accompagné de hénissemens, se fait entendre; alors, toute la population attendante s'élance sur la diligence, l'accompagne en sautillant jusqu'au lieu où elle s'arrête, pénètre des yeux dans tous les recoins, en obstrue les portières, en arrache et s'en dispute les voyageurs. Les trois quarts au moins de ceux qui se pressent si fort, le font inutilement; ce n'est point la voiture qu'ils désirent, mais comme ils n'en sont convaincus que plus tard, ils restent en place entre les attendans et les attendus, coudoyés, heurtés, poussés et témoins d'une joie qu'ils ne partagent point. Impossible de faire un pas, on s'embrasse, on se questionne de tous côtés sans répondre nulle part, et la foule ne se détache enfin de la voiture dont on dirait qu'elle fait partie, que quand quelque malle tombée de l'impériale, vient troubler la commune joie et éclaircir les rangs des obstruans. Alors on va à l'écart, c'est-à-dire au milieu de la cour. Là on respire, on s'embrasse encore, on pleure de rechef, on questionne toujours. Mais les élans de l'amitié sont troublés de nouveau : cinq chevaux d'une autre diligence arrivent au grand trot, qui renversent et culbutent tout ceux que l'émotion a empêchés d'entendre le *gare!* blasphémateur d'un postillon courroucé. Pour le coup, la foule effrayée, et déjà bien moindre, se réfugie le long des murs et se disperse en autant de groupes qu'il y a de voyageurs débarqués. Les fiacres et les citadines en débarrassent la cour peu à peu, et bientôt d'autres scènes vont remplacer celles-ci.

Henri B......



Charges.

UNE CHARGE DE DRAGONS.

La vie que mènent les officiers, dans certaines garnisons de province, est aussi uniforme que possible. Un café qu'ils adoptent devient leur rendez-vous ordinaire pour les soirées. Tout bourgeois y est fort mal reçu et devient pour ainsi dire la victime de quelque plaisanterie. On y passe en revue les personnes de la ville, on médit des femmes que quelques indiscrets nomment au risque de les compromettre; à part cela, l'ennui y est complet et la monotomie parfaite. C'était précisément l'état dans lequel étaient les officiers tenant garnison à Carcassonne, lorsqu'un deux, Renaud, sous-lieutenant, entra un matin au café avec un petit monsieur, porteur d'un gros nez et d'un énorme ventre, le tout monté sur des jambes courtes et enveloppé dans un bizarre costume de voyage. Ils s'assirent, et le petit homme demanda gravement au garçon deux tasses de café. Deux ou trois officiers qui se trouvaient là, commençaient déjà à rire entre eux de la tournure toute bourgeoise du pékin, — puisqu'à en croire M. Dupin, on appelait ainsi, avant la révolution, tout citoyen sans colbak.

— Je suis sûr que j'ai vu Monsieur à Pontoise, dit Rouzé, l'un deux, en s'avançant vers la table où étaient assis les deux arrivans. — Non, Monsieur, non pas à Pontoise, répondit Durandin (c'était le nom du petit bon homme), en souriant d'un air fort satisfait, si j'ai eu l'honneur d'être vu par Monsieur, ce ne peut être qu'à Gisors que je quitte pour la première fois de ma vie, continua-t-il en poussant un soupir. — Parbleu, c'est cela, à Gisors, où diable ai-je été dire à Pontoise, certainement c'est à Gisors : je me souviens bien de la figure de Monsieur, il a une de ces figures qu'on n'oublie pas. — Vous êtes bien bon, Monsieur, dit Durandin en se levant pendant que Rouzé se retournait pour rire.—Rouzé, dit Renaud, je dois te prévenir que Monsieur est un de mes amis nouvellement arrivé de Gisors, qu'il m'est recommandé, et je te prie de finir tes mauvaises plaisanteries, car l'insulter c'est me blesser aussi. — Mauvaises plaisanteries n'est pas le mot, mon cher l'emporté, j'ai vu Monsieur à Gisors, et je veux embrasser une vieille connaissance : en disant cela, Rouzé serrait Durandin à l'étouffer; enfin, il le lâche rouge comme une écrevisse cuite, en se sentant rudement poussé par Renaud avec qui il se dispute, pendant qu'un autre officier s'avance vers Durandin, qui était tombé sur un tabouret et répétait en se tâtant les côtes : diable d'homme, je suis sûr que j'en ai au moins une ou deux de brisées, pourquoi suis-je venu à Carcassonne? Le militaire lui assure que Rouzé s'amuse à ses dépens, et qu'il doit en demander raison. Oui, certainement, reprend Durandin, parce qu'on a vu les gens à Gisors, — bien jolie petite ville du reste, — est-ce une raison pour les serrer à les étouffer; s'il n'en a pas d'autre à donner, ce n'est pas la peine de lui en demander. — Monsieur te demande raison d'une pareille conduite, crie l'officier en courant à Rouzé, et tu ne peux t'y refuser. — Qu'elle est votre arme, Monsieur? dit Rouzé, se tournant aussitôt vers Durandin, que Renaud regardait tout étonné de voir faire une pareille proposition.—Mon arme?... mais je n'en ai pas, répond Durandin en se tâtant, je n'en ai pas; de qu'elle arme Monsieur veut-il parler? On lui explique le mot *raison* qu'il ne comprenait pas du tout techniquement, on lui persuade qu'il est impossible de reculer, que l'honneur de Gisors qu'il représente, se trouve même engagé, et pendant que l'on tient Renaud écarté, on convient de l'heure et du rendez-vous.

Pourquoi suis-je venu à Carcassonne? répétait Durandin, en se promenant auprès des ruines d'une petite cabane sur une pelouse assez étroite, à un quart de lieue de la ville et qui était l'endroit du ren-

dez-vous. Il n'arrive pas. Sous prétexte que cela pourrait lui faire tort à son régiment, il n'a voulu aucun témoin et m'a surtout prié de ne pas emmener ce Renaud, qui du reste a l'air assez bon enfant; mais cependant il est camarade de l'autre; peut-être que....... Pourquoi diable suis-je venu à Carcassonne?

Enfin, Rouzé paraît avec d'énormes pistolets qui font un désagréable effet sur son partner. Je suis désolé, Monsieur, d'avoir tant tardé; la nuit approche. — C'est vrai, nous pourrions, si vous vouliez, remettre à demain la partie? dit Durandin enchanté de gagner du temps. — La nuit approche, continue Rouzé, il faut nous dépêcher. En effet, la nuit tombait et le brouillard qui couvrait la ville laissait seulement apercevoir quelques lumières, quand Rouzé tout en disant de se hâter, fut prêt. Durandin n'était pas pressé, et aurait préféré qu'on ne se vit plus du tout, mais son adversaire, s'effaçant de son mieux, lui dit, que comme insulté, il devait tirer le premier.

La pulsation archi-précipitée des artères du malheureux Durandin, plutôt que l'envie de se défaire d'un homme qui en voulait à sa vie, lui firent lâcher la détente de l'arme qui tremblait dans sa main, mais le hasard le servit mieux que son adresse, et, le coup parti, Rouzé tomba frappé. — Désolé de son bonheur, en voyant son rival rouler à terre en se débattant, Durandin courut à lui pour lui prodiguer un peu de liqueur, dont la précaution l'avait fait se munir. Après en avoir humé quelques larges gouttes, le blessé lui dit d'une voix mourante : je suis si coupable, Monsieur, que je n'ose espérer de vous mon pardon...... Ma blessure est mortelle, je le sens.... Mais il me serait bien pénible de partir sans revoir mes amis.... Si vous pouviez.... — Certainement, brave jeune homme, dit Durandin tout en pleurs, certainement, je vais courir les chercher. — Quoi! pouvez-vous m'abandonner dans cet état? Voulez-vous donc, en revenant, ne trouver qu'un cadavre? Si j'osais vous prier...... Peut-être qu'en m'aidant à marcher.... Mais non, il m'est impossible de faire un pas, je suis trop faible. — Je vais essayer de vous porter, lui dit Durandin, et après bien des efforts pour le charger sur ses épaules, il s'achemina vers la ville en répétant tout bas : pourquoi diable suis-je venu à Carcassonne? Pour mon début, je tue un officier de cavalerie légère, et il est lourd comme un gendarme. C'est qu'en effet, le moribond était fort pesant, et ses longues jambes éperonnés qui battaient dans celles de Durandin, rendaient la marche de celui-ci singulièrement pénible. Après un court trajet, la fatigue l'obligea à se reposer un instant; mais sur de nouvelles plaintes du blessé dont les convulsions devenaient effrayantes, il le reprit et le porta trente pas plus loin, où il fut encore obligé de le lâcher. Enfin, après bien des peines et bien des haltes, ils ne se trouvèrent plus qu'à une petite distance de la ville. Le pauvre Durandin, aussi harassé que sa victime, haletait à faire trembler le feuillage. — Oh! homme bon, sensible et généreux, dit d'une voix éteinte l'officier de dragons, je ne veux pas abuser plus long-temps de votre vertueux courage; laissez-moi ici, et je crois qu'en courant chercher mes amis, vous arriverez encore avant que mon âme errante sur mes lèvres, se soit envolée. Courez, courez vite, vous les trouverez sans doute au café, et Durandin, déjà en nage, part haletant pour arriver à temps.

Que vais-je leur dire? Se demandait-il, en arpentant les rues de Carcassonne, tenant son ventre et essuyant son front; que résultera-t-il d'un pareil début? Peut-être beaucoup de désagrément pour moi, naturellement si paisible, aussi pourquoi suis-je si adroit! Et surtout pourquoi suis-je venu à Carcassonne?

En disant cela, le malheureux Durandin ouvrait la porte du café, l'œil en larmes et l'air fort contristé, comme doit le paraître tout honnête homme qui vient confesser un homicide. Mais qu'elle fut sa stupéfaction, jugez-en, quand il aperçut devant lui, qui? le mystificateur Rouzé, lequel, après s'être fait porter tout un quart de lieue par l'obligeant Durandin de Gisors, avait gagné plus lestement que lui le café pour l'y recevoir au milieu des éclats de rire de la compagnie.

Eugène Morisseau.



PRIX D'ABONNEMENT :

La Caricature donne, par an, CENT QUATRE Lithographies exécutées par les Artistes les plus renommés. Chaque numéro, composé d'une feuille de texte et de deux Lithographies, paraît très-exactement le jeudi.

L'Administration ne met pas dans le commerce les Lithographies du Journal. Les Marchands ne pourront les obtenir qu'en s'abonnant.

POUR TROIS MOIS. . . . . 13 fr.

1 FRANC DE PLUS PAR TRIMESTRE POUR L'ÉTRANGER.

On souscrit, en envoyant *franco* un bon sur la poste ou sur une maison de Paris, à **M. Aubert**.

On Souscrit :

A PARIS, au grand magasin de caricatures d'AUBERT, galerie véro-dodat.
A LYON, Chez Baron, Libraire, rue Clermont.
A LONDRES, Chez Delaporte, Burlington arcade Piccadilly, corner of Burlington garden.
A BRUXELLES, Chez Dero Becker, Montagne de la Cour, n° 17.
A GENÈVE, Chez Barbezat et Compagnie, Libraires.

Nota. Les personnes qui recevraient des exemplaires froissés peuvent s'entendre avec un Libraire dont les communications avec Paris soient fréquentes, lequel les leur ferait parvenir intacts. Au reste, l'action d'une presse à papier fait disparaître les plis. Il faut avoir soin d'exposer préalablement la feuille à l'humidité.

Le Gérant, Ch. PHILIPON.

IMPRIMERIE DE CH. DEZAUCHE, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE, N° 11.

Numéro 17.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, *franco*, à M. A. Audibert, Rédacteur en chef de la *Caricature*, boulevard Poissonnière, n. 25.



CASTIGAT RIDENDO MORES

24 février 1831.

Les réclamations et envois d'argent doivent être adressés, *franco*, au grand Magasin de Caricatures d'Aubert, galerie Véro-Dodat.

LA CARICATURE

MORALE, RELIGIEUSE, LITTÉRAIRE ET SCÉNIQUE.

Caricatures.

UNE FAMILLE POLITIQUE.

De toutes les croyances religieuses et politiques, il en est une qui, sans appui de prêcheurs ni d'enseignement, réunit le plus grand nombre de partisans : c'est que, dans la vue philanthropique du bien-être général, il faut d'abord songer au sien propre, et que mieux vaut se classer parmi ceux qui peuvent distribuer le bienfait que parmi ceux qui le reçoivent.

Mais, le moyen d'accroître un bien-être en proportion d'une ambition raisonnable!

Voilà la difficulté.

Parvenir par son mérite personnel! C'est fatiguant, quand mérite il y a. Raison de plus, quand mérite il n'y a pas.

C'est ce qui explique le métier du dévouement au trône et à l'autel, profession pleine de charmes, il y a quelques vingt ans, parce qu'on n'était jamais mis à l'épreuve. Une seule opinion, celle de l'obéissance passive, régnait alors et rendait l'opposition peu redoutable. Ainsi donc, faire tous les trimestres un tour à la caisse du grand livre, tous les quinze jours un bon mot au petit lever du monarque, et tous les ans une protestation d'amour et de fidélité, tel était le rôle de ces titulaires des royales faveurs qui étaient transmises de générations en générations. Car alors le dévouement aussi pouvait exploiter le privilége de l'hérédité.

Mais, hélas! depuis cet âge de rubis, de combien de difficultés et de périls n'a pas été hérissée cette branche industrielle, de toutes la plus innocente et la plus commode! Comment, au milieu des plus violentes secousses politiques, deviner l'idole future pour préparer l'encens, l'entourer assez tôt pour profiter de sa fortune, et se retirer à temps pour ne pas rouler dans sa chute.

C'est ce que comprit parfaitement le marquis de Grippard, qui, après quelque velléité de fidélité héréditaire, fut trop heureux de conserver sa tête d'ex-pensionnaire au Grand-Livre, grâce au crédit d'un sien neveu, jacobin enragé, qu'il avait si souvent blâmé de partager les idées appelées nouvelles en 1790.

Ayant eu un arrière-grand-oncle ambassadeur de France auprès du Grand-Turc, le marquis Grippard s'était toujours supposé de grandes inclinations diplomatiques. Il jugea à propos de les consacrer à l'amélioration de la partie du dévoûment appliqué aux circonstances difficiles.

A compter de ce jour, il étudia la révolution et la comprit. C'est qu'il n'était point aveuglé par l'esprit de parti. Il n'avait pris que celui d'exploiter toutes les circonstances possibles au profit de sa famille. Pour monopoliser le dévoûment en général, il fit représenter chacune de ses nuances par un Grippard en particulier.

Il pria madame la marquise de s'arranger de façon à ne lui donner que des garçons, les filles étant peu propres à recevoir des instructions diplomatiques.

Bientôt, la famille des Grippard, qui avait offert l'image si touchante d'un parfait accord au temps du grand livre, fut divisée par l'exaltation des opinions les plus contraires.

Le marquis de Grippard se fit attacher après un grand sabre et partit pour l'armée de Condé.

Son fils aîné apprit à faire de l'éloquence patriotique à la tribune des Cordeliers.

Édouard, son neveu, gagna ses épaulettes en défendant le drapeau républicain, ce qui servit de titre à la marquise, restée à Paris, pour obtenir une bourse au plus jeune de ses fils, le petit *Torquatus*.

Les victoires de l'armée de Condé furent très-rares, comme on sait, et, pour comble de malheur, le jeune Grippard ne réussit pas dans la carrière oratoire. Mais les succès d'Édouard couvrirent le déficit de cette fraction malheureuse de dévoûment, et, pendant cette époque de l'exploitation en commun, tous les membres de la famille des Grippard vécurent des dépouilles de la conquête d'Italie.

Pendant ce temps, le petit Torquatus était couvé dans des sentimens de buonapartisme nerveux, et il arriva à temps pour combler par le dévoûment le plus brutal la lacune qu'occasionna dans la fortune de la famille la destitution de son cousin Édouard, impliqué dans une conspiration républicaine.

Mais le bien-être de Grippard périclitait considérablement. Il fallait prendre un parti. Édouard prit la poste et du service dans l'armée russe. Madame la marquise utilisa une protection au ministère pour procurer des places à ceux qui en sollicitaient; et Grippard aîné fit des recherches historiques pour prouver clair comme le jour la bâtardise des prétendans au trône, qui pensionnaient monsieur son père.

Décidément la fortune semblait favoriser plus particulièrement la fraction de dévouement-Grippard résidant à Paris, lorsque le premier Cosaque qui galoppa dans cette superbe capitale culbuta leurs brillantes espérances. Elles furent relevées par Edouard le moscovite et le marquis de Grippard qui ramenaient triomphant le souverain légitime depuis trop long-temps en disponibilité.

Tant que vécut l'homme du destin, Torquatus ne prit aucune destination. Une forte pension secrète l'indemnisait des violentes scènes d'ultracisme que le marquis croyait lui devoir faire en public.

Mais une fois la gloire d'un demi-siècle recouverte d'un peu de terre, Torquatus se laissa imposer le commandement d'un régiment. Son frère répara ses anciens libelles en publiant *les Crimes secrets de l'Ogre de Corse*. Les Grippard, réunis par le manque de dissentions savouraient en famille la volupté du nouveau Grand-Livre.

La bombe de juillet vint jeter la famille politique dans la plus grande anxiété. La diplomatie du marquis ne pouvait rien démêler de l'avenir dans un présent aussi brutal. Par précaution, la marquise fit plusieurs cocardes. Son mari se rendit à Saint-Cloud, Édouard commanda une barricade populaire, et son cousin, après avoir écrit à Torquatus de faire prendre à son régiment les couleurs tricolores, composa une réfutation victorieuse de la naissance du duc de Bordeaux.

Tant d'activité caméléonienne n'était encore rien pour la gloire des Grippard, et, la semaine dernière, la place de Saint-Germain-l'Auxerrois a été le théâtre des prodiges du dévouement subdivisé.

Madame la marquise de Grippard, en grand deuil, faisait une quête en faveur des gardes royaux blessés pendant la cérémonie funèbre à laquelle assistait son époux, en habit vert-pomme et décoré de la croix de Saint-Louis. Mais bientôt il fut saisi au collet par un garde national. C'était Édouard qui conduisit son oncle en lieu de sûreté pendant que Grippard l'aîné excitait la population à jeter les prêtres à l'eau.

Aujourd'hui, la famille politique n'est pas assez nombreuse pour fournir des dévouemens à toutes les prétentions de l'époque. Grippard aîné est préfet et Philippiste. Torquatus est colonel, criblé de décorations et Reichdatiste, Édouard est républicain hydrophobe et M. le marquis est Carliste. Il est parti hier pour Holy-Rood. Aussi, dans ses prévisions diplomatiques, il a prié son épouse de s'arranger de façon à lui envoyer avant peu un petit Grippard, qui, élevé près du duc de Bordeaux, fera dans quinze ans un puissant Henri-Quintiste, capable de soutenir alors l'honneur de la famille.

Alfred Coudreux.

L'ARCHEVÊQUE A TOUJOURS ÉTÉ FARCEUR.

— Deux gardes nationaux. —

— L'archevêque a toujours été farceur.
— Très-farceur même.
— Pour lors, il paraîtrait qu'on a contre lui des preuves?...
— Des preuves écrasantes.
— On a trouvé à l'Archevêché des abominations?
— Des vraies abominations. Il n'y avait que d'ça dans l'archi-épiscopal. En livres, en soutanes, en bouteilles, en effets, en haut, en bas, partout, enfin toujours des horreurs.
— Comment, c'est possible!
— Comme j'ai l'honneur de vous le dire. C'est au point, Monsieur, qu'on a trouvé, dans un coin, bien caché.... (*Il lui parle bas à l'oreille.*)
— Vraiment!!!!!!

(Ici un roulement et l'interlocuteur court aux armes.)

Le garde national resté seul · — Je n'ai pas entendu ce qu'il m'a dit avec son air de mystère, mais c'est égal, ce devait être quelque chose de bien profane, de bien répréhensible. Un archevêque, un prélat!... Ah! faut-il qu'un prêtre soit un crocodile d'immoralité!

Voici comme les gens qui n'ont rien vu jugent un des meilleurs vivans de l'époque. Ils l'accablent de tous les reproches de leur ignorance. Au lieu que le peuple qui y était, qui s'est chargé, lui, du déménagement de l'archevêque, est plus indulgent à son égard. Il ne l'accuse point, il ne crie point au scandale. Seulement il avoue avec naïveté, et preuve en mains, que l'*Archevêque a toujours été farceur.* (Voir la lithographie de Raffet.)



Fantaisies.

FANTAISIE DES GENS DU ROI.

LES BULLES DE SAVON*.

. . . . Considérant qu'il est faux et calomnieux de dire que *le Gouvernement* n'a pas accordé tout ce qu'il avait promis et tout ce qu'on avait droit d'attendre de lui.

Considérant que la Charte est bien une vérité, puisque tout Français est libre d'écrire ses opinions, pourvu qu'il ait seulement mille écus de rente.

Considérant, qu'en raison du prix où est le beurre, le Gouvernement est établi au meilleur marché possible.

Considérant, que si les maires ne sont pas nommés par le peuple, ils le sont par le roi, ce qui est absolument la même chose.

Considérant que les élections sont très-populaires, puisque le cens a été diminué de 45 centimes.

Attendu qu'il est bien prouvé que nous jouissons de la meilleure des..... libertés,

Mandons et ordonnons, etc., etc.

* Les journaux ont annoncé que la lithographie connue sous ce nom avait été publiée par *la Caricature*. Ce dessin, trop incorrect pour être donné à nos abonnés, était publié par M. Aubert, Éditeur de notre journal; c'est ce qui a donné lieu à l'erreur de nos confrères.

La Caricature (Journal)

Modes Françaises


1500


1720


1780


1790


Tricotteuse à la convention


1793


an 4


an 7


an 9


1808


1810


1813


1818


1823


1826


1831

Ed. Morel

lith. de Delaporte

on s'abonne chez Aubert, Editeur du Journal la Caricature
au grand Magasin de Caricatures, Galerie Véro-Dodat



L'Arbitraire a toujours du pouvoir

En vertu de ce mandat, décerné (vu la gravité du cas) contre l'Auteur, contre l'Éditeur et contre l'Imprimeur, les épreuves de la Caricature représentant *le Gouvernement* qui s'amuse à lancer des bulles de savon, sur chacune desquelles on lit une belle promesse, ont été saisies chez l'Éditeur, et la pierre chez l'Imprimeur....

Cette acte de rigueur prouve la force du pouvoir, et l'artiste sera bien embarrassé, sans doute, pour justifier sa calomnieuse plaisanterie. Nous tiendrons nos lecteurs au courant de ce grave procès, qui serait naturellement du domaine de *la Caricature*, quand même l'auteur du dessin en question ne serait pas le gérant de cette feuille.

Notre promesse ne sera pas une bulle de savon; mais probablement cette affaire s'en ira comme nos espérances... en fumée.

Ch. Philipon.

Croquis.

L'AGACE.

—

Près de l'Agace malfaisante,
Ce soir en venant j'ai passé.
Jadis on me disait que quand sa voix méchante
Vous poursuivait, aigre et perçante,
C'était un signal assuré
D'un malheur par elle annoncé!
C'est un proverbe de village
Dont on m'effrayait au jeune âge,
Et ce souvenir m'a glacé.

Alors, rêveur et solitaire
Auprès du bois que je chéris,
Je me souvins bientôt qu'un soir ma pauvre mère,
En revenant vers sa fille si chère,
De l'Agace entendit les cris.
« O bon ange du paradis,
» Disait-elle tout en alarmes,
» O bon ange, voyez mes larmes,
» Et que mes enfans soient bénis. »

Combien de pleurs j'ai vu répandre,
Et de malheureux soupirer.
Hélas! quand le destin, que nul ne peut comprendre,
A décidé que l'herbe tendre
Avant son temps devait tomber,
Quelle main pourrait l'empêcher?
Ainsi ma mère en ses alarmes,
En vain à l'ange offrit ses larmes,
L'ange ne put la protéger.

Et sa fille, qu'en sa pensée,
Elle entendait rire et chanter,
Sa fille en son printemps, comme la fleur tombée.
S'en fut dans la tombe glacée.
Et sur la cime du rocher,
L'Agace aimant à se percher
Autour de l'arbre tutélaire,
De la tombe alors solitaire
Long-temps est venue agacer!

A. B....

AVIS.

Un artiste mourut à Bicêtre il y a quelques années, depuis ce temps, son père, vieillard de 84 ans, ne vit que des faibles secours que peuvent lui procurer les anciens camarades de son fils.

Un proche parent de ce malheureux est procureur-général, député, etc., etc. On nous assure que le vieillard n'a jamais rien reçu de lui. Nous prendrons des informations, et si le fait est vrai, nous jetterons le nom de l'honorable à la foule. Le scandale est trop souvent exploité par de honteuses passions. Nous nous proposons de lui donner un but plus noble. Que ceux qui ont des oreilles entendent!

LA PREMIÈRE CHARGE.

Laborieux par boutade et trop insouciant pour vouloir acheter un bien-être à venir par une servitude présente, je me lassai promptement du commerce, et rompant en visière avec ma famille scandalisée, je revins à Paris que j'avais habité quelques années. J'y retrouvai un ancien camarade de plaisirs auquel une conformité d'aversion pour le négoce m'attacha davantage; comme on le pense, nous étions légers d'argent, mais notre fortune se composait d'une somme prodigieuse d'espérance. Cette somme, cependant, se dépensait tous les jours, et si bien, que le dernier écu nous vit, en partant, plongés dans le désespoir.... Déjà nous avions pris notre parti, et, en hommes de cœur, nous aurions accéléré le dénouement inévitable de notre triste comédie, si notre bonne étoile ne m'avait suggéré le désir de revoir Ch... c'était un adieu que j'allais donner *in petto* à un ancien camarade. Autrefois, j'avais presque étudié la peinture, et peut-être le dégoût du commerce m'avait-il été inoculé dans l'atelier de M. Gros où il régnait épidémiquement.

Ch....., trop pénétrant pour ne pas deviner ma position, eut trop de délicatesse pour m'offrir des secours que je n'eusse point acceptés, il m'engagea vivement à faire des *bons-hommes*, et comme j'objectais mon peu de savoir, il m'offrit de corriger mes dessins, et parvint si bien à ranimer mon courage, que je résolus de me mettre aussitôt au travail.

Combien ma main tremblait en traçant mon informe croquis! Ma respiration que tous mes efforts tendaient à retenir captive s'échappait brûlante et venait humecter ma pierre. J'étais au supplice! Mon ami, mon compagnon de bonne et de mauvaise fortune m'encourageait, et je puis dire qu'il partageait ma souffrance, car il posait pour tous mes personnages, femmes, vieillards, enfans, et Dieu sait si le modèle était à son aise avec un artiste aussi habile que moi!

Dirai-je l'émotion que j'éprouvai quand il fallut montrer à Ch... ce chef-d'œuvre, notre unique espérance? Vingt fois je remontai et descendis l'escalier de sa maison : vingt fois, sur le point de frapper à sa porte, je m'arrêtai croyant entendre une voix étrangère, et je n'osai franchir le seuil que quand je fus persuadé que Ch... était seul. Il me prodigua les encouragemens dont j'avais tant besoin; sa main opéra un prodige, car après des efforts inouis, mes *bons-hommes* eurent presque figure humaine.

Il ne restait plus qu'une difficulté, l'éditeur!... Poëtes, auteurs dramatiques, ou romanciers, vous tous, artistes que le sort a mis en contact avec le manufacturier de livres, de partitions ou d'estampes, vous me croirez quand je dis que mon cœur défaillait à l'idée d'aller offrir de boutique en boutique le fruit (je puis dire) de mes sueurs...

Ch....., le bon Ch..... m'épargna encore cette humiliation : quittant pour un camarade malheureux les travaux dont il était accablé, il avait couru chez son propre éditeur, et l'avait engagé à bien accueillir mon essai, l'assurant que je ferais mieux bientôt, et qu'un jour il

s'applaudirait de m'avoir ouvert la carrière. Aussi fus-je reçu avec bienveillance quand je présentai l'épreuve de ma caricature. Ceux qu'elle a fait rire, si toutefois elle a fait rire quelqu'un, ne soupçonnaient pas dans qu'elles dispositions d'esprit l'auteur se trouvait en exécutant cette plaisanterie, mais il pouvait en juger, l'éditeur qui promenant sur mon œuvre un regard impassible devait entendre les battemens de mon pouls... Monsieur, me dit-il à la fin, vous ferez mieux plus tard! — Nous sommes perdus, pensai-je. — Je n'ose pas vous offrir mon prix. — Nous sommes sauvés! et je faillis le dire tout haut, car mon cœur bondissait de joie. Oh! disais-je, pourvu qu'il nous donne le moyen de faire un autre dessin, je ferai mieux! et comme je restais sans répondre, mais que mes yeux m'avaient sans doute trahi; il tira de son comptoir quatre pièces de cinq francs, et me les offrit......

Je ne sais comment je sortis de chez lui; je ne sais comment je fis le trajet du boulevard Italien à la rue Dauphine, mais j'arrivai mourant de lassitude, trempé de sueur, courant, criant, riant, pleurant. Mon ami, effrayé, me regardait, immobile, et ne trouvant aucune suite dans mes paroles, il serait peut-être resté long-temps sans savoir que penser, si je n'eusse jeté au plafond les capitaux immenses dont nous étions possesseurs. Oh! alors ma joie fut comprise et partagée.

Que ce témoignage public de ma reconnaissance prouve à mon brave camarade que le temps et une fortune meilleure n'ont pas affaibli ma mémoire; et à ceux qui ne le connaissent que par son talent, qu'il est dans la belle acception du mot un véritable artiste.

Ch. Ph.



Pochades.

Hier, le spectateur du Théâtre-Français, ayant voulu sortir entre les deux pièces pour se désennuyer, n'a pu obtenir de contremarque de l'obligeance des contrôleurs. Ces messieurs lui ont constamment refusé dans la crainte qu'il ne rentra pas. — Le succès qu'a obtenu la dernière lithographie de Grandville, publiée par *la Caricature*, engage ses éditeurs à donner la suite de cette piquante idée. Au prochain numéro, deux nouveaux dessins du même artiste compléteront la grande mascarade politique, morale, etc. — Il y a quelques jours, le feuilleton du *Journal de Paris* offrait le tableau sanitaire du commerce. On y lisait plus de faillites que de décès. Et cependant, si tout le monde se trouve dans le cas de mourir, chacun ne jouit pas également de la faculté de faire banqueroute. — M. le comte Alexandre de B.... voulant bien ordinairement se charger de fournir à la Caricature l'article *Fantaisies*, c'est par erreur du prote que la pièce de vers du dernier numéro a été signée de son nom. Elle est de M. Valentin Muller, qui nous l'avait donnée. — Vu le système de générosité adopté à l'égard de l'indigence, tous les théâtres vont donner des représentations au profit les uns des autres. — Un carliste, qui attendait une invitation à dîner du préfet de police, en reçoit une lettre, l'ouvre.... c'était un mandat d'arrêt. — *Le centre* va attaquer *le juste milieu* comme attentatoire à la liberté de siéger. — Certain banquier, réputé pour prêter à *la petite semaine*, frotte ses mains engraissées, en narguant d'autres moins heureux pour avoir prêté à *la grande semaine*. — Des amis de la monarchie *quand même!* ont eu l'heureuse idée de fabriquer, par souscription, un roi qui sera offert à la nation belge. — Un petit carliste a planté un tout petit drapeau blanc sur la petite muraille du petit séminaire d'Arras. Il a été enlevé sans le moindre petit scandale. Cependant, la justice a fait une petite descente sur les lieux ainsi qu'un petit procès-verbal à M. l'Évêque. — Le porte-croix de Saint-Germain-l'Auxerrois a été tué par *la Quotidienne*, ensuite il s'est déguisé en polichinelle et a été boire à la Courtille comme un tronc d'église, après quoi, on l'a reporté chez lui ivre-mort. — Sans reconnaissance aucune pour le gouvernement paternel qui a embelli leurs shakots d'un superbe panache rouge, vingt-quatre élèves de Saint-Cyr se sont fait renvoyer à leurs parens pour cause de conduite carliste. En apprenant ceci, et pour en finir avec *la poule aux œufs d'or* de l'Usurpateur, le duc d'Angoulême s'est écrié : « L'École » de Saint-Cyr est *ma niche à Carlins.* »



Le Gérant, Ch. PHILIPON.

CONDITIONS D'ABONNEMENT :

La Caricature donne, par an, cent quatre lithographies exécutées par les Artistes les plus renommés. Chaque numero, composé d'une feuille de texte et de deux Lithographies, paraît très-exactement le jeudi.

L'Administration ne met pas dans le commerce les Lithographies du Journal. Les Marchands ne pourront les obtenir qu'en s'abonnant.

Nota.

Les personnes qui recevraient des exemplaires froissés peuvent, au moyen de l'action d'une presse à papier, faire disparaître les plis. Il faut avoir soin d'exposer préalablement la feuille à l'humidité.

POUR TROIS MOIS,	*franc de port.*	13 fr.
POUR SIX MOIS,	*idem.*	26
POUR UN AN,	*idem.*	52

1 *franc de plus par trimestre pour l'etranger.*

On Souscrit :

A Paris, en envoyant, *franco*, un bon sur la poste ou sur une maison de Paris, au grand magasin de caricatures *d'Aubert*, passage Véro-Dodat. — A Lyon, chez *Baron*, libraire, rue Clermont. — A Londres, chez *Delaporte*, Burlington arcade Piccadilly, corner of Burlington garden. — A Strasbourg, chez *Alexandre*, dépositaire des journaux. — A Bruxelles, chez *Dero Becker*, Montagne de la Cour, n° 17. — A Genève, chez *Barbezat* et Compagnie, libraires.

IMPRIMERIE DE CH. DEZAUCHE, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE, N° 11.

Numéro 18.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, *franco*, à M. A. Audibert, Rédacteur en chef de la *Caricature*, boulevard Poissonnière, n. 25.



CASTIGAT RIDENDO MORES.

3 mars 1831.

Les réclamations et envois d'argent doivent être adressés, *franco*, au grand Magasin de Caricatures d'Aubert, galerie Véro-Dodat.

LA CARICATURE

MORALE, RELIGIEUSE, LITTÉRAIRE ET SCÉNIQUE.

Caricatures.

UN COMMIS-VOYAGEUR DE LA LIBERTÉ.

Voilà où conduisent les passions et les pommes de terre! deux sortes d'herbes qui embarrassent beaucoup nos catons économiques.

D. Juan. — Lord Byron.

Midi trois quarts sonnaient à l'horloge de l'Hôtel-de-Ville.

— « Allons, se dit le Commis-Voyageur, à l'âme noble et aux sentimens généreux, — toutes choses fort inutiles pour le commerce des vins ou des soieries, — allons faire la place pour le compte de la liberté! L'échantillon est rare; il n'en est que plus précieux. Le chaland est timide; mais il finira par se laisser séduire. Il est vrai, pensa-t-il, que la contrebande deviendra nécessaire, et que le douanier, animal naturellement féroce, rendra la violence indispensable... » Eh bien, on mettra le douanier à la raison — ou à la retraite — et tout sera dit.

« En avant! »

Il se défit de tous ses matériaux de séduction vulgaire au profit de la nouvelle maîtresse qu'il venait de choisir, puis s'embarqua pour les États-Unis avec l'expédition Lafayette.

Dire tous les pays que parcourut notre Commis-Voyageur, partout offrant son échantillon, que partout il appuyait de sa parole convainquante ou de son geste persuasif, suivant les circonstances ou les localités, ce serait chose difficile et tant soit peu monotone. Mais un état consciencieux qu'il a dressé lui-même de ses *profits* et *pertes*, pendant cette période de son existence commerciale, donne la mesure des travaux de cet amant herculéen de la liberté.

PERTES.	PROFITS.
Au Siége de Torstown, aux États-Unis.	
Perte : Une jambe très-bien faite.	Profit : Un coup de baïonnette dans l'estomac.
A la Prise de la Bastille, à Paris.	
Perte : Un œil crevé par la pique d'un patriote maladroit.	Profit : Un coup de sabre au travers du visage.
A la Bataille de Jemmappes.	
Perte : La moustache droite emportée par un boulet.	Profit : Un fusil d'honneur.
Guerre de l'Indépendance américaine.	
Perte : Un bras.	Profit : Une ruade lancée par le cheval du général Bolivar.
En Espagne : Conspiration en faveur de la Constitution.	
Perte : 5,000 francs d'économies.	Profit : Trois années de cachot.
En juillet 1830 : Pour avoir regardé si on prenait le Louvre aussi bien que, jadis, la Bastille.	
Perte : Le nez abattu d'un coup de pistolet.	Profit : Paroles affables de la reine des Français.
A Anvers.	
Perte : Trois côtes enfoncées par un éclat de bombe.	Profit : Licenciement du bataillon parisien.

Dernièrement, l'infatigable Commis-Voyageur de la liberté, voulant réparer, pour sa part, la paralysie philanthropique de M. Sébastiani, s'est rendu au comité polonais pour offrir à la cause sa bonne jambe, son œil gauche et son bras droit.

Mais on lui a répondu que, dans la crainte que son individu mutilé ne fût confisqué par la Prusse, la cause se contenterait d'un léger don pécuniaire.

Notre moitié de patriote s'empressa de donner à l'instant un écu, enchanté qu'on soit parvenu à faire du patriotisme par souscription.

Aussi, à chaque nouvelle d'une insurrection étrangère, il rit de son bon œil, danse sur sa bonne jambe, applaudit de son bras droit, et retire un écu de son héritage patrimonial.

Alfred Coudreux.

Les soins minutieux et la lenteur attentionerse qu'exige le coloriage de 850 épreuves des deux lithographies de Grandville, faisant suite à notre carnaval politique et moral, nous ont mis dans la nécessité de les ajourner au prochain numéro.

La difficulté d'un pareil travail convaincra nos lecteurs, mieux que tous les raisonnemens, qu'aucun sacrifice ne coûte aux Éditeurs de LA CARICATURE pour mériter leurs suffrages. L'extension qu'ils se proposent de donner à l'idée si ingénieuse de ces travestissemens les engage, dès à présent, à conseiller à leurs abonnés de conserver précieusement les épreuves de cette collection bizarre, dont le succès atteste un mérite que sa suite augmentera encore. Car c'est ici le cas de rappeler que les lithographies publiées par LA CARICATURE ne se trouvent point dans le commerce, et nul doute que, dans peu de temps, cette nouvelle production de Grandville ne soit recherchée par les amateurs avec autant d'empressement qu'aujourd'hui les premières épreuves *des Métamorphoses du jour*, du même auteur, extrêmement rares maintenant.

Les deux lithographies jointes à ce numéro feront, nous l'espérons, patiemment attendre le prochain. Une petite liberté de six mois entraînant après elle plusieurs siècles réunis pour la retenir, est un de ces violens traits de satyre que distille si énergiquement le crayon tout politique de Decamp. — Sous le titre léger d'une *Soirée travestie*, qui représente un assemblage de costumes choisis dans un de nos salons du grand monde, Dévéria a su répandre une savante vérité historique et une vigueur de coloris qui rappellent les tableaux d'un autre âge.

Fantaisies.

OPÉRA-COMIQUE.

DES JAMBES DE CAVÉ ET DES BRAS DE MOREAU-SAINTI.

Cavé ne sera point réangagé, dit-on, par la nouvelle direction de l'Opéra-Comique. Un journal effraie son abonné par cette phrase en lettres italiques : *On ne le remplacera jamais !* Et, pour la première fois, on se demande ce que c'est que Cavé.

Sous le rapport vulgaire du chant et de la diction, on l'ignore encore. Il sera donc suffisamment remplacé tant que son emploi restera vacant. Mais il est une fraction de Cavé qui offre un mérite rare, qui à elle seule serait digne de la plume d'un historien. Ce sont ses jambes. Là s'est réfugié toute la fougue du talent lyrique, dramatique et champêtre de l'acteur.

Un ami de Cavé lui conseillait un jour d'entrer en scène sur la tête. Il espérait beaucoup du jeu plein d'expression de ses tibias intelligens.

Mais, pour n'avoir pas su utiliser ainsi un talent subversif, tant de mérite n'est devenu qu'un fléau scénique.

On ne se figure pas la foule de petits malheurs occasionnés par la pantomime gigotante de Cavé. Et, si de grands effets n'ont souvent que de petites causes, attribuons-lui, pendant que nous y sommes, la ruine du théâtre qui a le bonheur de le posséder.

Qui n'a cru découvrir, en effet, la résolution du mouvement perpétuel dans le balancement poétique de cet acteur, dont les jambes sont en état continuel de crispation, qui jette toujours son corps en avant pour ramener ingénieusement ses jambes, chacune à leur tour, sur le premier plan, qui danse un couplet, trépigne une ariette et est parvenu à remplacer une roulade par une gambade.

Talons écorchés, corps écrasés, chevilles compromises, souffleur démoralisé, tels sont les résultats de la méthode innovatrice de Cavé. Aussi, terreur unanime quand il occupe la scène. Fuite de ceux qu'il poursuit, précautions de ceux qu'il approche, douleur de ceux qu'il endommage, toutes ces impressions particulières doivent singulièrement nuire à l'ensemble de l'exécution et à la satisfaction générale.

Si Cavé est si redoutable dans les momens de confiance tranquille où il répond par le sourire de la satisfaction intime aux rires moqueurs du parterre, jugez de ce que ce doit être quand lui-même est à son tour agité d'une crainte légitime ; quand il se trouve en face de Moreau-Sainti, dont les bras harmonieux ont le même inconvénient que ses jambes sagaces, et qui, si vous n'y prenez garde, ne vous enfonce pas moins son doigt dans l'œil, bien que ce soit le plus moëlleusement du monde, suivant les règles de l'art et avec plus de grâce que quiconque.

Aussi, quand ces deux messieurs sont en scène, à voir les battemens effrayés de l'un et les embrassemens interminables de l'autre, le compositeur s'informe de ce qu'est devenue sa musique, le souffleur se réfugie dans son arrière-trou, le public se demande où il est, et tout le monde à l'air prodigieusement satisfait.

Le Comte ALEX. DE B....



Croquis.

MÉCANISME INTELLECTUEL.

DE LA MNÉMOTHECNIE.

> Employant tout pour vous rendre sensible,
> Je vous nommais et Ninon et Vénus?
> J'ai dit cela, ma chère, c'est possible,
> Mais aujourd'hui, je ne m'en souviens plus.
>
> P. DE KOCK.

Ah ! quelle belle chose que la mémoire ! Par son moyen on meuble agréablement son organisation mentale. Elle tient lieu d'esprit, parce qu'elle met à même de prendre souvent celui des autres. Elle empêche de jamais s'ennuyer seul, parce que, en pareil cas, on pense et l'on se ressouvient. Combien c'est délicieux alors de revenir sur le passé... s'il rappelle de jolies choses !

Et dans le monde donc, oh ! c'est dans le monde qu'une bonne mémoire est surtout profitable : la moindre circonstance fournit l'occasion de raconter une historiette en variations, et quand elle amuse, on vous sait le même gré que si vous l'aviez inventée.

Discute-t-on sur les affaires du temps ? vous répétez en substance



Liberté (Françoise Jeanne) fille du peuple née à Paris le 27 Juillet 1830



SOIRÉE TRAVESTIE

l'excellent article que vous avez lu le matin dans un estimable journal, vous persuadez, vous convainquez, et vous passez pour un homme fort, très-fort même, en politique!

Parle-t-on de la pièce nouvelle? vous en racontez le canevas, vous en citez deux ou trois passages retenus tant bien que mal, le tout accompagné d'un jugement bien irrévocable donné d'un ton bref, les mains dans les poches et le ventre en avant, et vous passez pour un homme aimable et surtout érudit. Les sots, dira-t-on, se laissent seuls prendre à pareille apparence, mais comme ils sont en plus grand nombre, on est du moins assuré de la majorité — numériquement parlant. — C'est beaucoup.

Il n'est pas de malheur plus grand pour un homme du monde que de n'avoir point de mémoire. Aussi, dans ce cas, il est bon de l'exercer et de chercher à s'en créer une factice. Ceci n'est applicable qu'à une souvenance locale; mais comme ce n'est point à dédaigner, parce qu'après tout c'est une mémoire comme une autre, il faut chercher à acquérir celle-là au moins quand la nature nous en a refusé le don. Le moyen d'y parvenir consiste dans les rapprochemens, et c'est celui que tout le monde emploie naturellement, ceux même qui ne s'appliquent point spécialement à un travail remémoratif. Ainsi, par exemple, il arrive souvent, si l'on veut se rappeler le nom propre *Chapuis*, de penser tout d'abord à un *chat*, à un *puits*, et l'image de ces deux objets se représentant à l'imagination dès qu'on a besoin du nom, aussitôt on prononce et sans recherche *Chapuis*. Ainsi de *Chavert*, de *Chaveau* et de tant d'autres noms encore qui prêtent aux rapprochemens.

Cependant, dans ces exercices salutaires, il faut avoir soin d'éviter les rapprochemens vicieux qui peuvent s'appliquer à toute autre dénomination, parce que, dès que besoin est du nom ou du mot nécessaire, l'imagination détournée de l'objet principal par l'analogie, fait prononcer un mot à peu près semblable, avant que la réflexion ait permis de s'apercevoir qu'il n'est que semblable seulement. C'est ainsi que récemment, un des rédacteurs de la *Quotidienne* nommé *Pigeon* vit son nom transformé en celui d'un autre bipède à plumes. Un laquais le voit arriver, et comme le drôle avait été frappé de la ressemblance de l'individu (c'est-à-dire de son nom) avec un animal, le drôle veut faire preuve de mémoire, d'intelligence, et sans lui demander son titre, il ouvre la porte du salon rempli d'une nombreuse société, pour annoncer à haute et intelligible voix : — *M. Poulet!....*

Pour éviter toute mauvaise direction des dispositions remémoratives, on fera bien de prendre des leçons. — Comment des leçons? — C'est maintenant une branche d'industrie comme une autre. La mémoire est une bonne chose, c'est reconnu. Beaucoup de gens en sont privés, c'est prouvé; eh bien qu'ils en achètent. — Mais la mémoire est une faculté naturelle? C'est vrai. Eh bien, alors on en vend d'artificielles, et de bonnes encore, puisque, au moyen de tableaux et autres expédiens, des professeurs *ad hoc* enseignent à retenir le nom de personnes, de villes, les numéros, les dates, et jusqu'à des volumes d'histoires religieuses et profanes. Malgré toutes ces facilités qui rendent pour eux l'oubli chose impossible, ils ont cependant le soin de donner un numéro à chacun des élèves pour n'avoir pas à se rappeler leurs noms, ce qui n'empêche pas que, souvent, ils oublient — par distraction, s'entend, — jusqu'aux chiffres qui les représentent. Du reste leur méthode est immanquable, infaillible et surtout facile à saisir. Témoin le fait suivant arrivé à l'une des dernières séances mnémotechniques que je rapporte ici comme plus grande preuve, et pour démontrer la simplicité de ce système que certaines gens veulent faire supposer très-compliqué.

Le professeur demandait à ses élèves dans quel lieu Jeanne d'Arc était née. Personne n'ayant pu répondre à cette question, il leur dit, avec ce ton aimable de la conviction : — « Jeanne d'Arc naquit à » Don Remi. Pour retenir ce nom, divisez-le. Gravez d'abord dans » votre mémoire le mot *Don*, titre espagnol : vous en ferez précéder » le nom propre, comme dans Don Quichotte; puis souvenez-vous » de *Saint-Remi*, archevêque de Reims, qui sacra le roi Clovis. »

Très-satisfait de cette petite démonstration historique, après un moment de silence, le professeur tout confiant dans l'efficacité de ses principes et sûr de leurs résultats, s'adresse à l'intelligence de ses élèves, en se frottant les mains. « Numéro 1, dit-il, ou Mlle Stéphanie.... — Non, monsieur, c'est moi, s'écrie Mlle Julie, qui suis le » numéro 1. — Ah! c'est juste, c'est juste! C'est que j'ai une idée, » voyez-vous..... Eh bien, Mlle Julie, mon enfant, où est née » Jeanne d'Arc? — Monsieur, elle est née à Rheims, où elle sacra le » roi Clovis. — Vous êtes une petite sotte! — A vous, mon petit Jules; » dites-nous, mon ami, qui était archevêque de Reims? — Monsieur, » répond le petit Jules avec le sang-froid d'un enfant bijou : — *L'archevêque de Reims.... c'était Don Quichotte!....* »

HENRI B....



Charges.

DOCUMENS HISTORIQUES.

Lettre trouvée dans la poche d'un carliste, lequel était caché dans une armoire, construite derrière une tapisserie que masquait une bibliothèque.

22 février de l'an de grâce 1831.

« MONSIEUR LE MARQUIS,

« La présente a pour objet de vous rendre compte de la mission dont vous avez bien voulu me charger, et dont le résultat devait être le rétablissement de l'autel et du trône.

» Suivant vos gracieuses instructions, j'ai mystérieusement prodigué les lettres autographes d'Holy-Rood à toutes les autorités constituées du département, depuis le préfet jusqu'aux gardes-champêtres. — L'usage qui en a été fait m'a convaincu de l'extrême rareté du papier dans cette province.

» Pendant la nuit, j'ai fait planter plusieurs exemplaires du *drapeau sans tache*. — A peine le jour a paru, ils ont été arrachés, et leur blancheur primitive singulièrement compromise.

» J'ai offert plusieurs rasades à divers soldats de la ligne. — Tous ont accepté fort cordialement; mais, quand j'ai commencé à leur faire des ouvertures, ils ont menacé de me couper les oreilles. Ces messieurs ont le vin fort ingrat.

» Par manière d'épreuve magnanime, j'ai lancé dans un village un superbe bedeau, décoré d'une large cocarde blanche. — Les vassaux n'ont pas compris du tout, et ont pourchassé l'échantillon de la cause comme une bête fauve.

» Le 13, je suis parvenu à attirer bon nombre de fidèles au service funèbre célébré en l'honneur d'un *inconnu*.—Dès que l'inconnu a été connu, chacun des fidèles est retourné chez lui.

» A la seule voix de l'honneur, et à la vue d'argent comptant, je suis parvenu à faire éclater l'enthousiasme général chez une vingtaine d'individus. — Aussitôt la population les a arrêtés; mais comme l'ivresse monarchique et liquoreuse les a portés à faire usage de leurs armes, il ne faudra rien moins que le prompt rétablissement de leur roi légitime pour les tirer d'un fort mauvais pas.

» Partout, la garde nationale, bien équipée et bien armée, est animée d'un zèle infatigable. — Il ne reste plus qu'à opérer en elle l'intuition des vrais sentimens monarchiques et religieux.

» D'après la manière dont je me suis acquitté de mon honorable mission, je ne doute point à l'heure qu'il est (minuit 35 minutes) que le trône français ne soit décoré de la branche aînée de ses ornemens. Veuillez donc bien, monsieur le marquis, déposer au pied d'icelui l'assurance de mon dévouement avec la note ci-jointe de mes émolumens et de mes déboursés, encore augmentés du prix d'un parapluie que j'ai perdu et d'une petite indisposition que j'ai gagnée dans la précipitation d'un départ hâté par suite d'un essai malheureux.

» Votre très-humble et très-obéissant serviteur
quand même!

» E. B. T. »



Pochades.

Le duc de Modène simplifie admirablement le grand art de la diplomatie, par une proclamation à ses fidèles sujets, où il avoue avec sa naïveté archiducale : « Que, vu les évènemens, une sage prudence » lui a conseillé de s'éloigner momentanément de ses états; mais qu'il » a l'intention d'y rentrer le plus promptement possible. » On dirait un président de la Chambre, assurant avec le plus grand sérieux, au milieu de l'obscurité, qu'au cas où l'on voudrait voir clair, il ferait allumer les lustres. — En énumérant les nombreuses brioches de la haute administration de M. Montalivet, un membre du conseil se serait écrié, dit-on, qu'il y avait une providence pour M. Montalivet comme un Dieu pour les ivrognes. — On annonce le départ du duc et de la duchesse d'Angoulême pour Madrid, escortés de 12,000 fusils. Si le fait est vrai, il y aura au moins là quatre fusils pour chaque partisan. — M. Alfred Coudreux nous prie de faire remarquer que, dans son article sur *les Bacchanales de* 1831, il avait écrit, comme sur la lithographie, *une* contemporaine au lieu de *la* contemporaine. On se rappelle que, dans sa jeunesse, M. de Talleyrand s'obstina à garder le silence dans un salon où on l'avait invité à cause seulement de sa piquante conversation. Une seule exclamation lui échappa; ce fut *oh!* Comme on faisait remarquer au malin diplomate que, pendant toute la soirée, il n'avait dit que *oh!* « Vous vous trompez, reprit-il, j'ai dit *ah!* » Et chacun alors de chercher l'importance d'une semblable distinction. Puisque Polichinelle et M. de Talleyrand ont bien leurs raisons, M. Alfred Coudreux peut bien avoir aussi les siennes. — A en croire M. Casimir Perrier, la seule cause de la dissolution de la Chambre, c'est son insubordination révoltante aux réprimandes de son président. — En Russie, le degré d'enthousiasme patriotique est à la glace. — « Tiens! disait hier un patriote méfiant qui considérait une lithographie, pourquoi donc le drapeau tricolore est-il ici blanc et noir. Un camarade lui fit comprendre qu'il ne restait plus qu'à l'enluminer. — Il n'est bruit, dans le faubourg Saint-Germain, que de l'intelligence incroyable d'un petit carlin. Le charmant quadrupède devine au flair un révolutionnaire à cent pas, et jappe aussitôt, comme doit le faire tout individu bien pensant.



LE GÉRANT, CH. PHILIPON.

CONDITIONS D'ABONNEMENT :

LA CARICATURE donne, par an, cent quatre lithographies exécutées par les Artistes les plus renommés. Chaque numéro, composé d'une feuille de texte et de deux Lithographies, paraît très-exactement le jeudi.

L'Administration ne met pas dans le commerce les Lithographies du Journal. Les Marchands ne pourront les obtenir qu'en s'abonnant.

Nota.

Les personnes qui recevraient des exemplaires froissés peuvent, au moyen de l'action d'une presse à papier, faire disparaître les plis. Il faut avoir soin d'exposer préalablement la feuille à l'humidité.

POUR TROIS MOIS, *franc de port*. . . . . . 13 fr.
POUR SIX MOIS, *idem*. 26
POUR UN AN, *idem*. 52

1 *franc de plus par trimestre pour l'étranger.*

On Souscrit :

A PARIS, en envoyant, *franco*, un bon sur la poste ou sur une maison de Paris, au grand magasin de caricatures *d'Aubert*, passage Véro-Dodat — A LYON, chez *Baron*, libraire, rue Clermont. — A LONDRES, chez *Delaporte*, Burlington arcade Piccadilly, corner of Burlington garden. — A STRASBOURG, chez *Alexandre*, dépositaire des journaux. — A BRUXELLES, chez *Dero Becker*, Montagne de la Cour, n° 17. — A GENÈVE, chez *Barbezat* et Compagnie, libraires.

IMPRIMERIE DE CH. DEZAUCHE, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE, N° 11.

— Numéro 19. —

— 10 mars 1831. —

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, *franco*, à M. A. Audibert, Rédacteur en chef de la *Caricature*, boulevard Poissonnière, n. 25.



Castigat ridendo mores.

Les réclamations et envois d'argent doivent être adressés, *franco*, au grand Magasin de Caricatures d'Aubert, galerie Véro-Dodat.

LA CARICATURE

MORALE, RELIGIEUSE, LITTÉRAIRE ET SCÉNIQUE.

Caricatures.

LES BACCHANALES DE 1831.

(Suite. — Voir le n° 16)

Nous avons ri.... et nous rirons encore, puisque, grâce à l'esprit observateur de Grandville, les ridicules du jour viennent se grouper par douzaines sous son vitriolique crayon.

Au costume polonais loué à M. Sébastiani ont succédé ceux de deux grands peuples dignes de l'indépendance. Ce sont des fers. Car ces chaînes égoïstes qui retiennent aujourd'hui un généreux dévouement dégénèreront peut-être en instrumens d'esclavage et d'oppression!

C'est grâce à des enfans dénaturés que la France, jadis si puissante, et si belle encore aujourd'hui, traîne tristement les lambeaux de la misère. Sa pénurie n'arrête pas l'avidité du pauvre millionnaire qui quête pour une liste *si vile*.

Mais ce n'est point tout avec la finance. On n'en finit pas sitôt sur un pareil sujet. Quoi de plus vrai que cet arracheur de dents, qui, après les plus belles promesses, souffle, souffle et gonfle tant qu'il peut le budget de 1831.

Et M. D..., en bonne fortune, qui, du coin de l'œil, lorgne l'entrée du sac, comme s'il voyait là un comfortable fromage de Hollande, quand il songera à se retirer du monde...

A voir la Charte, costumée de pièces et de morceaux, se traîner estropiée, on dirait la constitution affaiblie d'un malade, qui, pour avoir confié sa force et sa virilité à de fameux opérateurs, ne sort plus de leurs mains qu'amputé et réduit de moitié.

Jamais Don Quichotte n'a servi à figurer une chimère mieux conditionnée que celle de Saint-Simon. Le voyez-vous, armé de l'émancipation du beau sexe, de l'égalité des fortunes, de la répartition suivant les œuvres, de la division des capacités par numéros, le voyez-vous bouleverser le monde civilisé, dont la topographie intellectuelle n'offre que préjugés à sa lance régénératrice. — Malheureusement pour la conversion des adeptes, il laisse derrière lui Sancho, drôle imbu d'un préjugé généralement commun : c'est que la panse ne s'emplit pas de préceptes; et, pendant que son maître court à la bataille, lui s'occupe de la pêche aux écus. Don Quichotte est spiritualiste, Sancho est matérialiste. Sancho perdra la cause, mais il gagnera son fromage.

Costumes de muet, loué à M. Royer-Collard — de poissarde, à Mlle A... — un mannequin de sauveur de la patrie — costume d'enfant loué à Mlle Mars. — Voilà des gens bien habillés à leur taille.

Un monstre déguisé en M. Geoff... S.-H., et une vertu sauvage en actrice des Nouveautés sont de ces rôles heureux qu'il est rare de créer.

Et le commerce, qui le délivrera? Qui donc prendra pitié de ce pauvre moribond? Comment se remettra-t-il jamais de ses secousses, menacé comme il est de la lancette guerrière, des bouillons de la *Gazette*, des prières de la *Quotidienne*, des complots du Carlisme étranger, et des machinations de certain clergé? Un garde national proposerait comme remède de disperser l'attroupement meurtrier...; la police fait autrement. Sourde, muette et aveugle, elle écoute sans entendre, parle pour ne rien dire, regarde sans voir, marche timidement à tâtons, mais graisse la patte à un limier pour avoir flairé une révolution dans une colonne du *Figaro*, ou pour avoir saisi une bulle de savon.

Alfred Coudreux.



Fantaisies.

SAINT-SIMONIEN ET SAINT-SIMONISTE.

Un cheval blanc signifie un cheval dont la blancheur est la qualification accessoire ; un blanc cheval, un cheval dont la blancheur est si éclatante, que sa qualité de cheval ne se présente à l'esprit qu'en second lieu. Le cheval blanc est plus cheval que blanc, le blanc cheval est plus blanc que cheval.

L'Abbé Gérard. — *Synonymes français.*

Il y a une grande différence entre les mots et les choses signifiées par eux. — Ce serait une grande erreur de croire que nos représentans nous représentent, — que les députés de la nation sont envoyés par la nation, — et que Saint-Simoniste veut dire la même chose que Saint-Simonien. D'abord, le Saint-Simonien méprise le Saint-Simoniste et le Saint-Simoniste méprise le Saint-Simonien.

Les Saint-Simoniens tiennent leurs séances rue Taitbout, rue de Grenelle-Saint-Honoré et à l'Athénée.

Les Saint-Simonistes, rue de Choiseul. Ce qui fait deux doctrines différentes.

D'autant plus que les Saint-Simoniens s'habillent bleu barbeau exclusivement, — et que la papesse, Mme Bazar, a une magnifique robe de velours bleu barbeau, — tandis que les Saint-Simonistes professent l'indifférence en matière de bleu.

Quelqu'un qui désire garder l'anonyme assure avoir vu le père Becchez en habit vert bronze ; — mais ce fait mérite confirmation.

Les Saint-Simonistes ont un pape qui est infaillible, — mais les Saint-Simoniens ont deux papes qui sont également infaillibles, — donc tout l'avantage est aux Saint-Simoniens qui sont deux fois infaillibles, tandis que les Saint-Simonistes ne sont qu'une fois infaillibles. — Seulement, quelques-uns demandent comment s'arrangent ces trois infaillibilités quand elles se trouvent en contradiction.

Les Saint-Simoniens et les Saint-Simonistes sont également novateurs. — Ils ont inventé, en 1830, la philosophie que professait Voltaire en 1780. — Ils ont imaginé de parler contre l'hérédité, — contre laquelle a écrit Rousseau *. — Ils ont trouvé que l'homme qui sème doit recueillir : — Ce que disait Saint-Paul d'après Jésus-Christ, qui l'avait appris de Salomon, qui le tenait de son père David, qui le tenait d'un vieux paysan juif. Laissez-leur encore cinq ou six ans, et ils inventeront l'imprimerie, l'électricité, les machines à vapeur, — et peut-être inventeront-ils la poudre, — puis plus tard les étoiles fixes, et les hannetons. — Ils ont bien inventé Saint-Simon.

Les Saint-Simonistes sont spiritualistes. — Les Saint-Simoniens sont spiritualistes et matérialistes, — ou plutôt ne sont ni matérialistes ni spiritualistes, — en quoi ils ont encore l'immense avantage de ne pas se compromettre.

Et surtout leur principale mission est contre l'oisiveté.

Adonc figurez-vous un Saint-Simonien, — ou un Saint-Simoniste, — assis dans un bon fauteuil — bien renversé, bien rembourré ; — lui-même enveloppé d'une bonne robe de chambre, — étoffée, fourrée, ouatée, — les pieds dans de bonnes pantouffles de maroquin jaune ou rouge s'il est Saint-Simoniste, et bleu s'il est Saint-Simonien. — Les pieds sur les chenets devant un bon feu, — déjeunant copieusement vers 9 heures, — déjeunant de rechef à midi, dînant à six heures, — mangeant bien, buvant mieux, — se chauffant le ventre après dîner, — et faisant la sieste. — Que croyez-vous qu'ils fassent? —

Vous croyez peut-être que, podagres ou joyeux épicuriens, ils laissent tranquillement passer la vie : — erreur. — Il vaudrait autant croire aux promesses de l'Hôtel-de-Ville, — ou à la conscience d'un 221.

* Les fruits appartiennent à tous, — et la terre à personne.

Ils écrivent et parlent contre l'*oisiveté.*

Si quelqu'un ne comprend pas encore parfaitement la différence qui existe entre les Saint-Simonistes et les Saint-Simoniens, voici une définition que je tiens de M. M***, frère du degré préparatoire des Saint-Simoniens de la rue Taitbout *.

« Nous nous appelons Saint-Simoniens — parce que les doctrines » organiques ont donné à leurs affiliés des dénominations ayant la » terminaison en *iens* — comme les *chrétiens*, — tandis que les sectes » qui se sont séparées d'elles ont pris des noms terminés en *istes*, » comme les déistes, les anabaptistes, les jansénistes, les molinistes, » les calvinistes. »

On pourrait ajouter : — les luthériens, les ariens, les entichéens, les manichéens.

Ainsi, que ceux qui ne veulent pas être Simoniens, — ou qui n'ont pas d'habits bleus-barbeau, — se fassent Saint-Simonistes. Ces derniers ne sont que les précurseurs, les Saint-Jean des Saint-Simoniens, et, pour remplir leur mission, ils prêchent fréquemment dans le désert.

Le comte Alex. de B....



Croquis.

PARIS EN 1831.

Le paradis des femmes,
Le purgatoire des hommes,
L'enfer des chevaux.
. . . .

Pays des contrastes. Centre de boues, de crotte et de merveilles ; du mérite et des médiocrités, de l'opulence et de la misère, du charlatanisme et des célébrités, du luxe et de l'indigence, des vertus et des vices, de la moralité et de la dépravation ;

Où les chiens, les singes et les chevaux sont mieux traités que les humains ;

Où l'on voit des hommes remplir les fonctions de chevaux, de singes et de chiens ;

Où certains citoyens seraient bons ministres, et où certains ministres sont mauvais citoyens ;

Où l'on va le plus au théâtre, et où l'on dit le plus de mal des comédiens ;

Où il y a des gens raisonnables et d'autres qui se brûlent la cervelle ou vont en ballon ;

Où les républicains sont plus mécontens depuis qu'ils ont la meilleure des républiques ;

* Cette assertion est réelle.



France

Le Liste civile
en pauvre riche

La subvention
royale

Le ministre des finances
en arracheur de dents

La Charte

M. G
en Souteneur de Madame

Certaine magistrature
en province

le ministre de l'inst. publique

les étudians

Les beaux arts

en sauvage

en Turc

On s'abonne chez Aubert Galerie

Blank inserted to ensure correct page position

Où il y a le moins de mœurs et le plus de moralistes;
Où il y a le plus de peintres et le moins de bons tableaux;
Où partout il y a des remèdes à tous maux, des médecins fort habiles, et cependant le plus de malades;
Où il y a plus de Carlistes que lorsque le souverain s'appelait Charles X;
Où il y a plus d'étrangers et de provinciaux que de Parisiens;
Où il y a le plus de religion, et où les églises sont vides;
Où il y a plus de journaux que d'abonnés;
Où l'on voit encore sur plusieurs monumens, un coq, un aigle et une fleur de lis;
Où il y a la meilleure police du monde et le plus de vols;
Le plus de philanthropes, de bureaux de charité, d'hospices, et cependant le plus de malheureux.

Paris est un sujet d'envie pour ceux qui ne l'ont jamais vu; de bonheur ou de malheur (selon la fortune) pour ceux qui l'habitent; mais toujours de regret pour ceux forcés de le quitter.

Aussi, Paris est-il le but de tous. Chacun y accourt, et chacun pour motif particulier.

Le provincial, oisif et opulent, y vient respirer et prendre l'air du bon ton, en même temps que servir de dupe à l'exploitation de l'inexpérience départementale;
L'étranger millionnaire, pour en voir les curiosités; en boire les vins délicieux, dîner aux Frères Provençaux, et savoir comment sont faits les souliers des danseuses de l'Opéra;
L'étudiant, pour y faire son droit et le délice des grisettes;
L'homme studieux, pour apprendre;
Le talent, pour se faire admirer;
L'ambitieux, pour parvenir;
La jeune villageoise, pour se dégourdir;
Le député, pour voter;
Le filou supérieur, pour faire parler de lui;
L'écrivain, pour se faire lire;
Le lieutenant, pour devenir capitaine;
La beauté, pour intriguer;
Le génie, pour briller;
L'homme à projets, pour exploiter;
L'industriel, pour s'occuper;

Tous y trouvent ce qu'ils étaient venus chercher, et c'est du choc de tous ces divers intérêts, c'est du contact de toutes ces sortes d'industries, de ces nombreux talens dans mille branches diverses, de toutes ces imaginations appliquées au travail, aux recherches, aux découvertes, que naissent cette activité, ce mouvement continuel de fabrication, ces prodiges de l'art et de la science, ces améliorations journalières, ces conceptions savantes et ingénieuses; enfin, ces admirables merveilles qui saisissent, surprennent, étonnent, et font généralement considérer Paris comme sans égal dans l'Univers. Réceptacle général de toutes les créations étrangères, un hommage universel est un juste tribut payé à son opulence : aussi, les productions animales, végétales, minérales, aquatiques et industrielles de toutes les parties du globe y arrivent-elles en poste pour satisfaire aux énormes besoins de sa consommation, et son luxe accapare, dévore et anéantit en un seul jour, le fruit des travaux de plusieurs peuples, pendant nombre d'années.

Ce besoin continuel de tout ce qui approche et entoure, cette fréquence de rapports entre toutes les classes de la société, constituent cette aimable politesse qui caractérise les Parisiens et contribue au maintien de la cordiale familiarité qui existe entre tous les habitans de la grande ville, sans distinction de rangs ni de conditions, même les jours où ils ne s'embrassent pas réciproquement dans les rues, comme en 1811, en 1815 et en 1830. Tous sont confondus également dans la foule : chacun s'en distingue ensuite par ses fonctions, son talent ou sa fortune. Mais au milieu du rapide tourbillon de la vie sociale qui les entraîne ensemble au plaisir, ou aux affaires qui les réunissent et les rassemblent, il n'existe point de différence humiliante pour celui qui n'a ni titre, ni fortune. Tous les hommes sont égaux. Malheur à celui qui, ébloui par sa position, manquerait envers un inférieur aux règles de la politesse établies pour tous! La provocation légale de l'offensé l'obligerait bientôt à une éclatante réparation, et si la lâcheté l'empêchait d'y satisfaire, ni son rang, fût-il le premier, ni sa fortune, fût-elle considérable, ne pourraient le mettre à l'abri du mépris.

A Paris, séjour de la cour, des richards et des grandeurs, où l'on sacrifie tout au présent, les titres ne sont rien pour la foule; le mérite, peu de chose, et l'argent, *tout!* C'est la meilleure recommandation et la plus sûre prérogative; il équivaut au talent, au génie et à la considération : il n'efface aucune de ces qualités, il est vrai, mais il procure les mêmes résultats, et c'est ce qui fait le délice du riche qui ne s'inquiète point d'où lui vient le bonheur qu'il achète. Voilà la première condition pour être heureux dans la capitale du monde; et la seconde, que du reste on y observe religieusement, c'est l'égoïsme. En effet, il est tout-à-fait indispensable au Parisien dont il est le sauf-conduit; car, eût-on tous les trésors du Pérou, on serait bien vite dépouillé, si l'on avait l'intention charitable de soulager tous les malheureux, dans cette bienheureuse ville de Paris, où l'on ne peut faire un pas sans être assailli par de misérables infirmes, faisant parade de leurs plaies; par des mendians ingambes, qui écorchent les oreilles du bruit de leurs chants ou de leurs instrumens barbares; par les industriels en plein vent qui échangent un paquet de cure-dents, ou vous donnent un coup de balai dans les jambes, contre une aumône, par les intrigans, qui soutirent par subterfuges, et par les voleurs patentés qui vous dérobent votre montre, pendant qu'ils vous avertissent complaisamment que vous allez perdre votre mouchoir.

Henri B.....



Charges.

RÉCIPROCITÉ.

Une heure du matin. — Rue déserte.

— Monsieur, pourriez-vous me dire l'heure, s'il vous plaît?
— Je n'ai pas de montre.
— Seulement l'heure approximative.
— Onze heures.

LE PREMIER INDIVIDU, *tirant vivement sa montre.*

— Eh bien, vous allez joliment. Il est une heure un quart.

LE SECOND INDIVIDU, *tirant la sienne.*

— Vous avancez de dix minutes.... Mais au fait, Monsieur, puisque vous avez une montre, pourquoi votre demande?

— Mille pardons, Monsieur, c'est que je craignais que vous ne fussiez un voleur, et, pour prévenir une question désagréable, j'ai pris l'initiative. Du reste, mon innocence est prouvée par le premier mouvement consciencieux qui m'a fait inconsidérément tirer mon *régulateur*. Je suis horloger.

Pardon alors, Monsieur, de la sécheresse de mes réponses. Je craignais pareillement que voleur vous ne fussiez. Au reste, la même raison m'a fait tirer inconsidérément mon *régulateur*. Je suis aussi horloger. — Ainsi, confrère, vous avancez.

— C'est vous qui retardez.

— Laissez donc.

— Ah! oui!

— *Se touchant la main :* — Adieu, confrère qui avancez.

— Adieu, confrère qui retardez.

Cinq minutes après, chacun des horlogers, à part soi.

C'est égal, j'ai toujours prouvé au confrère, clair comme le jour, que c'est lui qui va mal.

EUGÈNE MORISSEAU.



Pochades.

Un jour le curé du Besançois monta à sa chaire pour prêcher, et dit : Je vous prêcherais aujourd'hui, mais je n'en ai pas le loisir. Toutefois je vous dirai un bout de sermon que nous diviserons en trois parties. La première, je l'entends, et vous ne l'entendez pas; la seconde, vous l'entendez, et je ne l'entends pas; la troisième, ni vous ni moi, ne l'entendons. La première, que j'entends, et que vous n'entendez pas, c'est que vous fassiez rebâtir le presbytère; la seconde, que vous entendez, et que je n'entends pas, c'est que je chasse ma chambrière; la troisième, que vous ni moi, n'entendons, c'est l'évangile d'aujourd'hui. Amen. — Les politiques, profonds de profession, s'attendent à voir, un de ces quatre matins, planter l'arbre républicain au faubourg Saint-Antoine, proclamer Henri V au faubourg Saint-Germain, crier vive Louis-Philippe au faubourg Saint-Honoré, et débarquer le duc de Reischtadt au faubourg Saint-Jacques. Il y aura bientôt à Paris autant de souverains que d'arrondissemens. — A Montauban, le service pour le repos de l'âme du duc de Berri a jeté le désordre dans le corps des fidèles. Trop fiers d'avoir remporté une messe, les carlistes ont, à cause de leur insolence, provoqué, donné, reçu et rendu forces taloches. La garde nationale a mis fin au tumulte en arrivant au premier coup de tambour. Mieux eût valu qu'elle arrivât au premier coup de poing. — Décidément, c'est à onze heures et demie précises que le duc de Bordeaux fera son entrée solennelle à Paris. Il ne reste plus que le jour à fixer. — Deux hommes du peuple considéraient devant les carreaux d'Aubert notre dernière caricature de Decamps, la Liberté en lisières. « Tiens ! qu'est-ce donc que cela? » demanda l'un : « *Eh bien, tu vois pas, c'est des sabots qui fait marcher des savattes !* » La réplique fut recueillie, et celui qui l'a faite recevra gratuitement LA CARICATURE pendant un trimestre. — A Marseille, ce sont des bambins qui ont commencé la guerre de parti. Deux troupes d'enfans, marchant l'une contre l'autre sous les bannières blanche et tricolore, se sont battues à coups de pierres assez long-temps pour occasionner de graves blessures. Un seul garde national a suffi pour disperser les combattans et arrêter les plus mutins. — M. Sébastiani a promis que si les Polonais finissaient par se tirer d'affaires tout seuls, il serait bien possible qu'il leur fît offrir du secours. — On prête la facétie suivante à M. Vivien, lorsqu'il arriva à la Préfecture. « C'est égal, » me voilà préfet de police; je suis sûr au moins qu'on ne me volera » plus mon mouchoir. » — Impossible à la sédition de prendre l'air. La bonne garde nationale obstrue nuit et jour toutes les rues de Paris. — On assure que tous les citoyens français seront admis à la table du roi; mais seulement l'un après l'autre. C'est le moyen que la monarchie dure quelque temps. — Pour dissimuler ingénieusement son inconvénient, M. Mahieux a imaginé de ne plus quitter son sac d'uniforme. De service ou non, M. Mahieux ne marche plus que le sac sur le dos.



LE GÉRANT, CH. PHILIPON.

CONDITIONS D'ABONNEMENT :

LA CARICATURE donne, par an, cent quatre lithographies exécutées par les Artistes les plus renommés. Chaque numéro, composé d'une feuille de texte et de deux Lithographies, paraît très-exactement le jeudi.

L'Administration ne met pas dans le commerce les Lithographies du Journal. Les Marchands ne pourront les obtenir qu'en s'abonnant.

Nota.

Les personnes qui recevraient des exemplaires froissés peuvent, au moyen de l'action d'une presse à papier, faire disparaître les plis. Il faut avoir soin d'exposer préalablement la feuille à l'humidité.

POUR TROIS MOIS, *franc de port*. . . . . . 13 fr.
POUR SIX MOIS, *idem*. 26
POUR UN AN, *idem*. 52

1 franc de plus par trimestre pour l'étranger.

On Souscrit :

A PARIS, en envoyant, *franco*, un bon sur la poste ou sur une maison de Paris, au grand magasin de caricatures *d'Aubert*, passage Véro-Dodat. — A LYON, chez *Baron*, libraire, rue Clermont. — A LONDRES, chez *Delaporte*, Burlington arcade Piccadilly, corner of Burlington garden. — A STRASBOURG, chez *Alexandre*, dépositaire des journaux. — A BRUXELLES, chez *Dero Becker*, Montagne de la Cour, n° 17. — A GENÈVE, chez *Barbezat* et Compagnie, libraires.

IMPRIMERIE DE CH. DEZAUCHE, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE, N° 11.

Numéro 20. — 17 mars 1831.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, *franco*, à M. A. Audibert, Rédacteur en chef de la *Caricature*, boulevard Poissonnière, n. 25.



CASTIGAT RIDENDO MORES.

Les réclamations et envois d'argent doivent être adressés, *franco*, au grand Magasin de Caricatures d'Aubert, galerie Véro-Dodat.

LA CARICATURE

MORALE, RELIGIEUSE, LITTÉRAIRE ET SCÉNIQUE.

Caricatures.

UN IMPORTUN.

C'est un vilain être, un être bien désagréable qu'un importun.

Depuis que je suis au monde, je me demande chaque jour, avant déjeûner, dans quel but utile le divin créateur de toutes choses a pu créer les serpens à sonnettes, les punaises et les importuns.

L'importunité n'est souvent que le résultat des circonstances imprévues par les esprits les plus comme il faut. Ainsi, telle chose ou tel individu charmait hier et déplaît aujourd'hui. Cependant, ni l'une ni l'autre n'ont cessé d'être charmans; les dispositions appréciantes ont seules changé à leur égard.

N'attaquons donc point l'importun accidentel : tout haïssable qu'il soit, chacun l'a été, l'est ou le sera. C'est tout simple : il faudrait ne rien vouloir, ne rien faire et de tout s'abstenir pour n'être jamais coupable de ce crime de lèze-société. — L'amant trompé est importun pour sa maîtresse, le solliciteur l'est pour le ministre, le créancier pour son débiteur, le malheureux pour le philanthrope, Jean-Peuple pour les gens qu'il a obligés.

Mais il est une classe d'importuns-nés, en fonctions permanentes, plantés à travers le monde comme bâton à travers roue, qu'il est du devoir de la civilisation de ne point épargner.

L'importun est matériel comme chair humaine en lingot. Il questionne peu, parle beaucoup, articule la sentence, exploite l'emphase et scande chaque phrase par un geste à effet. L'importun a un habit noir, un jabot et des breloques, quelquefois des lunettes, toujours des souliers et un parapluie. Prendre une prise à certains passages d'un discours est pour lui une combinaison oratoire.

— Il arrive ordinairement pendant qu'on met le couvert, de façon à dîner avec vous, ou au moins à vous empêcher de dîner.

Rien d'importun, pour un importun, comme la concurrence d'un autre importun.

Comment tolérer froidement de pareilles contrefaçons de l'homme civilisé ! Impossible cependant de faire une Sainte-Barthélemy d'importuns. Guerre donc à ces parias de la conversation. Que la gaîté la plus vagabonde déroute leurs symétriques discours et qu'au moins leurs travers prétentieux, tournant au profit de la commune joie, récréent la société qu'ils consternent.

Il y a quelques jours, j'arrive dans une maison habituellement très-gaie, ornée de quatre jeunes personnes très-rieuses — en ce qu'elles ont de belles dents — et à qui je procure le plaisir de les faire voir souvent, parce que je suis assez jovial de nature. A mon grand étonnement, le silence le plus parfait régnait dans le salon. Muettes, mes quatre petites amours brodaient tranquillement dans un coin, tandis que la mère soutenait seule à grand' peine la conversation avec un de ces êtres intitulés importuns.

Ma préférence ne fut pas incertaine un moment; après les saluts d'usage, je fus m'asseoir auprès des charmantes poulettes aux belles dents, tandis que le monsieur reprit gravement le discours qu'il disséquait avant mon arrivée.

— Qu'est-il donc survenu de sinistre aujourd'hui, demandai-je à basse voix? Pourquoi cet air anéanti? Serait-il arrivé quelque malheur? M. Fox serait-il malade?

— Oh! non, Dieu merci, me répondit en souriant Claire aux blonds cheveux, non; mais ne voyez-vous pas M. Rignard qui cause avec ma mère; voilà deux heures qu'il pérore; il nous avait presque endormies et je crois qu'il en arrive autant à maman.

— N'est-ce que cela, mes chers petits cœurs; mais nous allons y mettre bon ordre. Voulez-vous que nous le renvoyons le plus honnêment du monde?

Et aussitôt quatre petits oui, bien aigus, bien gentils, m'attaquant les oreilles, me prouvent que je ferai là quelque chose de fort méritoire.

Alors nous nous rapprochons insensiblement, et je prends part à la conversation pour soulager cette pauvre maman Derbal, sur qui, en effet, le soporifisme commençait à opérer. Notre importun, rejetant sur une ondée du mois capricieux où nous sommes l'indiscrétion qui le faisait se trouver là à l'heure du dîner, racontait comment « les tor-

» rens d'une pluie battante frappant les vitreaux de ses appartemens » l'avaient obligé à différer jusque-là la présentation de ses devoirs » respectueux. »

Depuis deux heures déjà qu'il parlait, le corps droit, le nez en l'air, tenant son chapeau d'une main et son jabot de l'autre, il n'avait pas encore changé de position, lorsque, se tournant toujours vers Mme Derbal, il leva enfin une jambe pour vouloir bien la croiser sur l'autre. A ce mouvement, je dis tout bas à mes compagnes silencieuses : « Levez-vous donc, mesdemoiselles, M. Rignard qui s'en va, » et déjà j'avais quitté mon siége. Une satisfaction électrique met aussitôt les demoiselles debout, et toutes quatre de faire la révérence à mon importun, toujours assis gravement. Le bruit réveille Mme Derbal ; voyant tout le monde en l'air, elle s'empresse de se mettre sur pied, en bégayant quelques adieux ; ce peu de mots explique à M. Rignard la cause de cette subite spontanéité : confus de perdre ainsi la parole par un malentendu qu'il ne conçoit pas, il se lève enfin à son tour, l'œil hagard et le teint coloré. Armé déjà de son parapluie et de son chapeau, dans son trouble, il tient encore sa chaise à deux mains, et dans cet équipage, il se retire à reculons, sans pouvoir prononcer un mot, et sans non plus que tout le comique de cette scène permette aux demoiselles de la maison de faire autre chose que l'accompagner en souriant.

Tout allait fort bien ainsi. M'applaudissant de mon joli stratagème, j'avais fait une pirouette, et devant la glace je réparais le désordre de mes cheveux. Tout-à-coup, j'entends derrière moi un bruit effroyable, suivi de cris perçans. Un saut de surprise faillit me faire briser glace, pendule et candélabres, et en me retournant, je vois M. Rignard étendu sur le dos, un guéridon et son cabaret sur le ventre, avec accompagnement de chaise, parapluie, perruque et chapeau par terre à ses côtés, tandis que M. Fox effrayé lui lutine agréablement les oreilles.

Marchant toujours à reculons, suivi de tout son attirail, troublé par la honte, aveuglé par la rougeur, il était ainsi arrivé dans sa retraite au milieu du salon, et là une vigoureuse révérence à la Rignard avait renversé importun, chaise, chapeau, guéridon, perruque et cabaret. Et l.s dames de s'écrier, et moi d'appeler à tout rompre, et gens d'accourir et chien d'aboyer.

M. Rignard était rageur, et dans sa colère il se vengeait sur Fox qui lui rendait force coups de dents.

A ce douloureux spectacle, les dames se remirent à jeter les hauts cris, et moi de faire chorus, tandis que les valets riaient à bien gagner leurs gages. C'était un vacarme à ne rien entendre, véritable scène de cabaret, et si l'on ne m'avait pas vu, j'aurais volontiers renversé lit, commode et secrétaire pour augmenter la fête.

Enfin, on sépare les deux combattans, on relève le guéridon, on ramasse les débris du cabaret et on en congédie la plus grosse pièce. Le calme un peu rétabli, on se réjouit de ce que l'importun ne reviendrait plus pour ne point réparer par quelque cadeau le désastre de cette malheureuse séance, et moi, bonne âme, s'il en fût oncques, j'assure que si les importuns étaient tous aussi aimables que le voluptueux Rignard, je rechercherais volontiers leur société.

Alfred Coudreux.

M. Aubert s'apprêtait à publier une collection de sujets piquans, destinés à faire ressortir les contrastes et les oppositions qui se présentent à chaque instant de la vie. Ces *changemens à vue** rentrant dans le domaine qu'exploite la Caricature, les propriétaires de ce journal ont obtenu de M. Aubert le droit de donner à leurs souscripteurs un dessin choisi dans cette collection, comme ils l'avaient déjà fait pour les *portes et fenêtres*, c'est-à-dire, avant que cette publication fût connue dans le commerce, et qu'elle ait été polluée par les plagiaires.

Ils sont heureux de pouvoir joindre à cette nouveauté une lithographie de Charlet, dont la naïveté d'idée et d'exécution fait l'un des plus heureux traits qu'ait jamais enfantés le crayon de ce grand maître ès-nature.

* *Panorama dramatique, Théâtre des changemens à vue, contrastes et oppositions de la vie.* 12 feuilles donnant 24 sujets. Prix : 18 fr. — Les abonnés de la Caricature qui adresseront à M. Aubert un bon de cette somme sur la poste, recevront la collection franc de port.



Fantaisies.

UNE NUIT DE MA VIE.

Donnez-moi seulement un clair de lune, un grand nuage et un étang, et j'aurai de la poésie, non plein mon encrier, mais plein l'âme

A. Audibert.

Je hais les hommes, parce que je les sais méchans.

Je crains les femmes, parce que toutes ont l'abord suave comme la seule que je n'ai point fui, — et celle-là m'a trompé!

Je hais le jour, parce qu'incessamment il ramène sous mes yeux ces objets de mon aversion, mais j'aime la nuit, la nuit calme ou orageuse : — calme, personne ne voit mon extase ; orageuse, personne ne rit de ma terreur.

Je supporte donc le jour comme un combat inévitable dont la nuit est le repos. — Non ce repos brut et insensible, comme celui de tous les êtres ; mais un délassement bienfaisant, une volupté contemplative, un charme connu de moi seul.

J'ai parcouru toutes les routes, étudié tous les sites. Car je me suis assis sur des pics gigantesques, j'ai rêvé sur les torrens et sur les abîmes, j'ai parcouru des forêts vierges, gravi des monts infréquentés ; je me suis balancé sur des précipices sans bord et sur des cascades écumantes, j'ai analysé bien des nuages, admiré bien des ciels, et cependant la nature toujours changeante dans ses aspects variés, n'a offert nulle part le même spectacle à mes opiniâtres investigations.

Quel est le fruit de la civilisation qui récompense d'un pareil charme l'esprit blasé de ses troupeaux de victimes.

Que de jours maudits ! — Moi, une seule nuit de ma vie m'a laissé un souvenir pénible.

De retour de mes courses lointaines, je venais de rentrer en France, et j'avais fait halte quelque temps dans une des riantes vallées qui bordent le Rhône. Suivant ma nature subversive, je venais fidèlement admirer ces rivages pittoresques, seulement quand les ombres nocturnes les enveloppaient de leurs mystérieux contours, et je fuyais dans ma retraite sitôt après avoir salué d'une pensée religieuse l'apparition si imposante d'un premier rayon du soleil.

C'était par une belle nuit d'automne. L'air était pur et muet. La



En v'la un qu'j'ai r'pêché auprès du palais Archiépiscopal, mais ben qu'c'est du latin, ça doit être des bêtises, des histoires d'y a six mille ans! du tems de Barabas, qu'c'est pas vrai, mais qu'ça fait rire.

Chez Aubert, Galerie Véro-Dodat.


PANORAMA LITHOGRAPHIQUE
Le bois.
On y va deux


PANORAMA LITHOGRAPHIQUE

lune, brillante, se balançait en reine au milieu de quelques nuages, derrière lesquels elle demeurait par instans pour reparaître avec plus d'éclat et improviser sur la terre les fantastiques effets de sa vive clarté.

Je m'assis sur un petit tertre de gazon.

—Heureux, puisque j'étais seul, je jouissais délicieusement de ma vie isolée au milieu des hommes. Je pensais à ma religion, à moi, à mes affections égoïstes, au bonheur que je m'étais créé, enfin au singulier sort, qui, m'ayant jeté orphelin sur la terre, me faisait vivre toujours orphelin.

Plusieurs fois déjà l'ombre d'un peuplier, rapidement projeté devant moi par les jeux capricieux de la lune, avait interrompu le cours de mes rêveries. — De semblables accidens étaient le terme ordinaire de mes douces méditations. —Il y a du délice dans l'angoisse enfantée par une fausse terreur: je recueillis donc une idée sinistre dont j'épuisai tout l'horrible en lui appliquant les formes bizarres et gigantesques que les nuages dessinent aux regards.

Effrayé moi-même par mon imagination, je baissai les yeux vers la terre pour arrêter un long frisson qui m'enveloppait déjà..... Je jetai un cri : —

Un homme, debout et immobile devant moi, me fixait de la puissance d'un regard qui n'avait rien d'humain.

— Est-ce que tu souffres aussi, toi? me demande le vieillard d'une voix douce, — car, la première surprise passée, je vis un vieux et inoffensif débris d'homme, contre lequel paraissaient s'être brisés de violens revers. Une tête nue et d'une incroyable expression sortait seule, imposante, d'un long amas de lambeaux.

— Que me veux-tu, lui dis-je?

— Je veux prier, répondit le vieux homme. Tu es assis sur le tombeau de mon fils, et j'attends que tu achèves ta prière pour pleurer où il repose.

Saisi de vénération, je quittai ma place aussitôt.

— Veux-tu pleurer avec moi? me demanda le vieillard en me fixant d'un regard suppliant. Cela fera du bien à mon pauvre enfant. — Il ne connaît pas ma voix. — Ils l'ont enseveli sans que jamais je l'aie vu. — Prie aujourd'hui pour moi. — Puis, éclatant tout à coup d'un affreux rire, le vieux homme se mit à agiter ses haillons en signe de joie.

Il était fou.

Je reculai épouvanté; mais son air redevenant suppliant, je demeurai immobile, soumis involontairement à la magique influence qu'exerçait sur moi mon étrange compagnon. — Alors il s'approcha. Sa main décharnée s'appesantit sur ma tête et caressa l'une après l'autre les boucles de mes cheveux.

C'eût été un spectacle bien amusant pour les humains que de voir ainsi, dans cette effrayante nuit, entourés d'ombre et de silence, deux de leurs semblables se débattant sous les angoisses des deux maux les plus terribles : — la folie et la peur.

— Voilà comme il serait, disait le vieillard avec des larmes, en considérant mon être tremblant. — De noirs cheveux, — un beau front, — l'honneur de sa famille... — Et ils l'ont tué, tué sans que j'aie pu pardonner son existence par les caresses d'un vieux père. — Viens prier, viens, me dit en m'entraînant le vieillard qui sanglottait. Je fis quelques pas, et mon corps ayant fléchi, je tombai à genoux près de lui.

Alors la douceur du repos, après de longs efforts, vint engourdir tous mes membres, le bruit monotone des prières basses du vieillard m'assoupirent, je fermai les yeux, je m'endormis profondément.

Quand je m'éveillai, il faisait grand jour : mon premier mouvement fut une curiosité vive pour mon compagnon. Je regardais à mes côtés, il n'y était plus. — J'appelai, point de réponse. — Je le cherchai jusqu'à la nuit; la nuit suivante je ne quittai point le tertre; — aucun vestige.

Cependant ce n'était point un rêve. Le souvenir des plus violentes émotions me rappelait chacune des circonstances de notre entrevue. Je questionnai aux alentours sur le vieillard de la vallée, sur la tombe de son enfant; personne ne parut me comprendre. — J'insistai, on me rit au nez.

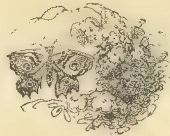
Pendant un long séjour, je revins chaque nuit questionner le tertre mystérieux; jamais je ne pus obtenir le moindre éclaircissement à ce sujet.

Depuis, j'ai raconté cette singulière aventure à quelques personnes.

Un jour, une lettre anonyme m'annonça que le vieillard était mon père.

Ainsi, je dois ma naissance à une série de crimes, ou l'avis anonyme est une atroce lâcheté.

Et quand on pense que l'un ou l'autre cas est une des habitudes de l'humanité!... — horreur!



Croquis.

TOUCHANTE ATTENTION D'UN PAPA.

— Mon ami, dit le papa à son fils, Paganini est arrivé, Paris possède enfin ce prodige.

— Qu'est-ce que c'est que Paganini, demanda le fils à son papa.

— Comment, dit le papa à son fils, tu ignores de pareilles choses; mais qu'apprends-tu donc à l'enseignement mutuel?... Paganini est le généralissime des virtuoses apparus depuis le déluge; c'est le Napoléon des violons.

— Ah! dit le fils, — et il alla jouer à la balle.

Le papa, comme absorbé par une combinaison financière, resta quelques instans silencieux, puis il appela son fils.

Mon ami, lui dit-il, tu n'as encore que huit ans, une longue carrière s'ouvre devant toi, pendant laquelle tu verras bien des choses surprenantes; mais jamais aussi surprenantes cependant que l'est Paganini, — à ce qu'assure mon journal. — Ainsi, mon enfant, quoiqu'il en coûte à ton père, je te menerai ce soir à l'Opéra; je veux que, dans la suite des temps, tu puisses dire que tu as vu ce divin maestro.

— Papa, est-ce qu'il en coûte cher pour dire cela?

— Trente francs, mon fils.

— Dieu! papa, avec trente francs, comme on aurait des chaussons et des sucres-d'orge!

— Allons, mon ami, va te faire habiller par ta bonne et prépare-toi à l'admiration.

L'enfant se fit habiller, se prépara à l'admiration en dînant comme quatre et fut le soir à l'Opéra.

Arrivé là, l'enfant récompensa la touchante sollicitude de son papa par un long somme qui tenait de la léthargie.

C'est égal, dans la suite des temps, le petit gaillard pourra dire qu'il a vu Paganini.

HENRI B...



Charges.

HÉROISME EN ROBE DE CHAMBRE.

L'AUTOCRATE *sonnant :* — Esclave, apporte-moi Diebistch.

— Sire, j'ignore où est le maréchal.

L'AUTOCRATE *resonnant, un second valet arrive :* — Esclave, la schlag à ce butor et apporte-moi Diebitsch.

LE MARÉCHAL : — Sire, Sabalkanski attend des ordres de Votre Majesté.

L'AUTOCRATE : — Eh bien, Diebitsch Sabalkanski (puisque tu as deux si beaux noms pour toi tout seul) j'ai besoin de toi.

LE MARÉCHAL : — Parlez, Sire.

L'AUTOCRATE : — Je vais parler aussi, mais toi tu vas te taire. — J'ai conçu un vaste projet pour la réussite duquel j'ai déjà toute la fermeté de vouloir qui distingue les Czars, et de plus l'assurance de la protection du Très-Haut : il ne me manque plus maintenant que l'appui de ton bras.

. . . . Eh bien, qu'en dit ton bras?

LE MARÉCHAL : — Mon bras dit oui, Sire.

L'AUTOCRATE : — Bien. — Pour éviter de faire long-temps encore une pension royale à notre Cousin Charles X, j'ai décidé dans ma sagesse que je le replacerais sur son trône, après quoi, bien entendu, nous nous inscrirons comme créanciers sur la liste civile. En conséquence, puisque tu touches annuellement trois cent mille roubles pour l'entretien de la gloire de notre règne, c'est toi que je charge de mener à bien cette héroïque entreprise.

LE MARÉCHAL : — Sire, vous me voyez tout prêt à vous obéir en tous points. Mais je me permettrai de faire observer à Votre Majesté que la Pologne est en pleine révolte.

L'AUTOCRATE : — Ah! c'est juste! J'oubliais de te tracer l'itinéraire à suivre. En passant, tu anéantiras les Polonais, jusqu'au dernier; de là te rendras à Holy-Rood pour prendre la famille cosmopolite dans un fourgon; ensuite, tu iras aux Tuileries, au coin du Pont-Royal, asseoir sur le trône des Français leur monarque chéri, et puis là, tu attendras mes ordres.

LE MARÉCHAL : — Comment! Sire, est-ce que vous n'entrerez pas dans Paris à la tête de votre armée?

L'AUTOCRATE : — Non, Diebistch. Je crains trop les rhumes de cerveaux et les conspirations pour m'exposer de la sorte. Tu sais que c'est ce qui a compromis la santé de notre auguste frère Alexandre : il en est mort.

LE MARÉCHAL : — Vive l'empereur Nicolas!

L'AUTOCRATE : — Encore bien dit. — Ainsi donc, Diebitsch, à toi la peine, à nous la gloire. Tiens, voilà cent mille roubles pour te donner du cœur : tu trouveras autant de Russes dans ma cour. Fais-en tuer le moins possible; cependant, ne va pas t'en faire faute, il y en a encore. Bonne campagne, que le Très-Haut te bénisse et nous aussi.

C'est à la suite de ces héroïques instructions que le maréchal Diebsitch fit, comme un bon et modeste Russe, la réponse suivante que nous garantissons pour historique.

« Vous voulez, Sire, que je remette mes bottes de conquérant, eh » bien, je vous promets de ne les quitter que sur la place du Carrou- » sel, pour les faire décrotter par les Parisiens! »

EUGÈNE MORISSEAU.



LE GÉRANT, CH. PHILIPON.

CONDITIONS D'ABONNEMENT :

LA CARICATURE donne, par an, cent quatre lithographies exécutées par les Artistes les plus renommés. Chaque numéro, composé d'une feuille de texte et de deux Lithographies, paraît très-exactement le jeudi.

L'Administration ne met pas dans le commerce les Lithographies du Journal. Les Marchands ne pourront les obtenir qu'en s'abonnant.

Nota.

Les personnes qui recevraient des exemplaires froissés peuvent, au moyen de l'action d'une presse à papier, faire disparaître les plis. Il faut avoir soin d'exposer préalablement la feuille à l'humidité.

POUR TROIS MOIS,	*franc de port.*	13 fr.
POUR SIX MOIS,	*idem.*	26
POUR UN AN,	*idem.*	52

1 *franc de plus par trimestre pour l'étranger.*

On Souscrit :

A PARIS, en envoyant, *franco*, un bon sur la poste ou sur une maison de Paris, au grand magasin de caricatures *d'Aubert*, passage Véro-Dodat — A LYON, chez *Baron*, libraire, rue Clermont. — A LONDRES, chez *Delaporte*, Burlington arcade Piccadilly, corner of Burlington garden. — A STRASBOURG, chez *Alexandre*, dépositaire des journaux. — A BRUXELLES, chez *Dero Becker*, Montagne de la Cour, n° 17. — A GENÈVE, chez *Barbezat* et Compagnie, libraires.

IMPRIMERIE DE CH. DEZAUCHE, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE, N° 11.

Numéro 21.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, *franco*, à M. A. Audibert, Rédacteur en chef de la *Caricature*, boulevard Poissonnière, n. 25.



CASTIGAT RIDENDO MORES.

24 mars 1831.

Les réclamations et envois d'argent doivent être adressés, *franco*, au grand Magasin de Caricatures d'Aubert, galerie Véro-Dodat.

LA CARICATURE

MORALE, RELIGIEUSE, LITTÉRAIRE ET SCÉNIQUE.

Caricatures.

LA PROCESSION DU DIABLE.

Décidément le gouvernement n'aime pas à rire. Si nous le représentons en enfant (et nous avons signé son extrait de naissance il y a neuf mois), ce gros bonhomme de ministère se fâche; si nous en faisons un vieillard, il se prend pour un moribond; si nous le peignons en homme fluet, il prétend qu'il est fort.... Enfin l'interprétation judiciaire est si cruelle pour nous autres, pauvres artistes, qu'en ce moment, nous n'osons pas nous moucher dans nos ateliers, de peur d'être accusés d'avoir fait quelque pamphlet nasal contre le *statu quo* dont le tempérament frêle a horreur du bruit et des émeutes.

Nous sommes donc forcés, et c'est vraiment chose triste pour des gens dont tout l'esprit est dans un coup de crayon! nous sommes forcés de donner à nos lecteurs, aux passans et à la justice, un commentaire préalable en forme de justification sur nos moindres plaisanteries. N'est-il pas horrible de mettre nous-mêmes des morceaux de plomb sur les dentelles de nos artistes afin que le vent glacial de la judicature ne les emporte pas dans son greffe?

Ainsi, mes amis, n'allez pas voir dans cette dame, entre les orteils de laquelle passe toute une armée, une satire contre la dissolution de la chambre, ou contre la fécondité maternelle.... Eh non! Prenez le sens le plus favorable au pauvre caricaturiste... cela ne ressemble-t-il pas plutôt à la légitimité avec ses nuées de cosaques?...

Ce pauvre diable qui porte sa femme sur ses épaules est tout bonnement une image prise dans la *physiologie du Mariage* et non pas une allégorie au peuple fatigué par la politique.

Cette autre femme mise sur le feu dans une cornue et qu'un honnête homme s'amuse à distiller pour en adoucir l'essence... Ah! nous vous en supplions, n'allez pas y voir une promesse royale! S'il ne sort du bec de la machine que des — put! paf! pif! ft! st! picht — flac! baond! n'est-ce pas une vieille plaisanterie rajeunie sur les méchantes femmes dont nous ne pouvons rien tirer.

En honneur, le squelette à cheval sur un balai est un honnête squelette sans intention malévole, c'est une croquade dont vous ne trouverez le modèle ni à la cour, ni en boutique, ni dans les rues, ni dans les revues. — S'il a un schakot de garde national.... En vérité, l'artiste aura trouvé qu'il y a de bons diables dans le régiment du prince de la Moscowa.

Quant à cette ravissante diablesse qui trotte menu à travers le vélin, avec sa bonne au côté, sa queue en trompette... elle représente uniquement la prostitution des rues et non pas celle des salons et des ministères.

— Oui, monsieur... tout cela est fort innocent, mais nierez-vous que ces deux hommes s'amusant à la raquette avec une femme pour volant ne soient M. Sébastiani et M. d'Appony se jouant de la Pologne ou de la France... Et tous ces malheureux tirant le diable par la queue, n'est-ce pas une insulte faite au temps présent, à la misère publique!.. Ah! ah! vous calomniez le gouvernement du Roi, car nous sommes si heureux que vingt mille francs entrent tous les dimanches dans la caisse de l'Opéra pour Paganini...

Et ce gros diable, horriblement cornu, à cheval avec un petit bonhomme, n'est-ce pas l'instruction publique?

— Eh! madame, la police; d'abord si nous allons à l'Opéra nous nourrir de son, cela ne prouve guère pour notre bonheur?.... Mais, à ce compte, nous ne saurions rien faire, car vous verrez une atteinte à la morale publique et religieuse dans ces saintes filles qui vont à l'église avec le diable entre les jambes, une dérision du catholicisme dans ce chanoine qui porte un pendu en haut d'une pique...

Mais quand, dans ce Chinois à ventre rebondi, nous nous serions un peu moqué des gros traitemens donnés au clergé qui nous coûte 43 millions pour des paroles en l'air, tandis que notre marine est à sec...; quand nous vous aurions montré combien les décorations rapetissent les hommes, et quand la procession du diable serait une amère dérision de tous les abus qui nous rongent, à commencer par cette *camarilla* de canards, dont ce char tiré par une femme est entouré?... où serait le mal?

Quant à moi, je m'attendais si peu à rencontrer cette verve de plaisanterie railleuse chez l'artiste dont le crayon spirituel et fashionnable rend si admirablement bien l'air parisien, la femme parisienne, le bonnet parisien, la société parisienne dans les ravissans dessins de LA MODE, que je crierai : — *Vive Gavarni!....* comme le gamin sortant de voir l'Empereur, crie : — *Vive M. Adolphe Franconi!...*

UN DÉPUTÉ D'ALORS.

Paris,
1er MAI 1831.

Enfin j'ai fait mes affaires :
Je suis procureur du Roi ;
J'ai placé deux de mes frères ;
Mes trois fils ont de l'emploi.
Pour les autres sessions,
J'ai cent invitations ;
Quels dînés
Les ministres m'ont donnés !

BÉRANGER

N'est pas député qui veut, et cela par trente-six raisons.

La première, c'est qu'il n'en peut être nommé que quatre cents et quelques ;

La trente-sixième, parce que, comme on ne les mesure ni à la taille, ni à l'esprit, on ne trouve les hommes du bois dont on fait les députés que parmi les citoyens payant certaines impositions fixes.

En France, la capacité parlementaire est côtée à 500 fr.

Voilà déjà qui, sur trente-trois millions d'imposés, limite terriblement le nombre des ambitions. Cependant, comme les candidats sont encore assez considérables pour s'entre-chagriner, il faut que chacun fasse l'usage le plus charmant possible des agrémens dont la nature l'a doué pour séduire l'instrument de son élévation, communément appelé électeur.

Alors une élection, chose éminemment importante, devient un sujet d'exploitation industrielle comme un autre.

En Angleterre, terre classique du droit naturel, on administre force coups.

En France, pays des demi-mesures, on donne des diners.

Dans un seul bourg-pourri, on a compté 132,641 coups de poings distribués à l'élection de sir O'Connel.

En 1830, 125 diners, tant monarchiques que libéraux, ont indigestionné une petite ville de l'Alsace.

Il faut voir aussi dans un département tous les contribuables entraînés de tables en tables, balottés entre les caresses des éligibles, séduits par leurs viandes succulentes, animés par leurs sauces épicées et enthousiasmés plus ou moins ensuite suivant la qualité du champagne. — C'est le pays de cocagne sur une nappe, que la table d'un électeur intelligent!

Mais, comme il y en a beaucoup trop, impossible aux électeurs de compter leurs sacrifices culinaires pour des motifs de préférence exclusive. Ils sont tous si délicats, si recherchés, que le choix appartiendrait de droit à chacun des amphytrions!

Il faut donc en revenir à considérer un peu les capacités individuelles. Ici, les festins, quoique perdus, n'ont pas été inutiles, car rien ne dispose l'estomac à une appréciation judicieuse comme un excellent diner.

On remarque alors que M. G. manifeste de très-bons sentimens, il reçoit le *Courrier* et le *National,* il fait de l'opposition dans la feuille du département, il en ferait aussi à la Chambre. Et puis cette profession de foi qu'il a glissée entre la poire et le fromage, ce premier toast à la nation et le second au roi constitutionnel. Quelle éloquence persuasive! Ah! avec un habit brodé, il aura tout ce qu'il faut pour faire un bon député, cet homme-là, un excellent député.

Enlevé ; voilà M. G. dont la physionomie représente toutes celles de son département!

Plus d'un conscrit parlementaire partit ainsi jadis cuirassé des notes, des prières et des réclamations de ses commettans, qu'arrivé à Paris, il se trouvait avoir oublié dans sa redingotte à la propriétaire.

Comment résister dès-lors, jeté sans boussole dans cette circulation corruptrice. Là aussi il y avait des diners, meilleurs que ceux du département même, et du Champagne donc, ah! délicieux! Dieu sait si, vus à travers ses vapeurs voluptueuses, les intérêts populaciers paraissaient troubles!

Arrivé à la Chambre, où il avait promis de siéger à gauche, il se met sur les banquettes de gauche en entrant, ce qui fait la droite du côté de la tribune. — Ce n'est pas sa faute aussi, s'il y a deux côtés gauches. A la prochaine session, pour prévenir toute erreur, il se mettra au centre.

Un jour advint où le banquet patriotique détrôna les diners officiels, et où le peuple récompensa alors par l'expression de sa reconnaissance à lui ceux qui s'en étaient rendus dignes.

Un couronne à Lamarque, — un vase d'or à La Fayette, — une adresse à Odilon-Barrot, — l'immortalité à Benjamin Constant.

Ce voyant, certain maître, contrarié d'écouter sans rien entendre à sa louange, se dit : « Pour sûr, ils m'auront oublié, réparons cette erreur. »

Puis ayant préparé une séance solennelle, on entendit sortir ces paroles mémorables de son bonnet carré : — « *Messieurs, pour avoir sauvé la patrie nombre de fois depuis sept mois, je me vote des remerciemens!* »

ALFRED COUDREUX.



Fantaisies.

APPLICATION D'UN GÉNIE D'HOMME

A UNE CARCASSE DE BALEINE ET A UNE BUCHE DE BOIS.

Il y a quelques années, un industriel s'avisa d'imaginer qu'un cétacé pouvait servir à autre chose qu'à faire de l'huile, de la bougie et des buscs, et il fit des fleurs en baleine.

L'œuvre fut si parfaite que tous les amis de l'industriel étaient dans

La procession du diable.



Blank inserted to ensure correct page position



Messieurs pour avoir sauvé la patrie nombre de fois depuis sept Mois je me vote des remercîments! (tonnerre d'applaudissements du centre, la gauche hausse les épaules

une admiration dubitative, lequel l'industriel ne daignait seulement pas convaincre.

Mais le monarque d'alors s'étant permis de hocher royalement la tête, parce que l'industriel s'engageait à faire toute une serre artificielle avec la baleine des Pays-Bas, alors celui-ci sollicita de l'obligeance d'une des dames, le busc de son corset, dans l'intérêt de l'art, et, entre ses mains, cet inélégant tronçon servit de tige à une rose admirable, ne cédant en rien à la nature par la suavité de l'apparence et le charme du coloris.

A ce coup, bruyant concert d'éloges de cour.

Cela seul eût suffi à la fortune d'un artiste ayant déjà 20,000 livres de rentes. Or, comme il ne manquait plus que cela à celle de notre industriel, il renonça à la baleine, se disant une dernière fois *cétacé*.

Adonc cet hiver, assis au coin de son feu, les jambes étendues comme un homme qui attend la fortune, en jouant avec ses doigts et en se manuélisant le cerveau, il s'avisa d'imaginer qu'une bûche pouvait servir à autre chose qu'à faire des cendres et des alumettes, et il en fit des chapeaux à l'usage des deux sexes.

Dire une pareille chose, semble folie de notre part; c'est donc prodige de la part de celui qui l'a conçue et réalisée.

Car il n'est aucune étoffe que n'imite à s'y méprendre les fragmens de la buche en question. Velours, gros de Naples, pluche et autres bagatelles ont été transférées du chantier dans les ateliers de nos premières modistes, et Longchamps verra plus d'un élégant minois gracieusement encadré dans une coiffure de bois.

En apprenant cette merveille, le comte de Camerano, grand protecteur des modes, a vite envoyé, rue des Fossés-Montmartre, au grand dépôt du *Sylvestrine* (c'est le nom des buches perfectionnées) demander si, vu son titre et son rang, l'industriel ne pourrait pas lui confectionner un complet habillement indigène depuis les bottes jusqu'au chapeau, mettant généreusement pour cela toute une voie de bois à sa disposition.

Avec un peu de peine et beaucoup de buches, l'industriel y est parvenu.

Mais, vêtu de la sorte, il a été généralement convenu qu'en bois blanc, le comte de Camerano ressemblait à un pierrot; qu'en acajou, il avait tout l'air d'une commode, qu'en bois peint, on le prendrait pour un devant de boutique; en sorte qu'on ignore encore sous laquelle de ces trois flatteuses apparences, M. le comte se présentera à Longchamps.

Le comte Alex. de B....



Croquis.

NOUVELLE ARCHITECTURE.

Les monumens modernes de Paris méritent qu'on ne parle d'eux que pour les admirer comme il convient.

La Sainte-Geneviève de M. Soufflot est certainement le plus beau gâteau de Savoie qu'on ait jamais fait en pierre.

Le palais de la Légion-d'Honneur est aussi un morceau de pâtisserie fort distingué.

Le dôme de la Halle-au-Blé est une casquette de jockey anglais sur une grande échelle.

Les tours de Saint-Sulpice sont deux grosses clarinettes, et c'est une forme comme une autre; le télégraphe, tortu et grimaçant, fait un aimable accident sur leur toiture.

Saint-Roch a un portail qui n'est comparable, pour la magnificence, qu'à Saint-Thomas d'Aquin. Il a aussi un calvaire en ronde-bosse dans une cave, et un soleil de bois doré. Ce sont là des choses tout-à-fait merveilleuses.

La lanterne du labyrinthe du Jardin-des-Plantes est aussi fort ingénieuse.

Quant au Palais de la Bourse, qui est grec par sa colonnade, romain par le plein-cintre de ses portes et fenêtres, de la renaissance par sa grande voûte surbaissée, c'est indubitablement un monument très-correct et très-pur : la preuve, c'est qu'il est couronné d'un attique comme on n'en voyait pas à Athènes, belle ligne droite, gracieusement coupée çà et là par des tuyaux de poêle. Il a en outre un toit presque plat comme en Orient, ce qui fait que, l'hiver, quand il a neigé, on balaie le toit, et il est certain qu'un toit est fait pour être balayé.

Ce sont là, sans aucun doute, de très-superbes monumens, joignons-y force belles rues, amusantes et variées comme la rue de Rivoli, et je ne désespère pas que Paris, vu à vol de ballon, ne présente un jour aux yeux cette richesse de lignes, cette opulence de détails, cette diversité d'aspects, ce je ne sais quoi de grandiose dans le simple, et d'inattendu dans le beau qui caractérise un damier.

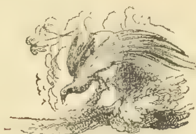
Victor Hugo.



Charges.

FAC-SIMILE.

Messieurs, (une foule de voix : bien! très-bien!) je suis (bravo!) je suis un pleutre, (bien! bien! marques universelles d'assentiment) un couard. (Adhésion générale.) Je laisserai battre mes voisins, (c'est juste! c'est bien!) je laisserai pendre mon frère, (bravo! bravo!) violer ma sœur, (attendrissement approbatif,) égorger mes amis, (trépignement et pleurs de joie dans l'auditoire,) mais si les égorgeans me demandent mon avis, je leur dirai hardiment : faites ce que vous voudrez, je n'y consens pas. Néanmoins, messieurs, comme l'honneur et la dignité me défendent de me mêler des affaires des autres, je ne m'en mêlerai pas. (Vive sensation.) Oh! si quelqu'un me crachait cent fois au visage, s'il me battait, s'il me chassait de mon logis, enfin si de son pied il menaçait le juste milieu, alors, messieurs, je résisterais, car je suis fort, je suis courageux, j'ai l'âme grande et fière, j'ai des armes et j'appellerai tout le monde à mon secours. (L'assemblée sanglotte d'admiration.)



Pochades.

Fantaisie des gens du Roi (*deuxième accès*). Vendredi, un commissaire de police a fait une descente chez M. Aubert avec un singulier mandat conçu en ces termes, et signé par M. Vivien. « M. le » commissaire de police se transportera chez M. Aubert, éditeur du » journal *la Caricature*, et saisira tout dessin, toute lithographie, » toute gravure injurieuse pour le roi, les chambres ou le gouvernement. » Quelqu'un qui se trouvait là, conseillait au commissaire d'user de l'étendue de son mandat, en emportant toutes les caricatures chez lui pour y choisir plus à l'aise. Mais le magistrat a paru comprendre que qui veut trop prouver ne prouve rien, et il s'est retiré pour aller chercher des instructions plus positives, qui ne compromettent point ainsi la responsabilité des agens secondaires de l'autorité. — (*Troisième accès.*) Après une saisie, illégale de fait, et préjudiciable aux intérêts de son éditeur, la caricature *les bulles de savon* a été rendue à M. Aubert. Elle figure aujourd'hui aux vitres de son magasin, et y est l'objet d'une curiosité qu'elle doit sans doute en partie à l'intérêt qu'ont bien voulu y prendre MM. du Parquet. — Depuis quelques jours, on a placé comme ornement dans chacune des galeries du Palais-Royal des fusils fort luisans, promenés par des gardes municipaux fort propres. — Bientôt le casimir ne sera plus de mode. — Dérogeant à l'honnêteté de son titre, déjà Le Voleur s'est créé une réputation de supériorité avec un coin original de son incommensurable feuille : les *Lettres sur Paris*. Aujourd'hui, il pique vivement la curiosité publique par la promesse de la prochaine publication de *Mémoires sur la Cour de Charles X*. Ce que nous connaissons de ces précieuses révélations nous permet de leur assurer un succès basé sur un mérite d'authenticité et d'intérêt exempt de tout scandale. Le Voleur se convertit. — C'est à tort qu'on a surnommé politiques les promenades des étudians. Elles sont au contraire fort impolitiques. — Notre confrère le journaliste Charles X nous a proposé l'échange. Nous lui envoyons *sa Caricature*; mais la douane de Calais confisque notre exemplaire légitime. — Dans le matériel des nouveautés, on parle de réformer Philippe. — M. Laffitte laisse les finances en bien pauvre état; il n'y reste qu'un Louis. — Les chambres et le gouvernement sont fort mécontens de M. le préfet de police, qui se permet de prendre leur ressemblance pour des caricatures.



Le Gérant, Ch. PHILIPON.

CONDITIONS D'ABONNEMENT :

La Caricature donne, par an, cent quatre lithographies exécutées par les Artistes les plus renommés. Chaque numéro, composé d'une feuille de texte et de deux Lithographies, paraît très-exactement le jeudi.

L'Administration ne met pas dans le commerce les Lithographies du Journal. Les Marchands ne pourront les obtenir qu'en s'abonnant.

Nota.

Les personnes qui recevraient des exemplaires froissés peuvent, au moyen de l'action d'une presse à papier, faire disparaître les plis. Il faut avoir soin d'exposer préalablement la feuille à l'humidité.

POUR TROIS MOIS,	*franc de port.*	13 fr.
POUR SIX MOIS,	*idem.*	26
POUR UN AN,	*idem.*	52

1 *franc de plus par trimestre pour l'étranger.*

On Souscrit :

A Paris, en envoyant, *franco*, un bon sur la poste ou sur une maison de Paris, au grand magasin de caricatures *d'Aubert*, passage Véro-Dodat. — A Lyon, chez *Baron*, libraire, rue Clermont. — A Londres, chez *Delaporte*, Burlington arcade Piccadilly, corner of Burlington garden. — A Strasbourg, chez *Alexandre*, dépositaire des journaux. — A Bruxelles, chez *Dero Becker*, Montagne de la Cour, n° 17. — A Genève, chez *Barbezat* et Compagnie, libraires.

IMPRIMERIE DE CH. DEZAUCHE, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE, N° 11.

Numéro 22.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, *franco*, à M. A. Audibert, Rédacteur en chef de la *Caricature*, boulevard Poissonnière, n. 25.



CASTIGAT RIDENDO MORES.

31 mars 1831.

Les réclamations et envois d'argent doivent être adressés, *franco*, au grand Magasin de Caricatures d'Aubert, galerie Véro-Dodat.

LA CARICATURE

MORALE, RELIGIEUSE, LITTÉRAIRE ET SCÉNIQUE.

Caricatures.

MARTYRE DE SANCTI SEBASTIANI.

. . . . En ce temps-là (l'an 831 après J.-C.) vivait aussi St-Sebastianus, patron des tonneliers. Il était natif de l'île de Corsia, et descendait en droite ligne de Jupiter Ier. La jeunesse de ce grand saint fut toute profane. Il sacrifia à Baal et fut un des serviteurs de l'empire qui bouleversa le monde au commencement du 8e siècle. Ce ne fut même que quinze ans après la chute d'Attila qu'il se convertit. Enfin, ce jour attendu par les anges arriva, le ciel s'en réjouit, et la terre en fut émue; l'église persécutée releva son front courbé dans la poussière, l'infâme liberté, prête à envahir le monde, s'arrêta surprise et enchaînée, le fils de Saint-Louis, chassé de son domaine, applaudit à cette miraculeuse conversion; mais elle était le terme des félicités terrestres du Saint, qui fut dès-lors en butte aux persécutions des Gentils, que ne désarmaient jamais la simplicité de mœurs, la modestie et l'affabalité de St-Sebastianus. Il fut traduit devant un tribunal, appelé l'opinion, qui le jugea et le condamna. Quelques auteurs disent qu'il fut livré aux bêtes, mais le contraire est prouvé par une histoire de ce temps, écrite par un moine nommé *Audibertus*, qui nous apprend qu'il fut tué à coups de flèches par deux bourreaux qui le firent souffrir bien long-temps. Le même auteur affirme qu'un ange, appelé *Caricature*, descendit du ciel pendant le supplice du martyr, et tint une couronne élevée sur sa tête.

On conserve dans l'église de Saint-Dupin les reliques de Saint-Sebastianus; elles se composent de ses gants jaunes et de son bouquet de violettes, elles préservent de la guerre.

ORAISON.

Grand Saint qui supportâtes long-temps les flèches de l'impiété, donnez-nous votre patience, votre résignation aux croix de ce monde, préservez-nous toujours, comme vous le fîtes pendant votre vie, des malheurs de la liberté et de l'amitié de nos voisins. Amen!

ENCORE LES BULLES DE SAVON.

Oh! le bon temps pour la caricature que le temps présent! et combien nous devons être fiers, nous qui vingt fois avons joué notre tête pour amener cet âge d'or!

Voyez ce ministère armé jusqu'aux dents se traîner dans la boue pour obtenir la paix; cette chambre en décrépitude allaitant un gouvernement fœtus; ce peuple baillonné, rançonné, ruiné, hébété, qui repousse du pied des croix qu'on lui jette, comme naguère on lui jetait des saucissons; cette police qui va chercher des conspirateurs en nourrice, quand des bandes vendéennes infestent les grandes routes; cette diplomatie trichant avec toutes les nations et ne gagnant jamais que la honte!

Ces lois qui se croisent, se heurtent, se battent, et broyent dans leur conflit les intérêts, la liberté et la vie des citoyens.

Ces beaux, ces grands principes généraux qui, distillés, décomposés, analysés par le pouvoir, nous donnent toujours, pour résultat, l'impôt et la prison.

Et ce pouvoir, frappant à tour de bras sur ceux qui l'ont créé, les jetant dans des basses-fosses, et pensionnant, caressant ses plus cruels ennemis.

Voyez-le se laissant cracher au visage par des princillons, se laissant menacer, et il a cinq cent mille bons soldats. Voyez! on le brave au midi, on le pille à l'est, on conspire en pleine église sous ses yeux : il craint la haine de quelques voisins; l'amitié des autres lui fait peur. Les grands rouages de la machine constitutionnelle craquent, et le malheureux ne sachant où donner de la tête, s'en prend à Dieu, au diable, à tout le monde qui n'en peut mais; il se rue sur des journaux, sur des brochures, sur des images, et chaque jour le public qui attend avec impatience et inquiétude un acte décisif, la nouvelle d'un parti pris, d'une guerre qui finisse cette indécision si fatale au commerce, chaque jour le public apprend, quoi?......... la 10me saisie de *la Tribune*, celle de *la Révolution*, celle du *Figaro*,

la 100me découverte d'une conspiration, ou........ à l'école mutuelle, l'arrestation de quelques patriotes, ou le procès fait à une caricature.

Hé bien, aujourd'hui, nos abonnés auront leur nouvelle comme tout le monde; *les bulles de savon* ont été saisies de nouveau; la chambre de mise en accusation avait rendu une ordonnance de non lieu, motivée sur un vice de forme, mais cette décision ne nous satisfaisait pas, nous voulions avoir l'honneur de constater les premiers l'état de la liberté dont jouit la presse lithographique, et nous avions prévenu le ministère public de notre intention de remettre en vente ce dessin.

Notre lettre était de mercredi, la publication eut lieu le lendemain jeudi, et trois jours s'étant passés sans que l'Autorité eût fait aucune démonstration hostile, nous la croyions revenue au bon sens, et nous nous proposions de faire présent à nos souscripteurs de ce méchant croquis, auquel les rigueurs judiciaires avaient donné quelqu'importance, mais nous avions compté sans notre hôte.... M. le commissaire Noël....

Ch. Philipon.

Au moment de mettre sous presse, nous recevons une assignation de M. le Procureur du Roi pour comparaître au parquet.

Fantaisies.

LE CORNAC DE CARLSRUHE.

Bercé au milieu des cris farouches d'une ménagerie, élevé dans l'aspérité des mœurs carnassières, séparé du monde par une grille, et ne possédant de civilisation que cette part un peu équivoque du tigre apprivoisé, le cornac de Carlsruhe ne connaissait qu'un genre de gloire, voir trembler devant lui ses féroces sujets; qu'un genre de bonheur, caresser tour à tour Lecika, sa compagne au regard de feu, et Tony, son grand ours blanc, son ami d'enfance.

Dire lequel de ces deux êtres le cornac aimait le mieux lui eût été chose impossible; ces deux affections complétaient son existence d'homme-lion

Aussi, toute l'implacable colère de cette dernière nature s'empara-t-elle de son âme, quand il vint à soupçonner trahison de la part de Lecika.

Plusieurs fois il avait remarqué un jeune seigneur, dont les fréquentes visites à la ménagerie semblaient révéler un autre motif qu'une curiosité vulgaire; mais il fallut que le hazard lui en fournit l'horrible preuve pour qu'enfin il doutât de la fidélité de sa compagne, de celle qu'il aimait à l'égal de Tony!

Un billet du jeune seigneur annonçait à Lecika que toutes les mesures étaient prises pour réaliser leurs vœux; que, cette nuit même, il franchirait le mur de la première cour pour l'enlever et fuir avec elle loin des deux ours qui la gardaient.

Faire parvenir la lettre à Lecika, se promettant bien de faire jouer le premier rôle à son poignard, fut pour le cornac le résultat de sa première pensée. Puis, en attendant l'heure de la vengeance, il fut s'enfermer avec Tony, le seul qui ne l'eût jamais trahi.

Tout le jour, ce fut un mutuel épanchement d'amitié, comme un échange de commisération entre l'ours et son maître. Celui-ci, la rage au cœur et le désespoir aux yeux, balbutiait sa douleur en frottant sa figure contre le front rugueux de son confident, et l'animal semblait comprendre, en considérant d'un œil morne chaque larme que son maître laissait tomber sur ses pattes velues.

. . . . . Deux heures du matin avaient sonné, et toute la ville était ensevelie dans le plus profond repos. Seulement la rue aboutissant à la ménagerie retentissait du bruit régulier de l'éperon, et un jeune cavalier parut bientôt au pied du mur de cette enceinte. La lune qui éclairait, brillante en cet instant, lui permit de choisir les cavités les plus commodes pour l'escalade; il se cramponna hardiment, parvenu au faîte du mur, il enjamba avec résolution, descendit comme il était monté, et disparut tout-à-fait derrière l'enclos.

Arrivé à terre, il avança quelques pas, puis fixa des regards inquiets sur une petite croisée qui jetait une faible clarté. Bientôt une jeune femme parut, agitant amoureusement un mouchoir blanc; mais derrière cette figure céleste, le cavalier crut voir celle du cornac, s'agitant horriblement.....

Dans le même instant, il mit l'épée à la main et se retourna au bruit de pas pesans..... L'ours blanc, debout, l'œil joyeux, la gueule béante et les bras longs, s'avançait pour le happer!

— Bravo, Tony, bravo, hurlait le cornac, qui tenait sa femme échevelée et la mordait cruellement, car il l'aimait trop pour la poignarder. — Défends bravement ton maître qui t'a réservé un fameux souper.

Et l'ours, haut de huit pieds, franchissait, en se dandinant avec une nonchalance civilisée, l'espace que laissait le jeune seigneur en reculant d'effroi.

Enfin, le danger ranima son courage; le malheureux, à la grâce près, se fendit plusieurs fois, l'épée haute, comme il faisait à la salle d'armes, et autant de fois son terrible adversaire, entamé, bondit à reculons.

Mais Tony devint furieux.

Le cornac voyant le sang rougir le poil de son ami, menaçait le cavalier de venir à l'aide, s'il ne se laissait dévorer.

L'ours devinant alors une lutte où il n'avait cru voir qu'un repas, s'élança d'un saut sur le cavalier; l'homme disparut sous le monstre.

Toute une lame d'épée, qui traversait l'estomac de Tony, aiguisa singulièrement son appétit naturel, et un effroyable craquement annonça au cornac et à Lecika que le jeune seigneur avait été dévoré avant d'avoir cessé de vivre.

Le Comte Alex. de B....



Croquis.

LE DIMANCHE.

Dieu, comme l'assure la sainte histoire, travailla pendant six jours et se reposa le septième. Et tous les catholiques, apostoliques, romains, qui n'ont pas créé le monde, qui même ne font pas grand



Martyrium sancti Sebastiani

Lith. de Delaporte

On s'abonne chez Aubert, galerie Vér. Dod.



Les Incurables.

Eux seuls ont compris la Révolution

[illegible] [illegible]

chose dans la semaine, se reposent le septième jour catholiquement, apostoliquement, romainement. Or, ce jour de délassement est le dimanche, et comme chacun a le droit de se délasser à sa manière, c'est assez ordinairement celui où bon nombre de chrétiens se fatiguent le plus.

Ce jour de fête hebdomadaire :

Les dévotes vont promener leurs chiens, de là elles vont à l'église entendre la grand'messe, le sermon et les vêpres, après quoi elles passent charitablement le reste du jour à dénigrer le prochain.

L'étudiant récompense la grisette pour sa constance de toute la semaine, en allant reverdir sa fidélité dans les bois de Boulogne, de Romainville ou de Montmorency.

Les boutiquiers délogent dès le matin, et les uns en citadines ou en tapissières, les autres en coucous ou à pied, ils se répandent dans la banlieue, et vont faire la fortune des restaurateurs de Versailles et de Saint-Cloud, de Montmartre et de Viroflay.

Protégé par Mlle Françoise, le troupier dépose son briquet à la porte du Musée, et interprète militairement tous les faits et gestes de M. Ajax, ou de notre Seigneur Jésus-Christ.

Fort décontenancé de n'avoir ni réprimandes ni flagellations à administrer, le vertueux maître d'école bat son habit.

Le bourgeois, avec sa femme sous un bras, son épagneul et son parapluie sous l'autre, va voir les animaux du Jardin des Plantes.

L'homme du peuple emplit ses poches de tout ce que la maison renferme de monnaie, emmène madame son épouse et ses enfans à la barrière; là, se satisfait à dix sous la pinte; rentre chez lui après quelque avanture, bat sa femme, casse les meubles; puis s'endort très-content de sa journée.

Le bureaucrate, que ses fonctions retiennent toute la semaine de 10 à 4 heures, et qui ne peut voir ses amis que le soir, fait ses visites afin de ne pas avoir l'air d'un oiseau de nuit. Sur les midi, il sort en habit noir, linge blanc, bottes éblouissantes, court les quatre coins de Paris sans rencontrer personne, et rentre crotté, contrarié, éreinté.

Celui qui observe le plus religieusement le repos prescrit par les lois apostoliques et romaines, c'est l'homme aisé. Pour lui, le dimanche dure toute la semaine, et le septième jour il est condamné à l'inaction. En effet, tout le monde s'amuse ou en a l'air, tout le monde à une chemise blanche et un habit propre, l'homme *comme il faut* peut-il faire comme *tout le monde?* Aussi, aux Tuileries point de fashionables, ni de toilettes de bon ton, le dimanche. Au bois de Boulogne, point d'équipages élégans, ni de fougueuses cavalcades! Pour eux, point de spectacles, point de fête le jour où le plus grand nombre en profitent! Si la nécessité les force par hasard à sortir, leur mise simple par affectation les distingue des *endimanchés*. Enfin, pour ceux-là, le repos, c'est l'ennui!

Malheur aux citadins qui, par un beau temps, restent dans Paris le dimanche. Rien n'est plus triste ordinairement; le matin, il n'y a de mouvement que celui du départ pour les environs; le jour, un silence monotone remplace le bruit habituel, et le soir, toutes les boutiques fermées, les rues sombres et désertes, attestent l'absence de la plupart des habitans.

Cependant, comme le jour du dimanche n'est pas plus long que les autres, ainsi que tous les autres il finit à minuit, et, vers cette heure, renaissent l'agitation, la cohue et le bruit, fractions intéressantes des charmes de la grande ville. Affluant de tous les points circonvoisins vers un centre commun, des milliers de groupes débouchent par toutes les barrières, et emplissent les rues de leurs flots tumultueux. Les voitures se croisent, les piétons chantent, les ivrognes jurent, les enfans pleurent, et tous également harassés regagnent leur logis du plus loin qu'ils ont pu aller.

C'est ainsi que les Parisiens entendent le repos du septième jour.

HENRI B...



Charges.

REVUE DU CHAMP DE MARS.

Neuf heures du matin. — *Un gendarme municipal :* Monsieur, votre cabriolet ne peut pas passer sur le pont Louis XV. — Et pourquoi donc? — Parce qu'aucun équipage ne peut prendre ce chemin avant que la voiture du roi soit passée. — Ah! est-ce que par hasard elle est aujourd'hui plus grosse qu'à l'ordinaire? — Non, monsieur, mais c'est pour éviter les embarras. Oh! mon Dieu, avant trois heures d'ici le roi va arriver, et alors la circulation sera libre. — Merci, municipal. Et, en tournant bride, je trouvai cela fort raisonnable en pensant que le jour où je fus pour voir le *Panorama de Navarin*, moi et une foule immense nous fûmes impitoyablement renvoyés tout le jour durant, parce que le roi avait fait, le matin, annoncer sa venue. — *Champ de Mars :* atmosphère diplomatique, ciel grimacier, temps nébuleux, superbe problême mécanique résolu par l'immobilité complète de 55,000 mouvemens particuliers. — A quoi sert donc s'il vous plaît cette espèce de tente dressée devant l'École-Militaire? — Monsieur, c'est une estrade où va se placer le monarque. Est-ce que vous trouvez cette décoration de papier rayé assez en harmonie avec la circonstance? — *Un mouchard :* Mais oui, pas mal comme ça, ça ressemble à ces petites nécessités qui ornent le jardin du Palais-Royal. — Ou bien à un cabinet de lecture. — *M. Prud'hom :* Messieurs, voici Sa Majesté qui daigne mettre pied à terre en personne! Voilà maintenant qu'elle distribue les drapeaux à 25 hommes de chaque corps qui ont la plus belle tenue possible. — *Pacot :* Dites donc, sergent, de quelle mine ça vient-y, ce *coke* gaulois-là. — Allons, Pacot, point de calembourg sous les armes! et les yeux à quinze pas de la tête, s'il vous plaît. — *M. Prud'hom :* Écoutez donc, écoutez donc, citoyens, le monarque qui daigne dire : « Je m'énorgueillis de pouvoir

» vous rappeler que les divers changemens de fortune qu'il m'est » tombé en partage de subir dans le cours de ma carrière, n'ont ja- » mais altéré ma fidélité à ma patrie. » — *Une voix :* Vive le roi ! — Ah! v'là le roi qui monte à cheval : il parcourt les rangs suivi d'un porte-croix. En voilà encore une fournée de 200. — *Philipon, ouvrant son parapluie :* Quel fichu temps! — *Mahieux :* Dieu de dieu, je ne peux pas apercevoir le monarque, bon dieu ; je ne vois absolument que son chapeau ; il est bien aimable, il salue beaucoup. — Madame, voudriez-vous prier M. votre fils de ne pas mettre ses pieds sur mes épaules, vous m'obligerez. — *Cagnard, à un Anglais de huit ans :* Jeune étranger (car vous me paraissez parfaitement jeune et infiniment étranger), ne voyez-vous pas comme moi avec un juste sentiment de frayeur qu'il y ait ici plus de citoyens que de soldats, des citoyens oisifs, inoccupés!... — *Yes.* — Vous voyez comme moi, jeune insulaire ! oh ! malheureuse patrie!!! — *M. Prud'hom :* Un escadron bien luisant est, en temps de paix, un élément de bonheur : soyons-le donc si l'on peut! — *Un aide-de-camp, bride et chapeau bas :* Sire, votre place est prise. — Comment ? comment? — Le peuple vient d'envahir l'estrade d'où Votre Majesté devait faire défiler les troupes. — *M. Vivien :* Que quinze cavaliers municipaux saisissent les rebelles ! — M. le préfet, les chevaux ne veulent pas absolument monter les marches de l'estrade. — *M. Vivien :* Quinze jours de salle de police. — Tiens, voilà le monarque qui, pour ne pas déranger le peuple, va se placer devant l'École-Militaire. Que de bonté ! — C'est dommage qu'il n'y ait point de soleil. — *Le mouchard :* Si c'eût été sous *l'autre*, il en aurait bien fallu du soleil, et il y en aurait eu, du soleil, sous *l'autre.* — *Une dame :* Oh ! mon Dieu ! voilà un malheureux dragon renversé par son cheval. — *Un monsieur décoré :* Il y a toujours des gens malintentionnés qui troublent ainsi les fêtes populaires par de coupables accidens ! — *Mahieux :* Dieu de dieu ! dans une solennité pareille, pas le moindre maréchal d'un peu bossu ! Brave Luxembourg où es-tu, bon Dieu ! — Oh ! quel beau coup-d'œil que ces 80 bouches à feu lancées au galop ! mais voilà un artilleur envoyé par un cahos à 15 pas de son caisson. — *Prud'hom :* Monsieur, c'est l'heureux résultat du système paternel d'amélioration qui permet aujourd'hui aux artilleurs de s'asseoir sur leurs pièces. — Alors de pareilles victimes sont rares. — Oh ! fort rares, monsieur, une tous les trois quarts d'heure sur un terrain plat. — *Pacot :* Dites donc, sergent, est-ce que toute cette foule inconsidérée, qu'a rompu les rangs, va défiler pêle-mêle avec le 59ᵉ ? — *Le sergent :* Ne m'en parle pas, Pacot ; quand on a évolutionné comme moi aux parades du Carrousel, où chacun gardait ses distances... C'est plus ça ! — *Cinq heures du soir :* Le roi quitte le Champ-de-Mars : allégresse générale manifestée par un copieux appétit civil et militaire.

A. A.



Pochades.

On ignore si le nouveau tableau commandé pour la Chambre des députés sera exécuté. On craint que M. Vivien ne le considère comme une caricature. — M. Vivien a fait saisir un citoyen, parce qu'il avait l'air d'une caricature. Il l'a fait relâcher en apprenant que c'était un personnage. — M. Vivien n'est pas abonné à *la Caricature.* Les numéros qu'il désirera, il les enverra chercher par le commissaire. — Un artiste qui a fait le portrait de M. Vivien n'a pu trouver aucun éditeur qui ose le publier. — Assistant dernièrement à un dîner diplomatique, M. le préfet de police ne voyait partout que des caricatures. Ce que c'est qu'une idée fixe ! — Il est question de transporter le dépôt de librairie rue de Jérusalem. — Entre certains tableaux d'histoire contemporaine et les scènes populaires de M. Vivien, le juste milieu, c'est la caricature. — Une caricature est un miroir. M. Vivien n'en regarde jamais. — M. Vivien ne passe jamais devant le magasin d'Aubert sans fermer les yeux. — M. le Préfet de police a envoyé un commissaire chez M. Conté, avec ordre de saisir tous les crayons à caricatures. — En se voyant dans la glace, M. Vivien est resté saisi.



Le Gérant, Ch. PHILIPON.

IMPRIMERIE DE CH. DEZAUCHE, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE, N° 11.

Numéro 25.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, *franco*, à M. A. Aldibert, Rédacteur en chef de la *Caricature*, boulevard Poissonnière, n. 25.



CASTIGAT RIDENDO MORES.

7 avril 1831.

Les réclamations et envois d'argent doivent être adressés, *franco*, au grand Magasin de Caricatures d'Aubert, galerie Véro-Dodat.

LA CARICATURE

MORALE, RELIGIEUSE, LITTÉRAIRE ET SCÉNIQUE.

Caricatures.

OPINION DE MON ÉPICIER.

J'ai prodigieusement de révérence pour l'Épicier, homme intègre, qui pèse également dans sa balance à canelle le mérite d'un discours de la Chambre, ou d'un pas de la Taglioni.

Aussi, quand, hier matin, je fus arraché à mes rêveries poétiques par mon épicier, qui venait m'emprunter un à-compte sur quelques livres de bougies que je lui dois, je ramenai la question sur la situation des choses : je tenais à connaître l'opinion de celui chez qui je puise mes lumières.

Son raisonnement fut simple et clair.

L'épicier maudit la stagnation des affaires, le superflu de population, parce que chaque jour voit s'ouvrir un nouveau magasin d'épiceries; la concurrence écrase, et, avant peu, tous les Parisiens devenant épiciers, on conçoit aisément que le nombre des consommateurs diminuera d'autant.

Croyant comprendre, je parlai du grand remède, fort à la mode aujourd'hui, parce qu'il est un problème, — de la guerre enfin.

A cette proposition, l'épicier se récria plus haut que si je lui eusse proposé une réduction de 5 pour 100 sur mon mémoire.

Son second raisonnement fut encore plus simple et plus clair que le premier.

L'épicier maudit la guerre, parce que, pendant que le citoyen déjeûne d'un feu de file ou soupe d'un boulet de canon, moka, sucre et vanille restent en montre, et alors l'épicier, inactif, en est réduit au rôle désastreux d'ornement de comptoir.

Cette fois, je feignis de comprendre, ensuite je consultai l'épicier sur la meilleure forme de gouvernement pour remédier à ce double préjudice.

Et, avec tout l'aplomb d'un homme qui fait un cornet, l'épicier demanda une république, sans guerre, ni priviléges, où tous les citoyens soient parfaitement égaux et extrêmement libres, — excepté de se faire épiciers.

Alfred Coudreux.



Fantaisies.

LONG-CHAMPS.

Un beau matin, Isabelle, sœur de Saint-Louis, se réveilla avec la fantaisie d'être agréable à Dieu ou au clergé, — ce qui en ce temps-là était absolument la même chose, — et elle voulut fonder une maison religieuse. Indécise si ce devait être un couvent ou un hôpital, elle consulta Hémeric, chancelier de Notre-Dame de Paris. Le saint homme lui représenta qu'un hôpital ne serait utile qu'à secourir des malheureux, tandis qu'un couvent n'étant d'aucune espèce d'utilité quelconque, la fondation d'une abbaye serait bien plus agréable à Dieu.

—Ce, judicieusement décidé, le roi Saint-Louis préleva 30,000 li-

vres sur les habitans de Paris pour l'agrément de sa sœur, après quoi celle-ci fonda, en 1260, sur la rive droite de la Seine, dans le premier repli que forme la rivière, le couvent de Long-Champs, lequel, vu son luxe et sa magnificence, porta d'abord le nom d'*Abbaye de l'humilité Notre-Dame*. Sans doute le seigneur Héméric fut aussi pour quelque chose dans le choix d'un nom si bien appliqué.

En bonne justice humaine, les Parisiens qui avaient fourni les 30,000 livres avaient bien quelques droits aux faveurs du ciel; mais l'histoire ne dit rien à cet égard, au lieu qu'elle nous apprend qu'Isabelle mourut, en 1269, au couvent de Long-Champs en grande odeur de sainteté. Béatifiée en 1521, puis déterrée et enchâssée en 1637, ses reliques opérèrent d'incroyables miracles : l'abbaye acquit une immense célébrité.

Un jour le roi Philippe-le-Long, venu pour visiter sa fille Blanche retirée à Long-Champs, y fut attaqué d'une violente dyssenterie et de la fièvre quarte. Aussitôt les moines de St-Denis, bien aises probablement de faire connaissance avec les nonnes, arrivèrent en procession et pieds nus, faire toucher au monarque un vrai morceau de la vraie croix, un clou qui avait servi à crucifier le Fils de Dieu ou d'un autre, et une main de Saint-Simon, qui, comme on sait, était manchot. Le miracle opéra. Au lieu de mourir de vieillesse, Philippe le-Long mourut de la colique dans la maison de Long-Champs.

Long-temps cette abbaye fut un pélerinage où l'on se rendait de toutes parts. Mais bientôt le prétexte religieux donna lieu aux scènes les plus scandaleuses; un édit défendit ce rendez-vous dans l'intérêt des mœurs.

Pendant les dernières années du règne de Louis XVI, la défense était tombée en désuétude, ainsi que beaucoup d'autres choses, et Long-Champs était devenu le lieu des promenades les plus brillantes. Les mercredi, jeudi et vendredi de la semaine sainte, la longue avenue des Champs Élysées, ainsi que le chemin conduisant aux ruines du couvent, étaient couverts d'une foule de promeneurs qui étalaient à l'envi toutes les richesses du luxe et de la coquetterie. Les étrangers eux-mêmes et surtout les Anglais venaient, ces jours-là, disputer de magnificence avec les Français. Quelques-uns poussèrent l'ostentation jusqu'à se faire traîner par des chevaux ferrés d'argent, dans des voitures à roues garnies de même métal.

C'est à cette époque que M. le comte d'Artois, aujourd'hui rentier à Holy-Rood, ruina assez d'usuriers pour fournir à la Duthé un équipage orné de dorures et de pierreries. Sur le point de faire une maladie, de la colère d'être écrasée dans son luxe royal par le luxe d'une comédienne, Marie-Antoinette menaça de réclusion la Duthé si elle paraissait à Long-Champs. — Elle n'y parut pas.

Méchamment détruite avec les autres établissemens religieux à l'époque de la première révolution, l'abbaye cessa, jusqu'au Consulat, d'être le rendez-vous du luxe; mais quand Bonaparte eut relevé les autels, elle attira de nouveau tout ce que Paris et la France possédaient de plus brillant. Mesdames Tallien et Récamier donnèrent le ton dans ces jours d'étalage, et toutes les femmes disputèrent de folies pour les imiter. C'était une rivalité fastueuse de toilettes, de livrées, de voitures et d'attelages. Chaque journée sainte coûtait un membre à plus de trente malheureux piétons.

Sur la fin de l'empire, la magnificence de la promenade de Long-Champs sembla s'éclipser. Tout ce qu'il y avait de grand alors parcourait l'Europe; les femmes avaient peu d'intérêt à se montrer sur ce théâtre désert, pendant que la foule de leurs admirateurs se faisait décimer à Saint-Jean et à Waterloo.

Pas plus que le gouvernement précédent, la Restauration ne rendit à la promenade de Long-Champs sa première teinte religieuse; néanmoins les cavalcades du duc de Guiche et de lord Seymours, la rivalité luxueuse de la finance et de l'aristocratie, enfin l'attrait des modes nouvelles qui paraissaient à cette époque, furent autant de ressources pour le commerce et l'industrie.

Cette année ne brillera pas dans les fastes de Long-Champs. Un Anglais qui était venu pour disputer de bonne tournure avec la grande nation, s'est long-tems promené, vendredi, tout seul avec sa canne.

Contre l'habitude, les visages parisiens avaient l'air sombre et mécontent. C'est sans doute parce qu'il faisait froid.

Le comte Alex. de B....



Croquis.

L'EMBUSCADE.

— *Esquisse du moyen âge.* —

C'était à la fin d'une superbe journée d'août 1594; le soleil ne lançait plus que des rayons obliques sur les riantes clairières du petit bois de Barret, situé à très-peu de distance de Bordeaux, sur la route de Bayonne; les plantes, ranimées par une brise fraîche et vivifiante, relevaient leurs tiges inclinées vers le sol, et les oiseaux, prêts à se livrer au sommeil, s'agitaient sous leurs verts lambris, en saluant d'un brillant et dernier concert le coucher de l'astre du jour.

A cette époque de troubles et de guerres intestines, il était rare qu'on osât s'aventurer hors des villes, et si quelqu'affaire vous y forçait, ce n'était que bien armé ou même avec une escorte, tant était grande la crainte des bandouillers et des hommes d'armes en déroute qui infestaient les campagnes, employant leurs loisirs à détrousser et rançonner les voyageurs.

Ce jour-là pourtant, à l'heure où les ouvriers quittent le travail, deux hommes étaient partis de Bordeaux et s'étaient acheminés vers le bois de Barret. Quoiqu'ils ne portassent ni cottes d'armes, ni cuirasses, ni buffleterie, ni dague, ni rien de ce qui constituait alors l'accoutrement militaire, le tromblon à canon de cuivre, le colévasé dont chacun d'eux était muni, indiquait assez que leur excursion avait un tout autre but qu'une simple promenade.

Il y avait déjà quelque temps qu'ils étaient cachés dans un taillis qui bordait la route, vers laquelle ils jetaient souvent des regards impatiens, lorsque l'un d'eux rompit enfin le silence.

— Rien encore, s'écria-t-il avec un jurement énergique, et voilà huit heures qui sonnent à Saint-André. Conçois-tu quelque chose à ce retard, Bertrand?

— Tiens, Macaire, répondit l'autre qui paraissait moins déterminé, si tu m'en crois, nous abandonnerons la place; aussi bien, tu t'es trompé de jour, et notre expédition est manquée.

— Manquée! dis-tu? Non pas, je suis sûr de mon fait. Ne sommes-nous point à la mi-août, et n'est-ce pas toujours à cette époque que le prieur de Saint-Dominique va recueillir ses dîmes? Le vieux chrétien est riche, et la proie sera belle.

— Porter la main sur un homme d'église, reprit Bertrand, c'est un crime horrible!...

N°43.





J. Grandville

Ah ! Mayeux ! Mayeux ! chian li li li ! ✳ On m'a donc fichu mon nom sur le dos nom de D... !

On s'abonne chez Aubert Galerie Véro-Dodat

— Bah! nous gagnerons les indulgences au prochain jubilé.... D'ailleurs, n'est-ce pas à nos dépens qu'ils s'engraissent, ces gens d'église? Et celui-ci a-t-il eu pitié de toi, pauvre gars, quand tu fus cité à l'official pour avoir tué des lapins sur les plaisirs de sa seigneurie?

— C'est vrai, mon dos attesterait encore le prix que me coutèrent ces maudits lapins; mais aussi le prieur a plus d'une fois secouru mon père, que ma conduite a réduit au pain de l'aumône. Ce matin encore il est parti pour aller mendier sa vie dans les villages environnans; il doit revenir par cette route.... S'il voyait le métier que je fais, il mourrait de douleur! ..

— Toujours des scrupules, interrompit Macaire. Pauvre sot, ta probité t'empêchera-t-elle de mourir de faim? te fera-t-elle épouser ta mie Gertrude, la fille de messire Raimbault?...

— Gertrude! Pourquoi as-tu prononcé ce nom?... Oui, il le faut; eh bien, que mon sort s'accomplisse donc!...

— Silence, reprit Macaire en mettant l'oreille contre terre.... j'ai entendu du bruit... Vive Dieu! Compagnon, nous n'avons rien perdu pour attendre... Allons, du courage, voici la fortune qui nous arrive à portée de tromblon!

En effet, comme il achevait ces mots, un nuage de poussière s'éleva à l'horizon, et en se dissipant peu à peu, laissa voir le coche du prieur de Saint-Dominique, qui s'avançait au trot pesant de quatre vigoureuses mules. De l'autre côté de la route, cheminait péniblement un vieillard à barbe blanche, couvert de haillons, et chargé d'une besace; mais la voiture le masquait entièrement. En ce moment, elle atteignit la lisière du bois. Macaire poussa du coude son compagnon. — « Voici l'instant, dit-il à voix basse, en ravivant la mèche de son espingole; à moi le postillon! Toi, vise au valet de pied; après, l'affaire sera facile.... Attention.... feu!.... » Et il exécuta lui-même son commandement; mais l'amorce seule s'enflamma, et son tromblon ne partit point. Bertrand essuya la sueur glacée qui découlait de son front, et lâcha aussi son coup, en détournant la tête. La balle de fer siffla avec violence, et un sourd gémissement vint retentir à leurs oreilles. Macaire s'élança sur la route, Bertrand le suivit machinalement, mais le coche du prieur était déjà bien loin, et le coup de feu, en effrayant les mules, n'avait fait que presser leur allure.

— « Malédiction! s'écria Macaire, nous les avons manqués!... Qui donc as-tu frappé?... J'avais cru entendre.... » — Au même instant, il aperçut, à quelques pas de lui, un vieillard étendu sur la terre et baigné dans son sang. — « Tiens, continua-t-il froidement, voilà ton gibier!... Tu as fait là une belle expédition!... »

Mais Bertrand ne l'entendait plus; d'un coup-d'œil il avait reconnu le vieillard; il se précipita sur ce cadavre inanimé, en poussant des cris affreux....

Le malheureux avait tué son père!...

Henri B....

Charges.

D'UN ARTISTE QUI AVAIT DU MÉRITE, ET D'UNE DEMOISELLE QUI AVAIT DE BEAUX YEUX ET UN PETIT CHIEN.

Avant d'avoir tout le talent que me prêtent aujourd'hui les amis auxquels je prête de l'argent, j'étais fort rarement occupé.

Mon inaction avait plusieurs causes.

D'abord, on ignorait au quartier, si à mon cinquième étage (sans compter l'échelle), germait un concurrent d'Isabey, et le public passait devant ma porte sans entrer.

Ensuite, faute d'argent superflu, je ne louais jamais de modèles. Je les exploitais gratis, et comme le modèle n'est généralement pas un modèle de désintéressement, j'en étais réduit à étudier la nature par la fenêtre, à distance de 110 pieds.

J'avais bien de par le monde plusieurs officieuses complaisantes qui, d'après mon titre de peintre en miniature, me pressaient de vouloir bien les *attraper;* mais comme toutes, antiques et laides, rappelaient un autre âge, je m'excusais en les assurant que je ne peignais pas l'histoire.

Il me fallait à moi, pour donner du cœur à mon pinceau, de ces piquans minois qui séduisent, et dont l'agréable aspect donne déjà un mérite au portrait, ce qui, aux yeux de beaucoup d'amateurs, sauve l'exécution.

En suivant toujours ce capricieux système, j'aurais pu ne pas aller loin, rester au nombre de ces faiseurs du boulevard, devant l'œuvre desquels on s'arrête pour admirer la dorure du cadre; mais enfin chaque artiste a sa manière, telle était la mienne.

Mille genres de tentations assiégent l'innocence, et parmi les projectiles composant l'arsenal séducteur, depuis la bouteille de bière jusqu'au cachemire français, la pespective d'une miniature n'est pas un des moins efficaces. — Reste le moment difficile où l'artiste aussi amoureux de son chef-d'œuvre que de l'original, ne veut plus se dessaisir du premier; alors commencent les négociations diplomatiques pour maintenir la balance entre l'art et le sentiment.

Au nombre de ces physionomies que pour moi réclamait l'ivoire, j'en avais distingué une vraiment délicieuse. Une seule chose m'arrêtait dans l'ébauche d'un aussi charmant morceau, — cette chose c'était un petit chien.

J'ai toujours redouté d'entrer en concurrence avec cette espèce de quadrupèdes, depuis que je me suis aperçu qu'un barbet de ma connaissance servait à un mari de thermomètre conjugal. A la seule inspection du poil de l'animal, l'époux prétendait analyser la conduite de sa femme pendant son absence. — Comme c'est gai.

Ceci me rappelle, en passant, que la seule femme qui m'aima pendant un laps de temps raisonnable, m'avoua un jour dans un moment d'épanchement, que la cause de cette faveur était mon étonnante ressemblance avec un singe qu'elle avait adoré jusqu'à ce que sa dernière gentillesse lui fit se casser les reins sur le pavé.

En vain j'avais sollicité ma demoiselle aux beaux yeux de venir prendre séance seule et sans guide. Malheureusement elle lisait alors *l'Histoire des Chiens célèbres*, de sorte que regardant son petit *Alcindor* comme capable de devenir un jour héros de la gent canine, l'idée de le laisser s'ennuyer seul au logis la révoltait au dernier point.

Je commençai donc l'esquisse grâcieuse, non sans avoir long-temps défendu ma dignité contre le caprice de mon adorable modèle, qui voulait absolument que le portrait d'*Alcindor* figurât à côté du sien.

Dire le délice de pareille occupation, point n'est besoin pour gens de la partie. Quelle suavité dans le libre examen de ces lignes élégantes, de ce coloris plein de fraîcheur! Dans l'investigation de ces paupières veloutées, de ce regard à l'expression ravissante! et le charme de la pose, de l'abandon! Quel ensemble de prestigieux détails! Alors l'imagination grandit, le pinceau s'anime, l'heure vole rapide, et le miracle s'accomplit. Voilà des séances profitables à l'art, où le progrès s'incruste, où la perfection se glisse inattendue et vient tout-à-coup révéler le talent. Car dans ces courts instans, où le cœur est de moitié à l'œuvre, point de cette réserve qui glace, ni de cette étiquette qu'exclut le feu sacré de l'art, parce qu'elles font du modèle un patient, de l'artiste une machine.

Après plusieurs séances de ce genre, pendant lesquelles j'avais oublié ma mansarde, le petit chien et jusqu'à mes dettes, je frisai le

miracle à tel point, qu'étonné moi-même de tant de perfection, je destinai à l'honneur du musée-royal le portrait qu'attendait Rose impatiemment, et que d'avance, la pauvre petite payait par la plus aimable soumission, excepté cependant en ce qui concernait *Alcindor*.

Enfin, après plusieurs jours de repos, arriva celui si solennel, intitulé la *dernière séance*, et pour vrai dire, le portrait fut en coloris ce qu'était l'original en nature!... — Excusez l'enthousiasme.

Alors, je pris l'original par la main, je l'amenai à ma lucarne, et là je commençai à prendre le langage diplomatique afin de lui démontrer l'avantage qu'il y aurait pour tous deux à ce que le chef-d'œuvre décorât le coin le moins sombre d'une exposition plutôt que la cheminée de sa modeste chambrette.

Rose avait lu les *Chiens célèbres*, elle comprit donc mon ambition de fortune et de gloire. Elle m'applaudit et m'accorda aussitôt ce que je tremblais de lui demander.

Ivre de bonheur et d'espoir, une idée généreuse me saisit, celle d'embrasser *Alcindor*.... Oh destin! quel coup d'éponge! — Le petit bourreau, sauté sur ma chaise, donnait à l'ivoire le dernier tour de langue qui avait léché tant d'avenir!!!

(*Extrait du portefeuille d'un artiste.*)



Pochades.

A Lisbonne, un couvent de moines susceptibles s'avise d'être scandalisé de quelques peccadilles de son Supérieur, et d'en référer à l'archevêque sur le choix de la punition à infliger au coupable. Le patriarche opine pour un châtiment exemplaire, et ordonne en latin, selon l'usage des formules, que le Supérieur sera : *suspensus à sacris*. Malheureusement les moines n'entendaient pas aussi bien le latin que la chasteté, et les bons frères, interprétant le jugement de la manière la plus vulgaire, suspendirent, la semaine dernière, leur Supérieur à la porte de la sacristie. Il faut leur rendre la justice de dire que ce fût avec toute la solennité possible, mais le malheureux n'en fût pas moins pendu. (*Historique.*) — Le casimir est une étoffe brillante, assez solide, mais qui finit cependant par s'user comme les autres. (*Définition du journal des Tailleurs.*) — On vient de faire des petits bustes de Louis-Philippe en chocolat. Charles X en mange tous les jours quatre à son dîner. — M. Dupin noue lui-même les cordons de ses souliers. — Un curé ayant réclamé contre le renversement de la croix de son église, on lui a offert la croix d'honneur. L'homme de Dieu a refusé le martyre. — « Sept heures du soir, et il fait encore jour! Oh bienfait du nouveau gouvernement! » s'écriait hier, dans toute la sincérité de sa reconnaissance, un monsieur qui venait d'être nommé sous-préfet. — Au nombre des dernières pétitions adressées à la chambre des députés, il s'en trouve une de MM. Guillermier et Fleury, de Beaune, qui demandent que les ex-ministres de Charles X soient exposés publiquement, moyennant rétribution de 1 fr. par personne, au profit des blessés de Juillet. Suivant l'antique et solennel usage parlementaire, on a beaucoup ri et passé à l'ordre du jour. — Le curé d'une petite commune voisine de Saint-Jean-Pied-de-Port s'étant permis d'abattre le drapeau tricolore qui flottait sur le clocher, pour y mettre le drapeau blanc, les habitans l'ont jeté à l'eau (le drapeau, s'entend). — Sans doute qu'aux premières chaleurs on quittera le casimir. — L'ambition de M. Odilon-Barrot est enfin satisfaite : le voilà destitué. — Les généraux Nypels et Vandersmissen ont été arrêtés à Anvers. Parmi les faits graves à la charge de ces deux militaires, se trouve celui d'avoir mangé des oranges à leur déjeûner. — *Vive le Roi! de par la loi!* est une des dernières rimes politiques de M. de Chabannes, aux succès quotidiens duquel la *Némésis* hebdomadaire de M. Barthélemy va sans doute faire quelque tort. — Un négociant de Wassigny, lequel, en 1810, sauva les jours de Napoléon en arrêtant les chevaux qui l'emportaient, a demandé pour ce fait, à la Chambre, l'estime de la France. Ne pouvant donner ce qu'elle n'a pas, la Chambre a passé à l'ordre du jour.



Le Gérant, Ch. PHILIPON.

CONDITIONS D'ABONNEMENT :

La Caricature donne, par an, cent quatre lithographies exécutées par les Artistes les plus renommés. Chaque numéro, composé d'une feuille de texte et de deux Lithographies, paraît très-exactement le jeudi.

L'Administration ne met pas dans le commerce les Lithographies du Journal. Les Marchands ne pourront les obtenir qu'en s'abonnant.

Nota.

Les personnes qui recevraient des exemplaires froissés peuvent, au moyen de l'action d'une presse à papier, faire disparaître les plis. Il faut avoir soin d'exposer préalablement la feuille à l'humidité.

POUR TROIS MOIS,	*franc de port.*	13 fr.
POUR SIX MOIS,	*idem.*	26
POUR UN AN,	*idem.*	52

1 *franc de plus par trimestre pour l'étranger.*

On Souscrit :

A Paris, en envoyant, *franco*, un bon sur la poste ou sur une maison de Paris, au grand magasin de caricatures *d'Aubert*, passage Véro-Dodat. — A Lyon, chez *Baron*, libraire, rue Clermont. — A Londres, chez *Delaporte*, Burlington arcade Piccadilly, corner of Burlington garden. — A Strasbourg, chez *Alexandre*, dépositaire des journaux. — A Bruxelles, chez *Dero Becker*, Montagne de la Cour, n° 17. — A Genève, chez *Barbezat* et Compagnie, libraires.

IMPRIMERIE DE CH. DEZAUCHE, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE, N° 11.

— Numéro 24. —

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, *franco*, à M. A. Audibert, Rédacteur en chef de la *Caricature*, boulevard Poissonnière, n. 25.



CASTIGAT RIDENDO MORES.

— 14 avril 1831. —

Les réclamations et envois d'argent doivent être adressés, *franco*, au grand Magasin de Caricatures d'Aubert, galerie Véro-Dodat.

LA CARICATURE

MORALE, RELIGIEUSE, LITTÉRAIRE ET SCÉNIQUE.

Caricatures.

UNE SEMAINE DE LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS.

MARDI — 5 AVRIL 1831.

Avant l'ouverture de la séance, plusieurs membres de la chambre se livrent à des occupations et à des conversations particulières.

M. Salvandy parcourt *la Revue de Paris*.

M. Jars se dilate.

M. de Lameth montre son habit neuf à un de ses collègues. M. Kératry n'en peut faire autant.

M. Persil rédige un projet de procès-verbal. En venant à la Chambre, il a aperçu un citoyen de huit ans qui peut, sous le masque de l'adolescence, cacher une âme républicaine, car en regardant une caricature sur Mahieux, le conspirateur de trois pieds s'est écrié : *Fameux !*

M. Berryer fait joujou avec ses pouces.

L'ordre du jour est la suite de la discussion du projet de loi sur les contributions extraordinaires. M. Thiers, qui est un financier extraordinaire, a la parole pour contribuer à éclaircir la question. Il nous apprend que la situation de la France est grave, puis il justifie en passant les trois ministères qui se sont succédés, ce qui semble prouver qu'on aurait fait sagement de les conserver tous les trois. Ensuite l'orateur fait une savante improvisation de 30 pages in-4°, d'où il résulte qu'un gouvernement à bon marché est celui qui perçoit le plus possible et dépense le moins qu'il peut.

Un vaste silence accueille ce discours. Le *Constitutionnel* appelle cela de l'approbation.

Cependant un petit bruit régulier, sourd d'abord, bientôt progressif, puis enfin insupportable, part d'un coin de la salle. C'est M. Viennet l'immortel, se croyant à l'académie, qui dort paisible, ronflant le programme de l'Hôtel-de-Ville en variations.

Son réveil égaie l'assemblée. Une foule d'honorables quittent leurs bancs pour assiéger celui des ministres. M. Thiers, qui paie le cens pour qu'on l'écoute, fait remarquer ce désordre au président, et de cette séance résulte une intéressante leçon parlementaire. M. Dupin s'écrie avec une louable indignation : « *Je prie messieurs les solliciteurs de retourner à leurs places. Nous ne sommes point ici pour présenter des placets, mais pour délibérer.* » (Approbation générale.... des électeurs.)

MERCREDI — 6.

La séance est ouverte à une heure et demie. A deux heures, vainement MM. les huissiers invitent les Représentans de la nation à prendre leurs places, parce qu'ainsi confusément groupés, ils ne représentent rien du tout ; c'est comme si MM. les huissiers chantaient. Alors M. Dupin, président, frappe violemment sur le bureau avec un de ses souliers et s'écrie : « Messieurs, à cinq heures vous voudrez » vous en aller, et à deux heures et demie, vous n'aurez pas encore » commencé. »

Charmés que le président leur ait donné à entendre qu'ils pourront s'en aller à cinq heures et demie, tous les députés gagnent leurs places avec reconnaissance. M. Dupin remet son soulier, on tousse, on crache, on éternue. A trois heures la séance commence enfin.

Le président du conseil, avec un air fort gracieux : — Messieurs, le roi nous a ordonné de vous présenter le projet de loi électorale amendé par la *chambre haute*.... (Murmures, cris, interruption.)

Une voix de la gauche : — Nous sommes donc la *chambre basse* à côté des *grands pères ?*

M. le président fait ses excuses d'un air fort gracieux, en assurant la chambre quelconque qu'il n'a jamais eu l'intention de la blesser.

Comme c'est la Gauche qui a réclamé, la Droite assure qu'elle n'est pas offensée du tout, et M. le président du conseil continue avec un air encore plus gracieux qu'auparavant.

JEUDI — 7.

A une heure et demie la séance est ouverte. Il résulte de l'appel nominal que la chambre n'est pas en nombre. Alors, du haut de son fauteuil, M. Dupin, plein d'ingratitude pour les honorables amis qui saluent chaque jour chacune de ses phrases d'une exclamation admirative ou d'un geste de vénération, M. Dupin annonce que les noms des absens *seront insérés au Moniteur*.

Approbation générale des membres présens qui n'encourreront pas la punition.

M. Persil appelle cela du dévouement à la romaine.

L'intéressant chapitre des contributions extraordinaires subit la discussion. Enhardi par les dons partiels de ces généreux citoyens qui équipent et montent plusieurs membres de la nation qu'ils voudraient voir tout entière à cheval, M. de Mosbourg propose de faire supporter l'emprunt du gouvernement aux plus gros propriétaires. Ici, un riche voisin de M. de Mosbourg le tire par le pan de son habit, le priant de modérer son enthousiasme, afin de laisser aux vrais

patriotes le temps de trouver une combinaison qui permette d'associer également toutes les classes à ce grand acte de civisme.

Retombé sur le juste milieu, l'opulent voisin de M. de Mosbourg se lève avec la séance et court récompenser son estomac de l'idée politico-financière qu'il lui a suggéré.

VENDREDI — 8.

Comme les momens de la Chambre sont extrêmement précieux, au lieu de s'occuper de l'ordre du jour, tous les membres absens la veille à l'ouverture de la séance, se disputent la tribune pour foudroyer la détermination martiale qu'a prise M. Dupin de faire inscrire au *Moniteur* tous les noms des absens, voire même quelques-uns de ceux qui ne l'étaient pas. Cris, justifications, interpellations, récriminations, violences et colères, tel est le spectacle qui se prolonge une heure. Malheureusement M. Casimir Périer n'est pas encore arrivé.

Enfin, tous les esprits convenablement disposés par cet exercice préliminaire, la discussion continue sur les contributions extraordinaires, et un discours fort patriotique de M. Dubois-Aymé réunit les suffrages suivans, exactement extraits des feuilles politiques : — Non! non! non! — Bruit. — Le bruit augmente. — Ah! ah! — Vive interruption aux centres. — Allons donc! — Voyez-vous çà! — Oh! oh! — Clameurs bruyantes. — Approbation à gauche, vacarme épouvantable au centre. — Aux voix! aux voix! — Murmures. — Interpellations de plus en plus vives. — Tumulte. — Aux voix! — Au centre : la clôture! la clôture! — A gauche : mais voulez-vous donc que les marchés se passent sous la cheminée! — Assez! assez!

L'orateur descend de la tribune pour épargner les poumons des interrupteurs, et l'on passe au scrutin sur l'ensemble de la loi. MM. les députés se précipitent pêle-mêle la tête la première pour déposer plus promptement leurs boules. La chambre adopte à la majorité de 227 contre 3.; ainsi, maintenant l'impôt extraordinaire doit paraître la chose du monde la plus naturelle.

SAMEDI — 9.

On lit une pétition sur l'emprunt des Cortès.

Ensuite la discussion est ouverte sur la loi électorale. M. de Salvandy s'était fait inscrire le premier en faveur du projet ; mais quand le président lui octroie la parole, il n'est plus dans la Chambre ; MM. les huissiers courent diligemment à sa recherche dans tous les couloirs.... et malgré leur intelligence naturelle, ils reviennent sans lui. Il s'est éclipsé. On a appris depuis quelle affaire importante l'avait ravi à ses auditeurs : M. Agier lui racontait, en abrégé, l'histoire de *Notre-Dame de Paris*, et l'honorable trouvant cela beaucoup plus récréatif que les doléances en faveur des victimes d'Espagne, écoutait toujours conter M. Agier, lui qui conte si bien.

M. Casimir Périer essaie encore de séduire, par l'argument sentimental de sa franchise et de *la question de bonne foi* : Puis au moyen d'une figure ingénieuse, il semble déposer sur la tribune, clairvoyantes à tous, ces deux intéressantes créatures, sous la forme d'un léger coup de poing jeté avec une touchante expression de gracieuseté.

Tout-à-coup une communication Sébastianienne excite la joie la plus vive, la satisfaction la plus sincère : les Polonais sont vainqueurs!.... Grâces soient mille fois rendues au destin, mais hélas, nous ne sommes pour rien dans cet héroïque succès !

DIMANCHE — 10.

Heureux comme des monarques constitutionnels de n'avoir ni réprimandes, ni discours, ni murmures à entendre, tous les membres droits de la chambre législative remplissent leurs fonctions de citoyens privés avec une amabilité extraordinaire.

Ils restent au lit jusqu'à l'heure habituelle des séances; n'ayant pas à connaître les discours qu'ils ont prononcé, ils n'ouvrent pas les journaux et les donnent à leurs épouses pour faire des papillotes ; ils écrivent à leurs papas, s'ils ont des papas; ils ne grondent point leurs domestiques, les envoient le soir aux ombres chinoises avec les enfans; et se couchent heureux de ce que des fonctions fatigantes ne les ont point empêché ce jour-là d'accomplir leurs devoirs de bons pères, bon fils, bons maris, bons maîtres, comme il convient à des citoyens naturellement amis du repos.

Charmé de cette vie champêtre, M. Bizien du Lézard a une moitié d'idée : c'est de réclamer aussi campos le lundi en faveur des députés. Mais comme un motif raisonnable de cette première fraction d'idée doit compléter la seconde, M. Bizien du Lézard n'agira qu'après consultation.

ALFRED COUDREUX.

LE CAUTIONNEMENT,

PETITE FARCE EN UN PETIT ACTE.

Le théâtre représente la salle des Pas-Perdus ; une foule de robes noires court après des plaideurs, une foule de plaideurs court après la justice, M. le procureur-général poursuit la république, des petits conspirateurs poursuivent le procureur-général en criant à la chian li li li.

Mademoiselle *Caricature*, représentée par un artiste de cinq pieds neuf pouces, paraît très-effrayée de tout ce brouhaha; d'un air modeste et pudique elle rit au nez de M. Persil qui la lorgne, distribue des pichenettes, des coups d'évantail et des soufflets à quelques substituts, quelques juges d'instructions et quelques commissaires de police qui se sont permis avec elle des privautés....

Arrivée à la porte de M. le procureur du roi elle s'arrête, rougit, consulte un petit billet que lui a glissé un superbe huissier, et après avoir donné un coup-d'œil à sa toilette et passé sa petite main blanche sur les boucles de ses beaux cheveux noirs, elle tousse doucement, la porte s'ouvre, et M. le procureur du roi lui dit, de l'air le plus galant :

Mademoiselle, quoique ce soit la première fois que j'aie le plaisir de vous voir, je vous connais déjà de réputation, et bien que mon habitude ne soit pas de faire des complimens, je vous avouerai néanmoins que la vôtre est riche de malice et d'espièglerie..... (Ici mademoiselle *la Caricature*, toute vermillonne de pudeur, relève une de ses moustaches par manière de maintien.) Mais, mademoiselle, vous savez qu'un gouvernement paternel et protecteur s'associe à tous les genres d'industrie possible exercée par ses enfans; je pense qu'en bonne Française vous payez exactement l'air que vous respirez, votre part du pavé de Paris, la permission de rentrer par votre porte, et, dans le cas où cela pourrait vous être agréable, celle même de sortir par votre fenêtre ; cependant parmi les mille et une gentillesses qui signalent votre existence, il en est une que ce gouvernement paternel et protecteur ne peut tolérer dans votre intérêt, c'est que vous soyez aimable plus long-temps sans la préalable formalité du dépôt d'un cautionnement.... bagatelle, 30,000 francs, donnant la faculté de vous faire citer devant le juge d'instruction aussi souvent qu'il vous plaira. — Voilà, belle demoiselle, pourquoi je vous ai mandée.

MADEMOISELLE CARICATURE, *riant aux éclats, avec candeur et regardant en face le procureur du roi.*

Un cautionnement! Ah bien oui..... Il faudra, monsieur, me le prendre, et j'ai la colère terrible, je vous en avertis.

M. LE PROCUREUR DU ROI, *avec toute la grâce qui le caractérise.*

On vous le prendra, mademoiselle, on vous le prendra ! on l'a bien pris à d'autres.....

MADEMOISELLE CARICATURE, *baissant les yeux et chiffonnant le coin de son mouchoir.*

Ils n'avaient donc ni bec ni ongles, ceux-là? pour moi, je crierai au viol, à l'illégalité, à l'assassinat, je vous dévisagerai, je mettrai le palais sens-dessus-dessous et..... et après nous verrons !

Là-dessus, mademoiselle *Caricature* fait une jolie révérence et se retire, M. le procureur du roi la reconduit poliment, et l'huissier dit en fermant la porte : Dieu! l'aimable enfant!.... quelle ingénuité!... quelle douceur touchante!.... M. Desmortier doit être bien satisfait de son tête-à-tête.

CH. PH.

Fantaisies.

DE L'INDIFFÉRENCE EN MATIÈRE DE POLITIQUE.

Parmi la classe des *êtres bien aimables*, comme les appelle Henry Monnier, on en distingue deux espèces dont l'éducation sociale est singulièrement arriérée : celle des individus riches et fainéans de





…rde à toi mon ami Paillasse !!! le diable est plus fin que toi . et moi je pourrais t'être

Lith. de Delaporte …
Paris chez Aubert Galerie Véro Dodat

naissance, et celle des individus dont toutes les facultés sont absorbées par une seule occupation spéciale.

L'opulent se trouve par position à même de colorer son ignorance d'une teinte superficielle de savoir; c'est encore un des priviléges de l'or; l'or seul n'est jamais sot.

L'homme qui ne veut pas se donner la peine d'étudier, apprend aujourd'hui, malgré lui, l'histoire de son pays et de celui des autres, dans les romans; l'histoire moderne, dans les conversations; l'histoire des mœurs, aux théâtres; l'histoire du monde, dans les salons; et de ce déroulement continuel de tableaux divers, il reste toujours une apparence de connaissances même pour l'imagination la plus paresseuse.

Mais pour l'homme spécial, qu'un comptoir, une fabrique, ou une science exigeante retiennent toujours loin du mouvement des humains et des choses, il résulte une singulière réalité de disparate et d'étrangeté avec l'époque, lorsqu'il se hasarde pour quelques minutes à mettre le nez à la croisée afin de respirer un peu l'air de la civilisation.

Aussi ces gens ne conçoivent-ils rien à l'avidité générale de nouvelles, de faits qu'on hume, qu'on s'arrache, qu'on colporte, sur lesquels on devise pendant douze heures, pour le lendemain, deviser à frais nouveaux sur ceux qui leur succéderont.

Chez eux, indifférence complète pour ces éphémérides, qui n'ont aucun rapport avec leurs spéculations particulières, et partant pour la politique, science fatigante au possible, car il faut apprendre tous les matins une leçon nouvelle. Dès lors, cent ans de distance entr'eux et leurs contemporains, aujourd'hui que les semaines marchent à pas de siècle; de là égoïsme stupide, maintenant qu'une même sympathie réunit tous les Français, comme elle finira peut-être dans l'avenir par réunir tous les peuples....

Ce sont ces gens là qui vous annoncent qu'il y aura une révolution à Paris, tel jour, à telle heure, parce qu'ils ont vu cela dans le *Moniteur*, en y cherchant les spectacles;

Qui, lorsqu'on parle devant eux de la hausse et de la baisse, vous donnent complaisamment le degré d'élévation où se trouvait la rivière la veille;

Qui croyent faire partie de l'*Association*, parce que, tourmentés par les patriotes de 1830, ils ont signé le refus de l'impôt sous Charles X;

Qui assurent que l'armée polonaise marche à sa perte, parce qu'elle se permet de battre régulièrement une fois par semaine le voyageur aux Balkans, le vainqueur de Varna;

Enfin, qui n'étant pas sortis de chez eux les 27, 28 et 29 juillet, prétendent qu'il n'y a rien de changé, que le gouvernement actuel est absolument le même qu'auparavant, si ce n'est qu'il siége au Palais-Royal au lieu de siéger aux Tuileries, et qu'au lieu d'aller tous les jours à la chasse, il va tous les jours à Neuilly....

Adonc, un de ces *êtres bien aimables*, quitte avant-hier l'aune à mesurer la perkale, endosse l'habit à succès, s'orne d'une badine, d'une couche de pommade et d'une paire d'éperons, puis arrive dans un magasin de nouveautés, où un essaim de jeunes personnes toutes plus *aimables* les unes que les autres, achèvent l'éducation de monsieur Alcide Junior, et applaudissent volontiers à ses calembourgs, à condition qu'ils soient voilés, comme il est de rigueur pour tout calembourg à l'usage de jeunes personnes.

Mais M. Alcide Junior trouve tous les visages soucieux, toutes les oreilles sourdes à ses propos spirituels; une grande affaire occupe les esprits, depuis celui de *madame* jusqu'à celui du *trottin* de la maison: une étoffe d'une nouvelle couleur vient d'arriver, et depuis une heure toutes les imaginations sont en travail sans pouvoir lui trouver un nom qui puisse faire fortune.

— Comment, cœurs de tourterelles, s'écrie M. Alcide Junior, c'est cela qui vous embarrasse, qui donne à vos charmantes physionomies la fallacieuse apparence de la tristesse et de l'antipathie prononcée, mais attendez, on va vous trouver un nom... un nom propre, même... une couleur nouvelle... dam!.. *Cendre de Praga!.. Sang Polonais!..*

A voir pareille indifférence, on prendrait M. Alcide Junior pour un Croque-Mitaine politique, pour un D. Miguel de la rue des Lombards. — Eh bien, point. Seulement l'aune à perkale, depuis sept heures du matin jusqu'à huit du soir, et la queue de billard, depuis huit jusqu'à dix, absorbent toutes ses capacités instinctives, et il ne prend part à aucune question politique, ce qui pourrait fort bien un de ces jours le mener tout droit en prison.

Cependant, on lui a inspiré du repentir sur cette légèreté féroce, et après réflexions inaccoutumées, il a promis de baptiser un nouveau casimir qui va paraître: couleur *sueurs du peuple*.

Le comte Alexandre de B...

Charges.

CHAPITRE PUREMENT ADMINISTRATIF.

Repas de noces. — Vin du crû. — Coup-d'œil d'une mariée. — Coup de tête d'un maire. — Coup de pied du sort.

— Pierre, un repas de noces est un bien succulent passe-temps, mon ami.

— J'sais pas, monsieur le maire, moi j'y étais pas.

— Ce que c'est que de ne pas être doué de l'expérience des choses... Oh! vin appétissant..... mariée du crû... oh! homme légal, suis-je heureux!

— Monsieur le maire, voilà une lettre qui est venue pendant votre absence.

— Dis donc ma délicieuse absence, rustre trop peu poétique.

— Votre absence trop peu poétique, monsieur le maire.

— *(Après lecture)*... Hain!... Qu'est-ce à dire?... comment.... quoi... — Pierre, qui t'a remis cette lettre anonyme?

— Le facteur, monsieur le maire

— Ah! on se permettra d'effrayer l'autorité constituée, bicorne et en écharpe, par des moyens insidieux; et encore sur quel sujet, s'il vous plaît, sur l'un des sujets les plus poétiques depuis le 29 juillet... (après la mariée et le vin du crû cependant) sur l'association patriotique... qui réalise la grande ronde de Béranger.... gaillard qui s'y entend celui-là... en fillettes, en vin du crû et en patriotisme... Ah! on croit me faire peur. — Pierre, l'individu qui t'a remis cette lettre était-il armé, avait-il un visage bien sinistre?

— Monsieur, il était armé d'une boîte, et il avait un visage de facteur.

— Ah! non, je n'ai pas peur..., et je leur prouverai... Vouloir intimider un fonctionnaire public; mais il y a là crime prévu par la loi... Il y a conspiration flagrante!... Ah!... c'est *l'opinion du roi* qu'il ne faut pas empêcher Charlot casse-tête de revenir tronquer nos institutions et nos individus... — Ah! les motifs de blâme ont *une force particulière* à l'égard des employés du gouvernement... Voyez-vous ça!... On va congédier les fonctionnaires parce qu'ils sont ennemis de l'ancien ordre de choses, de sorte que, persécutés également sous celui-ci ou sous l'autre, il ne leur resterait plus qu'à se faire naturaliser Portugais..... Aller se faire pendre pour ne pas mourir de faim. Comme c'est probable!...—Voilà maintenant que l'effort spontané de l'appui le plus sympathique... on pourrait même dire ici poétique.... *est un acte de l'opposition la plus déclarée.* — Oh! précieux!... — Assurer la défense du pays *est le devoir* du gouvernement, de la garde nationale, de l'armée et des citoyens; mais ce devoir n'appartient à aucuns autres... Ah! bien gentil!... Mais, puisque la garde nationale, l'armée et les citoyens forment eux-mêmes cette association, où diable pêchera-t-on les *aucuns autres*?... Qu'est-ce que c'est que ça les *aucuns autres*... Ah! on prend les lunettes d'un maire pour un optique à mystifications!... C'est ce que nous allons voir... — Pierre, donne-moi mon bicorne, Pierre; et puis ma canne à dard, Pierre.

— Monsieur va sortir à l'heure qu'il est?

— Oui, la dignité outragée veut qu'on sorte à toute heure.... S'il pouvait pleuvoir à verse même, ce sera là la véritable poésie du devoir légal!

— Monsieur, ça tombe justement à seiaux.

— Eh bien alors, donne-moi mon parapluie, Pierre... — Oui, c'est précisément demain matin que paraît le journal de l'arrondissement, et, en mettant au net un tas de belles pensées, beaucoup plus poétiques les unes que les autres, on verra comment je sais répondre aux menaces anonymes!... Allons en route et en avant le courage civil et le discernement individuel.

. . . .

Le lendemain du repas de noce, les rayons d'un soleil printanier éclairait également de leur équitable lumière et le réveil des nouveaux époux, et celui du maire, et celui d'une foule de bien d'autres encore que nous n'énumèrerons pas ici, vu la quantité.

Le réveil des époux fut monotone comme un après-dîner; celui du maire, gai comme un vainqueur de bataille. Depuis long-temps ses journaux l'attendaient: il ouvre celui de l'arrondissement et voit son article qui lui semble être le plus remarquable publié depuis l'inven

tion de la presse périodique. Il le lit une fois, deux fois, trois fois, puis enfin le laisse là, parce qu'à chaque nouvelle lecture il le trouvait toujours mieux. Par devoir il ouvre *le Moniteur*...

Oh! lecteur! pour m'éviter la peine de vous l'expliquer, faites-moi le plaisir de vous figurer à vous-même l'aspect tout apoplectique que doit prendre le visage d'un maire, quand ce maire voit rehaussé du titre d'*officiel* un article qu'il vient de réfuter, nous savons comme!

Mais cependant il n'avait reçu qu'une lettre anonyme..... C'est que, dans le grand nombre, une était partie sans la signature du sous-préfet.

Et, comme souventes fois il arrive que les plus petites choses décident d'événemens de plusieurs pieds de haut, il advint celle-ci, que M. le maire qui, avant tout, voulait être un homme administratif, rentra dans la catégorie des simples particuliers portant lunettes, parce que, entre une démission et une bassesse, M. le maire trouva la démission beaucoup plus poétique.

Eugène Morisseau.

ÉVÉNEMENT DRAMATIQUE ET EMBARRASSANT.

C'est avec la plus bienveillante impatience, moyennant qu'ils soient rassurés par un grillage séparatif, que les Parisiens attendent l'apparition du *Lion de Misaure*, drame naturel où figureront tous les élèves de la ménagerie Martin, et où l'on verra des solos de perroquets, des danses d'ours, des pas de sapajous, des ariettes de panthères et des chœurs de lions.

Plusieurs fois déjà la première représentation a été différée pour cause d'indisposition du jeune premier (le lion), très-sujet aux migraines et aux rhumes de cerveau.

Cela se voit tous les jours chez des artistes d'une autre espèce, rien donc jusque là que de fort usité; mais ce qui l'est beaucoup moins, c'est que hier, assure-t-on, le susdit jeune premier a, dans un accès de tendresse, dévoré madame son épouse, qui devait remplir le rôle de la jeune première.

On dit aussi que mademoiselle Déj... s'est dévouée jusqu'à offrir de remplacer la victime; mais M. Martin, tenant à ne pas mélanger sa troupe d'artistes, va promptement procurer une autre épouse au trop sensible Lion de Misaure.

Pochades.

Le duc de Modène, duc fort ingénieux, puisqu'il a su mettre un terme à sa disponibilité, vient de découvrir, à lui tout seul, un système de sécurité à l'usage de tous les princillons absolus. Pensant qu'il est impossible de gouverner agréablement avec des sujets, il a rendu une gracieuse ordonnance par laquelle il fait pendre la moitié des siens et exile le reste. — Dans un repas brillant qui eut lieu il y a quelques jours à Milan, un général autrichien dit, en buvant du Champagne : « Voilà mon vin favori, nous en sablerons bientôt, j'espère, à Paris. — Vous pensez donc, Monsieur, lui répondit la maîtresse de la maison, que les Français traiteront généreusement leurs prisonniers! » — Jeudi dernier, aux curieux débats du procès Cavaignac, égaré dans les détours tortueux des corridors du Palais, un brave caporal, qui avait perdu son escouade, la redemandait à grands cris, et voulait prendre chacun au collet pour la recomposer à toute force. — Il résulte de la lettre de Louis-Philippe à l'autocrate, que ces deux princes sont frères. Ils ne sont pas cousins. — Dix-huit courriers ont été arrêtés dans leur trajet sur les routes de Bayonne, Bordeaux et Avignon par la nouvelle de leur destitution. Le système destitutionnel va la poste. — M. Gourdin, citoyen ivrogne, commissionnaire conspirateur, colportant la république dans une voiture à bras, comparaissait comme accusé dans le terrible procès qui fixe aujourd'hui l'attention générale. Mais sa défense a été courte et logique; à chaque accusation, il répondait par : *c'est faux*. « Cependant, lui dit le président, telles sont les charges portées » contre vous. » « Eh bien, ce sont de *mauvaises charges*, répliqua » Gourdin. » *In vino veritas*.—M. Smith, l'un des premiers carrossiers de Londres, vient de mourir, laissant 233 enfans illégitimes. Il lègue à chacun d'eux 300,000 francs, en tout 69,900,000 francs. Il a de plus cinq enfans légitimes et une femme, à chacun desquels il a laissé 75,000 francs de revenu annuel, sans compter les meubles, maisons, terres, chevaux, etc. Dans l'intérêt de la morale et de sa profession, l'habile et fécond carrossier s'est arrangé de manière à ce que toute sa nombreuse famille pût avoir équipage. — Le procès de la violation du domicile de M. Dupin, dans les journées de février, a donné lieu à la lecture d'une lettre anonyme adressée à ce député, laquelle a beaucoup égayé l'auditoire. En voici quelques parties : « Mosieur le sauveure, vous vous fichez sur le pied de véxer les mendians! Pas » tant de bagout, s'il vous plait, ou tu sauterat le pas. J'en ai tordus » de plus malins que toi! A revoire et porte-toi bien en attendant » que je te tu! » — « Une femme mariée est une lettre parvenue à son adresse; une demoiselle est une lettre non encore envoyée; une vieille fille est une lettre oubliée à la poste restante. » (*Opinion d'un facteur.*) — M. Aubert publie aujourd'hui le portrait de *Père-Scie*, inventeur de la conspiration sans but. — S. M. l'empereur de toutes les Russies possibles, a reçu des trois grandes puissances l'autorisation officielle de pouvoir se faire battre par les Polonais aussi longtemps que cela lui paraîtra agréable. — M. Dupin, en apprenant la victoire des Polonais, s'est écrié : bon! j'ai encore sauvé la Pologne! — M. Persil est un beau talent en herbe. — De tous les révolutionnaires de juillet, il ne reste plus à payer que les pavés : M. Desmortiers se propose de les piler. — Les révolutionnaires qui auraient été oubliés dans la distribution des.... procès, sont invités à se présenter à toute heure au parquet de M. Desmortiers, il sera fait droit à leur réclamation. — Une prime d'encouragement sera tirée au sort par tous les révolutionnaires mis en jugement, elle se composera de mille écus d'amende et cinq ans de prison. — Voulez-vous une monarchie républicaine?... un gouvernement à bon marché?... Prenez mon ours.

Le Gérant, Ch. PHILIPON.

CONDITIONS D'ABONNEMENT :

La Caricature donne, par an, cent quatre lithographies exécutées par les Artistes les plus renommés. Chaque numéro, composé d'une feuille de texte et de deux Lithographies, paraît très-exactement le jeudi.

L'Administration ne met pas dans le commerce les Lithographies du Journal. Les Marchands ne pourront les obtenir qu'en s'abonnant.

Nota.

Les personnes qui recevraient des exemplaires froissés peuvent, au moyen de l'action d'une presse à papier, faire disparaître les plis. Il faut avoir soin d'exposer préalablement la feuille à l'humidité.

POUR TROIS MOIS, *franc de port*. . . . . . 13 fr.
POUR SIX MOIS, *idem*. 26
POUR UN AN, *idem*. 52

1 *franc de plus par trimestre pour l'étranger.*

On Souscrit :

A Paris, en envoyant, *franco*, un bon sur la poste ou sur une maison de Paris, au grand magasin de caricatures d'*Aubert*, passage Véro-Dodat. — A Lyon, chez *Baron*, libraire, rue Clermont. — A Londres, chez *Delaporte*, Burlington arcade Piccadilly, corner of Burlington garden. — A Strasbourg, chez *Alexandre*, dépositaire des journaux. — A Bruxelles, chez *Dero Becker*, Montagne de la Cour, n° 17. — A Genève, chez *Barbezat* et Compagnie, libraires.

IMPRIMERIE DE DEZAUCHE, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE, N° 11.

— Numéro 25. — — 21 avril 1831. —

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, *franco*, à M. A. Audibert, Rédacteur en chef de la *Caricature*, boulevard Poissonnière, n. 25.

Les réclamations et envois d'argent doivent être adressés, *franco*, au grand Magasin de Caricatures d'Aubert, galerie Véro-Dodat.



CASTIGAT RIDENDO MORES.

LA CARICATURE

MORALE, RELIGIEUSE, LITTÉRAIRE ET SCÉNIQUE.

Caricatures.

DES SIGNES PARTICULIERS APPLIQUÉS A DES FIGURES GÉNÉRALES.

Un signe particulier est le fil libérateur de tous les livres à dénouemens embrouillés, l'ange gardien de tous les enfans changés en nourrice, le cachet distinctif des passe-ports, qui sans cela se ressembleraient tous comme deux gouttes d'eau, le faux-fuyant du dessinateur de visages historiques. Car il y a cela d'avantageux pour les arts que le mérite d'un chef-d'œuvre n'est vraiment complet qu'autant qu'il réunit les charmes du talent à ceux de la légalité. C'est ce qui fait que si l'artiste était un animal raisonnable, ciseau, plume et pinceau resteraient suspendus en temps de révolution. Ensuite comme sous tous les gouvernemens, la révolution a une forme quelconque, chacun en est quitte pour représenter le sujet par la forme.

Pendant la Terreur, un parapluie à bec de corbin suffisait pour faire trancher la tête au plus honnête homme, parce que rien ne ressemble au nez des Bourbons comme un bec de corbin ; — sous l'empire une guêtre était séditieuse, la restauration couvait dans une guêtre ; — Durant cent jours, la seule odeur de la violette fut assez forte pour exaspérer les cerveaux les plus solides, et l'œillet rouge assez significatif pour provoquer le sang. — Pendant quinze ans, la révolution a vécu sous la forme d'un oiseau, d'une botte, d'une vieille redingotte, ou d'un petit chapeau. — Ainsi l'individu qui suffoquait de liberté pouvait aller respirer l'air de Poissy sous celui de ces quatre modèles qui lui paraissait le plus gracieux.

Aujourd'hui, plus de prohibition, plus d'entraves ; mais de cette liberté qui tue la malice, résulte un inconvénient bien positif pour l'innocence. C'est qu'alors la coupable révolution changeant tous les jours de forme, vu la liberté, l'innocence se trouve coiffée du bonnet criminel, quand par malheur la révolution se promène ce jour-là sous son costume vertueux et inoffensif.

Faites une béquille, tout le monde y voudra voir un célèbre boiteux, comme s'il n'y avait qu'un boiteux dans le monde. — Faites une mâchoire, chacun reconnaîtra Charles X. — Un gros favori noir, l'un y verra tel citoyen, l'autre son oncle ou son papa, tandis que chaque garde national un peu propre en réunit deux superbes à lui tout seul.

Enfin, c'en est venu au point, qu'à en croire ces abréviateurs historiques, ces démonstrateurs d'indices par principes et procédés nouveaux, on pourrait représenter une assemblée, un congrès, un dîner de cour, ou toute autre cérémonie, avec une croix, un bonnet de cosaque, une calotte d'enfant de cœur, une pioche, un fouet, un cierge, un mors, un mouchoir sur l'œil, un chiffon sous le pied, un gros ventre, une triste figure.

Par Saint-Philippe, cette science ingénieuse éviterait bien des procès, si par malheur ces emblêmes inventifs, ces fractions d'idées tronquées n'étaient pas fréquemment les seuls matériaux des plus beaux réquisitoires.

Alfred Coudreux.

L'ORDRE PUBLIC,

ou

LA PERPLEXITÉ D'UN PAUVRE DIABLE.

Diab' m'emport' si j'sais aujourd'hui
De quel côté donner d'la tête !
D'puis que l'jour de juillet a lui
En France, on n'est pus rien.... que bête.
Tour à tour, d'un zèl' mitoyen,
Contre le bon droit chacun s'arme.
G'nia pus moyen
D'êtr' citoyen
D'puis qu'tout l'mond' se mêl' d'êtr' gendarme.

Des étudians, des ouvriers,
La voix semblait trop libérale;
Sur eux on lâche des limiers,
De la garde nationale.
Vite, empoignez ces gens de rien
Qui dans Paris jettent l'alarme.
G'nia pus moyen
D'êtr' citoyen
D'puis qu'tout l'mond' se mêl' d'êtr' gendarme.

Aux ministres du roi Charlot,
On veut faire une politesse;
L'peuple crie, et v'là qu'aussitôt
La milic' bourgeois' bat la caisse.
Avec elle, au nom d'leur doyen,
L's étudians arrêtent l'vacarme.
Gnia pus moyen
D'êtr' citoyen
D'puis qu'tout l'mond' se mêl' d'êtr' gendarme.

C'te fois là, pus d'carte au chapeau :
Pour les Polonais qu'on égorge
Les étudians lèvent l'drapeau!
Le peuple les prend à la gorge;
L'ordre public y met du sien;
On les empoigne, on les désarme.
G'nia pus moyen
D'êtr' citoyen
D'puis qu'tout l'mond' se mêl' d'êtr' gendarme.

Mais on se méfie à présent
De la garde nationale;
Et v'là que l'bon gouvernement
A fait cerner la capitale.
A la lign', qui n'y comprend rien,
Queuqu' jour on dira : fais l'vacarme!
G'nia pus moyen
D'êtr' citoyen
D'puis qu'tout l'mond' se mêl' d'êtr' gendarme.

Chez nous tout n'est qu'heur et malheur;
Au temps, i' faut ben qu'on s' résigne.
Mais quand ell' s'ra z'en défaveur
Qui donc empoignera la ligne?
J' crois, en vérité, qu' pour not' bien,
Au Russe, i' faut donner l'alarme.
C'est l' seul moyen
Du citoyen.
Pour brider l' peuple qui s' gendarme.

J. Cahaigne.

Fantaisies.

CAUSONS UN PEU POLITIQUE.

Bien que depuis le déluge quelques personnes aient eu la louable attention de cultiver un peu la science horticole en France, afin seulement que l'invention ne s'en perdit pas, il faut convenir que cette intéressante branche d'industrie y a été fort long-temps négligée.

Cependant, nos visites guerrières à maintes capitales nous ont appris, parmi tant d'autres choses, que dans chacune l'horticulture était non-seulement un genre de plaisir généralement apprécié, mais encore une source féconde de richesses et de prospérité.

Or, comme en fait de bonnes idées, nous sommes peu récalcitrans, nous avons goûté du plaisir, nous avons goûté de l'importance végétale, et nous avons pensé que c'étaient choses convenables à importer.

Depuis lors, de généreux efforts, de coûteux sacrifices ont vaincu les premiers obstacles, et aujourd'hui, cette science élaborée péniblement par des hommes modestes et silencieux, a offert des résultats qui atteindront bientôt la supériorité.

De cette amélioration, il commence à résulter ce qui existe déjà à Berlin, Vienne, Édimbourg et surtout à Londres : toutes les classes s'intéressent et prennent part à une occupation pleine de charmes et de succès réels; chacun, suivant la somme de ses moyens, veut concourir à l'œuvre de mode; entre la lucarne fleurie de la grisette et le jardin du riche capitaliste, s'agitent les progrès ambitieux de toute une population de petits propriétaires.

A une pareille armée de praticiens volontaires, il faut autre chose que de sèches théories, jetées de loin en loin par un sixième étage. Une nouvelle association d'hommes spéciaux formant une *Académie d'Horticulture*, et appelant à en faire partie tous ceux qui le désirent, nous semble le moyen le plus efficace pour régulariser au profit de la science, et maintenir toujours dans une salutaire direction, un goût général, auquel pourrait nuire une foule d'erreurs particulières.

Ce n'est pas dans les colonnes réclamées par le ridicule que nous chercherons à analyser le but de cette entreprise d'un intérêt du premier ordre. Que ceux qui voudront s'associer à ses utiles travaux, connaître ses moyens d'opérations, concourir aux prix trimestriels qu'elle décerne, que ceux-là se dirigent *rue Taitbout, n° 14*; ils y trouveront des renseignemens curieux.

Quant à nous, puisque nous avons sous les yeux le premier numéro du *Journal de* l'Académie d'Horticulture, nous extrairons quelques lignes d'un article sur *la Symétrie des Jardins*, par M. Ch. Lautour-Mézeray, dans lequel cet écrivain, qui instruit sans prétention, frappe de sa plume verveuse les ridicules horticoles.

« Depuis le démembrement des grandes fortunes, qui, sous les rapports de l'aisance individuelle, a produit d'heureux résultats, nos mœurs se sont nivelées à la juste mesure de nos propriétés et de nos appartemens; dès-lors, un étrange changement dans la signification des mots : un nouvel enrichi a donné le nom de château à sa petite métairie; monsieur l'épicier a parlé de ses domaines, et chacun surtout a brigué les honneurs du jardin anglais; car c'est sous cette dénomination générique que l'on a confondu les jardins paysagers, les parcs et jardins-parcs. Ces jardins sont aujourd'hui en possession de la faveur du public, il n'y a pas de petit propriétaire qui ne bâtisse une maison de campagne sur quelques toises de terrain, qui ne veuille avoir son jardin; de là, ces travestissemens d'un genre qui doit, il est vrai, représenter les accidens de la nature en petit, mais dont les proportions doivent toujours avoir leur échelle. Un jardin paysager doit être riche de perspectives et se dérouler en tableaux; des aspects nouveaux doivent s'y découvrir, les scènes de la vie agreste s'y rencontrer sans prétention; ce doit être enfin une vue de campagne harmoniée et resserrée dans un petit cadre. En France, où malheureusement on ne fait étude de rien, où l'on envie la propriété d'une chose parce que le voisin la possède, on dédaigne de se résigner à une position large et naturelle pour s'exposer au ridicule d'une imitation grotesque et imparfaite d'un état de fortune au-dessus de ses moyens. Aussi, voyons-nous les propriétaires de ces petites maisons décorées du nom de campagnes, et ensevelies sous les flots poudreux de la canicule, supporter courageusement les fatigues

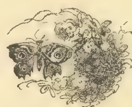
La Liberté

Chardon ducal piquant
de plaine

Blank inserted to ensure correct page position

de toute une semaine de travail, dans l'espérance d'aller respirer *l'air frais* du jardin de la plaine des Sablons. Ce jardin présente trois fois la grandeur d'une salle à manger raisonnable. Il eût été facile d'en faire une pelouse agréable; le malencontreux propriétaire a voulu un jardin : il a vu des boulingrins, un pont, un rocher, une futaie dans les sites délicieux de Trianon..... Il fait une taupinière, un pont sans eau, une futaie avec deux peupliers, une rivière avec une mare! J'allais oublier le rocher, — c'est le maçon qui s'en est chargé! »

Le Comte Alex. de B....



Croquis.

SCÈNE DE MŒURS.

MARSEILLE. — LE CHATEAU VERT.

Elle n'est pas la première.
Méphistophélès.

Eis bouans oursins!
Cri Marseillais.

Qu'est-ce que le Château-Vert?

— Figurez-vous un édifice carré-long, six colonnes de façades, un balcon en pierre tendre, un étage, dix fenêtres, des persiennes vertes et une cuisine qui fume toujours; avec cela un jardin, quelque peu de gazon qui sert de lit aux amans, un filet d'eau douce passant presque inaperçu, des cailloux de toutes couleurs, du sable, et puis la mer.

Pour voir un beau coup-d'œil, il faut monter sur la terrasse que soutiennent les colonnes du rez-de-chaussée : d'un côté s'élève par tourbillons la poussière de la route royale; en face se déroulent une mer bleue, un ciel bleu, sur lesquels se détachent, comme sur un écran de soie, les trois îles qui regardent l'entrée du port; de l'autre côté, quelquefois rien, beaucoup d'eau, souvent d'énormes vagues blanches, presque toujours des barques de pêcheurs, des trois-mâts à l'horizon, ou une voile latine doublant le cap Couronne.

Mais ce qui réjouit le plus, c'est la gravité bouffonne de Paul.

Il faut vous dire que le Château-Vert est un restaurant dont Paul est l'hôte.

La face large et fortement enluminée, le bonnet de coton sur l'oreille, les mains derrière le dos, et le tablier retroussé, on le prendrait pour la statue d'un Lucullus moderne, et on le croirait aussi immobile que les deux gros dogues qui sont assis près de lui.

Mais il faut voir avec quelle grâce il aide les dames qui descendent de voiture pour venir chez lui, et qui d'ordinaire y regardent à deux fois avant de poser leur gant frais dans la large main qu'il leur présente.

Le sourire est toujours sur ses lèvres comme le rôti à sa broche.

— François, la carte au numéro 9! — Allons, dépêchons-nous! La crême fouettée dans la grande salle. — Un cabinet à monsieur et à ces dames.

Et ce dernier ordre était donné pour un jeune homme et deux dames qui venaient de descendre d'un élégant tilbury.

Un voile richement brodé cachait la figure de l'une d'elles; l'autre avait les yeux fatigués comme quelqu'un de malade; le jeune homme paraissait rayonnant.

Un garçon quelque peu endimanché, et couvert de nombreuses taches de graisse, les eut bientôt conduits dans un cabinet.

La table y était déjà mise.

Deux couverts suffisaient ordinairement; mais dans ce cas exceptionnel, il fallut en ajouter un troisième.

Le garçon, en descendant l'escalier, se dit :

— Ou ce jeune homme est un Hercule, ou la vieille est une tante.

Le garçon voulait peut-être dire une marâtre, une duègne, une matrone; mais il ne trouva pas le mot technique. Un cuisinier n'est pas tenu d'être fort en littérature, et celui-ci connaissait un peu de mythologie : c'était déjà bien assez.

Florine s'était machinalement assise sur un petit canapé, et, pour se débarrasser d'un ornement qui la fatiguait, avait placé à côté d'elle son châle et son chapeau de gaze rose. Son regard mélancolique se levait de temps en temps et parcourait les quatre murs de la chambre; lorsqu'elles rencontraient Adolphe, ses paupières se baissaient lentement, mais sans frayeur.

Y avait-il déjà de l'amour dans son cœur?

C'est ce que je ne crois point.

Il paraît que sa mère était parvenue à la rassurer, à donner de l'espoir à Durville, et comme Florine ne jouait point ce jour-là, à la décider à cette partie.

Le dîner fut court et silencieux.

De temps en temps Adolphe faisait quelques demandes qui restaient sans réponse.

Madame Saint-Huberti cependant, lorsqu'on en vint au dessert parut plus folle et plus rieuse que jamais; mais c'était de cette gaité qui fait de la peine. Sur ses lèvres violettes, cette contraction nerveuse qui creusait ses joues blêmes avait quelque chose de hideux, un aspect repoussant.

On eût dit le sourire d'un cadavre.

Enfin il se fit un léger bruit; le garçon qui passait crut que c'était le bruit d'une porte que l'on ferme en dedans, et il prêta l'oreille.

D'abord ce ne fut rien.

Ensuite quelques murmures; un moment après, des accens d'une voix de femme sèche et lugubre, sur un ton de reproche bienveillant autant que peut l'être celui d'une personne qui a intérêt à vous perdre.

Une porte d'auberge est toujours faible et mince. La voix se fait entendre à travers comme le plus léger soupir, et les curieux ont toujours cette ressource, s'ils ne rencontrent pas celle des fentes, des jours ou des petits trous.

Le garçon regardait avec envie, et il était loin d'être calme.

Personne ne se trouvait plus à table, d'où il conclut que les convives s'étaient jetés sur le sopha; et trois sur un sopha, on n'est pas à l'aise.

Mais quelque chose l'a frappé; il écoute avec plus d'attention : des mots entrecoupés, des pleurs, des sanglots, puis un moment de repos.

C'est alors que, regardant à travers la serrure, il aperçut l'ombre d'une femme entre les rideaux et la fenêtre, qu'il distingua de brûlans et nombreux baisers qui n'étaient point rendus, et qu'il se dit en s'éloignant :

— Je ne m'étais pas trompé, la vieille est une tante.

Le morceau qu'on vient de lire est extrait de *la Prima donna et le Garçon Boucher*, roman de la nouvelle école, qui doit paraître dans quelques jours en un volume in-8° satiné, et orné d'une grâcieuse vignette due au burin de M. Porret.

Charges.

NOTES SUR NOTRE-DAME DE PARIS,

PAR PIERRE GRINCHEUX, ARTISTE EN MAÇONNERIE.

Y en avait un, celui-là que la chanteuse des carrefours aimait, qu'était un bien beau jeune homme avec une taille et un cheval magnifiques, mais il était léger du cœur, et volage comme un troupier fini, car c'était un gendarme. Aussi, lui joua-t-y des feintes qu'il n'aurait pas eu le sentiment de lui faire s'il avait été tant seulement garde-municipal.

La chanteuse des rues était aussi un fameux trognon de fille, avec une figure célestine et une petite chèvre qui l'accompagnait.

L'autre, qui aimait aussi la chanteuse qui avait un si drôle de nom et une si drôle de chèvre, c'était un sournois, un jésuite, qui demeurait à l'Archevêché, près Notre-Dame. Si j'avais su cela plutôt, moi que j'ai été à l'Archevêché deux fois en vainqueur, j'l'aurais joliment rossé!

Et puis, il y avait là un volumineux bossu joliment farceur, qu'est laid, oh laid! j'crois c'est M. Mahieux; il aimait aussi la chanteuse et puis sa musique, parce qu'il était sourd. J'ai pas bien compris c'qui venait faire là, mais c'est égal, y m'a joliment réjoui par les émotions qu'il m'a subtilisées.

Le dénouement est terrible, c'est pis qu'à la Gaîté! La chanteuse retrouve sa maman qui s'expire sur elle; l'sournois de jésuite la fait pendre et se casse le cou; son amant se combat pour la faire empoigner, que j'en ai frémi; mais impossible de conserver pas plus la chèvre que l'chou.

Et puis, quand çà a l'air fini, çà ne l'est pas. Voilà que le Mahieux, qui est un terrible gaillard, contracte un mariage clandestin avec la petite pendue, et de ce commerce illégitime résulte une sensation comme qui dirait un échafaudage qui s'écroule.

Enfin, ça finit bien cette fois-là, parce que, d'une soixantaine d'intrigans qui représentaient la chose, il n'en reste plus un seul de vivant, excepté la lune.

En définive, c'est une bien belle ouvrage, qui a réalisé le prodige de paraître en une seconde exhibition avant la première, histoire, par exemple, de bâtir un étage subséquent avant l'entresol; et cependant elle n'est pas susceptible de passer intacte des blâmages d'un chacun, car sous le rapport de la morale, y a sur la maçonnerie momentanée des comparaisons fièrement repréhensibles.

(*Trouvé dans la rue.*)

Pochades.

La révolution, c'est la nation toute entière, moins ceux qui l'exploitent. (*Cavaignac.*) — M. Mahieux nous écrit pour nous prier d'annoncer que ce n'est point lui qui commande un corps de l'armée belge. M. Mahieux se réserve pour commander l'admiration de ses compatriotes par sa prochaine conduite en temps et lieux. — Aujourd'hui, entre l'accusation et la peine capitale, le juste milieu, c'est l'absolution. — *Trilogie des assises* : l'Accusation tombe, l'Accusé disparait, mais l'Accusateur reste. — Jamais le roi de Sardaigne ne s'est porté mieux que depuis que les journaux l'ont tué. — Il paraît que cette année les costumiers ont loué beaucoup de déguisemens populaires, car le *Moniteur* et ses confrères en ministérialisme, annoncent les rassemblemens comme n'étant composés que de gens *vétus en ouvriers*. — Jusqu'à présent M. Dupin ne s'est pas encore vanté d'avoir sauvé les républicains absous. — De 23 tableaux, voilà le *Napoléon* de l'Odéon réduit à deux. Pour être complet, M. Dumas n'en avait fait que 21 de trop. Pauvre public! — La république étant tombée dans l'eau, M. Persil renonce momentanément à la poursuivre, de peur de mouiller ses manchettes; mais il voudrait voir Desmortier animé d'un feu à la congrève. — Les pairs jouent maintenant à pair ou non. — M. Persil est né d'une fausse couche. — On ne dit plus le savant Thénard : on dit M. le baron. — M. Miller apprend à nager. — M. Sébastiani assure que la république est comme un bouchon et reviendra encore sur l'eau. — Le duc de Modène est trop juif pour un bon chrétien. — Persil dessèche. — Tous les jours de midi à quatre heures, M. Persil pêche à la ligne. — Paganini à donné un concert au bénéfice des pauvres, *par extaordinaire*. — La police va découvrir une grande conspiration qui aura, dit-on, de grandes ramifications; on nomme déjà des gens qui en seront certainement, mais le travail n'est pas fait (P.-L.-C.) — Le roi vient de faire une galanterie aux *demoiselles*, en les grâciant des peines quelles avaient encourues pour leurs dévastations dans le département de l'Arriège. — Dans le procès de la république, une importante charge de l'accusation a été oubliée, c'était la formation d'un bataillon de guillotines à vapeur. — Nous avons maintenant trois polices : la police avouée, la police secrète et la police d'amateurs. — L'autorité a fait arrêter hier une bouteille qui surnageait dans la Seine, présumant que la république pourrait bien y être cachée : en effet.... la bouteille était vide. — Un aveugle était sur le boulevard avec son chien au bout d'une corde, un voleur passe, coupe la corde, et emmène le chien. Mais le volé se frotte les yeux, court après le voleur, le frappe de son bâton, ressaisit son chien et reprend le rôle d'aveugle.

Le Gérant, Ch. PHILIPON.

CONDITIONS D'ABONNEMENT :

La Caricature donne, par an, cent quatre lithographies exécutées par les Artistes les plus renommés. Chaque numéro, composé d'une feuille de texte et de deux Lithographies, paraît très-exactement le jeudi.

L'Administration ne met pas dans le commerce les Lithographies du Journal. Les Marchands ne pourront les obtenir qu'en s'abonnant.

Nota.

Les personnes qui recevraient des exemplaires froissés peuvent, au moyen de l'action d'une presse à papier, faire disparaître les plis. Il faut avoir soin d'exposer préalablement la feuille à l'humidité.

POUR TROIS MOIS,	*franc de port.*	13 fr.
POUR SIX MOIS,	*idem.*	26
POUR UN AN,	*idem.*	52

1 *franc de plus par trimestre pour l'étranger.*

On Souscrit :

A Paris, en envoyant, *franco*, un bon sur la poste ou sur une maison de Paris, au grand magasin de caricatures *d'Aubert*, passage Véro-Dodat — A Lyon, chez *Baron*, libraire, rue Clermont. — A Londres, chez *Delaporte*, Burlington arcade Piccadilly, corner of Burlington garden. — A Strasbourg, chez *Alexandre*, dépositaire des journaux. — A Bruxelles, chez *Dero Becker*, Montagne de la Cour, n° 17. — A Genève, chez *Barbezat* et Compagnie, libraires.

IMPRIMERIE DE CH. DEZAUCHE, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE, N° 11.

Numéro 26.



Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, *franco*, à M. A. Audibert, Rédacteur en chef de la *Caricature*, boulevard Poissonnière, n. 25.





CASTIGAT RIDENDO MORES.

28 avril 1831.



Les réclamations et envois d'argent doivent être adressés, *franco*, au grand Magasin de Caricatures d'Aubert, galerie Véro-Dodat.



LA CARICATURE

MORALE, RELIGIEUSE, LITTÉRAIRE ET SCÉNIQUE.

LE GÉRANT DE LA CARICATURE A SES ABONNÉS.

Le 26ᵉ numéro de la Caricature complète le 2ᵉ trimestre de ce journal.

Si le succès a dépassé nos espérances, nous le devons sans doute à la bienveillance du public, et nous en sommes pénétrés de reconnaissance, mais on nous pardonnera de l'attribuer aussi à nos constans efforts pour mériter ses suffrages et pour réaliser les promesses faites dans notre programme.

Aujourd'hui que par des sacrifices considérables et des soins assidus nous avons surmonté tous les obstacles et détruit les préventions sans nombre qui arrêtent l'essor d'une publication nouvelle, l'engagement que nous prenons de ne point nous ralentir est d'une exécution plus facile ; elle sera donc reçue avec autant de confiance.

La Caricature a fait comprendre en France l'influence que les artistes ont acquise depuis long-temps en Angleterre. La puissance de ce genre d'opposition était inconnue avant la révolution de juillet, parce que la censure, abolie pour la presse typographique, existait toujours pour les estampes et les lithographies. Nous avons donc révélé ce pouvoir, en frappant d'une arme jusqu'alors ignorée les ennemis de nos libertés ou les déserteurs et les traînards de notre camp. Nos coups ont frappé fort et juste, mais nous sommes appelés à de hautes destinées, nous serons quelque jour le *croque-mitaine* des grands enfans qui jouent sous nos yeux au quasi-gouvernement, et aidés de nos bons camarades, soutenus par nos souscripteurs et poussés par les tracasseries du ministère public, nous atteindrons bientôt le but de notre mission, sans nous laisser intimider par les obstacles ni par les menaces anonymes dont on a bien voulu même honorer nos efforts.

Nous croyons donner plus d'importance à notre journal en y ajoutant la collection complète des meilleures caricatures qui seront publiées à Paris. De temps en temps nous résumerons, comme dans le numéro d'aujourd'hui, les principaux dessins parus, soit sur la politique, soit sur tout autre sujet. Ainsi, la planche de M. Vatier (nº 52) est un aperçu des nouvelles charges politiques les plus remarquables. M. Jules David s'occupe de rassembler dans un même espace les plus originales plaisanteries sur Mahieux, cette création bizarre de notre révolution.

Dans le courant du mois prochain, nous donnerons à nos abonnés la continuation de la galerie piquante entreprise par notre spirituel ami, M. Grandville. A l'*enterrement de la Liberté*, il a su lier des scènes plus gaies, et nous préparons *les réjouissances à l'occasion de la fête du Roi*.

Enfin la Caricature ne cessera pas d'être le miroir fidèle de notre temps de moqueries, de déceptions politiques, de singeries et de parades religieuses, monarchiques ou patriotiques ; de ce temps où l'épicier va au bal de la cour, où les carbonari font des lois martiales, où le peuple souverain meurt de faim, où le simple citoyen a 20 millions de revenu, de ce temps de liberté où l'on reçoit des visites domiciliaires....

Pardon! pardon! M. Desmortiers, j'oubliais que pour pouvoir causer politique, il faut vous avoir donné 30,000 francs.

Bref, dire que les mêmes artistes qui, jusqu'à ce jour, ont travaillé à notre succès, travailleront à le consolider, c'est tout dire. Nous pouvons ajouter qu'il existe parmi nos collaborateurs une émulation qu'a fait naître la faveur du public. C'est sa meilleure garantie de notre application à lui plaire.

Ch. Philipon.



Caricatures.

L'espace ayant manqué pour écrire sur la pierre de M. Vatier les titres de quelques dessins, nous les rétablissons ici.

Au bas de celui qui représente M. Dupin portant sa croix, on lit :

ORAISON.

Divin sauveur, donnez-nous un esprit qui nous fasse aimer votre toute puissance, mais délivrez-nous des visites domiciliaires, des saisies diaboliques et de l'enfer législatif. Amen!!!

Au bas du dessin représentant la Chambre des députés personnifiée, et après le mot *Dissolution*, l'original porte :

« On n'en trouvera jamais de plus facile, de moins exigeante, elle s'offre, elle s'est offerte » constamment; elle demande qu'on aille avec elle, elle accorderait tout ce qu'on voudrait; » elle ne refuse rien, elle offre sa dissolution si l'on veut en profiter. (*Cris unanimes : oui! oui! c'est bien vrai!*) — Discours de M. Guizot. —

(PLANCHE 51.) — Il n'y a rien à dire, il n'y a qu'à penser devant ces trois parques en robe de sang, dont l'une essaie vainement de trancher un fil que la Liberté soustrait à son fatal ciseau. Aussi n'aurions-nous point parlé de cette composition de M. Raffet, où respire toute la solennité d'un grand crime, si nous ne devions à cet artiste la justice de faire remarquer, outre le mérite d'une exécution rare, la ressemblance fidèle de MM. Bellart et Marchangy, dont les figures ont été exactement dessinées d'après leurs portraits authentiques.

Fantaisies.

JOBISME.

J'ai mangé mon violon, ma flûte et mes fleurets!

LÉONIDE.

Cela arrive à tout le monde.

Sans doute, mais ce qui n'arrive pas à tout le monde, c'est que cela m'arrivait pour la troisième fois.

Si bien que mon père, qui tenait à me conserver mon patrimoine, craignant probablement que cela ne dégénérât en monomanie, avait pris le parti extrême de me couper les vivres.

Vous dire que mon violon y avait passé, c'est vous dire que la disette était grande, car c'était un divin *Stradivarius*, mon violon, et qui m'était cher à plus d'un titre. Au physique il ne me revenait pas à moins de mille écus, si je sais bien supputer le prix de première acquisition et les pertes de trois ventes et de deux rachats successifs; au moral, il m'avait valu plus de dix conquêtes par les délirans accords qu'il rendait sous mon archet passionné.

Comme entre manger et mourir de faim il n'y a pas de juste milieu, je commençais à m'apercevoir que la philosophie n'est pas un remède à tout.

Je ne pouvais cependant pas me vendre moi-même! quel brocanteur eût voulu de ma personne? Les stupides! aucun n'en eût donné seulement le prix d'un vieil habit!... Quelle idée, ce frac, ce pantalon élégans, derniers débris de ma nombreuse garde-robe, si je les changeais, et qu'un retour..... Pourquoi pas? c'est un prêt que mon dos ferait à mon ventre, à charge de revanche.

Et je courus chez un honnête fournisseur, auquel j'avais eu affaire en mainte occasion, homme estimable, habillant et désabillant tour-à-tour ses cliens de la tête aux pieds, avec une merveilleuse prestesse, prêtant même de l'argent aux fils de famille, dont les parens n'avaient encore payé les dettes que deux fois : malheureusement je crevais d'un point.

Monsieur, me dit le digne industriel, après avoir inspecté scrupuleusement toutes les coutures, comme un officier aux revues, cela n'est pas neuf (il y avait quinze jours que le tout sortait de chez le tailleur), mais je n'aime pas à faire marchander...... l'habillement que voici et vingt francs de retour... c'est pour vous obliger... Vingt francs! depuis que mon père avait fermé les écluses, jamais somme aussi considérable n'avait traversé mon gousset..... Oui, mais le costume, je n'osais le regarder, tant j'avais peur déjà de me voir travesti en garçon perruquier.... Cinq heures sonnèrent..... N'importe, me dis-je, ventre affamé n'a pas d'amour-propre, et je m'approchai bravement du comptoir.

Mais quel fut mon étonnement en apercevant un habit et un pantalon de couleurs à la mode et dont la coupe eût fait honneur aux ciseaux de Staub, un chapeau aussi léger que brillant, une cravatte de fantaisie tout-à-fait fashionnable, un col de papier dans le dernier goût et des bottes fort recommandables quant à l'élégance des formes, puis par-dessus le marché un très-joli jonc, que le brave homme ajouta avec une grâce qui me réconcilia complètement avec les brocanteurs.

Je m'affublai tout joyeux, car je venais de résoudre un grand problème, de pourvoir à la satisfaction de l'extérieur et de l'intérieur; j'avais trouvé un habit et un dîner, et j'avais encore l'air d'une personne naturelle. Étais-je sot, pensai-je, de payer si cher mon tailleur, tandis qu'il est si facile..... Qu'on dise donc que les folies ne sont bonnes à rien : sans elles nous n'aurions pas la moindre expérience.

Et mon estomac dirigeant mes jambes, je tirais aux *Frères provençaux*, car un jeune homme qui a le cœur bien placé et vingt francs seulement dans sa poche doit toujours en dépenser quinze le premier jour, c'est de rigueur. Je n'avais plus que dix minutes pour arriver, lorsqu'une pluie, telle qu'on n'en voit qu'au Sénégal, vint en moins de rien transformer les rues en canaux : on se fut cru en Hollande ou bien à Venise; moi, cependant, je n'avais pour me mettre à l'abri que ma frêle badine, qui se trouva bientôt plus qu'insuffisante.

Tout-à-coup et par une de ces féeries, comme je n'en avais encore vu qu'à l'Opéra ou aux Funambules, jetant sur moi mes yeux baignés de pluie, je me trouvai métamorphosé de façon méconnaissable : mon col de papier était résolu en pâte, ma cravate, convertie en lavette, était momentanément remplacée par la forme de mon feutre, qu'avaient abandonné le fond et les bords, la colle-forte, au moyen de laquelle ils se trouvaient rapportés, étant venue à se dissoudre; mes bottes, dont la semelle n'était guère composée que de poix, semblaient autour de mes jambes des tuyaux de poêle; mon jonc lui-même lavé par l'orage ne m'apparaissait plus que sous la forme d'une baguette à battre les habits.

En cet équipage, où je ne devais pas mal ressembler à Chodruc ou bien à un sauvage qui descend de la Courtille par un matin de mercredi des cendres, les gamins du quartier m'entourent en un clin-d'œil, fesant retentir l'air de leurs vociférations injurieuses; pour leur échapper je veux enjamber un ruisseau, mais une large solution de continuité, dans la partie la plus équivoque du vêtement nécessaire, me découvre à leurs yeux dans l'état de Faublas chez les magnétiseurs, et vient augmenter leur verve de carrefour; enfin j'avise un Omnibus, du bras je fais signe au conducteur : crac! la couture part et ma manche volant à travers l'espace, devient aussitôt la proie de mes bourreaux.

Enfin, furieux, dégouttant d'eau et de sueur, j'arrive chez l'auteur de tant de misères, je jette sur le carreau les débris de son accoutrement, je m'emporte en reproches, je réclame...... mais hélas! si en quinze jours les fournitures de mon tailleur avaient perdu plus de



1822 1831 1815.

Parquet Royal



Giboulées de Mars

[illegible]

[illegible]



Le juste milieu



[illegible]

[illegible]





[illegible]

Dissolution



Le sauveur

[illegible]



Casse cou

[illegible]

[illegible]

[illegible]

moitié, celles du brocanteur avaient diminué bien plus rapidement, car en lui remettant toute sa défroque avec son napoléon, à grand' peine me fut-il possible de ravoir seulement mon pantalon primitif.

V. R.



Croquis.

ILLUSION POPULAIRE.

Un pauvre diable en guenilles se présente, il y a quelques jours, au Palais-Royal. Déjà il avait franchi tout le grand vestibule, quand un des nombreux valets rouges, chargés de faire la guerre aux mouches et aux solliciteurs, lui demande brusquement où il va. — Je vais, répond le malheureux, parler au Roi. — Que voulez-vous donc à Sa Majesté, dit le valet en riant aux éclats? — Je veux lui demander une place. Et à ces mots, tous ces messieurs aux larges coutures d'entourer le nouveau venu et de rire plus fort.

En effet, il ne doit y avoir rien de plus plaisant pour des livrées que la naïveté d'un simple citoyen s'imaginant qu'on peut parler librement à un prince. A quoi donc serviraient les laquais.

Enfin arriva M. de Saint-Vincent, lieutenant de la 11[e] légion, qui expliqua avec douceur au pauvre diable, qu'on ne parvient pas ainsi jusqu'au roi *Roi-Citoyen*, de quoi parut fort surpris cet homme simple, lui qui avait pris à la lettre ces deux mots qui hurlent de se trouver ensemble. — Eh bien! reprit-il alors, si je ne puis pas monter, priez-le donc de descendre, car j'ai bien besoin d'une place et je voudrais la lui demander.

Charges.

HISTOIRE DU PROGRAMME

D'UNE CÉRÉMONIE QUI EUT LIEU A UN HÔTEL-DE-VILLE, EXTRÊMEMENT ÉLOIGNÉ DE PARIS

UN PRÉFET, *très-agité.*

Diable! diable! j'ai à organiser aujourd'hui même une fête superbe, éblouissante, séduisante, et pour cela, je n'ai à moi ni temps, ni ouvriers, ni instrumens, ni invités, et, ce qui est pire, point d'argent!... Mais j'ai mis tout mon monde en campagne, toute la préfecture court la ville, et pour peu que mes agens ne soient pas des imbécilles, ni mes administrés des gens d'esprit, peut-être pourrai-je parvenir à organiser ma fête... ou une fête quelconque... car après tout, pourvu que ce soit une fête, voilà ce qu'il me faut...

PREMIER AGENT, *tout essoufflé.*

M. le préfet, je vous amène le corps des tapissiers. Mais comme on sait par la ville l'embarras de votre position, ils ne consentent à vous prêter appui qu'autant que vous leur accorderez certaines prérogatives.... (*Tirant un papier de sa poche d'agent*) Au reste, voilà leurs conditions....

LE PRÉFET.

C'est bon, c'est bon, jette çà au panier, dis-leur que tout ce qu'ils demandent leur sera accordé, et mets-moi vite ces gaillards-là à la besogne.

SECOND AGENT, *aussi essoufflé que le premier.*

M. le préfet! je vous amène un orchestre complet, mais MM. les musiciens ne veulent jouer ce soir qu'à condition que...

LE PRÉFET.

C'est bon, c'est bon, toutes les conditions possibles je les accepte. Nous aurons donc des musiciens?

L'AGENT.

Oui, monsieur le préfet, et des rafraîchissemens aussi. Le limonadier de la préfecture vent bien en fournir gratis, mais seulement si l'on diminue ses contributions...

LE PRÉFET.

Va dire à ces bonnes gens-là que je serai le plus complaisant de tous les préfets, et fais vite apporter les instrumens et la limonade; dépêche-toi.

TROISIÈME AGENT.

Ah! monsieur le Préfet! la cérémonie est flambée! Pas moyen d'avoir un bal sans danseurs, et les officiers ne veulent pas venir s'il y a des bourgeois, parce que ceux-ci les ont insultés. — Impossible de composer une réunion un peu propre, s'il n'y a pas quelques vieilles têtes de magistrats. Ces vieux entêtés-là ne veulent pas venir s'ils n'ont point la préséance sur la noblesse. — La noblesse ne viendra point, si elle n'a le pas sur la magistrature. — Jusqu'aux bourgeois qui font les difficiles, et resteront chez eux si le candidat libéral n'est pas nommé aux élections.

LE PRÉFET.

Diable! diable! Je n'avais pas prévu tous ces embarras-là!... Eh bien, mon ami, mon excellent ami, tu vas retourner chez tous ces ambitieux. Dis aux officiers qu'il n'y aura pas un seul bourgeois; aux magistrats, qu'il auront la préséance; à la noblesse, qu'elle aura le pas (dire lequel, par exemple, je n'en sais rien), enfin aux bourgeois, que le candidat libéral sera nommé, par la raison toute simple que les votes sont libres, et que par conséquent cela ne dépend pas de moi. Dis tout cela, mon ami, et nous aurons ce soir une fête superbe, éblouissante, séduisante.

(DIX HEURES DU SOIR.) — L'Hôtel-de-Ville est illuminé, une musique harmonieuse électrise une partie de la société déjà arrivée; l'alégresse est générale.

(TROIS HEURES DU MATIN.) — Des cris remplacent le son des instrumens, les lustres sont brisés, les invités se prennent aux cheveux; le tumulte est au comble.

DEUX MUSICIENS, *sortant du champ de bataille.*

— Eh bien, Colophante, chacun ce soir a été joué comme il faut; nous avons vu là une fameuse danse! Reste à savoir maintenant qui paiera les violons!

EUGÈNE MORISSEAU.



Pochades.

La semaine dernière quatre bandits carlistes s'introduisirent dans une ferme, en Pocé, et menacèrent le propriétaire de lui couper les oreilles avec un couteau qu'ils se mirent à aiguiser devant lui. Le propriétaire les regarda un instant aiguiser leur couteau, puis s'enfuit à toutes jambes et leur échappa. En attendant son supplice, c'est ce qu'il avait de mieux à faire. — Le détachement de voltigeurs du 3e bataillon de la 6e légion de la garde nationale qui occupera le poste du Palais-Royal le jour de la Saint-Philippe, a conçu l'honorable idée d'offrir au Roi un hussard à cheval tout équipé. Mais l'embarras est grand sur la manière dont on présentera le petit cadeau. Un rôtisseur de la compagnie proposait de l'apporter sur un plat. — On met aujourd'hui M. Persil à toutes sauces. — Avant-hier, une foule de curieux regardaient avec anxiété un toit de la rue Saint-Antoine sur lequel s'opérait une scène d'arrestation de l'intérêt le plus élevé. Poursuivis par la police, des malfaiteurs s'étaient enfuis par la fenêtre, mais les agens de sûreté se lancèrent bravement à leur poursuite sur le terrain glissant, et les arrêtèrent après une vive résistance. Tous les chats du quartier étaient dans l'admiration. — En France, la Liberté naquit dans un jeu de paume, fut proclamée dans un manège et mutilée dans une orangerie; elle s'endormit dans la botte d'un conquérant, se réveilla en sursaut dans la rue et alla mourir dans une toile d'emballage. A quoi servent donc, s'il vous plaît, les monumens publics? — M. le prince de Saxe, âgé d'une semaine, trois jours, 45 minutes, vient déjà d'être nommé chef d'un régiment. Voilà un petit gaillard qui fera son chemin. — Depuis la certitude de la paix, les offres patriotiques, *en cas de guerre*, ne tarissent pas. — Vendredi dernier, à la cour d'assises, un avocat-général a prié le public de ne pas croire que le trône en France soit encore au concours. — M. Persil commence à devenir la terreur des avocats. — C'est avec un profond sentiment d'indignation que nous avons entendu dans l'*Oiseau bleu*, à la Gaîté, la gentillesse suivante, laquelle gentillesse on laisse répéter tous les soirs, ce dont nous sommes aussi profondément étonnés. « Eh bien, grand prince, vous allez faire une fameuse ganache! — Qu'est-ce que cela une *ganache?* — C'est la première dignité du royaume.» — Le régiment de *hussards tricolores*, à moitié formé maintenant, ne sait plus à qui se donner. Et la Pologne... — M. Desmortiers tonne. — Nicolas prétend que la princesse *Victoria* d'Angleterre deviendra une *Charlotte* russe. — Enfin a eu lieu la représentation des *Lions de Mysore*. Tout s'est passé avec le plus grand ordre. Un tigre n'a dévoré que huit personnes : la soirée a été délicieuse. — Don Miguel a donné au sang le nom d'eau de *Cologne*. — Sa Sainteté commence à devenir bien *chère* aux Romains. — Le génie, s'occupe, dit-on, de plusieurs fortifications. Il devrait bien fortifier le ministère. — Le procureur du roi à Nantes vient de lancer contre l'*Ami de l'ordre* un réquisitoire où il signale *cinquante-six articles*. Pour un journal qui ne parait que deux fois la semaine, il doit y avoir là addition de méfaits au moins pour trois règnes! — On a saisi, galerie Vivienne, une brochure intitulée *au Roi populaire*. C'est sans doute pour la remettre à son adresse. — Un provincial arrêté devant les réparations qu'on fait aux Tuileries, s'adresse à un flaneur qui les regardait de même, et lui dit : Monsieur, est-ce que le Roi va venir s'installer ici? Vous le voyez bien, lui répond son interlocuteur, puisqu'on fait des boutiques. — Samedi, le Roi, vêtu en bourgeois, s'est promené à pied dans les rues de Paris. Mais son modeste incognito a été trahi par la cocarde qu'il porte au haut de son chapeau rond. Cette cocarde est tricolore.



LE GÉRANT, CH. PHILIPON.

CONDITIONS D'ABONNEMENT :

LA CARICATURE donne, par an, cent quatre lithographies exécutées par les Artistes les plus renommés. Chaque numéro, composé d'une feuille de texte et de deux Lithographies, paraît très-exactement le jeudi.

L'Administration ne met pas dans le commerce les Lithographies du Journal. Les Marchands ne pourront les obtenir qu'en s'abonnant.

Nota.

Les personnes qui recevraient des exemplaires froissés peuvent, au moyen de l'action d'une presse à papier, faire disparaître les plis. Il faut avoir soin d'exposer préalablement la feuille à l'humidité.

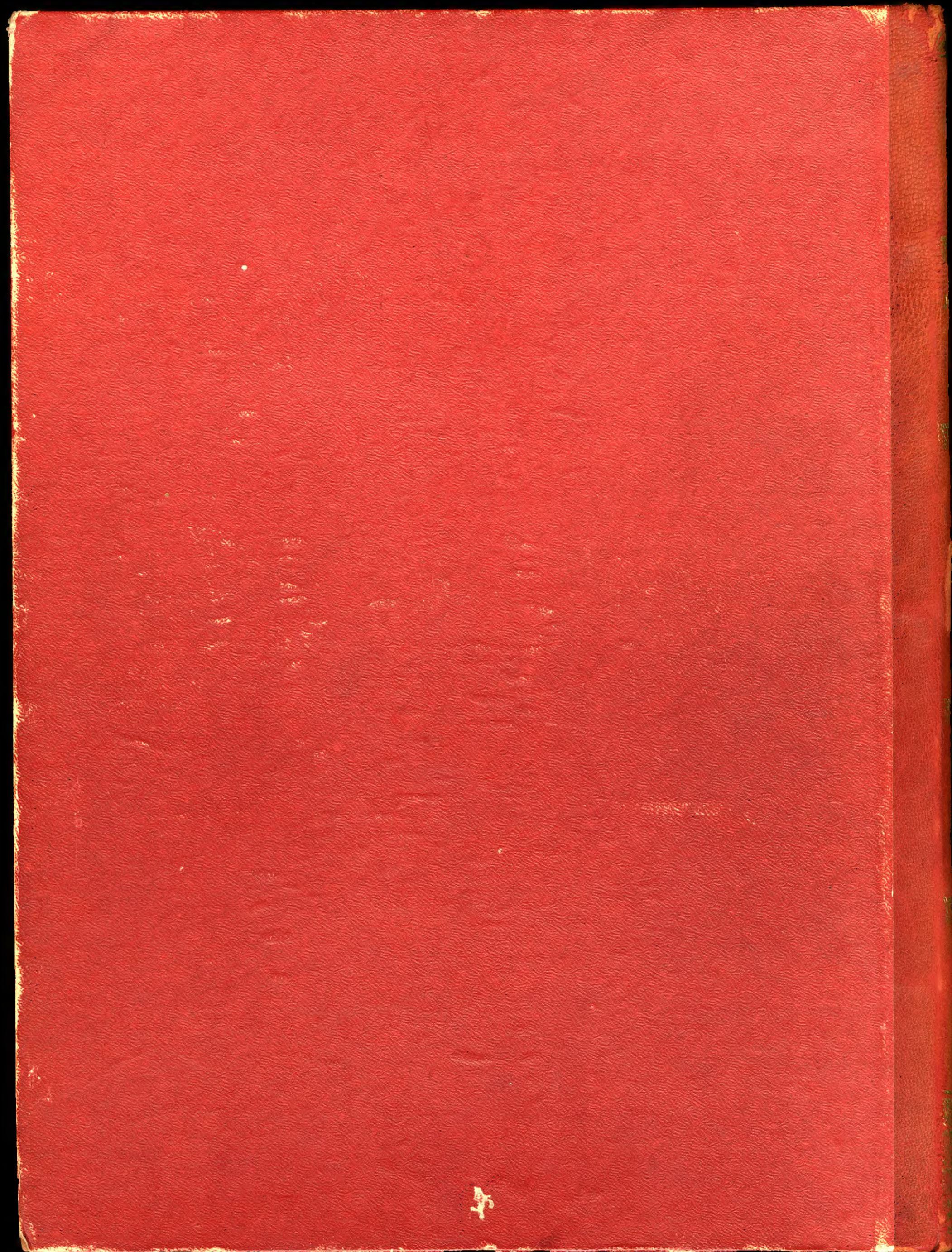
POUR TROIS MOIS, *franc de port*. . . . . . 13 fr.
POUR SIX MOIS, *idem*. 26
POUR UN AN, *idem*. 52

1 *franc de plus par trimestre pour l'etranger.*

On Souscrit :

A PARIS, en envoyant, *franco*, un bon sur la poste ou sur une maison de Paris, au grand magasin de caricatures d'*Aubert*, passage Véro-Dodat. — A LYON, chez *Baron*, libraire, rue Clermont. — A LONDRES, chez *Delaporte*, Burlington arcade Piccadilly, corner of Burlington garden. — A STRASBOURG, chez *Alexandre*, dépositaire des journaux. — A BRUXELLES, chez *Dero Becker*, Montagne de la Cour, n° 17. — A GENÈVE, chez *Barbezat* et Compagnie, libraires.

IMPRIMERIE DE CH. DEZAUCHE, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE, N° 11.







JOURNAL

LA

CARICATURE





1ER.

SEMESTRE

